

Sous la direction de Anne-Laure Dotte,
Stéphanie Geneix-Rabault et Suzie Bearune

Uane nore nodei lanengoc

Penser les langues
Thinking about languages

Actes de la 11^e Conférence
de Linguistique Océanienne
*Proceedings of the 11th Conference
On Oceanic Linguistics*

COOL 11

LA-NI


UNIVERSITÉ
de la
NOUVELLE-CALÉDONIE


PRESSES UNIVERSITAIRES
DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE

© 2022 Presses universitaires de la Nouvelle-Calédonie
Collection La-Ni

Tous droits réservés

La reproduction partielle ou entière, sous quelque forme
que ce soit, de la présente publication est interdite sans l'autorisation
de l'Université de la Nouvelle-Calédonie

All rights reserved

*No part of this publication may be reproduced in any form or by any means
without the written permission of the University of New Caledonia*

ISBN : 979-10-91032-21-6

Presses universitaires de la Nouvelle-Calédonie
Avenue James-Cook – BP R4 – 98851
Nouméa CEDEX

unc.nc

Publication assurée par Françoise Cayrol pour les PUNC

Réalisation : © éteek

Photographie de couverture : Anne-Laure Dotte, Iaai, 2022



Sous la direction de Anne-Laure Dotte,
Stéphanie Geneix-Rabault et Suzie Bearune

Uane nore nodei lanengoc

Penser les langues
Thinking about languages

Actes de la 11^e Conférence
de Linguistique Océanienne
*Proceedings of the 11th Conference
On Oceanic Linguistics*

COOL 11



Photo souvenir des participant-e-s à COOL 11 et à la célébration des 20 ans de la filière Langues et Cultures Océaniques (LCO) à l'UNC, le vendredi 11 octobre 2019 © UNC, Nouméa, 2019

Préambule

Hommage à Alban Bensa en cèmuhî
et français par Kalixte Heneke, 2022

*Tè ju koong gamè jènaa Ao BENSÀ,
wögo pa li go tè nè daa bé éni éwa bè mè go picaa ni bo mù tè mè éni ni amu tè mè.
Go paunu hi ni bwö mu tè mè, Wögo pa li go cuö pèlè lé pwo ukèiu tè mè,
mè a li pwömwaiu tèm, bè mè lé uti tèm ni jèkulè kè ni jèma tè mè.
Olé mè ubwö nèko ni bènaawmön nè go cuö hê ni bidaa mwa tè mè, kè Olé ubwö
mwo bè go momwehi nè ko mè kè go hâbwi ni bo mù tè mè hê ni bpwadè nim.
Adèii hî ko mwo « Ao pa anè jékulé » pali cèiu éja tè mè.*

Nous sommes tristes et orphelins aujourd'hui Ao BENSÀ,
toi qui es arrivé ici si jeune
pour comprendre, apprendre, les us et coutumes de nos pays.
Avec respect, humilité, de nos traditions,
tu étais debout au côté de nos vieux, avec ta famille,
pour qu'ils te racontent nos histoires et jèma.
Merci beaucoup pour les moments partagés sur nos tertres
et Merci beaucoup aussi de nous faire confiance
et de montrer au monde, dans tes voyages, qui nous sommes.
Nous t'élevons auprès des nôtres « Ao pa anè jékulé »
grand-père le collectionneur d'histoires,
toi l'un de nos sapins.

Remerciements

Nous remercions très chaleureusement tou·te·s les contributrices·eurs qui ont rendu possible la publication des actes présentés ici : *ci oreon hmaiai* pour la richesse des échanges qui se sont tissés tout au long du sinueux processus de préparation de l'ouvrage, et *oleti atraqatr* pour votre confiance et votre patience.

Olé mè ubwö à Kalixte Heneke de nous avoir confié son message bilingue cèmuhî-français en hommage à son ami, notre regretté collègue, Alban Bensa.

Nous sommes particulièrement reconnaissantes envers Françoise Cayrol, coordinatrice des Presses Universitaires de la Nouvelle-Calédonie, pour son accompagnement et son implication dans la réussite de ce projet éditorial. Que éteek se trouve aussi remercié pour la mise en page de l'ouvrage.

Nos remerciements vont également à toutes celles et tous ceux qui ont fait du colloque international COOL 11, qui s'est tenu en 2019, à l'UNC, une très belle réussite : l'ensemble des participant·e·s pour la richesse de leurs contributions et leur bonne humeur ; nos collègues Véronique Fillol, Elatiana Razafimandimbimanana, Gilles Pestaña, membres de l'équipe ERALO ; notre collègue Fabrice Wacalie, du LIRE ; le Centre culturel Tjibaou ; l'AFMI ; le DMTCPD ; les équipes support de la DARRED et de DUNE, au sein de l'UNC, ainsi que les étudiant·e·s de la filière Langues et Cultures Océaniques (LCO) pour leur aide et leur appui précieux dans l'organisation de cet évènement.

Enfin, nous remercions nos sponsors et partenaires pour le soutien financier à l'organisation de cette manifestation internationale : l'Université de la Nouvelle-Calédonie ; la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (ministère de la Culture) ; la Mission aux Affaires Culturelles du Haut-Commissariat de la République en Nouvelle-Calédonie (MAC) ; la province Nord et la province des Îles Loyauté.

Sommaire

Préambule	5
Remerciements	7
Introduction	
<i>Tai mè pati hî</i> . Pluraliser les recherches et connaissances autour des langues et cultures océaniennes : quelques perspectives actuelles <i>Pluralizing research and knowledge around Oceanian languages and cultures: some current perspectives</i>	13
Stéphanie Geneix-Rabault, Anne-Laure Dotte et Suzie Bearune	
Chapitre I	
Du mot-à-mot au « faste mental ». Enquêtes linguistiques et ethnolinguistiques en Nouvelle-Calédonie. Jean-Claude Rivierre (1938-2018) <i>From word-to-word to “mental splendour”. Linguistic and ethnolinguistics studies in New Caledonia. Jean-Claude Rivierre (1938-2018)</i>	22
Alban Bensa †	
Chapitre II	
Tons et structure prosodique en paicî (Nouvelle-Calédonie) <i>Tone and prosodic structure in Paicî (New Caledonia)</i>	47
Florian Lionnet	
Chapitre III	
Methodological Issues in Investigating the Linguistic Expression of Quality in Tongan <i>Enjeux méthodologiques dans l'étude de l'expression de la qualité en tongien</i>	69
Giovanni Bennardo	
Chapitre IV	
Nauruan <i>ka-</i> and causative pathways in Micronesian <i>Le morphème ka- en nauruan et les voies de dérivation causative en micronésien</i>	88
Lev Blumenfeld	

Chapitre V

The interaction of tense and personal reference: Evidence from Bislama

Interaction entre la référence au temps et celle à la personne : des preuves venues du bislama 108

Miriam Meyerhoff & Shae Holcroft

Chapitre VI

Replacer la langue dans son contexte social : une étude variationniste de la langue raga, Vanuatu

Putting the language back in its social context: a variationist study of the Raga language, north Vanuatu 121

Marie-France Duhamel

Chapitre VII

Phénomènes de dialectisation dans la région Couli, La Foa et Kouaoua (sud de la Grande Terre, Nouvelle-Calédonie)

The development of dialects in the Couli, La Foa and Kouaoua areas (Southern Grande Terre, New Caledonia) 145

Claire Moyse-Faurie

Chapitre VIII

Histoire et diversification des langues polynésiennes orientales :

le cas de Fakahina dans l'ensemble dialectal pa'umotu aux Tuamotu

History and diversification of Eastern Polynesian languages: the case of Fakahina in the Pa'umotu dialect group in the Tuamotus 168

Jacques Vernaudo

Chapitre IX

The Position of Niuean within the Polynesian Family

La place du niuéen au sein des langues polynésiennes 185

Ross Clark

Chapitre X

Customary song in Christian clothing

Chanson coutumière aux allures chrétiennes 206

Nick Thieberger & Linda Barwick

Chapitre XI

Hmana. Les arts pour se réapproprier langues et cultures

Reclaiming Language and Cultural Spaces through Arts228

Elatiana Razafimandimbimanana & Simanë Wenethem

Chapitre XII

Treng-ewekë. Appren-tissages pour (re)lier sensible, arts et pluralités
en contexte formatif à l'Université de la Nouvelle-Calédonie

*Treng-ewekë. Learning-weavings to (Re)linking sensibility, arts and
pluralities in a training context at the University of New Caledonia*248

Stéphanie Geneix-Rabault & Fabrice Wacalie

Présentation des contributeurs et contributrices

Authors biographies265

Introduction

Tai mè pati hî¹

Pluraliser les recherches et connaissances autour des langues et cultures océaniques : quelques perspectives actuelles

Pluralizing research and knowledge around Oceanic languages and cultures: some current perspectives

Stéphanie Geneix-Rabault, Anne-Laure Dotte et Suzie Bearune

Université de la Nouvelle-Calédonie, ERALO

1. La 11^e Conférence de Linguistique Océanique (Nouméa, 2019)

Ce volume regroupe douze chapitres résultant de travaux scientifiques sur les langues et sociétés océaniques présentés lors de la 11^e Conférence internationale de Linguistique Océanique – *Conference On Oceanic Linguistics* (COOL 11), qui s'est déroulée du 7 au 11 octobre 2019 au sein de l'Université de la Nouvelle-Calédonie², à Nouméa. Cette manifestation scientifique organisée par l'équipe de recherche ERALO³, en collaboration avec Fabrice Wacalie, membre du LIRE-UNC⁴, a rassemblé près de cinquante chercheur·e·s internationaux en provenance d'Allemagne, de France hexagonale, de Grande-Bretagne, de Suisse, du Canada, des États-Unis, d'Australie, de Fidji, de Nouvelle-Calédonie, de Nouvelle-Zélande, ou encore de Polynésie française. Elle a permis de présenter, en anglais et/ou en français⁵, les résultats de recherches et de travaux scientifiques menés par de jeunes chercheur·e·s aussi bien que par des chercheur·e·s plus expérimenté·e·s qui portent sur des langues océaniques souvent vulnérables (Moseley, 2010) de la famille austronésienne, réparties dans une dizaine de pays du Pacifique.

1 - « Récolter pour offrir », en langue cèmuhi. Nous remercions Calixte Heneke pour la proposition de ce titre en hommage à Alban Bensa, qu'il surnommait « *Ao pa anè jékulè* » ou « Ao le collectionneur de jèmaa » et avec qui il travaillait sur un recueil de récits que notre collègue Ao Bensa avait collectés auprès de sa famille.

2 - La programmation et le livret des résumés des communications sont accessibles sur la page dédiée à la conférence : <https://eralo.unc.nc/cool11/>. Cet événement s'est clôturé par la célébration des 20 ans de la création de la filière Langues et Cultures Océaniques (LCO) à l'Université de la Nouvelle-Calédonie. Cet anniversaire a une résonance toute particulière en cette année 2019 déclarée « année internationale des langues autochtones » par l'UNESCO.

3 - Voir la page de l'équipe : <https://eralo.unc.nc>

4 - Voir la page de l'équipe : <https://lire.unc.nc/fr/presentation/>

5 - Les communications, en ligne sur la chaîne YouTube de l'UNC, sont accessibles via l'URL suivante : <https://www.youtube.com/playlist?list=PLJqRixIMtlnS499ihMJuNIJRYB6EEyX8z>

Tous les deux ans, les conférences COOL sont un rendez-vous incontournable où se rassemblent des scientifiques qui s'intéressent aux langues d'Océanie et dont « les études linguistiques décrivent une situation tout aussi remarquable que fragilisée » (Dotte *et al.*, 2022, p. 87). Celles qui sont compilées ici s'inscrivent dans des horizons disciplinaires différents : linguistique historique, typologie, phonologie, sémantique, morphosyntaxe, ethnolinguistique, sociolinguistique, anthropologie, didactique des langues autochtones, etc. Un très large panel de disciplines, d'approches et de contextes sont en dialogue à chaque édition. C'est aussi l'occasion de débattre collectivement de questions de recherches antérieures ou partagées. La publication de ce volume trouve un écho tout particulier en cette année de lancement de la décennie des langues autochtones promulguée par l'UNESCO (2022-2032)⁶.

2. Synthèse des contributions

En rassemblant douze des trente-neuf communications présentées lors de cet événement, cet ouvrage participe à la diffusion internationale d'un état des lieux de travaux pluri/interdisciplinaires en sciences du langage ou autres sciences humaines et sociales actuellement menés au sein de divers archipels du Pacifique qui concentre près d'un tiers des langues du monde (Moyse-Faurie, 2003). Sur la base du dénominateur commun que sont les langues et cultures océaniques, les contributions ici rassemblées nous amènent à circuler entre les îles Salomon, la Nouvelle-Calédonie, Nauru, Niue, la Polynésie française, Tonga et le Vanuatu. Elles portent sur des langues diverses dans leur typologie comme dans leur filiation : bislama, drehu, hamea, nafsan, nauruan, niuéen, paicî, pa'umotu, raga ou encore tongien. Les contributions s'inscrivent dans des démarches scientifiques allant de la description linguistique (phonologie ; morphosyntaxe ; sémantique) à la linguistique historique ; de la sociolinguistique variationniste à des études dialectales comparatistes ; des approches réflexives et artistiques faisant appel aux liens aux langues ancestrales à la transmission de répertoires chantés en langues. Si ces chapitres font pont entre langues, espaces et disciplines, ils le font également entre les recherches francophones et anglophones, représentatives de la richesse des études contemporaines qui s'intéressent à l'Océanie.

6 - Voir la page officielle dédiée à cette « Décennie internationale » : <https://idil2022-2032.org>

2. 1. Legs et prolongements de recherches de Jean-Claude Rivierre à la linguistique contemporaine

Les deux premières contributions d'Alban Bensa et de Florian Lionnet nous proposent, l'un, en ethno/anthropolinguistique, et, l'autre, en phonologie, une réflexion sur les apports des recherches scientifiques du linguiste Jean-Claude Rivierre.

Le premier chapitre « Du mot-à-mot au “faste mental”. Enquêtes linguistiques et ethnolinguistiques en Nouvelle-Calédonie, Jean-Claude Rivierre (1938-2018) » est celui du regretté **Alban Bensa** (décédé en octobre 2021) qui, lors de COOL 11 en 2019, avait rendu hommage à ses amis, collègues et compagnons de route, Jean-Claude Rivierre (†) et Françoise Ozanne-Rivierre (†). Sa contribution rappelle les nombreuses enquêtes linguistiques et ethnolinguistiques partagées aux côtés de Jean-Claude Rivierre en Nouvelle-Calédonie. Loin d'être un simple inventaire des travaux qui les ont amenés à collaborer, Alban Bensa met en avant « l'héritage scientifique » de son ami linguiste : il souligne quelques collaborations marquantes, la finesse de ses enquêtes de terrain et ses objets de recherche, notamment son intérêt pour les *jèmaa*, des genres littéraires oraux en langue kanak cèmuhî. L'auteur ne manque pas de rappeler le sens de la « politique du détail linguistique » de Jean-Claude Rivierre, « le positivisme linguistique » qu'il a développé « dans sa méthode d'enquêtes et ses analyses théoriques ». Il réalise dans ce chapitre une revue synthétique et critique des productions considérables de Jean-Claude Rivierre et de son épouse Françoise Ozanne-Rivierre, avec qui il a cosigné de nombreuses productions sur les langues kanak à une époque où s'éveillaient tout juste les revendications de reconnaissance du peuple kanak. Ainsi, Alban Bensa n'omet pas de rappeler les valeurs humanistes qu'incarnait Jean-Claude Rivierre, comme il n'omet pas de rappeler son engagement et son militantisme auprès d'acteurs sociaux et institutionnels sur la question de la reconnaissance des langues kanak dans les politiques publiques de l'archipel calédonien.

La contribution du linguiste **Florian Lionnet**, intitulée « Tons et structure prosodique en paicî (Nouvelle-Calédonie) » prolonge la réflexion sur l'apport scientifique de Jean-Claude Rivierre. En prenant pour point de départ la description de la langue paicî publiée par Rivierre en 1974, l'auteur complète l'étude du système tonal paicî et de ses effets sur la structure prosodique de cette langue kanak de la Grande Terre. Il met ainsi au jour « la pertinence » et le caractère « précurseur » du travail de Rivierre en théorie phonologique,

notamment sur des questions très actuelles dans les recherches scientifiques liées à « la hiérarchie prosodique ». L'analyse comparative de Florian Lionnet repose sur des données de terrain contemporaine, recueillies plus de cinquante ans après son prédécesseur : elle révèle que les « intuitions fondamentales [...] [de Rivierre] anticipaient d'importants développements en théorie phonologique » et sur les liens de dépendance entre structure suprasegmentale et structure morphosyntaxique. Grâce à une analyse renouvelée aux prismes des outils théoriques contemporains et de données linguistiques consolidées, Florian Lionnet s'inscrit dans la lignée de Jean-Claude Rivierre et, en rendant hommage à son travail pionnier, démontre les perspectives très prometteuses que réservent l'exploration de la tonologie exceptionnelle des langues kanak.

2. 2. De la structure à la culture

Le chercheur **Giovanni Bennardo**, spécialisé en anthropologie linguistique et cognitive, développe dans son chapitre « *Methodological Issues in Investigating the Linguistic Expression of 'Quality' in Tongan* » quelques-unes des pistes que ses recherches sur la langue tongienne permettent d'envisager afin de mieux comprendre le rôle de la « radialité » prise comme un modèle culturel fondateur (Bennardo, 2009). Il s'agit ici d'une étude appliquée aux adjectifs du tongien, explorés selon une double approche à la fois « étique », basée sur les adjectifs recensés dans le dictionnaire tongien-anglais préexistant, et « émique », c'est-à-dire à partir d'un travail empirique (*free listing task*) mené auprès de locuteur·trice·s du tongien. Ces données croisées confirment l'hypothèse d'origine émise par Bennardo selon laquelle la radialité influence pleinement les représentations cognitives et l'expression linguistique de la 'qualité' à travers les adjectifs en tongien.

Dans son chapitre "*Nauruan ka- and causative pathways in Micronesian*", **Lev Blumenfeld** observe les transformations et reflets du morphème proto-micronésien (PMc) *ka-. Il les examine au prisme de données linguistiques de seconde main permettant une étude comparée dans diverses langues micronésiennes ; puis à partir de données de première main en langue nauruan. Alors que dans la plupart des langues micronésiennes on observe un usage canonique des affixes causatifs (ayant pour rôle d'augmenter la valence verbale), un certain nombre d'autres langues ont un usage non-canonique de ces affixes (jouant un rôle de dérivation de verbes actifs sans pour autant en augmenter la valence). Le nauruan présente la particularité de combiner ces deux types d'usage et permet de reconstruire un scénario

d'évolution en plusieurs étapes mettant en jeu différents phénomènes de réinterprétation morphosyntaxique de l'actuel *ka-* en nauruan. Grâce à son approche à la fois comparative et diachronique, cette contribution de Blumenfeld encourage à investir le champ des études croisant les données linguistiques de diverses langues proches ou moins proches pour mieux comprendre leur histoire lointaine et leurs évolutions en cours.

"The interaction of tense and personal reference: Evidence from Bislama", de **Miriam Meyerhoff** et **Shae Holcroft**, explore le trait grammatical de clusivité (i.e. le fait de marquer grammaticalement l'inclusion ou l'exclusion de l'interlocuteur·trice) en bislama, langue créole du Vanuatu. Elles interrogent un argument proposé dans la littérature concernant la langue ske, qui postule une tendance des pronoms inclusifs à être davantage attestés aux temps présents et futurs à l'inverse des pronoms exclusifs qui sont davantage utilisés avec des descriptions d'événements passés. À partir de données spontanées, une analyse quantitative a été réalisée afin d'identifier la relation de dépendance entre référence temporelle de la phrase et nature du sujet. Il en ressort une confirmation de la tendance à préférer l'usage des pronoms de premières personnes inclusives et seconde personne du singulier avec des phrases mettant en jeu des événements non passés. Dans cette démonstration, Meyerhoff et Holcroft ouvre la discussion sur l'importance de prendre en compte des facteurs pragmatiques, comme les marques d'évidentialité ou de politesse, en complément des seuls critères syntaxiques et rappelle, encore une fois, le bénéfice que présente les études comparatives entre langues pour approfondir cette thématique de recherche.

2. 3. Diversités et diversifications des langues océaniques et des pratiques langagières

Quatre chapitres abordent les langues océaniques sous l'angle des variations, des variétés de pratiques langagières et des processus de diversification des pratiques linguistiques. Le premier, de **Marie-France Duhamel**, situe cette exploration dans l'un des *hotspot* de la diversité linguistique en Mélanésie : le Vanuatu (François *et al.*, 2015). Son chapitre, « Replacer la langue dans son contexte social : une étude variationniste de la langue raga, Vanuatu », aborde l'une des quatre langues mélanésiennes parlées sur l'île de Pentecôte sous l'angle de la variation sociolinguistique. Elle s'intéresse plus particulièrement à trois variables appartenant à trois domaines distincts de la langue : les emprunts au bislama (domaine lexical), les classificateurs possessifs (domaine morphosyntaxique) et les variantes

de la fricative vélaire (domaine phonologique). Son analyse quantitative d'énoncés spontanés lui permet de démontrer qu'un certain nombre de facteurs sociolinguistiques, comme l'âge, les liens sociaux ou encore les pratiques et croyances culturelles, entrent en jeu dans les variations des pratiques langagières raga et de leurs changements, mais aussi dans l'uniformisation observée de cette langue.

Le chapitre de **Claire Moyse-Faurie** intitulé « Phénomènes de dialectisation dans la région Couli, La Foa et Kouaoua (Sud de la Grande Terre, Nouvelle-Calédonie) » examine les variations et correspondances entre diverses pratiques dialectales peu documentées en aire coutumière xârâcùù. En s'appuyant sur des données de terrain confrontées à des données relevées dans la littérature, l'auteure offre une riche analyse du dilemme entre évolutions partagées, innovations particulières menant à des divergences et influences mutuelles conduisant à des convergences entre les langues tîrî, haméa, xârâcùù, ajië et leurs variantes. Au-delà des approches phonologique, lexicale et morphosyntaxique à partir d'une démarche comparative, cette étude invite à considérer les notions de variations, de contacts de langues et de circulation entre langues comme traces de liens sociaux dans la région. Elle rappelle également comment l'histoire de la Nouvelle-Calédonie, et de la Grande Terre en particulier, depuis l'arrivée des Européens, a transformé le paysage linguistique local, entre autres bouleversements.

Jacques Vernaudon, quant à lui, cherche à saisir la construction des innovations et des processus de diversifications linguistiques dont les Tuamotu (Polynésie française) sont aujourd'hui les héritiers, grâce à sa contribution intitulée « Histoire et diversification des langues polynésiennes orientales : le cas de Fakahina dans l'ensemble dialectal pa'umotu aux Tuamotu ». À travers une comparaison d'un échantillon du lexique de la variété dialectale de Fakahina avec des corpus lexicaux similaires dans d'autres langues polynésiennes, ce travail permet de réviser les représentations cartographiques jusqu'ici construites concernant les ensembles dialectaux de l'archipel des Tuamotu. Cette étude illustre parfaitement comment le recours à la méthode de la « glottométrie historique » (François, 2017) peut contribuer à (ré)analyser les processus diachroniques de diversification des langues et de leurs variétés, tout autant qu'à discuter des ensembles linguistiques scientifiquement construits et de leurs répartitions territorialisées.

2. 4. Des savoirs littéraciques pour comprendre les langues océaniques aujourd'hui

C'est aussi à partir d'un questionnaire sur les filiations linguistiques que **Ross Clark** propose une ré-analyse des parentés entre le niuéen et les langues polynésiennes. Dans son chapitre "*The Position of Niuean within the Polynesian Family*", l'auteur discute un certain nombre de postulats historiques, en s'appuyant sur des données archéologiques et des récits oraux, à propos des mobilités sociales et de divers courants migratoires à Niue, qui sont à l'origine d'innovations linguistiques. Ses conclusions permettent de confirmer un lien certain avec le tongien, mais également d'envisager des phénomènes de contact prégnants, notamment avec les langues samoïques et une ou plusieurs langues de Polynésie de l'Est. Son analyse interroge ainsi les ponts féconds qui peuvent s'établir entre connaissances populaires (récits oraux) et disciplines académiques, à partir de données (pré) historiques, de savoirs littéraciques de l'environnement et de pratiques linguistiques.

Cet ouvrage collectif participe également à la diffusion de réflexions inter- et pluridisciplinaires. Dans leur chapitre "*Customary song in Christian clothing*", **Nick Thieberger** et **Linda Barwick** font dialoguer linguistique et (ethno)musicologie. L'analyse de la chanson *Ririal* en langue nafsan (Vanuatu) met au jour des traces de formes linguistiques « archaïques » de cette langue parlée à Efate. La comparaison avec la langue nafsan telle que parlée au quotidien aujourd'hui confirme le processus d'érosion des voyelles en milieu et fin de mots qui, pourtant, se sont maintenues dans les pratiques chantées comme *Ririal*. Cette étude témoigne également de contacts anciens avec d'autres langues et révèle des formes d'hybridation. En s'intéressant particulièrement à cet instrument qu'est la chanson, la contribution de Thieberger et Barwick propose un exemple de ce que cet objet de recherche révèle des langues, de leurs usages comme des contacts que les locuteurs ont eu au fil de l'histoire ou de leurs parcours de mobilités. Elle permet également de valoriser la pratique aujourd'hui désuète de la notation des chants et rythmes grâce à la technique du solfa.

Au-delà des contributions descriptives et d'analyses de propriétés linguistiques des langues océaniques, l'ouvrage participe à la (re)connaissance de formes de collaborations scientifiques moins répandues dans les recherches en sciences du langage. Dans cette perspective, la contribution d'**Elatiana Razafimandimbimanana** et de **Simanë Wenethëm** intitulée « *Hmana*.

Les arts pour se réapproprier langues et cultures » entend favoriser l'expression du rapport aux langues par le biais de pratiques artistiques, ici en l'occurrence l'écriture et la performance slamée. En croisant leurs expériences et regards professionnels, les auteur·e·s tissent des liens féconds entre arts, langues et cultures. Ils défendent dans le même temps l'intérêt d'approches décloisonnées dans des contextes plurilingues et pluridiglossiques, comme la Nouvelle-Calédonie, particulièrement soumise à des rapports glottophobiques (Blanchet, 2016), où les expressions artistiques soutiennent des processus de réappropriation identitaire, culturelle et linguistique.

Le volume se termine par l'article de **Stéphanie Geneix-Rabault** et **Fabrice Wacalie** « *Treng-ewekë* - Appren-Tissages pour (re)lier sensible, arts et pluralités en contexte formatif à l'Université de la Nouvelle-Calédonie ». En faisant dialoguer sciences du langage et sciences des arts, cette contribution présente une expérience formative menée auprès d'enseignant·e·s de/en langues et cultures kanak du second degré prenant appui sur des littéracies pluriartistiques afin de porter un autre regard sur les plurilinguismes et les savoirs océaniens comme ressources propres. Bien plus encore, « Les arts constituent des ressources didactiques permettant de dépasser des approches strictement techniques de l'enseignement des langues, mais aussi de transcender le cloisonnement entre arts et sciences. Au fond, faire du pluriartistique et du scientifique un continuum facilite l'émancipation par rapport à la rigidité du monde scolaire et formatif, aux contours prédéfinis et figés sous la suprématie du langage et de l'écrit normé » (Dotte *et al.*, 2022, p. 90).

Toutes les contributions qui sont rassemblées dans ce volume ont pour dénominateur commun l'observation, l'analyse, la description, la (re)découverte et la compréhension de pratiques langagières et culturelles situées en contexte plurilingue océanien. Ces travaux invitent à combiner diverses façons de faire de la recherche pour coconstruire de nouvelles études et de nouveaux savoirs : ils invitent également à circuler entre disciplines, à faire dialoguer divers acteurs professionnels, à créer des projets collaboratifs innovants. Tous entendent, à leur niveau, participer à la reconnaissance et à la valorisation des langues et des cultures océaniques d'aujourd'hui. La diversité des approches, des méthodes et des domaines des sciences du langage explorée dans cet ouvrage collectif démontre l'actuelle vivacité des études océaniques, tout autant qu'elle illustre l'engagement des chercheur·e·s de diverses générations à dépasser les frontières disciplinaires, à interroger des postulats scientifiques antérieurs et à diffuser leurs

recherches en anglais comme en français. L'objectif *in fine*, entend mieux comprendre le passé et le présent des populations océaniques pour contribuer à leur reconnaissance et leur pérennité.

Références

- Bennardo G., 2009, *Language, Space, and Social Relationships: A Foundational Cultural Model in Polynesia*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Blanchet P., 2016, *Discriminations : combattre la glottophobie*, Paris, Textuel.
- Dotte A.-L., Fillol V., Geneix-Rabault S., Razafimandimbimanana E. et Wacalie F., 2022, « *Wi norè* : Actions formatives et artistiques pour les langues autochtones en Nouvelle-Calédonie », dans *UNESCO, State of the Art of Indigenous Languages in Research: a collection of selected research papers*, IDIL 2022-2032/UNESCO [en ligne : <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000381556>].
- François A., 2017, « Méthode comparative et chaînages linguistiques : Pour un modèle diffusionniste en généalogie des langues », in Léonard J.-L. (ed.), *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris – Diffusion : implantation, affinités, convergence*, Louvain, Peeters, p. 43-82.
- François A., Lacrampe S., Franjeh M., Schnell S., 2015, *The Languages of Vanuatu: Unity and Diversity*, Asia Pacific Linguistics Open Access/Studies in the Languages of Island Melanesia [en ligne : <https://openresearch-repository.anu.edu.au/handle/1885/14819>].
- Moseley C. (ed.), 2010, *Atlas des langues en danger dans le monde* [en ligne : <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000189451>].
- Moyse-Faurie C., 2003, « Les langues du Pacifique », *CLIO* [en ligne: https://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/les_langues_du_pacifique.asp].

Chapitre I

Du mot-à-mot au « faste mental ». Enquêtes linguistiques et ethnolinguistiques en Nouvelle-Calédonie Jean-Claude Rivierre (1938-2018)

From word-to-word to “mental splendour”. Linguistic and ethnolinguistics studies in New Caledonia. Jean-Claude Rivierre (1938-2018)

Alban Bensa †

EHESS – Iris (France)

Résumé

Cet article met pour la première fois en évidence l'héritage scientifique de référence de Jean-Claude Rivierre, à savoir le positivisme linguistique tel qu'il le déploie dans sa méthode d'enquêtes et ses analyses théoriques. Sont ici étudiés les résultats de ses investigations de terrain menées avec des érudits kanak, qu'il s'agisse d'études phonologiques, de dictionnaires, de grammaires et aussi de collectes, de traductions et d'interprétations de récits, de poésies et de discours. Ce fort investissement scientifique et humain est rapporté à la conception plus générale des langues kanak telle que Jean-Claude Rivierre la défend : celle d'une clé indispensable pour comprendre la civilisation kanak de Nouvelle-Calédonie.

Mots clés

Empirisme linguistique, relations d'enquête, phonologie, narrations vernaculaires, traduction, langues et culture kanak.

Abstract

This paper highlights for the first time Jean-Claude Rivierre's scientific legacy of reference, namely the linguistic positivism he implemented through his method of survey and theoretical analyses. We are examining here the results of his field research conducted with Kanak scholars: phonological studies, dictionaries, grammars, as well as collection, interpretation, translation of stories, poems and speeches. Jean-Claude Rivierre's strong human and scientific commitment is linked to the more general approach of the language he advocates, based on the essential necessity of understanding the Kanak civilization of New Caledonia.

Key words

Linguistic empiricism, survey accounts, phonology, vernacular stories, translation, Kanak culture and languages.

1. Héritages scientifiques

Les contributions de Jean-Claude Rivierre et de son épouse Françoise Ozanne-Rivierre au renouveau des études linguistiques et ethnologiques en

Nouvelle-Calédonie ont été considérables¹. Chacun d'eux laisse une œuvre sur laquelle il serait hasardeux de ne pas méditer si l'on entend développer des recherches scientifiques sur les langues et les sociétés kanak de la Nouvelle-Calédonie d'hier et d'aujourd'hui. Comme l'expliquent leurs collègues linguistes du Lacito « les principales contributions théoriques [de Françoise Ozanne-Rivierre] portent sur la phonologie historique, le classement génétique des langues kanak et la reconstruction du proto-calédonien »². Ce travail de fond permet de rattacher rigoureusement les populations kanak à la grande migration austronésienne qui, partie du sud de la Chine (Taïwan) vers l'Ouest, jusqu'à Madagascar *via* l'Indonésie, vers l'Est jusqu'à Rapanui (île de Pâques), a permis de peupler toute l'Océanie insulaire (mélanésienne, micronésienne et polynésienne) après avoir longé les côtes de la Papouasie- Nouvelle-Guinée. On se souvient, par exemple, de l'article princeps où Françoise Ozanne-Rivierre (2000) démontre, en-deçà des variantes locales, combien les termes de parenté en Nouvelle-Calédonie ont préservé l'essentiel du système hérité du proto-océanien, prouvant ainsi la continuité historique au sein de cette civilisation en constante expansion. Ce point de vue comparatiste coexiste dans son œuvre avec une expérience de terrain diversifiée, à Ouvéa (îles Loyauté) et dans le nord de la Grande Terre (aires linguistiques de Hienghène et de Balade). Le *Dictionnaire thématique des langues de la région de Hienghène* (1982), qu'elle établit, pas à pas, au fil d'années d'enquêtes sur la côte est de l'aire coutumière Hoot Ma Whaap – et qu'elle cosigne avec André-Georges Haudricourt – constitue à ce jour l'une des principales sources ethnographiques sur les langues et les savoirs kanak du nord calédonien, tout comme les *Textes némi* (1979), qu'elle publie avec Poindî Téin. Cet apport, qu'il faudrait penser et caractériser plus avant au-delà des hommages³, est à mettre en regard avec celui, tout aussi important, de Jean-Claude Rivierre.

Les travaux linguistiques et ethnographiques de Jean-Claude et Françoise Rivierre portent sur la civilisation kanak dans ses multiples facettes. Ces études se rattachent au courant de recherche positiviste dont André-Georges Haudricourt (1911-1996), maître à penser du couple Rivierre, fut avec Jules Antoine Meillet (1865-1936), Nikolaï Sergueïevitch Troubetzkoï (1890-1938) et Émile Benveniste (1902-1976), l'un des éminents représentants

1 - Merci à Françoise Péeters pour sa relecture attentive et à Claire Moyse-Faurie et Alexandre François de m'avoir aidé, en linguistes avertis, à améliorer cet article.

2 - Cf. équipe « études Océaniques », 2007, p. 351.

3 - Voir dans le *Journal de la société des océanistes* l'Hommage à Françoise Ozanne-Rivierre de 2007 et le numéro spécial de 2020.

(Bensa, 2010 et 2011). Adversaire résolu des théories de Noam Chomsky (2011 [1975]) sur la nature générale du langage et la « grammaire générative », André-Georges Haudricourt, auteur avec Claude Hagège de *La phonologie panchronique : comment les sons changent dans les langues* (1978) centre toute son attention « matérialiste » sur les langues telles qu’elles sont effectivement parlées. Il a en effet engagé dès le début de sa carrière des recherches extrêmement fouillées sur les langues européennes tout en ouvrant de vastes études comparatives sur les langues asiatiques puis océaniques. Claude Hagège et André-Georges Haudricourt ont mis au jour des processus de transformations phonétiques communs à de nombreuses familles de langues. Bien que ces changements phonétiques suivent des tendances potentiellement universelles (dites « pan-chroniques »), la manière précise dont ils se manifestent dans chaque langue s’inscrit dans le tissu social, dans les pratiques collectives, dans les événements historiques – car tous ces facteurs jouent un rôle dans ces processus de variation (Rivierre, 2011). Pour bien les analyser, il faut donc les appréhender sur le terrain, dans des enquêtes accordant la priorité aux pratiques et avis des locuteurs et locutrices de chaque langue concernée. Cette exigence implique une attention soutenue, non seulement à la prononciation des mots, mais aussi à la façon dont les locuteurs les emploient dans leur contexte social.

En phase avec la critique bachelardienne de la généralité et au nom de l’importance insurpassable du détail, Haudricourt vantait à l’envi les particularismes. Il jouait de son extraordinaire érudition en matière d’histoire longue, de mouvement des peuples et de leurs techniques, et aussi d’histoire plus événementielle, des rois et des batailles, pour réfléchir sur les singularités langagières des groupes et des individus. Mais, rejetant, comme Mauss, toute lecture des comportements en termes strictement psychologiques, il mettait en avant la dimension sociale et collective de la langue.

Quand sa démarche comparatiste rencontre des apparentements linguistiques, sociologiques ou techniques, Haudricourt pondère toujours son approche fonctionnaliste par des références aux phénomènes historiques et sociaux : colonisations, snobismes langagiers, contacts directs anciens ou récents entre des pratiques ressemblantes. Mais il souligne tout autant l’importance de ce qui survient de nouveau (l’apparition d’un ton haut, le passage d’un phonème à un autre, la nomination d’un nouveau clone d’igname) que de ce qui se maintient et résiste au changement. L’histoire n’est pas seulement à ses yeux une série de transformations ; c’est aussi un

enrangement des acquis où l'apprentissage remonte au passé pour établir une collectivité linguistique et sociale distincte. C'est en cela qu'il accorde aussi une importance particulière aux traditions orales (Haudricourt, 1964, 1972 ; Bert, 2008).

2. Formation et dispositions

Les orientations linguistiques d'André-Georges Haudricourt ont servi de cadre à ses disciples pour engager le défrichage de l'empirie et la comparaison des langues. Jean-Claude Rivierre va reprendre à son compte ces axes méthodologiques et théoriques en se concentrant sur la description approfondie de quelques langues kanak et sur la collecte de leurs expressions formalisées. Il a ainsi constitué des documentations cohérentes et riches pouvant nourrir des enquêtes comparatives en privilégiant l'étude de quelques-unes des vingt-huit langues kanak parlées en Nouvelle-Calédonie. Il se consacre, alors, principalement mais pas seulement, à l'étude des langues à tons qu'Haudricourt avait auparavant répertoriées sur le terrain : dans le sud de la Grande Terre, le drubea, le numèè et le kwényi (Goro, sud de la Grande Terre ; île des Pins) ; dans le centre-nord, le paicî parlé de Poindimié à Koné et de Poya à Ponérihouen ; le bwatoo parlé à Baco, Wunjo, Népou ainsi que les dialectes de la région Voh-Koné et le cèmuhi à Touho⁴. C'est dans ces régions de langues paicî et cèmuhi qu'il mènera, sur place et dans sa documentation, ses enquêtes et analyses de plus longue durée (de 1965 à sa disparition).

Jean-Claude Rivierre développait ses investigations de terrain à partir de questionnements ouverts ou plus normés. Il a ainsi constitué des lexiques afin d'isoler les termes, d'identifier leurs liens signifiants et de les soumettre à des classifications comparables à celles effectuées en botanique et en zoologie. Tous les termes cèmuhi sont ainsi analysés à l'aide de catégories linguistiques précises (accompli, actuel, assertif, imperfectif, éventuel, éloignement, etc.) ; les règles de combinaison entre ces catégories révélées par les gloses mot-à-mot permettent de saisir ce dispositif de fabrication du sens qu'est la grammaire. Jean-Claude Rivierre a pensé et rédigé ce travail scientifique dans un souci pédagogique. Ainsi l'explique-t-il en introduction à *La langue de Touho. Phonologie et grammaire du cèmuhi (Nouvelle-Calédonie)* (1980, p. 16), ouvrage qui fait aujourd'hui

4 - Voir les cartes disponibles en ligne sur le site du LACITO : <https://lacito.cnrs.fr/themes/oceanie/index.htm>

référence : « J'ai cherché à faire une présentation claire et progressive, susceptible d'être lue avec profit par un public familiarisé ou non avec les notions linguistiques ».

Son travail était d'abord axé sur le recueil du vocabulaire et des matériaux pour élaborer cette grammaire et rédiger des articles plutôt centrés, pour leur part, sur la question des tons. Plus largement, comme il l'a lui-même noté, Jean-Claude Rivierre voyait « la langue comme moyen d'accès, moyen de connaissance de la société qui la parle, de la civilisation à laquelle elle participe, moyen d'étude de son histoire »⁵, se faisant en-cela aussi ethnologue et historien sans sacrifier toutefois à une généralisation hâtive, toujours soucieux de rester aussi près que possible des usages linguistiques et des points de vue kanak en situation.



Image 1 : Jean-Claude Rivierre et Raymond Diéla, travaillant sur le bwatoo

5 - Notes manuscrites (archives Alban Bensa) préparatoires à *Expolangues*, panneau du LACITO, 1996.

Par le retour systématique aux sources et ressources linguistiques de la civilisation kanak, Jean-Claude Rivierre a livré une documentation essentielle. Il a aussi érigé des garde-fous à toute étymologie trop rapide ou aux considérations fumeuses sur le sens des énoncés et des narrations. Cette vigilance extrême lui a permis de traquer les approximations, les transcriptions erronées ou même les erreurs linguistiques qui favorisent les surinterprétations, voire les fantaisies, dont l’ethnologie du monde kanak a pu et demeure encore parfois truffée.

Doté d’une excellente oreille, ce qu’avait remarqué la linguiste Jacqueline Thomas, il reconnaissait aisément dans le mot les changements de prosodie sémantiquement pertinents, c’est-à-dire les tons, qu’ils soient fixes, comme en cèmuhi, ou variables selon leur position dans la phrase ou devant certaines particules, comme en paici. Cette sensibilité aux inflexions sonores n’est sans doute pas sans rapport avec son goût profond pour le jazz, musique libératrice et créatrice à plus d’un titre, qu’il avait découverte au sortir de bien pesantes années passées dans un lycée jésuite de Lisieux, en Normandie. Un temps joueur de trompette, admirateur de Louis Armstrong et de Miles Davis, il se montrait aussi particulièrement sensible aux voix féminines (Billie Holiday, Nina Simone, Sarah Vaughan, etc.), tout comme il appréciait le modulé envoûtant de l’expression kanak lors de discours publics ou de la performance de récits et de poésies.

3. Terrains et collaborations

Son enracinement scientifique et humain le plus fort eut lieu dans la tribu de Pwèi⁶ (Poyes, commune de Touho sur la côte est de la Grande Terre) où, avec Françoise, son épouse, et leur premier fils, Nicolas, il fut accueilli en 1965 par le chef coutumier d’alors, Atèè Bulièng (Bouillant), et sa femme, Bwaawi Céu. Descendant d’Amaan Bulièng, qui signa en 1901 avec le gouverneur Feillet la « paix de Pamalé » (Leenhardt R.-H., 1978 ; Merle et Muckle, 2019, p. 206-214), et demi-frère de Kowi Bulièng – grand chef administratif de Pwèi et ancien combattant de la guerre 1914-1918 –, Atèè joua un rôle déterminant dans l’attachement au monde kanak et dans l’engagement scientifique de Jean-Claude Rivierre en fournissant une base personnelle et autorisée à ses recherches. Jean-Claude et Françoise ne tarissaient pas d’éloges quand ils

6 - Dans cet article les noms propres sont transcrits selon la graphie du *Dictionnaire cèmuhi-français* de Jean-Claude Rivierre (1994) avec entre parenthèses la graphie encore utilisée dans les écrits officiels. De nombreuses ressources sont accessibles en ligne sur le site de la province Nord : <https://www.province-nord.nc/enseignement/outils-pedagogiques/langues-culture-kanak>

évoquaient la bienveillance lucide de leur hôte de marque à Pwèi. Le développement de connaissances approfondies et étayées sur le monde kanak passe nécessairement par des rencontres de ce type, intellectuelles et amicales, sans lesquelles on en reste aux discours convenus et superficiels de la colonie sur les Kanak, « tradition/modernité, métissage, poids de la coutume/émancipation, invention de la tradition » et autres simplifications.

À partir de son installation au cœur de la chefferie de Pwèi, Jean-Claude Rivierre pouvait engager une enquête en confiance. Il sut alors étendre son réseau de collaborateurs jusqu'à toutes les tribus inscrites dans le périmètre de la chefferie et au-delà, mobilisant des compétences complémentaires les unes des autres pour mener à bien ses recherches jusqu'à maîtriser pleinement l'écriture et la compréhension de la langue cèmuhi. De cette expérience très focalisée et profonde, il a tiré une documentation exceptionnelle⁷.

Jean-Claude Rivierre n'a cessé de lier ses investigations linguistiques à l'enregistrement de narrations en prose, qu'il s'agisse de *cihédédé* 'contes' ou de *nyebi* 'chants', de récits fondateurs ou historiques (*jèma*), ou en vers, de poésies (*téno*). Comme il l'explique lui-même dans l'introduction de son *Dictionnaire cèmuhi-français* (1994, p. 25) :

[...] ma propre étude s'est déroulée lors de plusieurs missions effectuées entre 1965 et 1975, en utilisant comme point de départ le matériel lexical mis à ma disposition par A.-G. Haudricourt. L'objectif premier de ces missions en pays cèmuhi était l'étude du système tonal et la poursuite de l'investigation lexicologique. La collecte des textes de tradition orale, d'abord prétexte à la réalisation de ces deux objectifs, est devenue peu à peu une préoccupation majeure qui m'a conduit à visiter tous les villages de cette aire linguistique, à m'intéresser à toutes les formes de narrations existantes, notamment aux récits historico-mythiques élaborés par les lignages et les clans de cette région [...]

7 - La plupart des récits recueillis par Jean-Claude Rivierre furent d'abord archivés, dans les années 1995, sous la forme de CD numériques réalisés à la demande de l'ADCK (Agence de Développement de la Culture Kanak). Ces disques allaient ensuite donner lieu à un vaste projet d'archivage collectif développé au Laboratoire de Langues et Civilisations à Tradition Orale (LACITO-CNRS), archive aujourd'hui nommée Collection Pangloss. C'est ainsi que les nombreux enregistrements que Jean-Claude Rivierre a réalisés sur le terrain se trouvent aujourd'hui, pour la plupart, archivés en ligne, en libre accès. Les corpus de Jean-Claude Rivierre incluent les enregistrements sonores effectués à partir de 1964, le plus souvent enrichis d'une annotation (transcription et traduction du textes). Parmi les six langues kanak documentées dans ces archives sonores, celle qui est le mieux représentée est le cèmuhi, avec 231 documents. Cet imposant corpus fait d'ailleurs du cèmuhi l'une des dix langues les mieux documentées parmi les langues du Pacifique représentées dans diverses archives à travers le monde (Alexandre François, 2018b, p. 282).

En passant de l'enquête purement linguistique à l'investigation approfondie de l'expression orale en elle-même, Jean-Claude Rivierre s'inscrivait dans la tradition d'anthropologues américains importants comme Frantz Boas (1858-1942) et Edward Sapir (1884-1939) (Joseph et Kalinowski, 2022). Dès lors qu'il prêtait attention à l'enregistrement sonore des langues qu'il étudiait, puis engageait un travail de transcription et d'archivage, Jean-Claude Rivierre annonçait déjà le type de méthode que le linguiste Nikolaus Himmelmann (1929-2013) proposa d'appeler, beaucoup plus tard, *la documentation des langues*, par contraste avec leur simple description (Himmelmann, 1998). Comme le souligne Alexandre François (2018b, p. 279), François et Jean-Claude Rivierre étaient là aussi des précurseurs, mettant déjà en œuvre des méthodes de terrain et de documentation qui allaient devenir la norme trente ans plus tard.

Au sud de l'aire cèmuhî, où Jean-Claude Rivierre a notoirement travaillé avec Clément Vandégou (Rivierre et Vandégou, 2020), ses recherches se sont étendues à la langue paicî et aux productions narratives de ses locuteurs. Dès 1967, un lexique, reprenant un premier travail de terrain d'Haudricourt, est établi, base d'un *Dictionnaire paicî-français* qui devait paraître en 1983. Et quantité de documents, issus d'archives de Leenhardt, d'Haudricourt et surtout des Kanak eux-mêmes sous formes écrite et/ou orale ou collectées par Jean-Claude Rivierre, seront retravaillés par ses soins, en collaboration avec quelques érudits kanak de haut vol, parmi lesquels Dui Novis Pöömô de Paama (tribu de Paama, Pwêêdi-Wiimiâ-Poindimié), à qui le dictionnaire paicî-français est dédié. Ce corpus sera augmenté à partir de 1973 lorsqu'il me fut demandé, par Jean-Claude Rivierre et André-Georges Haudricourt, d'enquêter en pays paicî, d'y enregistrer des narrations en paicî, de les transcrire et d'en proposer des interprétations. Ce travail, qui s'est étendu au cèmuhî dès 1975, fut piloté par Jean-Claude et par un autre chercheur kanak clé : Atéa Antoine Goromido de Năcaao (Nétchaot, commune de Koné, côte ouest de la Grande Terre), lui-même associé à un grand nombre de narrateurs et savants de langues paicî et cèmuhî.

Dui Novis Pöömô, décédé en 1968, avait élaboré des règles graphiques de transcription du paicî sur sa machine à écrire. André-Georges Haudricourt (1972) a revu d'abord cette écriture, puis Jean-Claude Rivierre a travaillé avec ce chercheur kanak sur les cahiers dont ce dernier disposait et où figuraient de longs textes versifiés relatant divers épisodes de l'histoire de la région et, en particulier, un *téno* de quelques huit cents vers, consacré à la guerre de 1917 engagée par les Kanak contre l'administration coloniale. Cette œuvre, composée en 1919, sera recopiée et retravaillée durant près de cinquante années par

divers « intellectuels organiques »⁸ kanak, puis par Jean-Claude avec Novis. Dans les années 2008-2015, le dossier fut repris par Kacué Yvon Goromido et moi-même, pour une traduction versifiée en français et une analyse ethnographique, sans oublier la perspective historique, grâce au précieux apport d'Adrian Muckle co-auteur également de l'ouvrage. Le texte a en effet été publié en 2015, au terme donc d'un travail collectif et de très longue durée dans lequel Jean-Claude Rivierre a joué un rôle clé, comme nous l'expliquons, Kacué Yvon Goromoedo et moi-même, en dédicace de l'ouvrage et régulièrement dans le corps de l'ouvrage (Bensa, Goromoedo et Muckle, 2015, chapitre 15). Ce long poème constitue aujourd'hui l'un des fleurons de la littérature orale de langue paicî⁹.

Avec Atéa Antoine Goromido (1928-2001), moniteur (voir Salaün, 2005) dans la tribu de Nācaao, rencontré en 1973 lors de mon premier séjour sur le terrain, Jean-Claude a pu mettre au point sa grammaire de la langue cèmuhi, langue qu'Atéa Antoine maîtrisait aussi bien que le paicî¹⁰. C'est avec lui que nous avons également préparé la publication des deux parties des *Chemins de l'alliance*. Pour cet homme, meurtri par la colonisation qui l'avait empêché de poursuivre ses études au-delà du primaire, travailler avec des chercheurs à partir des deux langues parlées dans sa tribu, offrait l'occasion d'une revanche statutaire et aussi les moyens de mieux connaître la société française. Son séjour en France en 1978 lui permit, d'une part, de renforcer ses liens d'amitiés avec Jean-Claude et moi-même ainsi qu'avec notre entourage et, d'autre part, d'observer la dimension qui l'intriguait le plus chez les Français, à savoir la hiérarchie très codifiée entre les classes sociales, que Jean-Claude ressentait pour sa part douloureusement, et qui faisait chez Atéa Antoine écho aux hiérarchies internes au monde kanak. Des débats pointus d'anthropologie comparée ont ainsi nourri notre relation tandis que Jean-Claude explorait avec Atéa Antoine Goromido les points les plus

8 - « L'intellectuel organique », selon l'expression du philosophe et militant antifasciste italien Antonio Gramsci (1891-1937), exerce son travail de réflexion sans pour autant appartenir à une caste, une institution, une catégorie sociale distincte de l'ensemble de la collectivité à laquelle il appartient. Ainsi les agriculteurs, pêcheurs, thérapeutes, sculpteurs kanak, hommes et femmes, ont-ils développé au cœur même de leurs responsabilités économiques, politiques ou rituelles une vigilance intellectuelle constante les installant de plain-pied en dialogue avec les chercheurs, pour leur part patentés, venus de France ou d'ailleurs pour les rencontrer. Ils ont aussi puisé dans cette dynamique conceptuelle et imaginaire les moyens d'une résistance efficace à la colonisation politique et religieuse.

9 - Paul Wamo, artiste kanak contemporain, a repris ce poème dans plusieurs performances en France (Toulouse, Marseille, Villeurbanne, Caen, Paris). Les élèves du lycée Michel Rocard à Pouébo ont étudié en 2015 avec l'ensemble de l'ouvrage dont ce poème est issu durant une année en classe de première et terminale et, plus largement, la presse française écrite et parlée s'en est fait largement l'écho, tandis que des chercheurs antiquisants l'insèrent aujourd'hui dans leur réflexion sur Homère.

10 - Le travail sur la grammaire du cèmuhi avait au préalable été longuement élaboré par Jean-Claude Rivierre avec un autre moniteur kanak, Agathe Pabouti de Koowèi.

difficiles de phonologie, de tonologie et de grammaire des langues cèmuhî et paicî. En tant que linguiste, Jean-Claude Rivierre a eu aussi accès, grâce à Atéa Antoine Goromido, à des traductions, des nuances de significations, des subtilités d'usages le faisant entrer dans l'intimité d'un univers sémantique, relationnel et historique pouvant étayer ses investigations lexicales. Et il en fut de même pour moi au fil de ces vingt-huit années d'une amitié profonde et joyeuse avec Atéa Antoine, son épouse, Pwiaa Élise, et leurs enfants à l'unisson de cette aventure à la fois personnelle et scientifique. Jean-Claude Rivierre insistait en 2017, peu de temps avant sa disparition, sur la dette que nous avons envers Atéa Antoine Goromido, sur la nécessité de toujours la rappeler et d'en mesurer l'impact sur nos recherches (Goromido et Bensa, 2005).

En règle générale, le travail concret d'enquête de Jean-Claude se déroulait à la fois avec bonhomie et rigueur, sur un rythme strict. Les séances, inaugurées une première fois par une demande associée à un don dit « coutumier », se tenaient du matin au soir, entrecoupées par un repas pris avec toute la maisonnée. Installé à côté du maître des lieux à une table, sous la véranda couverte de chaume ou de tôle, et souvent entouré par femmes et enfants, Jean-Claude demandait que des mots et des phrases lui soient répétés plusieurs fois afin de les noter correctement selon une orthographe établie en amont avec André-Georges Haudricourt : chaque son était noté par un signe du clavier machine et un trait horizontal ou oblique (montant ou descendant) pour marquer ensuite le ton moyen, haut ou bas sur chaque syllabe. Ces notations étaient faites au stylo bille dans des cahiers à feuilles carbonées afin d'établir des doubles. Je souligne aussi une autre activité connexe mais essentielle : la transcription d'enregistrements, parfois très longs, associée à des éléments de traduction.

Ce travail ouvrait la voie à des commentaires qu'il s'agisse de précisions toponymiques ou botaniques, de descriptions de pratiques horticoles ou cynégétiques ou encore d'anecdotes suggérées par le passage transcrit. Jean-Claude en prenait note cursivement en marge de ses transcriptions et plus rarement sur des feuilles séparées ; parfois il esquissait un croquis ou une carte à main levée.

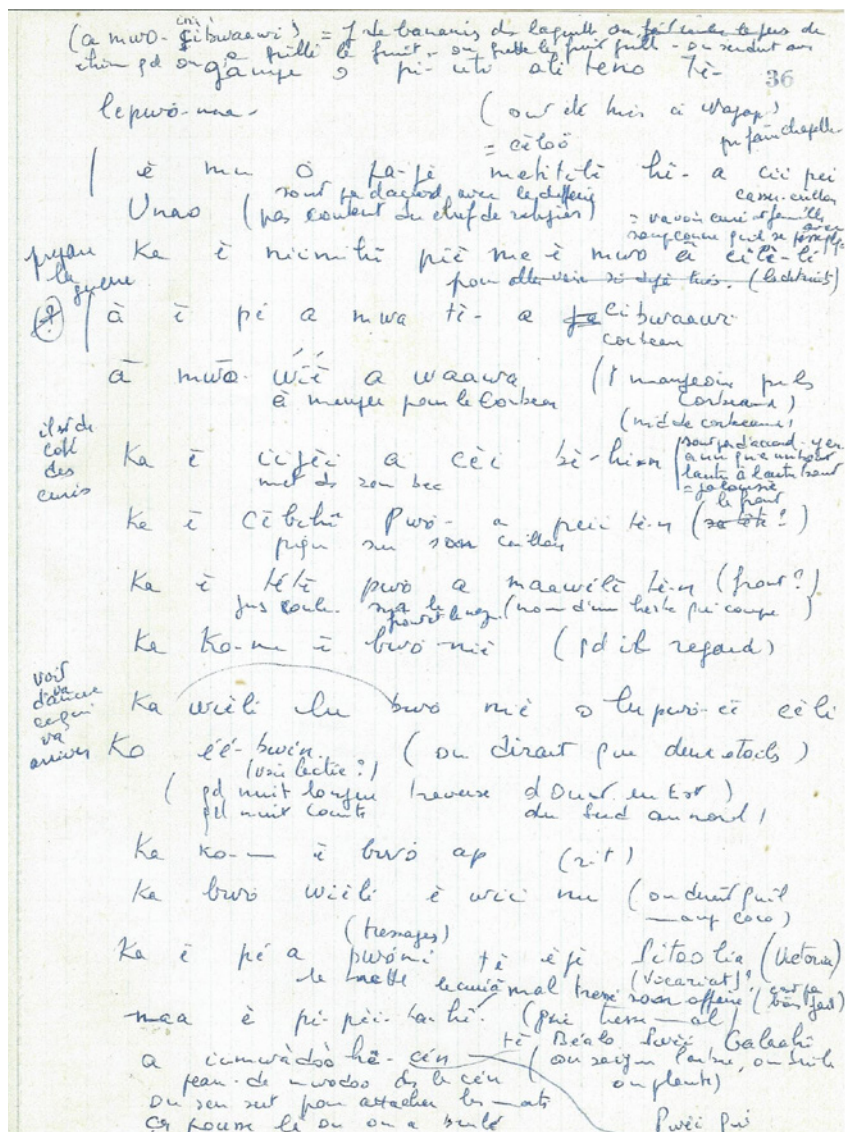


Image 2 : Cahier de terrain

Les séances étaient entrecoupées de moments de détente qui offraient l'occasion de promenades, d'observations des plantes et aussi de plaisanteries. Cette mobilisation interactive centrée sur la construction collective d'un savoir précis pouvait se prolonger la nuit tombée et reprendre le lendemain matin, et, ce, plusieurs jours d'affilé. Lorsque ces séances ont été ensuite évoquées, ses participants les ont désignées parfois par l'expression

« le travail », ou « le grand travail », sous-entendant son importance cruciale pour les Kanak. Dans ces moments de convivialité respectueuse et active, les porteurs de mémoire avaient le sentiment que, enfin, ils pouvaient transmettre leur savoir au-delà des tribus et ainsi, espéraient-ils, faire entendre à terme leur propre voix. Des chercheurs attentionnés à leurs langues et traditions, comme Haudricourt ou les Rivierre ne pouvaient alors que leur évoquer le soin qu'avait pris le pasteur Maurice Leenhardt (1878-1954) pour, dans la première moitié du xx^e siècle, traduire des écrits kanak ou établir un dictionnaire (Leenhardt, 1935).

Le travail de conversion religieuse au protestantisme et les publications savantes de ce missionnaire français ont joué un rôle marquant pour les Kanak de Nouvelle-Calédonie et pour l'ethnologie française de l'entre-deux guerres influencée par le philosophe des religions Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939). Fondant ses efforts sur une compréhension interculturelle du Nouveau Testament, Leenhardt s'est attaché à le faire connaître dans les langues mêmes des personnes qu'il souhaitait évangéliser, d'une part, en étudiant ces langues (Leenhardt, 1946), d'autre part, en diffusant des traductions en langues kanak déjà existantes des Évangiles et, enfin, en incitant les Kanak à écrire dans leurs propres langues (1932). Il espérait ainsi saisir le monde mélanésien au plus près de son expression spontanée. Par cette méthode, il était possible, selon Leenhardt, d'atteindre son objectif missionnaire ultime, à savoir changer ce que l'on appelait alors les « modes de pensée » en l'occurrence ceux des Kanak, pour y substituer une vision chrétienne du monde. Sans partager du tout cet élan messianique, Jean-Claude Rivierre s'est attaché lui aussi au passage de l'oral à l'écrit consigné en langues locales afin que rien ne soit perdu de la puissance narrative et réflexive de ces expressions.

Ces modalités de transmission scientifique entre érudits kanak et chercheurs empruntent à la relation scolaire où les maîtres seraient les Kanak et les élèves les chercheurs : un cadre d'apprentissage européen donc pour la transmission d'un contenu kanak. De tels renversements suscitaient souvent une hilarité partagée et le sentiment d'avoir enfin dissout les relations de domination et les barrières imposées par la colonisation. Jean-Claude Rivierre appréciait beaucoup ces situations d'échanges entre intellectuels issus de deux cultures différentes. Il y déployait une cordialité directe et chaleureuse. Il affichait une abnégation humaine et scientifique totale laissant, en parfait ethnologue non missionnaire, ses interlocuteurs locaux énoncer librement leur propre point de vue, sans jamais les contredire au nom d'autres valeurs que les leurs. C'est dans cet esprit, souligne Alain Saussol

(2018), que Jean-Claude, « infatigable travailleur », vivait sa recherche « telle une ascèse », se dépouillant de ses préjugés intellectuels et moraux pour se tenir entièrement à l'écoute, au sens propre et au sens figuré. Pour Jean-Claude Rivierre, il était primordial d'accéder ainsi à l'intelligence active des Kanak afin de réduire l'impression d'altérité sans pour autant perdre de vue la spécificité de chacune et de chacun. Cette attitude a laissé de lui dans les tribus un souvenir ému et profond qui a été rappelé à plusieurs reprises récemment par des Kanak l'ayant connu.

4. Recueillir, traduire, interpréter

La relation humaine venant étayer la relation scientifique, le travail du chercheur s'est d'abord tourné vers la préparation d'une grammaire du cèmuhi (*La langue de Touho : phonologie et grammaire du cèmuhi*) qui paraît en 1980, tandis que les premiers récits kanak oraux qu'il a recueillis dans la même langue figurent dans plusieurs ouvrages que Jean-Claude Rivierre et moi-même avons publiés (Bensa et Rivierre, 1982, 1983, 1988, 1994). Ce duo entre linguiste et ethnologue, mis en partage des savoir-faire, des expériences de terrain et des projets d'écriture de deux disciplines, aura, croyons-nous, déterminé durant plusieurs décennies les conditions d'une collaboration scientifique interdisciplinaire originale.

Sur l'aire de langue cèmuhi, avant le déploiement des enquêtes de Jean-Claude Rivierre, le chercheur en ethnologie ne disposait que de références éparées dans les écrits de voyageurs et de missionnaires et de quelques pages du chapitre que l'ethnologue Jean Guiart (1925-2019) a consacré à « l'aire patyi-tyamuki » dans ses *Structures de la chefferie en Mélanésie du Sud* (1963, réédité en 1992). Pour saisir plus clairement et plus profondément les caractéristiques de cet ensemble socio-politique du centre nord de la Grande Terre, il nous a ainsi semblé opportun de repartir des matériaux nouveaux que nous y avons recueillis : d'une part les narrations enregistrées, transcrites, traduites et situées par Jean-Claude Rivierre ; d'autre part les généalogies et autres savoirs sociologiques locaux notés par mes soins au cours de plusieurs mois d'enquêtes ethnographiques entre 1975 et 1981. Ainsi en 1982, avons-nous pu, Jean-Claude Rivierre et moi-même, publier *Les chemins de l'Alliance. L'organisation sociale et ses représentations en Nouvelle-Calédonie (région de Touho - aire linguistique cèmuhi)*.

Dans cet ouvrage, tandis que la première partie (Bensa : « Aspects de l'organisation sociale cèmuhi », p. 19-116) pose les principes de connexion et

d'ordonnancement des lignages, la seconde (Bensa et Rivierre : « Les représentations de l'alliance. Textes cèmuhî commentés », p. 117-568) donne à lire et à comprendre neuf récits, chacun porteur, au moyen d'une rhétorique propre, de la mémoire des alliances matrimoniales et politiques qui orchestrent et justifient la reconduction de la chefferie de Pwèi, telle qu'elle fut édiflée, semble-t-il au xix^e siècle. Ces documents, transcrits en langue cèmuhî avec notation des tons et traduits en français à partir d'un mot-à-mot effectué par Jean-Claude puis commentés ensemble, ouvraient la voie à une anthropologie centrée sur les contextes d'énonciation et sur l'histoire. Nous étions ainsi incités à nous focaliser sur la réflexion politique des Kanak sans souci de modélisation surplombante. Le mode de présentation retenu (textes en langues avec notation des tons, traduction mot par mot et phrase par phrase à l'appui) et la méthode d'investigation (situer l'énoncé dans son contexte historique et sociologique et mettre en lumière les stratégies narratives) demeureront ensuite l'axe central de nos publications communes. En insistant sur la dimension pragmatique des récits, nous entendions serrer au plus près l'inscription des narrateurs dans une histoire locale à la fois héritée et reformulée à partir d'une exigence majeure : se préserver autant que possible des pressions politiques et idéologiques extérieures en affirmant des modalités propres de structuration et de transmission.

Dans cette perspective, priorité est donnée à l'expression en langue kanak orale et aussi écrite : les textes les plus anciens concernant l'origine de la chefferie de Pwèi se trouvent dans des cahiers rédigés en cèmuhî. Jean-Claude Rivierre s'est attaché à les recopier selon la graphie scientifique établie avec André-Georges Haudricourt, mais cette fois avec les tons, puis à les traduire. Priorité aussi aux genres narratifs kanak dans lesquels se coule leur expression juridique et politique. Jean-Claude Rivierre réfléchira de nouveau à la définition et à la portée de ces classifications vernaculaires des actes de langage, tant en langue paicî qu'en cèmuhî (Bensa et Rivierre, 1976), dans des publications et aussi dans des notes, rapides mais d'une intelligence fulgurante, prises en 1996, alors que nous préparions ensemble un volume de récits fondateurs de la chefferie de Pwèi. Je les livre ci-après quasiment à l'état brut.

Dans cette langue [le cèmuhî], écrit Jean-Claude Rivierre :

[...] le jèma, histoire, récit historico-mythique, se distingue du mythe selon Lévi-Strauss, Dumézil et Leenhardt, par la toponymie branchée sur l'espace occupé. Le jèma est asséné : coup de force jamais discuté. Mais un autre

jèma donnera une autre version de la même histoire. Forme d'expression différente du quotidien, et ainsi distincte du bavardage, de l'échange à propos d'anecdotes (jèkut), le jèma dit un lien familial au sens large dont on hérite (ou pas). Ce n'est pas un mythe étiologique mais une mise en ordre de la société. Cohérence du récit en tant qu'enchaînement d'images. [...] Le cihêdée ('légende'), choisi parce que sa forme plus ludique a le pouvoir de dire plus que le jèma. Quand il s'agit d'un conflit, le cihêdée n'a pas autant de précision que le jèma, plus de souplesse, et épouse mieux la possibilité d'un compromis. Là où le cihêdée est souvent une construction d'identité ratée, le jèma est une construction réussie. Le cihêdée synchronique dit plutôt par les chefs et les femmes ; le jèma diachronique, traite de gens rattachés, provenant les uns des autres ; c'est une construction faite de choses qui peuvent rassembler selon une microsociologie. Cernés par les colons, les Kanak se livrent de leur côté à une immense élaboration pour cerner deux personnes d'entre les leurs jusqu'à développer une perception délirante de l'autre. Les caractéristiques du genre jèma : formalisme, filiation unilinéaire, liens par itinéraire, souffle mythique pour mieux faire passer l'argument. Faste mental. Disproportion. Pour régler des petits problèmes, on fait appel à de grands discours. Opter pour tel ou tel genre narratif, cela revient à choisir de marquer des points en respectant les règles du genre. Euphémisation [...]. (Carnet de Jean-Claude Rivierre, 1996)

Cet extrait de feuilles de classeurs rédigées par Jean-Claude Rivierre¹¹ montre combien il était sensible à la tension entre une pensée politique forte et son expression imaginaire tout aussi puissante, les deux exigences se conjuguant en une sorte d'excès d'images et de symboles, de « faste mental », suggérerait-il avec une pointe d'admiration pour cette imagination créatrice. Peut-on encore parler alors, se demandera plus loin le linguiste, d'une « tradition orale », bien pâle formule en effet pour désigner un tel travail de création *in situ* ? De cet élan, Jean-Claude Rivierre va restituer le processus en tenant ensemble les deux bouts de la chaîne : la construction mot à mot de l'énoncé en en suivant tous les méandres ; la confrontation du récit aux autres énoncés produits par le même narrateur et par les personnes du même groupe que lui. En passant les *jèma* au tamis de leurs contextes linguistiques et sociologiques d'énonciation, il devient possible de faire émerger peu à peu les arcanes d'une réflexion politique qui pose les pouvoirs et les met en scène.

11 - Archives Alban Bensa.

5. Politique du détail linguistique

L'attention à la valence institutionnelle de certains mots ouvre la voie à une réflexion sur les statuts politiques. C'est ainsi, par exemple, que l'examen d'un ensemble de narrations recueillies par Jean-Claude Rivierre donne accès aux théories kanak de la souveraineté dès lors qu'on prête attention aux verbes employés. Ces *jèma* ont été dits par les *kapuune*, « originaires » du pays (Rivierre, 1994, p. 221), c'est-à-dire en l'occurrence les maîtres-fondateurs du terroir politique de Pwèi. Sur le plan à la fois sémantique et politique, tout se joue au niveau de verbes clés qui qualifient la relation à la terre. L'ancêtre y est-il arrivé (*tuiè*), s'y est-il levé (*cuö*), dressé au sens de surgir (*caama*) ou bien y est-il demeuré, resté (*mu*) ? Autant de références aux façons d'être là, sur terre, et de définir sa place dans le dispositif socio-politique en question. Le terme de *kapuune*, dans ses divers usages livrés par les *jèma*, est en effet une distinction sociale à géométrie variable. Car on peut faire d'un *kapuune*, un personnage accueilli par un originaire plus ancien sur un site donné. S'il y est apparu ou arrivé, resté ou simplement passé, l'« originaire » peut arguer de différentes façons d'y être enraciné. Ainsi l'un des *kapuune* de Pwèi n'a-t-il pas demandé à ce que dans le récit le concernant il soit bien mentionné que son ancêtre n'était que « passé » sur le site originel et non « apparu » à cet endroit.

Les verbes renvoient à des positions statutaires. Jean-Claude Rivierre par son mot-à-mot, par sa traduction précise et régulière montre en effet qu'à chacune de ces positions statutaires sont associés des verbes clés comme à autant de modalités spécifiques d'occuper une place dans l'espace politique du moment. Le statut est activé, rendu explicite, par l'utilisation de ces verbes qui renvoient chacun à des modalités d'emprises différentes sur les sites d'origine. Il en va ainsi également d'attitudes corporelles (*tèbwö* 'être assis' ; *cuö* 'se tenir debout') qui se rapportent à des statuts politiques distincts dans la chefferie. L'importance de ces verbes à caractère constitutionnel n'échappe pas à l'auditoire.

La traduction nuancée des verbes, telle que l'a pratiquée Jean-Claude Rivierre, constitue donc un point de rencontre essentiel entre linguistique et anthropologie, en l'occurrence politique, un pont sans lequel le monde kanak, ou tout autre étudié, est appelé à disparaître sous des gloses européennes trop rapides. Si l'ethnolinguistique peut parfois sembler « chronophage » en ce que la notation et la compréhension d'énoncés émis dans une langue étrangère demande toujours un investissement de longue durée, elle n'en

est pas moins indispensable, comme le démontre amplement l'œuvre de Jean-Claude Rivierre.

Dans ces conditions, la traduction va occuper une place centrale. Jean-Claude Rivierre y recherchait l'équivalent le plus serré, selon une démarche minimaliste pouvant rendre compte du souci d'économie verbale des narrateurs kanak : « Dire le plus avec le moins de mots, ne pas délayer mais condenser pour faire claquer le sens avec force ». Cette rigueur traductrice, sans cesse reprise et améliorée, était révélatrice autant de la valorisation kanak d'une certaine sobriété langagière que de l'adhésion de Jean-Claude Rivierre à une éthique comparable, fondée sur la méfiance à l'égard des fioritures et autres « arlequinades », disait-il. La valorisation de l'exactitude n'annihilait pas chez lui un vif sentiment esthétique à l'égard de la civilisation kanak. Cette aspiration à l'objectivité méthodologique l'a induit à privilégier la traduction mot à mot pour ensuite proposer une traduction par phrases¹², sans jamais se satisfaire de cette démarche, qui, quoiqu'on fasse, laisse un écart entre la langue de l'expression vernaculaire et celle dans laquelle on tente de la traduire (Samoyault, 2019). À la recherche d'une fidélité sans cesse à tester correspondait chez Jean-Claude Rivierre une fidélité humaine et politique, celle qui le tenait non seulement *aux côtés* des Kanak mais aussi *avec* eux. La recherche d'une proximité maximum avec le langage tel qu'il sonne à l'oreille, tel qu'il vibre avant même de faire sens, comme une musique, cohabitait chez Jean-Claude Rivierre avec une autre préoccupation : celle d'une traduction de qualité, « en bon français », mais pouvant donner à saisir le style et, à travers lui, l'esthétique de la pensée kanak. La précision descriptive de la langue est ainsi restée profondément liée chez lui à la beauté des formes narratives, moteur émotionnel de son travail. Il reprenait ainsi inlassablement ses traductions, revenait sur les récits ou les poésies et leurs conditions de recueil, comme s'il était en quête d'un dialogue toujours plus profond, initié au début de sa carrière avec les Kanak dans toutes les tribus où il résida. Il avait fait de son expérience d'enquête l'une des parts les plus fortes de son expérience de vie, une sorte de réservoir intarissable d'émerveillements et de questionnements auquel il revenait sans cesse s'abreuver. Après sa mort en 2018, dans la housse de son ordinateur portable, n'a-t-on pas trouvé un texte qu'il avait recueilli et transcrit à Touho en

12 - Voir quelques exemples en ligne dans la collection Pangloss (LACITO-CNRS) : pour le cèmuhi, « L'anguille de Wicè », « Atitu », « Le lézard de Wikacodo », « Les deux fruits sauvages », « Les écailles de poisson de Tiwécaalè » (cf. <https://pangloss.cnrs.fr/corpus/Cèmuhi?lang=fr&mode=pro>). Pour le paici, « L'enfant sorti de l'arbre » (cf. <https://pangloss.cnrs.fr/corpus/Paici%C3%AE?lang=fr&mode=pro>).

1965, soit cinquante-trois ans auparavant et dont il reprenait la traduction ? Ce lien passionnel avec la documentation de première main qu'il avait lui-même constituée lui a sans doute rendu difficile la publication, d'autant qu'il n'entendait jamais devoir livrer une documentation brute mais toujours rendre accessible le texte en le situant dans un genre narratif, un contexte, une histoire.

6. Une perspective positiviste

Si cette proximité à l'expression kanak structure l'esthétique personnelle de Jean-Claude Rivierre, elle n'abolit en rien pour lui la distance aux faits pensés comme des données objectives. Cet *a priori* méthodologique exclut bien entendu toute prise en compte du « tournant linguistique » qui propose, à partir des années 1980, de relativiser l'établissement des faits (White, 1973 ; Clifford et Marcus, 1986). Le positivisme affiché par celles et ceux qui ont mené et mènent encore leur recherche dans le sillage d'André-Georges Haudricourt ne saurait se reconnaître dans cette orientation théorique qui questionne les procédures d'objectivation et l'écriture de leurs résultats en les considérant comme des « mises en récit » plutôt que comme des « faits ». Exit donc, pour lui, le point de vue relativiste qui remet en cause la notion de réalité objective. Et retournement immédiat par Jean-Claude Rivierre de la phrase de Wittgenstein, « la réalité est l'ombre du langage », en une exclamation ironique sans appel : « mais non, c'est le contraire ; c'est le langage qui est l'ombre de la réalité » dont, selon lui, la rationalité doit être mise au jour par la science sans que soit pris en compte le caractère problématique de cette démarche.

Si la linguistique, souvent considérée par des ethnologues comme Claude Lévi-Strauss comme la plus scientifique des sciences humaines (Lévi-Strauss, 1985), a pu servir à ces dernières de modèle et d'idéal, ce n'est pas en ce sens analogique que Jean-Claude Rivierre y voit son efficacité, mais en tant qu'elle met au jour des lois de passage entre sons et signes, lois qui assurent les modalités d'articulation de chaque langue particulière. Chacune devra donc être décrite, chacune fabriquera du sens, un sens irréductible à celui produit par d'autres langues. Le dévoilement de ce processus de particularisation constituera alors la visée ultime des investigations de Jean-Claude Rivierre sur le cëmuhî, le paicî, et d'autres langues de la Grande Terre. Ces langues, pensées comme des fondements, se déclinent en énoncés spécifiques, efficaces localement mais pas au-delà de l'aire linguistique de référence. Le contexte – dont Jean-Claude ne manquait jamais de souligner

l'importance – tient pour lui dans cette épure et ne prend pas en compte les discours européens qui parfois emmaillotent le même sujet étudié mais sous un autre angle et, de fait, le relativise. Jean-Claude Rivierre, par exemple, n'a pas adhéré aux propositions de lectures de Bronwen Douglas (1996) d'événements ayant marqués l'histoire de l'aire de langue cèmuhî. Pour le spécialiste, les récits, légendes et poésies kanak constituent l'horizon primordial sans qu'il soit nécessaire de recourir pour le comprendre aux archives coloniales ou à d'autres écrits européens.

André-Georges Haudricourt invitait à repérer « le typique et l'ancien » à partir de l'étude des langues et des narrations dites ou écrites. Jean-Claude Rivierre a répondu à cet appel en faisant du spécifique le cœur de son travail alors que son épouse, Françoise Ozanne-Rivierre, plus comparatiste, faisait des mots d'aujourd'hui des vestiges d'un passé à reconstituer : sinon, explique-t-elle (2000, p. 69) :

[...] des pans entiers [des cultures anciennes], notamment dans le domaine de l'organisation sociale, resteront inaccessibles et ne pourront être partiellement reconstitués que par le biais des vocabulaires reconstruits par les linguistes à l'aide de la méthode comparative historique [...]. L'application de la méthode comparative a permis aux linguistes de proposer la reconstruction en océanien commun (ou proto-océanien) d'une terminologie de parenté que nous confronterons aux terminologies relevées dans les langues kanak pour examiner de quelle façon elle y est reflétée.

Jean-Claude Rivierre, pour sa part, a développé ce point de vue génétique sur le patrimoine linguistique de la Nouvelle-Calédonie et en particulier sur les cinq langues à tons qu'on y observe (Rivierre, 1978, 1993, 2001 ; Moyse-Faurie, 2018). Ainsi, note Alexandre François (2018a) :

Une grande partie de la recherche de Jean-Claude Rivierre, a consisté à décrire ces systèmes de tons – certaines langues étant pourvues de deux tons (haut, bas), d'autres de trois (haut, moyen, bas) – et surtout, de reconstruire le cheminement historique qui a présidé à l'émergence de ces tons (la « tonogénèse ») dans des langues qui en étaient initialement dépourvues.

L'apparition des tons devient compréhensible quand on confronte entre elles les langues kanak à tons et celles qui, parmi leurs voisines, marquent des accents en particulier sur la première syllabe (Moyse-Faurie, 2018). Le repérage de cette contamination phonologique inscrit les pratiques langagières dans une diachronie où la structure et l'histoire dialoguent en permanence ; ainsi Jean-Claude Rivierre constate à propos d'une langue à tons du sud

calédonien : « nous serions en peine de la décrire de façon adéquate sur le plan synchronique » (Rivierre, 1978). Cette approche qui souligne les influences réciproques de processus de distinction entre les langues va de pair avec une histoire sémantique qui retrace la généalogie de certains mots. Ainsi le mot *ukai* ‘chef’ en paicî, aimait à souligner Jean-Claude Rivierre, n’est-il que la reprise du terme *ukèiu* qui, en cèmuhî, désigne le vieux, l’un et l’autre de ces deux mots étant porteurs de tons hauts. Ce glissement de sens d’une langue à l’autre n’éclaire-t-il pas la possibilité d’attribuer au chef l’autorité du vieux, voire de l’ancêtre ?

7. L’absolu de la langue

Manifestement, de Leenhardt à Haudricourt et à ses continuateurs, Jean-Claude et Françoise Rivierre, puis, aujourd’hui Claire Moyse-Faurie, Isabelle Bril et plusieurs jeunes linguistes de Nouvelle-Calédonie et du monde entier – et, pour ma part aussi dans le domaine ethnologique –, une sorte de sanctuarisation des langues kanak s’est imposée jusqu’au début des années 1990. La linguistique et dans sa foulée l’ethnolinguistique qu’ils ont conduites pouvaient alors attester d’une résistance des colonisés à l’assimilation et nourrir à terme l’idée d’un monde kanak autonome, voire d’une Nouvelle-Calédonie indépendante marquée du sceau de la présence kanak (Tjibaou, 1996). Une historiographie des recherches menées sur la Nouvelle-Calédonie devra, quand elle sera entreprise, s’interroger sur les racines historiques de cette option méthodologique, théorique et politique. Notons déjà, pour mémoire, que cette geste des langues kanak se développe soit en plein contexte colonial, soit dans ses prolongements, jusqu’au milieu des années 1980, moment de la contestation radicale des modalités de la présence française en Nouvelle-Calédonie.

Avant les événements insurrectionnels de 1984-1989 en Nouvelle-Calédonie, dans une première période, l’intérêt pour les langues kanak et leur valeur refuge est soutenu, qu’il s’agisse des travaux de Leenhardt, d’Haudricourt, de Jean-Claude et Françoise Rivierre. Mais il coexiste avec ce malaise tenace et bien compréhensible éprouvé par ces chercheurs vis-à-vis de la colonisation. Jean-Claude Rivierre, pour sa part, a critiqué, en 1985, la politique linguistique de l’État français vis-à-vis des langues kanak : négation des langues locales et prééminence du français notamment comme langue de scolarisation ont largement dominé « en continuant d’ignorer l’identité culturelle et les langues des intéressés, et en pratiquant ce qu’on a appelé à juste titre un enseignement “au rabais” » (Rivierre, 1985, p. 1696). Sa manière de contrer

ces politiques violentes et absurdes a consisté à se poser en garant scientifique de l'intérêt et de la richesse du patrimoine linguistique kanak.

Cependant, après 1990, s'ouvre une deuxième période à partir de laquelle les privilèges accordés par les chercheurs à la langue ont reculé, au moment où, paradoxalement, les Écoles Populaires Kanak (EPK) s'emparaient du dossier et tentaient d'y apporter des réponses concrètes (voir Vernaudon *et al.*, 2015). Jean-Claude Rivierre et Françoise Ozanne-Rivierre, pour leur part, avaient, à l'invitation de la région nord de Nouvelle-Calédonie en 1986, animé des stages de formation à l'écriture des langues dans les tribus. Ils ont ensuite, avec Claire Moyse-Faurie et Marie-Adèle Jorédié, prêté main forte aux propositions linguistiques et pédagogiques des EPK (Moyse-Faurie *et al.*, 1988).

Mais, dans le même temps, les relations de Jean-Claude Rivierre se firent plus distantes avec les experts locaux des politiques culturelles kanak promus par les accords de Matignon (1988) puis de Nouméa (1998). Il n'y retrouvait plus l'élan spontané des gens des tribus qu'il avait connu lors de ses premières enquêtes menées « en direct », sans la médiation de spécialistes bureaucratisés. Sous l'influence de ces derniers, les langues devenaient un enjeu politique ou patrimonial, certes nécessaire pour contrer le mépris ambiant, mais au risque d'une perte d'informations précises et contextualisées, éloignée d'une recherche scientifique fondée sur l'enquête de terrain. Jean-Claude Rivierre a mal vécu cette situation et s'est tenu à l'écart de ce milieu institutionnel kanak, peu enclin à reconnaître son apport de chercheur méticuleux et patient, et davantage soucieux de généralités plus convenues sur « la coutume » ou l'identité n'ayant rien à voir avec les résultats nuancés, voire contradictoires, d'enquêtes par immersion dans les tribus kanak. L'initiation à la langue locale et l'empathie compréhensive envers les personnes, leurs paroles et leur complexité permettent d'échapper aux préjugés et autres schématisations.

Jean-Claude Rivierre a ainsi soutenu les investigations calédoniennes ou françaises encore fondées sur l'attention aux langues kanak, leur pratique et leur enseignement et apporté son soutien à nombre d'étudiants et jeunes chercheurs. Il savait transmettre sa passion aussi contenue qu'intense pour les œuvres kanak. Il donnait à apprécier et à penser par touches multiples son expérience linguistique et plus largement humaine de sa familiarité avec son très large panel d'amis et amies kanak. Se développait ainsi, au fil des discussions, une sorte d'initiation au long cours dont les linguistes et les

ethnologues, en herbe ou confirmés, qui ont eu la chance d'en bénéficier ont ressenti le charme et l'emprise.

Jean-Claude Rivierre s'est pensé comme l'un des gardiens de l'authenticité kanak par-delà les aléas de l'histoire coloniale. L'étude des langues vernaculaires de Nouvelle-Calédonie le plaçait aux côtés de la population la plus marginalisée et déconsidérée, comme l'étaient aussi ses langues, dévalorisées et stigmatisées. Son engagement scientifique fut donc aussi un engagement social et politique. Jean-Claude, qui avait l'admiration difficile sauf pour les Kanak et leurs maîtres de parole, se reconnaissait en effet dans « l'aristocratie » des « sans grades », celle qui ne prend en considération que les qualités d'intelligence et d'humanité. C'est dans ce sentiment de participer lui aussi du monde des plus humbles – qu'en homme de gauche, il entendait fermement défendre – qu'il a puisé une bonne part de son énergie savante.

Les recherches de Jean-Claude Rivierre attestent d'une belle continuité de réflexion sur une aire culturelle précise, celle à l'intérieur de laquelle les langues kanak sont parlées et font référence pour ses locuteurs. Son engagement intellectuel a été marqué par une fidélité tant à la linguistique positiviste qu'aux Kanak. Sa stature scientifique s'est montrée à la hauteur, qui peut être très élevée, de la civilisation mélanésienne. On ne l'en remerciera jamais assez.

Bibliographie

- Bensa Alban et Rivierre Jean-Claude, 1976, « De quelques genres littéraires dans la tradition orale paicî (Nouvelle-Calédonie) », *Journal de la Société des Océanistes*, n° 50, p. 31-66.
- 1982, *Les chemins de l'Alliance. L'organisation sociale et ses représentations en Nouvelle-Calédonie (région de Touho – aire linguistique cèmuhi)*, Paris, SÉLAF.
- 1983, *Histoires canaques*, Paris, CILF.
- 1988, « De l'histoire des mythes. Narrations et polémiques autour du rocher Até (Nouvelle-Calédonie) », *L'Homme*, vol. 28, n° 106-107, p. 263-275.
- 1994, *Les filles du rocher Até. Contes et récits paicî (Nouvelle-Calédonie)*, Paris-Nouméa, Geuthner-ADCK.
- Bensa Alban, 2006, *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis.

- 2010, « André-Georges Haudricourt a thorough materialist », dans Parkin R. et Anne de Sales (eds.), *Out of the study and into the Field; ethnographic Theory and Practice in French Anthropology*, New York, Berghahn Books. [Traduction française : 2011, « André-Georges Haudricourt, un matérialiste conséquent », dans Barbe N. et Bert J.-F. (sous la direction de), *Penser le concret*, Paris, Creafils Éditions].
- Bensa Alban, Kacué Yvon Goromoedo et Adrian Muckle, 2015, *Les sanglots de l'aigle pêcheur. Nouvelle-Calédonie : la guerre kanak de 1917*, Toulouse, Anacharsis.
- Chomsky Noam, [1975] 2011, *Réflexions sur le langage*, Paris, Flammarion.
- Clifford James et Marcus George (eds.), 1986, *Writing Culture: the Poetics and Politics of Ethnography*, University of California Press.
- Douglas Bronwen, 1996, « L'histoire face à l'anthropologie ; le passé colonial indigène revisité », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 23, p. 125-144.
- François Alexandre, 2018a, « Hommage à Jean-Claude Rivierre (1938-2018) », Paris, *Les Carnets du Lacito*.
- 2018b, "In search of island treasures : language documentation in the Pacific", dans McDonnell B., Berez-Kroeker A. et Holton G. (eds.), *Reflections on Language Documentation 20 years after Himmelmann 1998*, Special issue of *Language Documentation & Conservation*, 15, p. 276-294.
- Goromido Atéa Antoine et Bensa Alban, 2005, *Histoire d'une chefferie kanak. Le pays de Koohné (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, Karthala.
- Guiart Jean, 1963, *Structures de la chefferie en Mélanésie du Sud*, Paris, Institut d'Ethnologie [réédition réécrite et complétée, 1992, Paris, Institut d'Ethnologie].
- Hagège Claude et Haudricourt André-Georges, 1978, *La phonologie panchronique : comment les sons changent dans les langues*, Paris, PUF.
- Haudricourt André-Georges, 1964, « Nature et culture dans la civilisation de l'igname : l'origine des clones et des clans », *L'Homme*, Tome 4, n° 1, p. 93-104.
- 1972, « Recherches d'ethno-histoire dans les archipels de l'océan Pacifique », *Le Courrier du CNRS*, n° 5, p. 35-38 [réédition : 1988, *La technologie, science humaine*, Éditions MSH, p. 321-327].
- Haudricourt André-Georges et Bert Jean-François, 2008, *Essai sur l'origine des différences de mentalité entre Occident et Extrême-Orient, Un certain sens du concret* Paris, Éditions du Portique (« Carnets »).
- Haudricourt André-Georges et Ozanne-Rivierre Françoise, 1982, *Dictionnaire thématique des langues de la région de Hienghène (Nouvelle-Calédonie) : pijé, fwâi, némi, jawé*, Précédé de Ozanne-Rivierre Françoise, « Phonologie

- comparée des langues de Hienghène et du proto-océanien », Paris, SÉLAF (coll. « LACITO-documents »).
- Himmelman Nikolaus, 1998, "Documentary and descriptive linguistics", *Linguistics*, 36, p. 161-196.
- 2007, « Hommage à Françoise Rivierre », *Journal de la Société des Océanistes*, n° 125.
- Joseph Camille et Kalinowski Isabelle, 2022, *La parole inouïe. Franz Boas et les textes indiens*, Toulouse, Anacharsis.
- Leblic Isabelle (dir.), 2020, « Linguistique et ethnolinguistique océaniques. Hommage à Françoise Ozanne Rivierre et Jean-Claude Rivierre », *Journal de la Société des Océanistes*, n° 151.
- Leenhardt Maurice, 1932, *Documents néo-calédoniens*, Paris, Institut d'ethnologie.
- 1935, *Vocabulaire et grammaire de la langue de Houaïlou*, Paris, Institut d'ethnologie.
- 1946, *Langues et dialectes de l'Austro-Mélanésie*, Paris, Institut d'ethnologie.
- Leenhardt Raymond-Henri, 1978, « Figures mélanésiennes : le grand chef Amane des Poyes de 1898 à 1917 », *Journal de la Sociétés des Océanistes*, n° 58-59, t. 34, p. 23-35.
- Lévi-Strauss Claude, 1985, « L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie », in *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, p. 43-69 [1^{ère} édition, 1945].
- Merle Isabelle et Muckle Adrian, 2019, *L'indigénat. Genèses dans l'empire français. Pratiques en Nouvelle-Calédonie*, Paris, CNRS.
- Moyse-Faurie Claire, Ozanne-Rivierre Françoise et Rivierre Jean-Claude, 1988, "An 'École populaire kanake (EPK)': the Canala experiment", in Spencer M., Ward A. and Connell J. (eds.), *New Caledonia, Essays in nationalism and dependancy*, Brisbane, University of Queensland Press, p. 198-218.
- Moyse-Faurie Claire, 2018, "In memoriam Jean-Claude Rivierre, 1938-2018", *Oceanic Linguistics*, vol. 57, no 1 (June), p. 248-254.
- Muckle Adrian, 2012, *Specters of Violence in a Colonial Context: New Caledonia, 1917*, Honolulu University of Hawaiï Press [traduction française Boisserand Philippe, 2018, *Violences réelles et violences imaginées dans un contexte colonial ; Nouvelle-Calédonie, 1917*, Nouméa, Presses universitaires de la Nouvelle-Calédonie].
- Ozanne-Rivierre Françoise et Téin Poindi, 1979, *Textes némi (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, SÉLAF, vol. I et II.
- Ozanne-Rivierre Françoise, 2000, « Terminologie de parenté proto-océanienne : continuité et changement dans les langues kanak », dans Bensa A. et Leblic I. (eds.), *En pays kanak : ethnologie, linguistique*

- archéologie, histoire de la Nouvelle-Calédonie*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, p. 69-100.
- Rivierre Jean-Claude, 1978, « Accents, tons et invention tonale en Nouvelle-Calédonie », *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, vol. 1, n° 73, p. 415-443.
- 1980, *La langue de Touho. Phonologie et grammaire du cèmuhî (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, SÉLAF.
- 1983, *Dictionnaire paicî-français suivi d'un lexique français-paicî*, Paris, SÉLAF.
- 1985, « La colonisation et les langues », *Les Temps Modernes*, n° 464 (« Pour l'Indépendance »), p. 1688-1717.
- 1993, "Tonogenesis in New Caledonia", in Jerold A. Edmondson, Kenneth J. Gregerson (eds.), *Tonality in Austronesian Languages*, Honolulu, Oceanic Linguistics Special Publications, p. 155-173.
- 1994, *Dictionnaire cèmuhî-français*, Paris, Éditions Peeters-SÉLAF.
- 2001, "Tonogenesis and evolution of the tonal systems in New Caledonia: The example of Cèmuhî", in S. Kaji, *Proceedings of the symposium Cross-linguistic studies of tonal phenomena, Tonogenesis, Japanese Accentology, and other Topics (Tokyo, 12-14 décembre 2000)*, Tokyo, University of Foreign Studies, p. 23-42.
- 2011, « André-Georges Haudricourt et la phonologie : la phonologie pan-chronique en perspective », *Le Portique*, n° 27.
- Rivierre Jean-Claude, Ehrhart Sabine et Diéla Raymond, 2006, *Le Bwato et les dialectes de la région de Koné (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, Peeters.
- Rivierre Jean-Claude et Vandégou Clément, 2020, *Dictionnaire numée-français*, Paris, Archives ouvertes en Sciences Humaines et Sociales.
- Salaün Marie, 2005, *L'école indigène. Nouvelle-Calédonie, 1885-1945*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Samoyault Tiphaine, 2019, *Traduction et Violence*, Paris, Seuil.
- Saussol Alain, 2018, « In memoriam : Jean-Claude Rivierre (1938-2018) », *Journal de la Société des Océanistes*, n° 147, p. 273-275.
- Tjibaou Jean-Marie, 1996, *La présence kanak*, Paris, Odile Jacob.
- Vernaudeau Jacques, Néchéro-Jorédié Marie-Adèle et Salaün Marie, 2015, « L'école populaire kanak... trente après, quel héritage ? », *Ethnies*, 37-38, p. 80-99.
- White Hayden, 1973, *Metahistory: the Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore.

Chapitre II

Tons et structure prosodique en paicî (Nouvelle-Calédonie)

Tone and prosodic structure in Paicî (New Caledonia)

Florian Lionnet

Princeton University (États-Unis)

Résumé

Cet article présente une analyse du rôle de la structure prosodique dans le système tonal du paicî, en continuité avec la description qu'en a faite Jean-Claude Rivierre en 1974. Sur la base de ses données et de données récemment collectées (Lionnet *et al.*, 2020) auprès de locuteurs paicî, la pertinence du travail précurseur de Rivierre sur quelques débats récents en théorie phonologique est mise en lumière. Le système tonal du paicî permet, en particulier, d'établir l'existence d'une structure prosodique abstraite indépendante de la structure morphosyntaxique, et de justifier l'inclusion dans la hiérarchie prosodique du « colon », une unité constituée de deux pieds métriques.

Mots-clés

Paicî, tons, faille tonale, structure prosodique, colon.

Abstract

This paper presents an updated analysis of the role of prosodic structure in the tone system of Paicî, building on Jean-Claude Rivierre's (1974) description and insights. Using data from both Rivierre's publications and my own fieldwork (Lionnet et al., 2020), I show how Rivierre's pioneering work bears on recent proposals and current debates in phonological theory, and how such theoretical advances illuminate aspects of Rivierre's description. In particular, the Paicî tone system constitutes evidence in favor of (i) the existence of abstract prosodic structure independent of morphosyntactic structure, and (ii) the inclusion of the colon – a constituent made of two binary feet – into the prosodic hierarchy.

Keywords

Paicî, tone, downstep, prosodic structure, colon.

1. Introduction

Le paicî est l'une des cinq langues kanak tonales de Nouvelle-Calédonie, avec le cèmuhi, le drubéa, le numèe et le kwényi (Rivierre, 1973, 1980, 1993). Ceci en fait l'une des rares langues océaniques à tons et, en général, l'une des très rares langues austronésiennes à avoir développé un système tonal intrinsèque sans influence extérieure (Haudricourt, 1968 ; Rivierre, 1972, 1993, 2001)¹.

1 - Je remercie Hélène Nimbaye et Anna Gonari pour leur patience et leur travail sur la langue paicî : *olé ba mâinâ* ! Mes remerciements vont également à Ricardo Bermúdez-Otero, Larry Hyman, Nicholas Rolle, aux participants de WCCFL 36 et COOL 11, ainsi qu'aux éditrices du présent volume pour leurs commentaires et suggestions.

Le système tonal du paicî a été décrit dans ses grandes lignes par Jean-Claude Rivierre (1974). Cette langue n'avait alors fait l'objet que de travaux très limités (Leenhardt, 1946, p. 76-77 ; Grace, 1955 ; Haudricourt, 1963, 1971).

Le but du présent article est de montrer l'intérêt que représente le système tonal du paicî dans l'évaluation d'aspects importants de la théorie phonologique contemporaine que l'analyse de Rivierre avait anticipés. Il se veut un hommage à son travail pionnier autant qu'une continuation de son étude du paicî.

Le système tonal du paicî est particulièrement intéressant au regard de la théorie de la « hiérarchie prosodique » (Selkirk, 1984 ; Nespor et Vogel, 1986) développée une décennie après la publication de l'article de Rivierre. Les données du paicî permettent en effet de répondre à deux questions toujours débattues aujourd'hui en phonologie prosodique. La première est d'importance puisqu'elle est celle de l'existence même de la structure prosodique, conçue comme structure abstraite indépendante de la structure morphosyntaxique, telle qu'initialement proposée par Elizabeth Selkirk (1984, et travaux subséquents), Marina Nespor et Irene Vogel (1986) et défendue par de nombreux linguistes depuis (Kager, 1989 ; Itô et Mester, 1992/2003, 2009 ; Booij, 1996 ; Peperkamp, 1997 ; Bennett, 2018 ; entre autres). L'existence d'une telle structure a en effet été remise en cause à de nombreuses reprises (Kaisse, 1985 ; Seidl, 2001 ; Pak, 2008 ; Scheer, 2010, 2012, entre autres). Je montre ici que le système tonal du paicî constitue un argument en faveur d'une structure prosodique indépendante de la structure morphosyntaxique.

Le deuxième point de controverse théorique sur lequel le système tonal du paicî permet de prendre position est plus spécifique. Il concerne l'existence ou non du colon, un constituant prosodique fait de deux pieds métriques, intermédiaire entre le pied et le mot prosodique. Le colon a initialement été proposé pour l'analyse de systèmes accentuels ternaires (Stowell, 1979 ; Halle et Clements, 1983, p. 18-19 ; Hammond, 1987 ; entre autres). L'existence même de ces systèmes ayant été remise en cause, le colon est tombé en désuétude et n'apparaît plus dans aucune des théories prosodiques modernes (Hayes, 1995 ; Ellenbaas et Kager, 1999 ; Hyde, 2002 ; cf. Lionnet, 2019). Comme nous le verrons, certains aspects de la tonologie du paicî ne peuvent s'expliquer que par l'existence du colon. Le paicî permet donc d'établir (i) que la « hiérarchie prosodique » existe et (ii) qu'elle inclut le colon, comme indiqué dans la Figure 1, où seuls les constituants rythmiques,

c'est-à-dire de la more (unité minimal de durée) au mot prosodique (le mot lexical et tous les enclitiques qui le suivent) inclus, sont montrés, du plus petit en bas au plus grand en haut. Le niveau de la syllabe, qui n'a aucun rôle à jouer dans le système prosodique du paicî, est ignoré.

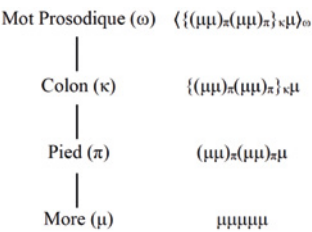


Figure 1 : Hiérarchie prosodique mise en évidence par le système tonal du paicî

L'article est structuré de la manière suivante : la section § 2 établit l'inventaire tonal du paicî, modifiant quelque peu l'analyse de Rivierre (1974) ; les sections suivantes démontrent successivement le rôle crucial de la more, du pied métrique (§ 3), du colon (§ 4) et du mot prosodique (§ 5) dans la tonologie du paicî, ainsi que l'indépendance des structures prosodique et morphosyntaxique (§ 6).

Les données qui servent d'appui à mon argumentation proviennent essentiellement des publications de Jean-Claude Rivierre (1974, 1983), ainsi que d'un texte qu'il a enregistré en 1967 (Rivierre, 1967)². J'ai pu confirmer l'essentiel de son analyse et collecter des données additionnelles au cours de deux missions de terrain en Nouvelle-Calédonie : à Tchamba en décembre 2017, auprès d'Hélène Nimbaye (HN), ainsi qu'à Poindimié en novembre 2019, auprès d'Anna Gonari (AG)³.

2. Inventaire phonologique du paicî

Les inventaires vocalique et consonantique sont présentés dans les Tableaux 1 et 2, selon l'orthographe diffusée par l'Académie des Langues Kanak (ALK) en italique (Gonari *et al.*, 2013), ainsi que dans la transcription

2 - Les références à cet enregistrement seront accompagnées de l'indication du time-code correspondant à l'extrait présenté : par ex. Rivierre (1967, 5'36). Les traductions en français sont de mon fait.
 3 - Les enregistrements, transcriptions et traductions sont archivées dans l'archive en ligne *California Language Archive* (Lionnet *et al.*, 2020). Ces données sont dûment référencées dans l'article. Par exemple, « 171228-01-HN1:12 » renvoie à la douzième annotation de la transcription de l'enregistrement effectué avec Hélène Nimbaye, le 28 décembre 2017.

phonologique utilisée dans le présent article (la transcription phonologique des consonnes suit l’orthographe de l’ALK)⁴.

Voyelles orales						Voyelles nasales ⁵					
<i>i</i>	/i/	ù	/ĩ/	<i>u</i>	/u/	<i>î</i>	/ĩ/	ü	/ĩ/	<i>û</i>	/u/
<i>é</i>	/e/	<i>e</i>	/ə/	<i>o</i>	/o/	<i>ê</i>	/ɛ/	<i>â</i>	/ʌ/	<i>ô</i>	/o/
<i>è</i>	/ɛ/	<i>ě</i>	/ʌ/	<i>ö</i>	/ɔ/						
		<i>a</i>	/a/					<i>â</i>	/a/		

Tableau 1 : Inventaire vocalique (Rivierre, 1983, p. 21)

/p/		/pw/	[pʷ]	/t/	[t]	/c/		/k/	
/b/	[ᵐb]	/bw/	[ᵐbʷ]	/d/	[ᵐd]	/j/	[ʲ]	/g/	[ᵑg]
/m/		/mw/	[mʷ]	/n/	[ᵑ]	/ny/	[ɲ]	/ng/	[ŋ]
		/w/		/l/	[l]				
				/r/	[ɾ]				

Tableau 2 : Inventaire consonantique (Rivierre, 1983, p. 21)

Le paicî n’accepte ni groupes consonantiques ni consonnes en fin de mot. Une consonne est donc toujours suivie d’une voyelle au sein d’un mot en paicî⁶.

Dans son article de 1974, Jean-Claude Rivierre analyse le système tonal du paicî comme un système à trois tons : haut (H), moyen (M) et bas (B), reconnaissant au ton bas un statut contrastif, bien que très limité puisqu’il n’est attesté que dans cinq morphèmes grammaticaux. Dans ses

4 - Le contraste entre /a/ â et /ʌ/ â étant neutralisé pour beaucoup de locuteurs, l’orthographe de l’ALK ne fait pas la distinction et transcrit désormais les deux voyelles par â (Gonari et al., 2013).
5 - La nasalisation vocalique est notée par un tilde souscrit afin de laisser la place pour les marques de ton au-dessus de la voyelle.
6 - La syllabe n’est pas un constituant clairement établi dans la phonologie du paicî. Elle ne joue aucun rôle dans le système prosodique qui nous intéresse ici, lequel fait usage, comme nous le verrons, de tous les constituants prosodiques compris entre la more et le mot prosodique excepté la syllabe. De façon générale, aucune règle phonologique ne fait référence à la syllabe en paicî. La distribution des consonnes au sein d’un mot peut se résumer à l’obligation pour une consonne d’être suivie d’une voyelle. Les séquences vocaliques sont nombreuses et peuvent inclure jusqu’à quatre voyelles, par ex. *aaia* /ááíá/ ‘graminée sp.’, *éaaü* /éááú/ ‘clair, limpide’. Il est impossible de déterminer, parmi les multiples structures syllabiques possibles auxquelles se prêtent ces séquences (par ex. /á.á.í.á/, /á.í.á/, /á.áí.á/, etc.), laquelle est appropriée.

publications ultérieures, Rivierre (1978, p. 430 ; 1993, p. 161 et 200) décrit explicitement le paicî comme une langue à deux tons contrastifs et affirme, sans donner plus de détails, que « les quelques tons bas attestés sur morphèmes brefs sont explicables par des faits de morphologie prosodique » (1978, p. 430)⁷. Tous les tons analysés comme bas par Jean-Claude Rivierre se comportent en effet comme des tons moyens abaissés, ce qui justifie une analyse à deux tons contrastifs haut et bas, le dernier correspondant soit au ton moyen de Rivierre (1974), lorsqu'il ne subit pas d'abaissement (*downstep*) (M = B), soit à son ton bas lorsqu'il est abaissé (B = ¹B). Il n'y a donc pas lieu de distinguer un ton moyen en paicî, dont l'inventaire tonal se réduit à trois catégories minimales que sont les deux tons haut et bas /H B/, ainsi que l'abaissement (ou faille tonale) /¹/, qui constitue un objet phonologique propre précédant toujours un ton bas (¹H n'est pas attesté) (cf. Lionnet, 2022, pour plus de détails)⁸.

L'unité porteuse de ton est la more, comme le montre le phénomène de faille tonale décrit dans la section suivante. D'après mes calculs, l'écrasante majorité des items monomorphémiques (c'est-à-dire morphologiquement indécomposables) inclus dans le dictionnaire de Rivierre (1983) sont isotoniques, c'est-à-dire soit entièrement H, soit entièrement B (2 418 sur un total de 2 640, soit 92 %)⁹. Le contraste entre ton H et ton B est illustré dans le Tableau 3, ci-dessous, par des paires minimales tonales tirées du dictionnaire de Jean-Claude Rivierre (1983), et classées en fonction de leur nombre de mores (cf. § 3)¹⁰.

7 - Haudricourt (1971, p. 369-370) avait déjà établi en 1963 que le paicî était une langue à deux registres de tons.

8 - L'existence de morphèmes atonaux précédés d'une faille tonale (les « enclitiques (j) » de Rivierre (1974), par exemple la préposition /=wâ/ « à, dans ») démontre que l'abaissement phonologique n'est pas intrinsèquement lié au ton bas (cf. Lionnet, 2022). L'absence de ton propre sur une voyelle est notée par un cercle suscrit.

9 - Rivierre (2001, p. 32) fait déjà mention de cette prépondérance de l'isotonie, qui caractérise également le cèmuhî voisin. Dans son dictionnaire de paicî, on ne trouve que 141 items non-isotoniques, c'est à dire à schème tonal complexe, par ex. HB ou BH, (5 % du total). Ces termes sont pour la plupart de statut exceptionnel et marginal, avec notamment des items fonctionnels comme *tia* /tíà/ 'jusqu'à', de probables composés fossilisés, historiquement constitués de deux termes isotoniques, par ex. *êrêwêê* /érêwêê/ 'espèce de poisson' (cf. *êrê* /érê/ 'contenu'), des interjections, par ex. *aipaa* /àipàà/ 'bravo !', ou des emprunts récents, tel *mwâgacâ* /mwâgâcâ/ du français 'magasin' (le ton H final transcrivant l'accent d'intensité frappant la syllabe finale en français). Il faut mentionner également 48 racines verbales atones, toujours utilisées avec un préfixe classificateur dont elles prennent la spécification tonale (par ex. *dêrù* /dârî/ 'fendre' dans *ci-dêrù* /cí-dârî/ 'fendre avec la pointe d'un objet', ou *cô-dêrù* /cô-dârî/ 'fendre en marchant dessus'), ainsi que 80 enclitiques dont les propriétés tonales dépendent du mot qu'ils suivent. (Un peu plus d'une centaine d'items monomorphémiques du dictionnaire sont exclus de ces calculs du fait que leur identité tonale n'est pas précisée par Rivierre).

10 - L'orthographe de l'ALK, qui ne note pas les tons, ne distingue pas ces paires minimales.

		a. Ton haut			b. Ton bas		
1μ	<i>i</i>	/i/	[i]	‘pleurer’	/i/	[i]	‘pou’
2μ	<i>pādi</i>	/pādí/	[pādí]	‘taper’	/pàdì/	[pàdì]	‘partager’
3μ	<i>udērù</i>	/údārí/	[údārí]	‘s’enflammer’	/ùdārì/	[ùdārì]	‘disjoindre’
4μ	<i>tōōwārī</i>	/tósówārí/	[tósówārí]	‘rythmer en mesure’	/tòòwàrì/	[tòòwàrì]	‘rembourser’

Tableau 3 : Quelques paires minimales tonales

3. Faille tonale : le rôle de la more et du pied métrique

Le ton H est stable et ne subit aucun changement tonologique. Le ton B, en revanche, subit deux processus tonals : la faille tonale, décrite et analysée ci-dessous, et la réalisation du ton haut joncteur (cf. *infra* § 4).

Comme le montre Rivierre (1974, p. 327), les mots à ton bas d’au moins quatre mores présentent un abaissement du registre (ou faille tonale) à partir de leur troisième more, comme dans [tòò¹wàrì] ‘rembourser’ dans le Tableau 3, ainsi que dans les exemples en (1). Cette faille ne se produit pas dans les mots de moins de quatre mores, comme on peut le voir avec les trois premiers exemples dans la colonne b du Tableau 3.

(1)	4μ	<i>aukōō</i>	/àùkòò/	[àù ¹ kòò]	‘cagou (<i>Rhynocetos jubatus</i>)’
	5μ	<i>èaarabwa</i>	/èààràbwà/	[èà ¹ àràbwà]	‘crabe <i>sp.</i> ’

Dans les mots de quatre mores et plus, la faille tonale frappe systématiquement la troisième more (et les suivantes), indépendamment de la structure segmentale du mot (le squelette CV). On peut en conclure que celle-ci ne joue aucun rôle dans le phénomène de faille tonale. Le constituant clé est ici la more, qui est à la fois l’unité porteuse de ton et la cible de la faille tonale¹¹. Qu’il s’agisse d’un abaissement de registre plutôt que d’un changement tonal est confirmé par le fait que cet abaissement frappe tous les tons suivants dans l’énoncé : les tons B suivant la faille sont réalisés aussi bas que le ton B abaissé, et les tons H à peu près à la même hauteur que les tons B précédant la faille. Ceci est illustré par les exemples (2) et (3) ci-dessous, et les données acoustiques correspondantes présentées dans les Figures 2 et 3, respectivement¹².

11 - Pour ce qui est de la syllabe, se référer à la note 6 ci-dessus.
12 - La préposition /nāā/ ‘vers’ est un enclitique atone, qui reçoit sa spécification tonale du mot précédent (cf. § 5).

(2)	é	téapaa	nââ	bërëwië
	/è	tèàpàà	=nââ	bàrâ-wìl/
	[è	tèà'pàà	=nââ	bàrâ-wìl]
	elle/il	arriver	à	bord-vague
« Il est arrivé (ou né) au rivage. » [HN] (171228-02-HN1:103)				

(3)	é	téapaa	pâ	nââ	bërëwië
	/è	tèàpàà	pâ	=nââ	bàrâ-wìl/
	[è	tèà'pàà	pâ	=nââ	bàrâ-wìl]
	elle/il	arriver	vers	à	bord-vague
« Il est arrivé au rivage. » [HN] (171228-02-HN1:106) ¹³					

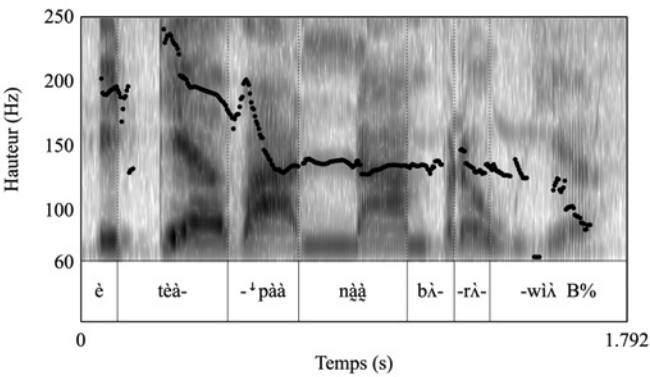


Figure 2 : [è tèà'pàà =nââ bàrâ-wìl]

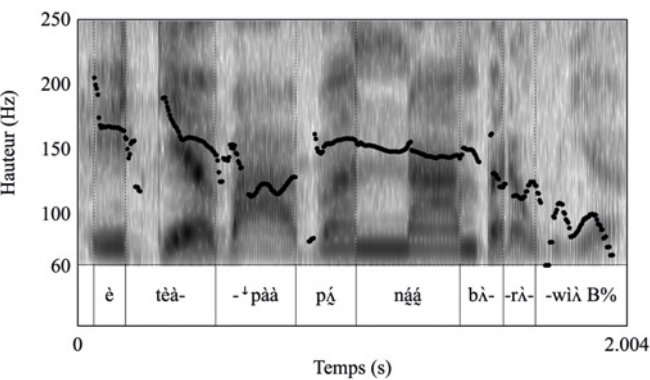


Figure 3 : [è tèà'pàà pâ =nââ bàrâ-wìl]

13 - L'ajout de *pâ* /*pâ*/ dans l'exemple (3) lève l'ambiguïté entre le sens d'*arriver* et de *naître* que l'on trouve dans l'exemple (2).

Comme on peut le voir sur les Figures 2 et 3, l’abaissement frappant les deux dernières mores de [tèà¹pàà] affecte tous les tons suivants, qu’ils soient bas ([=nààà bàrλ-wìλ], Figure 2 ; [bàrλ-wìλ], Figure 3) ou hauts ([pà¹=nááá], Figure 2, réalisés à peu près à la même hauteur que le ton B précédant la faille)¹⁴.

Cette faille tonale, entièrement prédictible, pose deux questions d’analyse : (i) comment expliquer que la faille se produise après la deuxième more du mot ? ; (ii) comment expliquer qu’elle nécessite la présence d’au moins quatre mores dans le mot ? Ces deux questions trouvent une réponse simple dans une analyse métrique : la faille se produit entre les deux premiers pieds bimoraïques (composée de deux mores) d’un mot à ton bas. Il s’agit là d’un cas de dissimilation tonale entre deux pieds à ton bas : *(BB)(BB) → (BB)¹(BB). Cette hypothèse rend compte simplement et élégamment des données vues jusqu’à présent, comme le montrent les exemples en (4) (le signe ✓ indique que la prédiction de l’hypothèse est vérifiée). Nous verrons cependant dans la section suivante que certaines des prédictions faites par cette hypothèse sont contredites par les données.

(4)		Hypothèse 1	Exemple		
	a. 1μ	μ̣	[pẉà]	‘tortue’	✓
	b. 2μ	(μ̣μ̣)	[cλ̣ṃ]	‘planter’	✓
	c. 3μ	(μ̣μ̣)μ̣	[ùdλ̣ṛ]	‘disjoindre’	✓
	d. 4μ	(μ̣μ̣) ¹ (μ̣μ̣)	[p̣à¹j̣à¹j̣i]	‘molaire’	✓

4. Propagation du ton H joncteur : le rôle du colon

4. 1. Le ton H joncteur

La relation de dépendance entre tête et complément dans certaines constructions est marquée par un ton H réalisé sur la more initiale du complément (qui suit toujours la tête). Ces constructions forment une classe hétérogène, comme le montre Rivierre (1974)¹⁵. Je me contenterai

14 - Dans les noms composés, chacun des composants constitue un mot prosodique indépendant. Ceci explique que l’abaissement tonal ne s’applique pas dans le cas de *bērēwīē* /bàrλ-wìλ/ ‘rivage’ (litt. ‘bord-vague’). L’abaissement de la fondamentale sur la fin de ce mot (cf. Figures 2 et 3) correspond à la chute caractéristique de la fin des énoncés affirmatifs non-marqués (symbolisée par un ton de frontière B% sur les deux figures).

15 - L’analyse en termes de proclise de Rivierre (1974) n’est pas reprise ici car les propriétés tonales de l’élément « proclitique » (la tête) ne dépendent pas de celles du centre tonal, comme c’est le cas pour les enclitiques (c’est même exactement l’inverse).

ici d'illustrer ce phénomène avec les préfixes dérivationnels, qui suscitent la réalisation d'un ton H joncteur sur l'initiale de leur base d'affixation, comme en (5) ci-dessous.

(5)	a.	/pà-/	+	/cìmΔ/	→	[pà-címΔ]	'mettre debout'
		CAUSATIF		être.debout			(Rivierre, 1983, p. 176)
	b.	/à-/	+	/wèà/	→	[à-wéà]	'gardien'
		AGENT		garder			(Rivierre, 1983, p. 25)

4. 2. Le rôle du colon

Je propose d'analyser ce ton H joncteur comme un ton flottant (arbitrairement transcrit par un ^H suivant immédiatement la tête) assigné à la première more du complément soit par l'élément tête, soit par la construction elle-même – le détail de l'analyse syntaxique, qui reste à faire, importe peu ici. L'intérêt de ce ton H joncteur pour l'analyse du système prosodique du paicî est que l'on retrouve dans sa réalisation le critère des quatre mores qui caractérise la faille tonale vue précédemment. Comme le montrent les exemples en (6) ci-dessous, le ton H joncteur assigné par le préfixe /pì-^H/ servant à la dérivation verbale moyenne est en effet réalisé sur la more initiale du complément si celui-ci est inférieur à quatre mores (6a), mais sur les deux premières mores s'il s'agit d'un mot de quatre mores et plus (6b).

(6)	a.	1μ	<i>pi-cō</i>	/pì- ^H cō/	[pì-cō]	'avancer' (Rivierre, 1983, p. 39)
		2μ	<i>pi-wādo</i>	/pì- ^H wādo/	[pì-wādo]	'boire, se soûler' (Rivierre, 1983, p. 187)
		3μ	<i>pi-nāpiri</i>	/pì- ^H nāpiri/	[pì-nāpiri]	'étaier' (Rivierre, 1983, p. 77)
	b.	4μ	<i>pi-nājairi</i>	/pì- ^H nājairi/	[pì-nājairi]	'maudire' (Rivierre, 1983, p. 157)

Il apparaît donc que lorsque le ton H joncteur est réalisé sur une more appartenant à un pied bimoraïque, il se propage à l'ensemble du pied : /pì-^H + (BB).../ → *[pì-(HB)...] → [pì-(HH)]. La réalisation de ce ton H peut ainsi être utilisée comme diagnostic du groupement en pied des deux mores initiales d'un mot. Les données en (6a) montrent que ce groupement en pied ne se produit pas dans les mots de moins de quatre mores. Ceci contredit les prédictions de l'hypothèse 1 proposée en (4) ci-dessus,

comme le confirme l'exemple (7) (le signe * indique une prédiction de l'hypothèse contredite par les données).

(7)		Hypothèse 1	Exemple		
	a. $\pi^{\text{H}} + 1\mu$	$\pi\text{--}\acute{\mu}$	$[\pi\text{--}c\acute{o}]$		✓
	b. $\pi^{\text{H}} + 2\mu$	$\pi\text{--}(\acute{\mu}\acute{\mu})$	$[\pi\text{--}w\acute{a}d\acute{o}]$	$*[\pi\text{--}(w\acute{a}d\acute{o})]$	*
	c. $\pi^{\text{H}} + 3\mu$	$\pi\text{--}(\acute{\mu}\acute{\mu})\grave{\mu}$	$[\pi\text{--}n\acute{a}p\acute{ir}\acute{i}]$	$*[\pi\text{--}(n\acute{a}p\acute{ir}\acute{i})]$	*
	d. $\pi^{\text{H}} + 4\mu$	$\pi\text{--}(\acute{\mu}\acute{\mu})(\grave{\mu}\grave{\mu})$	$[\pi\text{--}(n\acute{a}j\acute{a})(\acute{ir}\acute{i})]$		✓

La mise en pied dépend donc de la possibilité de créer au moins deux pieds bimoraïques adjacents (d'où le critère des quatre mores), ce dont une analyse ne faisant appel qu'au pied métrique ne peut rendre compte. Pour expliquer cette condition à la mise en pied (et non simplement la stipuler dans l'analyse), je propose de faire appel à un constituant prosodique existant : le colon dipodique, c'est-à-dire constitué de deux pieds bimoraïques : $\{(\mu\mu)_{\pi}(\mu\mu)_{\pi}\}_{\kappa}$. La mise en pied en paicî est conditionnée par la possibilité de créer un colon. En d'autres termes, le pied ne peut exister que s'il est dominé par un colon, comme indiqué dans la Figure 4, ci-dessous. Cette analyse rend compte à la fois de la faille tonale et de la réalisation du ton H joncteur.

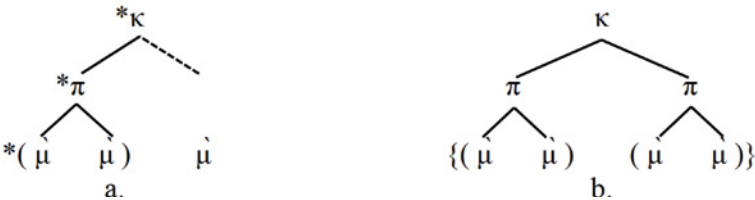


Figure 4 : Formation du pied métrique et du colon en paicî

4. 3. Évaluation de l'analyse proposée et alternatives

4. 3. 1. Limites de l'analyse en colon

Le principal point faible de l'analyse proposée plus haut est que le colon semble n'y avoir qu'un rôle mineur à jouer. En effet, le colon n'est utile que pour la structuration des quatre premières mores du mot prosodique en paicî. Il n'y a aucune preuve que les mores suivantes soient groupées en pieds et en colons, puisque la faille tonale décrite en § 3 et la réalisation du ton H joncteur, qui sont les seules manifestations de ces catégories, ne sont attestés l'un et l'autre qu'au tout début du mot prosodique.

Le second point faible est que le rôle du colon n'est que de rendre la mise en pied possible. La faille tonale imposée par la structure prosodique n'est en effet pas directement conditionnée ou déclenchée par le colon lui-même, mais par la présence de deux pieds à ton bas, comme nous l'avons vu. Plus généralement, aucun processus phonologique autre que la mise en pied métrique ne fait référence au colon. L'analyse proposée plus haut ajoute donc un constituant dans la hiérarchie prosodique pour un gain très limité, en violation apparente du principe d'économie.

Malgré ces points faibles, je montre dans les sections suivantes que l'analyse proposée ci-dessus rend compte des faits tonals du paicî de manière plus convaincante et moins arbitraire qu'un certain nombre d'alternatives plus classiques car ne nécessitant pas l'ajout du colon à la hiérarchie prosodique.

4. 3. 2. Alternative 1 : extramétricité

Si l'on considère que les deux dernières mores de chaque mot prosodique du paicî sont extramétriques, c'est-à-dire ne sont pas comptabilisées dans la formation du constituant prosodique qui les domine, alors le critère des quatre mores s'explique sans recours au colon : les mots de quatre mores et plus sont en effet les mots les plus courts contenant au moins deux mores non-extramétriques. La faille tonale décrite en § 3 peut alors être analysée comme se produisant après le pied bimoraïque initial. Ceci est illustré en (8) ci-dessous, où les constituants extramétriques apparaissent entre les signes <...>.

(8)		Extramétricité	Exemple	
	a. 1μ	<μ>	[pwΔ]	✓
	b. 2μ	<μ><μ>	[cΔm]	✓
	c. 3μ	μ<μ><μ>	[ùdλrɿ]	✓
	d. 4μ	(μμ)'<μ><μ>	[pΔjə'jil]	✓

Cette analyse viole cependant une des restrictions cruciales de la théorie de l'extramétricité (Lieberman et Prince, 1977 ; Hayes, 1980 [1985] et 1995) selon laquelle un seul constituant prosodique peut être extramétrique à l'une ou l'autre des extrémités d'un constituant prosodique plus élevé. Abandonner cette restriction affaiblit la théorie en rendant l'extramétricité bien trop puissante (n'importe quel nombre d'un constituant prosodique donné, more, syllabe, etc., peut être considéré comme extramétrique), la rendant ainsi moins explicative et plus arbitraire.

Une solution possible à ce problème est de considérer que l'extramétricité n'affecte pas les deux dernières mores, mais bien le dernier pied bimoraïque. Le raisonnement serait le même : si le mot contient au moins deux mores non-extramétriques, ces deux mores forment un pied et la formation de ce pied introduit une faille tonale. Seuls les mots d'au moins quatre mores remplissent cette condition : $(\mu\mu)^1 < \mu\mu >$, prédiction confirmée par les données, comme le montre la forme $[p\lambda\gamma a^1 j\ddot{i}]$ 'molaire' en (8d) ci-dessus.

Cette analyse, satisfaisante au premier regard, n'est en réalité pas différente de la précédente et utilise le concept d'extramétricité à mauvais escient. L'extramétricité d'un constituant prosodique signifie que ce constituant est invisible aux règles de composition du niveau prosodique immédiatement supérieur. L'extramétricité du dernier pied du mot prosodique le rend donc invisible aux règles de composition du mot prosodique (dans une analyse qui fait l'économie du colon), ce qui constitue une contradiction : le pied ne peut pas à la fois faire partie du mot prosodique et ne pas être visible aux règles qui le composent. L'extramétricité n'a d'ailleurs ici aucun lien avec la faille tonale, puisque l'occurrence de celle-ci n'est pas déterminée par les propriétés du mot prosodique, mais par une succession de pieds métriques, comme nous l'avons vu en § 3. Considérer que le pied formé par les deux dernières mores du mot prosodique ne compte pas pour l'application de la faille tonale n'est en réalité pas un cas d'extramétricité, mais revient à reconnaître l'existence de deux types de pieds métriques en paicî, l'un composé des deux dernières mores du mot prosodique et l'autre des deux premières, celui-ci étant formé après le pied final et étant le seul à déclencher une faille tonale sur la more suivante (à condition que cette more ne fasse pas partie du dernier pied). Comme on peut le voir, cette analyse est entièrement arbitraire, inutilement compliquée et n'a aucun pouvoir explicatif.

4.3.3. Alternative 2 : le pied récursif

Une autre alternative faisant l'économie du colon consiste à décrire le constituant prosodique responsable de la faille tonale comme un pied récursif (*superfoot*, ou *layered foot*), résultant de l'application de deux opérations successives d'appariement moraïque, comme illustré dans la Figure 5, ci-dessous (cf. Martínez-Paricio et Kager, 2015, et les références qui y sont citées).

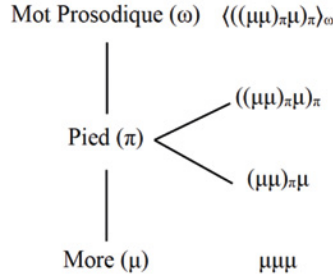


Figure 5 : Le pied récursif dans la hiérarchie prosodique

La dérivation récursive d'une catégorie prosodique constitue une violation de l'hypothèse de l'étagement strict (*Strict Layer Hypothesis*, Selkirk, 1984 ; Nespore et Vogel, 1986), selon laquelle un constituant prosodique non-terminal d'un niveau donné est (i) composé uniquement d'un ou de plusieurs constituants du niveau immédiatement inférieur, et (ii) entièrement contenu dans le constituant du niveau immédiatement supérieur dont il fait partie. Le pied récursif offre, par contre, l'avantage d'une théorie plus économique pour l'analyse du paicî, faisant usage de trois constituants prosodiques au lieu de quatre, tous trois solidement établis d'un point de vue empirique : la more, le pied métrique et le mot prosodique.

Pour rendre compte des faits tonals du paicî, le pied doit être doublement récursif, afin d'englober exactement quatre mores, comme schématisé en (9) ci-dessous.

$$(9) \quad \begin{array}{|c|} \hline \mu\mu\mu\mu \\ \hline \end{array} \rightarrow \begin{array}{|c|} \hline a. (\mu\mu)\mu\mu \\ \hline \end{array} \rightarrow \begin{array}{|c|} \hline b. ((\mu\mu)\mu)\mu \\ \hline \end{array} \rightarrow \begin{array}{|c|} \hline c. (((\mu\mu)^1\mu)\mu) \\ \hline \end{array}$$

La généralisation descriptive correspondant à cette analyse est cependant très opaque : la faille tonale se produit entre un pied bimoraïque et la more suivante au sein du même pied récursif seulement si cette more est elle-même suivie d'une autre more faisant partie du même pied récursif. Cette description est arbitraire et ne rend pas compte des faits de manière convaincante et explicative. De plus, il n'existe aucune preuve de l'itération intermédiaire (l'étape (9b)) et de la frontière prosodique entre les troisième et quatrième mores que suppose cette analyse. Enfin, la récursivité illimitée que suggère cette hypothèse en fait un outil d'analyse peu satisfaisant car non-restrictif, produisant de ce fait un nombre potentiellement illimité de

prédictions typologiquement non-plausibles – par exemple la possibilité d'un système accentuel où l'accent principal est assigné à la tête d'un pied métrique à condition que ce pied soit le résultat d'une récursivité à cinq itérations (ou quelque autre nombre). Aucun système de ce type n'est attesté dans les langues du monde, et leur existence est typologiquement très peu probable.

Malgré les limites soulignées plus haut, l'analyse en colon repose donc sur des arguments plus solides que les alternatives envisagées plus haut. Elle présente en effet l'avantage d'être satisfaisante d'un point de vue aussi bien descriptif qu'explicatif, et d'être bien plus restrictive que les alternatives considérées plus haut. En effet, la mise en pied ne peut être conditionnée que par la présence d'un pied adjacent tout au plus, ce qui est nécessaire pour l'analyse du paicî, et évite de nombreuses prédictions indésirables semblables à celles mentionnées plus haut, telles que la mise en pied conditionnée par la présence d'un nombre variable (trois, quatre, etc.) de pieds adjacents, ou par la présence d'un ou plusieurs pied(s) non-adjacent(s) dans le mot (par exemple, une mise en pied des deux premières mores possible uniquement si les deux dernières forment également un pied, quel que soit le nombre de mores intermédiaires).

5. Le mot prosodique comme domaine phonologique

Le constituant prosodique immédiatement supérieur au colon dans la « hiérarchie prosodique » est le mot prosodique. L'activité de ce constituant en paicî est révélée par trois processus et/ou contraintes tonologiques : le mot prosodique est en effet un domaine de propagation tonale, le domaine d'application de la faille tonale décrite en § 3, et un domaine de culminativité prosodique, comme nous allons le voir.

Le mot prosodique, appelé « groupe prosodique » par Rivierre (1974), consiste en un item lexical porteur de ton, que Rivierre nomme « centre tonal », et tous les enclitiques tonals qui le suivent. Ces enclitiques sont des items grammaticaux (prépositions, adverbes, déterminants, etc.) dont les propriétés tonales sont, en tout ou partie, déterminées par le centre tonal précédent. Ces enclitiques sont dans leur grande majorité atones : ils reçoivent leur spécification tonale par propagation du ton du centre tonal qui les précède, comme le montrent les exemples (2) et (3) ci-dessus, où la préposition /=nǎǎǎ/ 'à, vers' est réalisée avec un ton haut après le centre tonal à ton haut /pǎ/ 'vers, en direction de' dans [pǎ =nǎǎǎ] (2), et avec un

ton bas après le verbe à ton bas /tèàpàà/ ‘arriver’ dans [tèà¹pàà =nàà] (3)¹⁶. Les séquences allant jusqu’à cinq ou six enclitiques successifs n’étant pas rares, le domaine de propagation du ton du centre tonal peut être assez large. Ceci est illustré en (10), où le ton H du centre tonal /í/ ‘pleur’ se propage à travers toute la séquence des enclitiques atones suivants¹⁷.

(10)	... pwâ-râ	i	géé	mê	nââ	Göbwinyârâ
	/... pwâ-râ	í	=gêê	=mê	=nââ	göbwinyârâ/
	[... pwâ-râ	(í	=géé	=mê	=nââ)	göbwì'nyârâ]
	bruit-de	pleur	horizontalement	en.venant	vers	(toponyme)
« [Puis il entendit] des pleurs venant de Göbwinyârâ » (Rivierre, 1967 : 14'37)						

Le mot prosodique est également le domaine d’application de la faille tonale décrite en § 3. On le voit dans les exemples (11) et (12) ci-dessous, où la faille se produit dès que le mot prosodique, et non le seul centre tonal, contient au moins quatre mores, que celles-ci fassent partie du centre tonal ou d’un ou plusieurs enclitiques¹⁸.

(11)	pwêêdi	kêê
	/pwêêdi	=kêê/
	[(pwêê) ¹ (di	=kêê)]
	benjamin	son
« son benjamin » (Rivierre, 1967 : 07'31)		

(12)	é	tô	mê	nââ	bêrêwiê
	/è	tò	=mê	=nââ	bârâ-wîl/
	[è	⟨(tò	=mê)	¹ (=nââ)⟩	bârâ-wîl]
	il/elle	entrer	en.venant	vers	bord-vague
« Il/elle est venu(e) vers le rivage [depuis la mer] » (171228-02-HN1:95)					

Enfin, le mot prosodique est un domaine de culminativité prosodique (Hayes, 1995 ; Hyman, 1977, 1978 et 2006 ; Odden, 1988 et 1999 ; van der Hulst,

16 - Pour une analyse plus détaillée de l’enclise tonale : cf. Rivierre (1974), analyse augmentée par Lionnet (2022). Le signe « = » est utilisé ici pour représenter la relation purement phonologique d’enclise tonale.

17 - Le mot prosodique est indiqué entre chevrons (...).

18 - Par souci de lisibilité, les colons ne sont pas représentés.

1999). En effet, la faille tonale est culminative au sein du mot prosodique, c’est-à-dire qu’elle y est limitée à une seule occurrence. Le nombre de failles tonales par énoncé est, lui, en principe illimité – une propriété fondamentale de la faille tonale dans les langues du monde (Rialland, 1997 ; Leben, 2018), illustrée dans l’exemple suivant, qui se termine par trois mots prosodiques successifs à ton B, tous réalisés avec une faille tonale.

(13)	... <i>gõ</i>	<i>i</i>	<i>da</i>	<i>kêê</i>	<i>wě</i>	<i>Pwiridua</i>
	[...<gõ	=i>	<(dà	=kê)>¹(ê	=wλ)>	<(pwiri)¹(dùà)>]
	sur	DEF	sagaie	son/sa	SUJET	(nom)
	« Pwiridua [ajuste le propulseur] sur sa sagaie. » (Rivierre 1967 : 06’40)					

Au sein du mot prosodique, cependant, il ne peut y avoir plus d’une faille tonale. Si plusieurs sources d’abaissement tonal sont présentes dans un mot prosodique, seule la première faille est réalisée. C’est le cas, par exemple, lorsque le mot prosodique est composé d’au moins 8 mores – suffisamment pour créer deux colons. Comme on le voit en (14a), seul le premier colon déclenche une faille tonale dans ce cas.

(14)	... <i>tèèpaa</i>	<i>boo</i>	<i>nââ</i>	<i>Poia</i>
	/... tèèpàà	=bôô	=nââ	pòlà/
a.	[... <{(tèè)¹(pàà)}>	=<{(bòò)	>¹<{(nââ)}>]	pòlà]
b.	*[... <{(tèè)¹(pàà)}>	=<{(bòò)	>¹<{(nââ)}>]	pòlà]
	arriver	en.bas	vers	(toponyme)
	« [Il] arrive à Poya. » (Rivierre, 1967, 12’22)			

Le système tonal du paicî révèle donc une structure prosodique riche, incluant la more, le pied bimoraïque, le colon dipodique et le mot prosodique, et constitue une preuve supplémentaire de l’utilité du concept théorique de « hiérarchie prosodique », ainsi que de celui de colon. La section suivante s’attache à montrer que cette structure prosodique est indépendante de la structure morphosyntaxique en paicî et donc qu’elle est nécessaire pour rendre compte des faits tonals de cette langue.

6. L’indépendance des structures prosodique et morphosyntaxique

Rivierre (1974, p.336) note que les mots prosodiques (qu’il nomme « groupes prosodiques ») « chevauchent » les syntagmes successifs ». On

peut aller plus loin, et montrer que, non seulement le mot prosodique, mais tous les constituants prosodiques complexes du paicî (c'est-à-dire tous sauf la more) s'affranchissent des frontières morphosyntaxiques. L'exemple même donné par Rivierre, repris en (15) ci-dessous, permet de le montrer aisément. Les constituants syntaxiques utiles à la discussion sont indiqués entre crochets dans la transcription phonologique. La structure prosodique est indiquée dans la transcription phonétique¹⁹.

(15)	é	tèèpaa	nââ	Wiido	o ²⁰	Bwëé
	/è	[[tèèpàà]]	[=nââ]	wiiddò] _{sp}] _{sv}	[='V̥]	bwàlè] _{sn} /
	[(è)	{{(tèè) ¹ (pàà}}	=nââ)	{{(wìl) ¹ (dò	=dò}}	(bwàlè)]
	il/elle	arriver	vers	(toponyme)	SUJET	(nom)
« Bwëé arrive à Wiido. » (Rivierre, 1974, p. 336)						

Comme on peut le voir, constituants prosodiques et constituants morphosyntaxiques ne coïncident pas nécessairement. Les deux mots prosodiques <tèè¹pàà || =nââ> 'arriver vers/à' et <wìl¹dò || =dò> 'Wiido (toponyme) + marque introduisant le sujet' chevauchent chacun la frontière entre deux constituants morphosyntaxiques (indiquées par le signe « || ») : [verbe || syntagme prépositionnel] pour l'un et [syntagme verbal || syntagme nominal sujet] pour l'autre. Cela confirme ce que notait Rivierre à propos du mot prosodique. Mais c'est aussi le cas de tous les autres constituants prosodiques complexes inférieurs : le colon {{(wìl)¹(dò || =dò}} ainsi que le deuxième pied constitutif de ce colon chevauchent en effet la frontière entre le syntagme verbal et le syntagme nominal suivant. La structure prosodique s'affranchit donc de la structure morphosyntaxique à tous les niveaux.

19 - SV = syntagme verbal, SN = syntagme nominal, SP = syntagme prépositionnel. Les noms donnés ici aux constituants syntaxiques sont proposés à titre purement indicatif. La morphosyntaxe du paicî est pour l'essentiel non étudiée (à part une brève esquisse dans Bensa et Rivierre (1976) et quelques points touchant aux aspects morphosyntaxiques du système tonal dans Rivierre (1974)). Les catégories de mots de la langue ne sont pas clairement établies – les parties du discours ne sont d'ailleurs pas indiquées dans le dictionnaire de Rivierre (1983). Comme dans beaucoup de langues océaniques, la distinction verbo-nominale est parfois difficile à établir et contestée (cf. Moysse-Faurie, 2004, p. 15-61).

20 - Le marqueur introduisant le sujet animé est wë /='wâ/. Il s'agit d'un enclitique atone précédé d'une faille tonale. Cette faille tonale n'est pas réalisée dans l'exemple (16) en vertu du fait qu'une seule faille tonale est tolérée au sein d'un mot prosodique, comme nous l'avons vu plus haut dans l'exemple (14) (cf. Lionnet, 2022, pour plus de détails). Souvent, la partie segmentale de ce morphème est réduite à une copie de la voyelle précédente (c'est-à-dire à une more sous-spécifiée, qui hérite de tous les traits caractérisant la voyelle précédente), ce qui est le cas dans l'exemple (16). Cette variante est notée /='V̥/ en notation phonologique.

7. Conclusion

Le système tonal du paicî apporte la preuve de l'existence d'une structure prosodique indépendante de la structure morphosyntaxique et incluant le colon comme catégorie constitutive. Ce système tonal particulier constitue, avec le système prosodique de l'iquito (Michael, 2011 ; Topintzi, 2016 et 2017), l'argument le plus solide à ce jour en faveur de l'inclusion du colon dans la hiérarchie prosodique. Il s'agit également d'un cas supplémentaire démontrant le lien possible entre tons et structure métrique (cf., entre autres, Leben, 1997 et 2003 ; Pearce 2006 et 2013).

Les données que j'ai recueillies sur le terrain en 2017 et 2019 confirment la description de la tonologie du paicî établie par Rivierre (1974) sur la base de données collectées par lui dans les années 1960 et 1970. L'analyse proposée ici diffère quelque peu de celle de Rivierre, essentiellement par les outils théoriques qu'elle sollicite : pied métrique, colon, mot prosodique, ton H flottant de jonction ; mais elle peut être considérée comme un approfondissement de celle-ci. Les intuitions fondamentales de Rivierre anticipaient d'importants développements en théorie phonologique, notamment la « hiérarchie prosodique », et permettent de prendre un parti clair dans des débats actuels, notamment sur la relation entre structures prosodique et morphosyntaxique. Le travail pionnier de Rivierre a donc gardé toute son importance plus de 45 ans après sa publication initiale.

Bibliographie

- Bennett Ryan, 2018, "Recursive prosodic words in Kaqchikel (Mayan)", *Glossa*, vol. 3, no 1, p. 67, en ligne : <http://dx.doi.org/10.5334/gjgl.550> (consulté en octobre 2020).
- Bensa Alban et Rivierre Jean-Claude, 1976, « De quelques genres littéraires en paicî (Nouvelle-Calédonie) », *Journal de la Société des Océanistes*, vol. 50, n° 2, p. 31-66.
- Booij Geert, 1996, "Cliticization as prosodic integration: The case of Dutch", *The Linguistic Review*, vol. 13, no 3-4, p. 219-242, en ligne : <http://dx.doi.org/10.1515/tlir.1996.13.3-4.219> (consulté en mars 2022).
- Elenbaas Nine and Kager René, 1999, "Ternary rhythm and the lapse constraint", *Phonology*, vol. 16, p. 273-329.
- Gonari Anna, Rivierre Jean-Claude, Vernaudeau Jacques, Wetta-Gurrera Madeleine, Geneix-Rabault Stéphanie, 2013, *Propositions d'écriture du paicî*, Nouméa, Académie des Langues Kanak.

- Halle Morris and Clements George N., 1983, *Problem Book in Phonology: A Workbook for Introductory Courses in Linguistics and in Modern Phonology*, Cambridge (MA), MIT Press.
- Hammond Michael, 1987, "Hungarian cola", *Phonology Yearbook*, vol. 4, p. 267-269.
- Haudricourt André-Georges, 1963, "The Languages of New Caledonia", in Harry L. Shorto (ed.), *Linguistic Comparison in South East Asia and the Pacific*, Londres, School of Oriental and African Studies, University of London, p. 153-155.
- 1968, « La langue de Gomen et la langue de Touho en Nouvelle Calédonie », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 63, n° 1, p. 218-235.
- 1971, "New Caledonia and the Loyalty Islands", in Thomas A. Sebeok (ed.), *Linguistics in Oceania*, vol. 8, Berlin, Mouton de Gruyter (coll. « Current Trends in Linguistics »), p. 359-396.
- Hayes Bruce, 1980, "A metrical theory of stress rules", PhD thesis, MIT, publiée en 1985 chez Garland.
- 1995, *Metrical Stress Theory: Principles and Case Studies*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Hyde Brett, 2002, "A restrictive theory of metrical stress", *Phonology*, vol. 19, p. 313-359.
- Hyman Larry M., 1977, "On the nature of linguistic stress", in Larry M. Hyman (ed.), *Studies in Stress and Accent. Southern California Occasional Papers In Linguistics*, vol. 4, p. 37-82.
- 1978, "Tone and/or accent", in Donna Jo Napoli (ed.), *Elements of Tone, Stress, and Intonation*, Washington, DC, Georgetown University.
- 2006, "Word-prosodic typology", *Phonology*, vol. 23, p. 225-257.
- Itô Junko and Armin Mester, 2009, "The extended prosodic word", in Grijzenhout J. et Kabak B. (eds.), *Phonological domains: Universals and deviations*, Berlin, de Gruyter, p. 135-194.
- Kager René, 1989, *A metrical theory of stress and destressing in English and Dutch*, Dordrecht, Foris.
- Kaisse Ellen M., 1985, *Connected Speech: The Interaction of Syntax and Phonology*, San Diego, Academic Press.
- Leben William R., 1997, "Tonal feet and the adaptation of English borrowings into Hausa", *Studies in African Linguistics*, vol. 25, p. 139-154.
- 2003, "Tonal feet as tonal domains", in Mugane J. (ed.), *Linguistic typology and representations of African languages*, Trenton, NJ, Africa World Press (coll. « Trends in African Linguistics »), vol. 4, p. 24-37.

- 2018, “The nature(s) of downstep”, manuscrit inédit, Stanford University, en ligne : <https://www.researchgate.net/publication/327449656> (consulté en mars 2020).
- Leenhardt Maurice, 1946, *Langues et dialectes de l'Austro-Mélanésie*, vol. 46, Paris, Institut d'Ethnologie (coll. « Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie »).
- Lieberman Mark et Prince Alan, 1977, “On stress and linguistic rhythm”, *Linguistic Inquiry*, vol. 8, p. 249-336.
- Lionnet Florian, 2019, “The colon as a separate prosodic category: Tonal evidence from Paicî (Oceanic, New Caledonia)”, in Stockwell R., O’Leary M., Xu Z. et Zhou Z.L. (eds.), *Proceedings of the 36th West Coast Conference on Formal Linguistics*, Somerville (MA), Cascadilla Proceedings Project, www.lingref.com, document #3469, p. 250-259.
- 2022, “Tone and Downstep in Paicî (Oceanic, New Caledonia)”, *Phonological Data and Analysis*, vol. 4, no 1, p. 1-47, en ligne : <https://doi.org/10.3765/pda.v4art1.45> (consulté en juin 2022).
- Martínez-Paricio Violeta and Kager René, 2015, “The binary-to-ternary rhythmic continuum in stress typology: layered feet and non-intervention constraints”, *Phonology*, vol. 32, p. 459-504.
- Michael Lev, 2011, “The interaction of tone and stress in the prosodic system of Iquito (Zaparoan, Peru)”, *Amerindia*, vol. 35, p. 53-74.
- Moyse-Faurie Claire, 2004, « Recherches en linguistique océanienne », Mémoire d’habilitation à diriger des recherches, Université Paris-Sorbonne – Paris IV, en ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00559227/file/Moyse-Faurie_HDR.pdf (consulté en octobre 2020).
- Nespor Marina et Irene Vogel, 1986, *Prosodic phonology*, Dordrecht, Foris (réimprimé en 2008 par Mouton de Gruyter).
- Odden David, 1988, “Predictable tone systems in Bantu”, in Harry van der Hulst et Norval Smith (eds.), *Autosegmental Studies on Pitch Accent*, Dordrecht, Foris, p. 225-251.
- 1999, “Typological issues in tone and stress in Bantu”, in Shigeki Kaji (ed.), *Proceedings of the Symposium on Cross-Linguistic Studies of Tonal Phenomena: Tonogenesis, Typology, and Related Topics*, Tokyo, ILCAA, p. 187-215.
- Pak Marjorie, 2008, “The postsyntactic derivation and its phonological reflexes”, PhD thesis, University of Pennsylvania.
- Peperkamp Sharon, 1997, *Prosodic words*, La Haye, Holland Academic Graphics.
- Pearce Mary, 2006, “The interaction between metrical structure and tone in Kera”, *Phonology*, vol. 23, no 2, p. 259-286.

- 2013, *The Interaction of Tone with Voicing and Foot Structure*, Stanford, CA, CSLI Publications.
- Rialland Annie, 1997, « Le parcours du “Downstep” ou l’évolution d’une notion », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 92, p. 207-243.
- Rivierre Jean-Claude, 1967, « Le Maître de Gobwinyara », Enregistrement sonore, transcription et traduction manuscrites, Corpus paicî, *Collection Pangloss*, LACITO-CNRS, en ligne : <https://doi.org/10.24397/pangloss-0005361> (consulté en octobre 2020).
- 1972, « Les tons de la langue de Touho (Nouvelle-Calédonie) : étude diachronique », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 67, n° 1, p. 301-316.
- 1973, *Phonologie comparée des dialectes de l’extrême-sud de la Nouvelle Calédonie*, vol. 5, Paris, Société d’Études linguistiques et anthropologiques de France.
- 1974, « Tons et segments du discours en paicî (Nouvelle-Calédonie) », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 69, n° 1, p. 325-340.
- 1978, « Accents, tons et inversion tonale en Nouvelle-Calédonie », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 73, n° 1, p. 415-443.
- 1980, *La langue de Touho : phonologie et grammaire du cèmuhi (Nouvelle-Calédonie)*, vol. 38, Paris, Société d’Études linguistiques et anthropologiques de France.
- 1983, *Dictionnaire paicî-français (Nouvelle-Calédonie)*, Langues et cultures du Pacifique, vol. 4, Paris, Société d’Études linguistiques et anthropologiques de France.
- 1993, “Tonogenesis in New Caledonia”, *Oceanic Linguistics Special Publications 24 Tonality in Austronesian Languages*, p. 155-173.
- 2001, “Tonogenesis and evolution of the tonal systems in New Caledonia, the example of Cèmuhi”, in Shigeki Kaji (ed.), *Proceedings of the Symposium Cross-Linguistic Studies of Tonal Phenomena: Tonogenesis, Japanese Accentology, and Other Topics*, Tokyo, Institute for the Study of Languages, Cultures of Asia, and Africa, p. 23-42.
- Scheer Tobias, 2010, *A guide to morphosyntax-phonology interface theories: How extra-phonological information is treated in phonology since Trubetzkoy’s Grenzsignale*, Berlin, de Gruyter.
- 2012, *Direct Interface and One-Channel Translation. A Non-Diacritic Theory of the Morphosyntax-Phonology Interface*, Berlin, de Gruyter.
- Seidl Amanda, 2001, *Minimal indirect reference: A theory of the syntax/phonology interface*, New York, Garland (coll. “Outstanding Dissertations in Linguistics”).

- Selkirk Elisabeth, 1984, *Phonology and Syntax: The Relation between Sound and Structure*, Cambridge (MA), MIT Press.
- Stowell Timothy A., 1979, “Stress systems of the world, unite!”, *MIT Working Papers in Linguistics*, vol. 1, p. 51-76.
- Topintzi Nina, 2016, “Iquito : The prosodic colon and challenges to OT stress accounts”, in Heinz J., Harry van der Hulst and Goedemans R. (eds.), *Dimensions of Phonological Stress*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 123-167.
- 2017, “The prosodic colon in stress, tone and prosodic templates: evidence from Iquito and elsewhere”, *Selected papers from the 22nd International Symposium on Theoretical and Applied Linguistics*, p. 466-479.
- Van der Hulst Harry, 1999, “Word accent”, in Harry van der Hulst (ed.), *Word Prosodic Systems in the Languages of Europe*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 3-115.

Documents

- Grace George W., 1955, “Notes: paici”, University of Hawai’i at Manoa, Document inédit, en ligne : <https://digicoll.manoa.hawaii.edu/grace/Libraries/medialibrary/Notes%20-%20paici%20envelope.pdf> (consulté en septembre 2020).
- Lionnet Florian, Gonari Anna, Nimbaye Hélène, Pwaili Moïse, Tutugoro Michel, Vaiadimoin Jean-Claude et Aman X, 2020, “Linguistic Materials on Languages of New Caledonia, 2020-01”, *California Language Archive / Survey of California and Other Indian Languages*, University of California, Berkeley, en ligne : <http://dx.doi.org/doi:10.7297/X2TT4P93> (consulté en septembre 2020).

Chapitre III

Methodological Issues in Investigating the Linguistic Expression of Quality in Tongan

Enjeux méthodologiques dans l'étude de l'expression de la qualité en tongien

Giovanni Bennardo

Northern Illinois University (USA)

Abstract

In Bennardo (2009), I suggested a foundational cultural model called “radiality” as a fundamental molecule of Tongan cognition. I showed how this model participate to the construction of a number of ontological primes, such as space, time, possession, and relationships (kinship and social relationships). In this article, I present the preliminary results of a research on the linguistic expression of “quality”, another ontological prime. The goal of the research is to show that “radiality” is also participating in the construction of this Tongan ontological domain.

Keywords

Primary and Secondary Quality Distinctions, Cultural Model Theory, Methodology.

Résumé

Dans Bennardo (2009), j'ai suggéré un modèle culturel fondamental appelé radiality (radialité) qui peut être considéré comme un élément fondamental de la cognition tongane. Je montre comment ce modèle participe à la construction d'un certain nombre des domaines ontologiques, comme l'espace, le temps, la possession et les relations sociales (la parenté, le voisinage, etc.). Dans cet article, je présente les résultats préliminaires d'une recherche sur l'expression linguistique de la « qualité », un autre domaine ontologique. Le but de cette recherche est de montrer que la « radialité » participe aussi à la construction de ce domaine ontologique.

Mots-clés

Distinctions primaires et secondaires de la qualité, théorie du modèle culturel, méthodologie.

1. Introduction

Investigating the linguistic expression of “quality” in Tongan poses methodological issues that are strictly related to the theoretical position one chooses and to fundamental characteristics of the language under investigation. The latter is that lexemes in Tongan become parts of speech, e.g., adjectives only when appearing in a particular syntactic string or sentence, and are not defined as such in the lexicon (Broschart, 1997; Völkel, 2017). The former is related to my choice to look at linguistic behavior as instantiating cognitive preferences that are conceived as cultural models (Bennardo,

2009; Bennardo and De Munck, 2014) because of my adoption of Cultural Model Theory (Bennardo, 2018).

I deemed necessary to collect and analyze three sets of data: ethnographic, linguistic, and cognitive. My ethnographic knowledge, acquired over 25 years of work in Tonga, has been fundamental in the selection process of the domain to investigate and in the construction of methodological tools to collect and analyze data. “Quality” is expressed linguistically either as an adjective qualifying a noun/object¹ or as an adverb qualifying a verb/action/event. I decided to focus only on the expression of quality distinctions of nouns/objects. The first set of linguistic data I used consist of all the words indicated as adjectives in Churchward’s (1959) *Tongan-English Dictionary*. I classified these adjectives according to available typologies and then, I grouped them in those expressing primary or secondary quality distinctions (Nolan, 2011). This first classification regards “available” adjectives to speakers to use in their linguistic production.

The above etic classification of Tongan adjectives, potentially available for use, was followed by an emic classification, adjectives “used”, obtained from the frequencies and adjusted frequencies (saliency) analyses of data collected by free-listing or memory tasks. This new classification is based on the cognitive salience of some adjectives for a sample of Tongan speakers. Then, I discuss significant differences and similarities between the two classifications. Finally, I consider the results as preliminary support for the participation of the foundational cultural model of “radiality” (Bennardo, 2009) in the construction of linguistic expressions about quality distinctions of nouns/objects.

2. Place of Research: The Kingdom of Tonga

For a month in summer 2018, I collected the data for this project in a Tongan village on the northern Vava’u island. The majority of Tongans live in villages ranging from a couple of hundred to a thousand individuals. Tongan is an Austronesian language of the Oceanic subgroup. It belongs to the Tongic group of Western Polynesian languages.

1 - By “object” I mean anything that exists or may be conceived, either concrete or abstract.

3. Choosing to Investigate the Linguistic Expression of 'Quality' in Tongan

In the last 25 years, I have conducted a number of research projects in Tonga starting with the one on the linguistic and cognitive representation of spatial relationships (Bennardo, 2000). My investigations of temporal relationships, possession, kinship terminology, and social relationships followed.

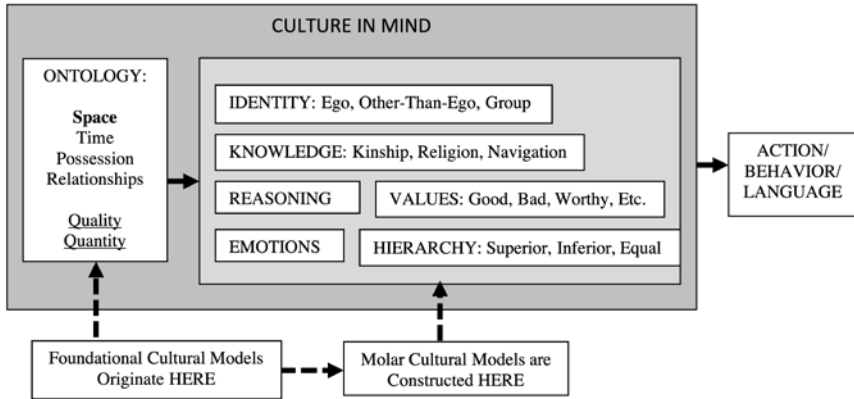


Figure 1. Culture in Mind (from Bennardo, 2009, p. 345)

In Bennardo (2009), I proposed a way in which culture, an assemblage of cultural models, could be located in the human mind (Figure 1). Foundational cultural models, simple organizations of mental knowledge, shared within a community (Bennardo and De Munck, 2014), are generated in ontological domains such as space, time, possession, relationships, quality and quantity. Then, they actively participate to the construction of molar models when they merge with other cognitive content, both knowledge and processes: such as identity, types of knowledge, reasoning, emotions, hierarchy, and values. Finally, these latter models contribute to the generation of behavior, including linguistic production.

My investigation of spatial relationships highlighted a Tongan cognitive preference, a foundational cultural model, I named “radiality” (Bennardo, 2009). Radiality is a structural organization in which a number of vectors share a common origin that may also function as ending point for all these vectors. Two cases are possible: the common origin of the vectors is ego or the common origin is other-than-ego. I called radiality the second case: a point in the field of ego, i.e., other-than-ego, is chosen to function as the

source/goal of a number of relationships with other points in the same field, including ego. This type of radiality stands for the foregrounding of other-than-ego while ego is relegated to the background.

Then, I demonstrated how radiality participates in the construction of other Tongan domains such as time, possession, traditional belief system and navigation, kinship terminology, and social relationships. In other words, radiality is a cognitive molecule that extensively characterizes Tongan culture.

The “ontology” box in Figure 1 contains the Tongan ontological primes I already investigated and two that I had not investigated yet, that is, quantity and quality. Both primes are universally part of any ontological content for any culture (Westerhoff, 2005). When I decided to continue my investigation of Tongan culture, it became apparent that my attention should focus on them.

A number of scholars have conducted research on the Polynesian (Chrisomalis, 2010; Bender and Beller, 2006a/b; Beller *et al.*, 2018) and Tongan expression of quantity (Bender and Beller, 2007). However, while there has been some attention devoted to the linguistic realization, adjectives, of ‘quality’ in Samoan (Dixon, 2004), I am aware of no research that has been conducted on Tongan. Thus, I chose to focus on the mental representation and linguistic realization of ‘quality’.

I was immediately confronted by the complexity of the domain. Language provides us with a tool to represent and describe the world and we use it to express quality distinctions of both events and things/objects. We call lexemes that express quality distinctions of events “adverbs” and those that express quality distinctions of things/objects “adjectives”. Again, I decided to narrow down my focus and investigate only Tongan lexemes that express quality distinctions of things/objects. My choice was also based on the fact that Tongan adverbs are not morphologically different from adjectives.

The linguistic expression of quality distinctions of things/objects may instantiate cognitive preferences in the same way as the instantiations of other ontological primes do. My previous research on Tongan pointed out a preference for radiality (Bennardo, 2009). Thus, is it possible that radiality is also participating in the construction of the mental representation and linguistic expression of quality? Which specific meaning the expression of

quality in Tongan need to realize to be supporting evidence for a role of radiality? In the following sections, I address these and other questions and the ensuing choices informing the methodology I employed.

4. Theoretical Posture and Methodological Issues

Investigating the linguistic expression of quality in Tongan poses methodological issues related to the theoretical position one adopts and the intrinsic characteristics of the language.

4. 1. Cultural Model Theory

In this research, I adopt Cultural Models Theory (CMT) (Bennardo, 2018). A fundamental assumption of CMT is that the locus of culture is the mind of individuals (Goodenough, 1957). A mind consists of operations and processes that work with a set of representations. These have content and at the same time they realize and induce processes. A representation is a model of a part of reality and as such it is a reduction of that part it represents. By necessity, these models retain aspects of the structures they represent (Johnson-Laird, 1999). Therefore, mental models are structured and made of units in relationship to each other. These relationships vary in type, e.g., sequential, taxonomic, or causal.

Mental models consist of core and periphery parts (Minsky, 1975). The periphery comes into contact with contexts that could change its value, while the core is less prone to change. If context does not provide sufficient input to set a new value of the periphery, then a default value, previously obtained, is assigned. Mental models are typically out-of-awareness and may participate in the construction of larger models via nesting. When a mental model is assumed to be held by members of a community, then it is a cultural model (D'Andrade, 1995; Strauss and Quinn, 1997; Bennardo and De Munck, 2014). From these assumptions, we can make a few deductions about cultural models:

- They are mostly out-of-awareness;
- There are two types: (a) foundational, simpler and based on ontological domains (e.g., space, time, relationship) and (b) molar, more complex and may include foundational ones and knowledge from other domains (De Munck and Bennardo, 2019);
- Individual and cultural variation in their construction is a consequence of their nature and how they interact with context (ontogenesis).

Adopting CMT implies that by examining linguistic behavior one can infer specific cognitive preferences that participate in the construction of that behavior (Strauss and Quinn, 1997; see also Figure 1). In addition, within CMT one can hypothesize the participation of a foundational cultural model as radiality to the construction of cognitive representations and linguistic expressions of quality distinctions for things/objects.

The strategy to detect this participation is rooted in the difference between “primary” and “secondary” quality distinctions. Nolan (2011, p. 3) states that: “There are certain qualities that objects in the world have intrinsically, independent of our perception of them”. These qualities are primary quality distinction, e.g., extension, size, motion. They are essential properties of objects, intrinsic to objects, they are objective and perceiver independent. Then, he adds (*ibid.*) that: “There are certain qualities that we ascribe to objects only in relation to our perceptual apparatus”. These are secondary qualities distinctions, e.g., color, sound, taste, odor, heat. They are non-essential properties of objects; extrinsic to objects; subjective and perceiver dependent.

This distinction between primary and secondary quality distinctions indexes a focus on intrinsic qualities of objects, i.e., other-than-ego, when primary quality distinctions are expressed. Thus, if a preference for expressing primary quality distinctions is detected, it can be interpreted as a contribution of the foundational cultural model of radiality – whose focus on other-than-ego is its crucial characteristic – to the construction of the quality domain. It is, then, the detection of such a preference that informs this research.

4. 2. Lexical Morphemes in Tongan

Regarding the second issue, lexical morphemes in Tongan become parts of speech, e.g., adjectives, only when appearing in a syntactic construction or sentence, and are not defined as such in the lexicon (Broschart, 1997; Völkel, 2017). These lexemic ‘freedom’ in Tongan² is at the root of the lack of a crucial difference between adverbs and adjectives. Since one cannot assign a lexeme to a syntactic category before that same lexeme appears as part of a sentence, linguistic production becomes more salient than inherent aspects of linguistic knowledge, e.g., lexicon. This conclusion dovetails with my stated focus on linguistic production to look for instantiations of cognitive preferences.

2 - This is a common feature in Oceanic languages (see van Lier, 2016).

This lexemic indeterminism made it impossible to apply the parameters suggested by Dixon (2004) to establish if an adjective class exists in Tongan. At the same time, however, it is through adjectives that quality of things/objects is expressed. So, I decided to proceed by accepting their existence as indicated in Churchward's *Tongan-English Dictionary* (1959). Even if not in the lexicon, adjectives still appear in Tongan and must have been "used" as adjectives in some syntactic constructions for Churchward to record them as such. Then, I accepted that experience as a good enough indication of adjectival status for those lexemes listed in the dictionary.

4. 3. Linguistic Knowledge and Language Use

The content of Churchward's dictionary does not necessarily represent the knowledge of Tongan that each individual has. Nonetheless, it is rare that Tongans, when asked about entries of the dictionary, deny their acquaintance with the terms, even though they may admit that they do not use them. In other words, the content of the dictionary represents a potential knowledge that speakers have of their language. This is true for any dictionary of any language—an exception is some specialized lexicon, e.g., scientific terms.

Therefore, I proceeded to consider the "adjectives" in Churchward's dictionary as the available knowledge about how to express quality distinctions in Tongans. Each member of the community has access to this knowledge and, when speaking, makes a choice about which distinctions to address and which to leave unaddressed. Fundamentally, I am regarding the dictionary's adjectives as those available to the speaker, and those used in speech as the ones chosen to express the quality distinctions to focus on.

Both sets of adjectives can be classified in different types and, in addition, as addressing primary or secondary distinctions. Thus, the results of these classifications provide information to support or abandon my hypothesis of a constructive participation of radiality to the quality domain. In fact, the incidence of adjectives addressing primary quality distinctions within the available adjectives and the incidence within the used adjectives may differ. A larger incidence of primary distinctions in language use provides evidence for the participation of radiality to the cognitive organization and linguistic expression of the domain of 'quality'.

In summary, in my investigation, I address these three questions:

1. Which adjectives are available to be used and how can they be classified?
2. Which adjectives are preferentially used in expressing quality distinctions about nouns belonging to a number of domains and how can they be classified?
3. How do these two types of adjectives cluster according to primary or secondary quality distinctions, thus, possibly revealing the contribution of ‘radiality’?

I call “etic pathway” the classification of the adjectives found in Churchward’s dictionary and “emic pathway” the classification of those obtained from the analyses of language use. This distinction addresses the external, non-participatory and non-agentive nature of dictionary content (etic) versus the active, participatory, and agentive nature of one’s speech production (emic). The way in which this latter is obtained enhances the chance of obtaining supporting evidence toward my hypothesis. In fact, a free listing task is a memory task, thus, the results elicit organizations of knowledge in memory, that is, the depository of human knowledge.

5. Etic Pathway to Classify Tongan Adjectives

In order to answer the first question (see *supra*) I collected all the Tongan lexemes labeled as “adjectives” in Churchward’s dictionary. The total number is 1,160. Of these, 725 adjectives are constructed using the morpheme (prefix) *faka-* (62,50%).

The prefix *faka-* is used with the meaning of ‘cause to’

- be like a person, animal, object, place or abstract concept, e.g., *fakakulī* ‘like a dog’;
- act/behave like a person or specific event, e.g., *fakafolau* ‘like traveling’;
- appear/look like an object, a person, or an event, e.g., *fakafu’u’akau* ‘like a tree’;
- feel like a person, e.g., *fakatuofefine* ‘like a sister’.

All of these meanings are metaphors in which the appearance, behavior, and feeling of somebody/thing known (source) is assigned to somebody/thing unknown (target). I focused on the remaining 435 “other” adjectives (37,50%). I classified them following the suggestions by Aarts (1976), Dixon (2004), Hetzron (1978), and Raskin and Nirenburg (1998). The classification resulted in the groups of adjectives ordered by frequency in Table 1.

Adjective Class	Frequency	Example of Adjective
Physical Properties (color, weight, humidity)	118	<i>lanumata</i> 'green'
Personality	109	<i>anga'ofa</i> 'loving'
Senses (sound, taste, sight, smell, Ttouch)	53	<i>melie</i> 'sweet'
Quantity	31	<i>kātoa</i> 'all'
Space (state, movement)	30	<i>loloto</i> 'inside'
Dimension (shape, size)	27	<i>lahi</i> 'big'
Feelings/Emotions	24	<i>lotokovi</i> 'envious'
Value	20	<i>kovi</i> 'bad'
Age	10	<i>motu'a</i> 'old'
Social	7	<i>tu'a</i> 'commoner'
Behavior	6	<i>fa'asio</i> 'staring'

Table 1: Classification of 'Other' Adjectives

Then, I divided them in two sets addressing primary or secondary quality distinctions. The primary group contains 88 adjectives (20,23%) subdivided in 3 groups: quantity; space (state, movement); and dimension (shape, size). The secondary group contains 347 adjectives (79,77%) subdivided in 8 groups: physical properties (color, weight, humidity); personality; senses (sound, taste, sight, smell, touch); feelings/emotions; value; age; social; and behavior.

This etic classification represents what is available to Tongan speakers when they decide to address quality distinctions about their world. In order to obtain an emic classification I looked into the adjectives used in linguistic descriptions in real time.

6. Emic Pathway to Classify Tongan Adjectives

Since my primary goals is to focus on the mental aspect of linguistic production, I chose to use cognitive tasks to answer the second question (see supra). I used free listing or memory tasks to collect adjectives about a variety of nouns. A free listing task requires participants to list as many words as they can about a domain, in this case adjectives to describe a noun. The task requires access by participants to their long-term memory. Human memory is the privileged locus of human knowledge. Thus, a task requiring linguistic production and engaging memory should reflect the internal organization of some of that knowledge. In addition, performance on the task is assumed to determine the salience of a remembered item

versus the others. That is, an item remembered first is more salient than one remembered later.

Then, I selected nouns to free list adjectives that describe them. First, I chose the domains used to investigate the Tongan CM of Nature³ (Bennardo, 2019): plants, animals, humans, physical environment, and weather. I left out the domain ‘supernatural’ because of the dichotomy between the Christian god and the still recognized local deities that could have caused unnecessary issues. I also added the domain of ‘objects’, i.e., human-made artifacts, since they represent common targets of the expression of quality distinctions.

Domain	Nouns Chosen/Used
Plants:	
<i>Akau</i> ‘tree’	<i>niu, mango, toa, pua, nonu</i>
	‘coconut’, ‘mango’, ‘ironwood’, ‘frangipani’, ‘Indian mulberry’
Animals:	
<i>Fangamanu</i> ‘mammal’	<i>puaka, kuli</i>
	‘pig’, ‘dog’
<i>Ika</i> ‘fish’	<i>anga, palu, manini, feke, paka</i>
	‘shark’, ‘snapper’, ‘surgeonfish’, ‘octopus’, ‘crab’
<i>Manupuna</i> ‘bird’	<i>sikotā, helekosi</i>
	‘kingfisher’, ‘frigatebird’
Humans:	<i>tangata, fefine, tamasi’i</i>
	‘man’, ‘woman’, ‘child’
Physical Environment:	<i>maka, tahi, hala, kolo, vao, ma’ala, mahina</i>
	‘rock’, ‘sea’, ‘road’, ‘village’, ‘bush’, ‘cultivated plot’, ‘moon’
Weather:	<i>’ea, uha, afā</i>
	‘weather’, ‘rain’, ‘typhoon’
Objects:	<i>fale, ta’ovala, hele, ike, fala, kumete</i>
	‘house’, ‘wearable mat’, ‘knife’, ‘mallet’, ‘mat’, ‘kava bowl’

Table 2: Domains and Nouns Chosen/Used

The nouns I selected within these domains were among the most salient from the results of free listing tasks I had already administered during my previous research (*ibid.*). The decision about the objects to include was based on my ethnographic knowledge. I randomized the nouns (N=33, in Table 2)

3 - By “Nature” with a capital letter I mean everything that exists, i.e., a worldview.

before administering the task and asked in Tongan the same question about each noun – *I will read a noun and you tell me how you would describe it* – to the participants (N=13) in individual sessions. I video-recorded the tasks and entered the data in Excel worksheets. The results of these tasks represent the emic data of cognitive and linguistic choices about quality distinctions used by participants to describe the nouns they were presented.

7. Emic Results after First Set of Analyses (Global Frequencies)

Each participant used on average 13 adjectives to describe each noun. The range of adjectives used by each individual is 173-444 with an average of 264,31. Once I eliminated adjectives repeated within each individual list, the range is 121-308 and the average is 194,46 with 8,08 adjectives used for each noun. The total of adjectives used by the participants is 3,436. Because of 908 repetitions within individuals, the new total is 2,528. Considering 1,384 repetitions across individuals, it is reduced to 1,144. After eliminating 145 (12,67%) *faka*- words, the total is 999.

Next, I removed 291 adjectives that were used only once, thus obtaining a total of 708. I left out 354 multi-word or phrases used as adjectives and the total came down to 354. I also eliminated lexemes used as adjectives but typically and often used as “nouns” (138) and “verbs” (49).⁴ The final total is 167 adjectives. 53 adjectives of this total are “new” adjectives, that is, they do not appear in the list obtained from Churchward’s dictionary. Lastly, I classified the adjectives as indicating primary or secondary quality distinctions. There are 46 (27,54%) adjectives expressing primary quality distinctions and they are used 619 times (41,15%). There are 121 (72,46%) adjectives expressing secondary quality distinctions and are used 885 times (58,85%).

Comparing these results with those of the etic classification, only 114 (167 minus 53) adjectives are used out of 435 available, that is, 26,20%. Another difference is the less frequent use of *faka*-adjectives. They are 145 and represent 12,67% of the ‘used’ total, while they were 725 representing 62,00% of the “available” total. The incidence of adjectives classified as indicating primary quality distinctions is higher in the used adjectives count than in the available count (27,54% vs 20,23%). These differences are more significant when considering the number of times the two types

4 - This was a long process in which I consulted with my Tongan assistant and many other Tongans. Typicality was determined when we agreed on a use being more common in their experience as Tongan speakers.

of adjectives were used: primary 619 times (41,16% vs 27,54%) and secondary 885 (58,84% vs 79,77%).

8. Emic Results after Second Set of Analyses (Saliency)

Performance on a free listing task is assumed to determine the salience of each remembered item versus all the others. That is, an item remembered first has more salience than one remembered later. Thus, from the results of the frequency analyses on the tasks one can determine which are the most cognitive salient members of the obtained lists.

This saliency can be determined for adjectives produced for each noun (e.g., *niu* ‘coconut’), for those produced for each domain (e.g., plants), and for those produced for all the nouns. Then, one ascertains how most salient adjectives cluster as expressing primary or secondary distinctions. Finally, further comparisons with the results of the etic classification can be made.

To exemplify the procedure used, I present the data about the noun *niu* ‘coconut’ and the plants domain. The adjectives used to express quality distinctions about *niu* ‘coconut’ are 127. The content of the individual lists was adjusted and frequencies were aggregated—sum of all individual saliency rankings.⁵ Thus, it was determined which adjectives used to express quality distinctions for *niu* ‘coconut’ are collectively remembered and mentioned more often.

After eliminating repetitions (-57), *faka*-adjectives (-2), phrases used as adjectives (-9), words typically used as nouns (-9) or verbs (-6), I obtained a total of 44 adjectives. Then, I separated them in those expressing primary quality distinctions (14 or 31,80%) and secondary quality distinctions (30 or 68,20%). Relevantly, in the top 12 ranked⁶ most salient adjectives, 5 adjectives (or 41,66%) express primary quality distinctions.

The adjectives used to express quality distinctions about the plants domain are 269. I applied the same procedure to this group by adjusting and aggregating the content of the lists obtained. Thus, I eliminated repetitions (-66), *faka*-adjectives (-5), phrases used as adjectives (-73), and those typically used as nouns (-38) or verbs (-14) and obtained a total of 73 adjectives. I clustered them in two groups expressing primary quality distinctions

5 - For the formulas used, see Bennardo (2009, p. 289). These formulas were developed independently of Smith (1993) and they turned out to be the same.

6 - After 12, the saliency of the members of the list drops.

(24 or 32,88%) or secondary quality distinctions (49 or 67,12%). In the top 12 ranked adjectives, 3 (or 25,00%) express primary quality distinctions.

8. 1. Available/Etic vs Used/Emic, Primary/Secondary Clustering, and Saliency

In Table 3, I summarize the results of the analyses on both the Tongan dictionary data (etic results) and on the free listing task data (emic results). The first difference (see line 1) is between the total adjectives available (435) and those used (114/20,76%). These latter are considerably less than those available. One needs not to be surprised by this result. In fact, it is likely that this is true for any language. In addition, the used adjective count refers to an activity, free listing, that certainly does not represent the whole repertoire of adjective use by the speakers involved. Nonetheless, this result is significant and it may indicate that linguistic use, as recorded by the free listing task, is focused on some circumscribed quality distinctions.

Another noteworthy result is the differential incidence of adjectives formed with the prefix *faka*- 'cause to' (see line 2) in all available adjectives (725/1,160 or 62,50%) and in all used adjectives (145/1,144 or 12,67%). I was not expecting such a dramatic difference between the two results. It is possible that the inherent metaphorical nature of such types of adjectives (see Section 5) may contribute to their being less frequent in use. In fact, metaphors, while extensively used in cognition and in the construction of knowledge (Lakoff, 1987), entail a more complex cognitive processing than a direct attribution of a quality characteristic (already cognitively available) to something in the world. Thus, the lower incidence of use finds some plausible explanation.

		Etic Results	Emic Results
1	Number of Adjectives	435	114/26,20%
2	Incidence of Adjectives with Prefix <i>faka</i> - 'cause to'	725/62,50%	145/12,567%
3	<i>Niu</i> 'coconut' Primary Quality Distinctions Used		13/ 31,80%
4	Plants Primary Quality Distinctions Used		24/ 32,88%
5	All Primary Quality Distinctions Used	88/ 20,23%	46/ 27,54%
6	All Primary Quality Distinctions 'Times' Used		619/ 41,16%
7	<i>Niu</i> 'coconut' Top 12 Salient Primary		5/12 or 41,66%
8	Plants Top 12 Salient Primary		3/12 or 25,00%
9	All Top 12 Salient Primary		5/12 or 41,66%

Table 3: Frequency of Use, Primary/Secondary Clustering, and Saliency (comparison between all adjectives, those used for plants, and for *niu* 'coconut')

The results presented in lines 3-6, deserve close attention. Within the etic pathway, the incidence of adjectives indexing primary quality distinctions is 20,23% (line 5). The results about the same adjectives within the emic pathway are all significantly higher. In fact, they are 31,80% (+11,57%) for those used to describe *niu* ‘coconut’ (line 3); they are 32,88% (+12,65%) for those used to describe the plants domain (line 4); and they are 27,54% (+7,31%) for all the adjectives used to describe the nouns in the free listing tasks (line 5). In addition, these results become more striking once one considers not the number of adjectives used, but the number of times adjectives indexing primary quality distinctions are used during the free listing tasks (line 6). The number is 619/1,504, that is, 41,16% (+20,92%) or more than double the etic incidence observed.

Another relevant result is the one regarding the incidence of adjectives expressing primary quality distinctions within the top salient adjectives. The result for *niu* ‘coconut’ is 5/12 or 41,66% (line 7). This represents an increase from the emic result (27,54%) of +14,12% or 70,00% more and a +21,43% or more than double from the etic result (20,23%). The result for the plants domain is 3/12 or 25,00% (line 8) and it represents an increase of +4,77% from the etic result (20,23%). Finally, the result for all the adjectives is 5/12 or 41,66% (line 9) and it represents the same increase as for *niu* ‘coconut’.

For all the emic data presented there is a significant increase of incidence of adjectives addressing primary quality distinctions when compared to the frequency analysis within the etic pathway. The increase from the average of 20,23% for etic adjectives ranges from +4,77% for the presence of primary adjectives in the most salient 12 emic adjectives for plants (line 8) to +21,43% for the total times emic adjectives were used (line 6).⁷

		Etic Results	Emic Results
1	All Primary Quality Distinctions Available/Used	88/ <u>20,23%*</u>	46/ <u>27,54%</u>
2	All Primary Quality Distinctions ‘Times’ Used		619/ <u>41,16%</u>
3	All Top 12 Salient Primary		5/12 or <u>41,66%</u>
4a	Plants Primary Quality Distinctions Used		24/ <u>32,88%*</u>
4b	Plants Top 12 Salient Primary		3/12 or <u>25,00%*</u>
5a	Animals Primary Quality Distinctions Used		57/ <u>29,84%*</u>

7 - See also Table 3, line 7 and 9 for the same result.

5b	Animals Top 12 Salient Primary		4/12 or 33,33%*
6a	Humans Primary Quality Distinctions Used		15/ 16,50%*
6b	Humans Top 12 Salient Primary		4/12 or 33,33%*
7a	Phys. Env. Primary Quality Distinctions Used		53/ 39,26%
7b	Phys Env. Top 12 Salient Primary		9/12 or 75,00%*
8a	Weather Primary Quality Distinctions Used		9/ 21,43%*
8b	Weather Top 12 Salient Primary		2/12 or 16,67%*
9a	Objects Primary Quality Distinctions Used		78/ 55,32%
9b	Objects Top 12 Salient Primary		6/12 or 50,00%

Table 4: Results of Primary Clustering and Saliency for Each Domain⁸

When looking at the data for each domain of knowledge investigated, results emerge (see Table 4) that deserve some discussion. The incidence of primary quality distinction uses ranges from 16,50% for humans (line 6a) to 55,32% for objects (line 9a). Overall, primary quality distinctions were used 236 times (35,07%) and secondary quality distinctions 437 times. The incidence of primary distinctions within the top 12 salient adjectives ranges from 16,67% for weather (line 8b) to 75,00% for physical environment (line 7b).

Quality distinctions about humans are expressed more frequently than in other groups as secondary quality distinctions or in relationship to ego. In contrast, objects are linguistically addressed in a higher frequency in reference to their inherent characteristics or primary quality distinctions. This finding dovetails with the well documented avoidance to address internal state of mind of other humans in Polynesia (see Duranti, 1994, for Samoa; Bennardo, 2009, p. 285, for Tonga; Wassmann *et al.*, 2013, for the Pacific). While my current finding refers to primary quality distinctions of humans and not directly about state of mind, I conceive of these two cultural tendencies to be related. In other words, quality distinctions about humans are established in relationship to ego and not by addressing necessary characteristics of other-than-ego (humans, in this case) whose existence may not be the case or worse, might bring some unwanted consequences.

Focusing on the results of the incidence of primary distinctions within the top 12 salient adjectives, it is the weather that is addressed with the lowest frequency (16,67%) (Table 4, line 8b) and the physical environment with

8 - The content of lines 1-3 in this table is repeated from the content of lines 5, 6, and 8 in Table 3.

the highest (line 7b) (75,00%). Results from an agent/patient role analysis and a metaphor analysis I have recently conducted on some Tongan texts of interviews (Bennardo, 2019, p. 44-48) clarify this finding. The former analysis resulted in the weather being conceived and talked about more often in the ‘agent’ than in the ‘patient’ role, while the latter showed how the weather is typically rendered in metaphors as an animate being, commonly a human. It is likely, then, that conceiving the weather as an agent and a human being activates similar conceptual and linguistic strategies as the ones suggested for humans.

It is also worth pointing out the number of times the two types of distinctions were used. Primary quality distinctions were used 236 times (35,07%) and secondary ones were used 437 times (Table 4, sum of lines 4b-9b). This frequency is almost double (1,73 times) the one for the same type of distinctions in the etic data (35,07% vs 20,23%). Thus, a significant greater focus on inherent characteristics or primary quality distinctions of other-than-ego emerged.

The high frequency (75,00%) of primary distinctions used to address the physical environment within the 12 most salient adjectives resembles the similarly high one about objects (50,00%, Table 4, line 9b). It appears that the focus on inherent characteristics of ‘things’ in these two domains is uncontroversial. This is not logically supposed to be so. There is no necessary reason why such a focus needs to be in place. After all, the quality distinctions of the ‘things’ in these two domains could very well be obtained in relationship to ego, thus, expressing secondary quality distinctions. I suggest that such a result is due to the generating role (both conceptually and linguistically) that the foundational cultural model of radiality plays in Tongan cognition.

I consider the results presented as supporting evidence about Tongans preferentially focusing on primary quality distinctions when they access memory to linguistically address and express quality distinctions of things/objects. Thus, they show a keen interest on their intrinsic characteristics, that is, on other-than-ego. They consequently focus less on quality distinctions augmented as a relationship between ego and things/objects. In other words, they appear to actively use the foundational cultural model of ‘radiality’. Such a preference dovetails with what happens in other domains of Tongan knowledge wherein the active participation of ‘radiality’ as a foundational cultural model was demonstrated (Bennardo, 2009).

9. Conclusion

After investigating a number of Tongan ontological domains, I reached the conclusion that a foundational cultural model I named 'radiality' is participating in the constructions of molar cultural models characterizing those domains (Bennardo, 2009).

In order to broaden my understanding of Tongan ontology, I investigated the domain of 'quality', that is, the cognitive representation and the linguistic expression of quality distinctions. I hypothesized that radiality would be found participating to the construction of this domain as well. Quality distinctions are linguistically expressed by the use of adjectives (about things/objects) and adverbs (about events). I focused only on adjectives.

My research was conducted along two methodological pathways: *etic*, in which available dictionary defined adjectives were classified, and *emic*, in which adjectives used to describe things/objects in response to free listing tasks were classified. The assumption was that the dictionary adjectives are the ones available to Tongan speakers, while the adjectives used in the free listing tasks are the ones indexing cognitive choices generating linguistic uses.

The most insightful classification of the adjectives used is the one distinguishing between adjectives addressing primary or secondary quality distinctions of things/objects. In fact, a focus on the things/objects, i.e., focus on other-than-ego, determines a greater incidence of use of adjectives expressing primary quality distinctions and is indicative of the use of radiality in the construction of the 'quality' domain.

The results introduced have provided some preliminary support to my hypothesis that cognitive representation and linguistic expression of quality distinctions is affected by the preference for radiality. In fact, in the *emic* data presented, there is a significant increase of incidence of adjectives addressing primary quality distinctions when compared to the data obtained by the *etic* pathway. This is exactly what was expected, thus, this fact is taken to stand as a significant support to the hypothesis.

References

- Aarts Jan M. G., 1976, "Adjective-Noun Combinations: A Model for their Semantic Interpretation", PhD Dissertation, Radboud University, Nijmegen, The Netherlands.

- Beller Sieghard, Bender Andrea, Chrisomalis Stephen, Jordan Fiona M., Overmann Karenleigh A., and Saxe Geoffrey B., 2018, "The Cultural Challenge in Mathematical Cognition", *Journal of Numerical Cognition*, no 4, p. 448-463.
- Bender Andrea, and Beller Sieghard, 2006a, "'Fanciful' or Genuine? Bases and High Numerals in Polynesian Number Systems", *Journal of the Polynesian Society*, no 115, p. 7-46.
- 2006b, "Numeral Classifiers and Counting Systems in Polynesian and Micronesian Languages: Common Roots and Cultural Adaptations", *Oceanic Linguistics*, no 45, p. 380-403.
- 2007, "Counting in Tongan: The Traditional Number Systems and their Cognitive Implications", *Journal of Cognition and Culture*, no 7, p. 213-239.
- Bennardo Giovanni, 2000, "Language and Space in Tonga: The Front of the House is Where the Chief Sits!", *Anthropological Linguistics*, no 42 (4), p. 499-544.
- 2009, *Language, Space, and Social Relationships: A Foundational Cultural Model in Polynesia*, Cambridge, Cambridge University Press.
- 2018, "Cultural Models Theory", *Anthropology News*. <http://www.anthropology-news.org/index.php/2018/07/17/cultural-models-theory/>
- 2019, "Cultural Models of Nature in Tonga (Polynesia)", in Giovanni Bennardo, *Cultural Models of Nature: Primary Food Producers and Climate Change*, London, Routledge, p. 38-65.
- Bennardo Giovanni and De Munck Victor, 2014, *Cultural Models: Genesis, Methods, and Experiences*, Oxford, Oxford University Press.
- Broschart Jürgen, 1997, "Why Tongan Does it Differently: Categorical Distinctions in a Language without Nouns and Verbs", *Linguistic Typology*, no 1 (2), p. 123-166.
- Chrisomalis Stephen, 2010, *Numerical Notation: A Comparative History*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Churchward C. Maxwell, 1959, *Tongan-English Dictionary*, Nuku'alofa, Tonga, Government Printing Department.
- D'Andrade G. Roy, 1995, *The Development of Cognitive Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press.
- De Munck C. Victor and Bennardo Giovanni, 2019, "Disciplining Culture: A Sociocognitive Approach", *Current Anthropology*, no 60 (2), p. 174-193.
- Dixon M. W. Robert, 2004, *Adjectives Classes: A Cross-Linguistic Typology*, Oxford, Oxford University Press.
- Duranti Alessandro 1994, *From Grammar to Politics: Linguistic Anthropology in a Western Samoan Village*, Los Angeles, University of California Press.

- Frawley William, 1992, *Linguistic Semantics*, Hillsdale N. J., Erlbaum.
- Goodenough H. Ward, 1957, *Cultural Anthropology and Linguistics, Georgetown University Monograph Series on Languages and Linguistics*, no 9, Washington, D. C., Georgetown University Press, p. 167-173.
- Hetzron Robert, 1978, "On the Relative Order of Adjectives", in Seiler H. J. (ed.), *Language Universals*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, p. 165-184.
- Johnson-Laird N. Philip, 1999, "Mental Models", in Wilson R. A. and Keil F. C. (eds.), *The MIT Encyclopedia of the Cognitive Sciences*, Cambridge, MA, The MIT Press, p. 525-527.
- Minsky Marvin, 1975, "A Framework for Representing Knowledge", in Winston P. H. (ed.) *The Psychology of Computer Vision*, New York, McGraw-Hill Book Company, p. 311-377.
- Nolan Lawrence, 2011, *Primary and Secondary Qualities: The Historical and Ongoing Debate*, Oxford, Oxford University Press.
- Raskin Victor and Nirenburg Sergei, 1998, "An Applied Ontological Semantic Micro-Theory of Adjective Meaning for Natural Language Processing", *Machine Translation*, no 13, p. 135-227.
- Smith J. Jerome, 1993, "Using ANTHROPAC 3.5 and a Spreadsheet to Compute a Free List Salience Index", *Cultural Anthropology Methods*, no 5 (3), p. 1-3.
- Strauss Claudia and Quinn Naomi, 1997, *A Cognitive Theory of Cultural Meaning*, Cambridge, CUP.
- van Lier Eva, 2016, "Lexical flexibility in Oceanic languages", *Linguistic Typology*, 20 (2), 197-232.
- Völkel Svenja, 2017, "Word Classes and the Scope of Lexical Flexibility in Tongan", *Studies in Language* 41, 2: 445-495.
- Wassmann Jürg, Trauble Birgit, and Funke Joachim (eds.), 2013, *Theory of Mind in the Pacific: Reasoning Across Cultures*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter.
- Westerhoff Jan, 2005, *Ontological Categories: Their Nature and Significance*, Oxford, Clarendon Press.

Chapitre IV

Nauruan *ka-* and causative pathways in Micronesian

Le morphème ka- en nauruan et les voies de dérivation causative en micronésien

Lev Blumenfeld

Carleton University (Canada)

Abstract

A survey of Micronesian languages demonstrates two kinds of use of the causative affix: canonical use that increases valence of the base verbs by adding a causer/agent participant, present in all Micronesian languages, and non-canonical uses that derive various kinds of active verbs without increasing valence, present in a subset of languages. In Nauruan, the two types of uses are handled by different, but diachronically related morphemes. The paper proposes a diachronic scenario that derives non-canonical from canonical use *via* a nominalization step: a causative verb undergoes nominalization, followed by verbalization ($V \rightarrow N \rightarrow V$), and then followed by telescoping of these steps into one and concomitant reanalysis of the causative morpheme as deriving active verbs without changing valence. Syntactic and lexical evidence from Nauruan supports this scenario.

Keywords

Nauruan, Micronesian, causative.

Résumé

Une enquête portant sur les langues micronésiennes démontre deux types d'usage des affixes causatifs : un emploi canonique, présent dans toutes les langues micronésiennes, visant à augmenter la valence de base de certains verbes en ajoutant un participant agent/causateur ; et un emploi non-canonique, présent dans un échantillon de langues, permettant de dériver différents types de verbes d'action sans cependant en augmenter la valence. En nauruan, ces deux types d'emplois sont encodés par des morphèmes différents mais cependant reliés diachroniquement. Cet article propose un scénario diachronique dérivant l'emploi non-canonique depuis l'emploi canonique via une étape de nominalisation : un verbe causatif ayant subi une nominalisation connaît ensuite une verbalisation ($V \rightarrow N \rightarrow V$) avant de procéder à un télescopage de ces étapes en une et simultanée ré-analyse du morphème causatif comme permettant la dérivation de verbes actifs sans en changer la valence. Des preuves syntaxiques et lexicales en nauruan permettent de défendre ce scénario.

Mots-clés

Nauruan, micronésien, causatif.

1. Introduction

Causative affixes are prototypically used to increase valency of a verb by adding a causer participant. They are well-studied in this context (e.g. Comrie and Polinsky, 1993; Song, 1996; Dixon, 2000 among others). However,

as noted by e.g. Kulikov (1993) and Kittila (2009), causative morphemes also display a number of non-canonical uses, which share some but not all properties with their canonical use. In particular, causatives may introduce agents without increasing valence, and may even reduce valence in some cases (Kittila, 2013). Kittila speculates that these non-canonical uses are diachronically secondary.

In this paper, both canonical and non-canonical uses are examined in the context of Nauruan and, more broadly, Micronesian data. The specifics of non-canonical causative uses are remarkably common across these languages, and distinct from what has been noted on non-canonical causatives by Kulikov and Kittila. I suggest a specific diachronic pathway by which these uses of the causative may develop. In sum, the scenario takes the form of a so-called *Duke-of-York* derivation, of the form $A \rightarrow B \rightarrow A$. Specifically, I will argue that the non-canonical uses of the causative result from first nominalizing a causative verb, and then deriving a verb from that nominalization. The $V \rightarrow N \rightarrow V$ pathway is then telescoped into a verbal derivation that does not preserve valence of the original verb. This scenario has been observed outside of Oceanic as a pathway for the grammaticalization of antipassives and causatives, e.g. in Sino-Tibetan (Guillaume 2015).

Before turning to Nauruan, I will begin below by discussing the reflexes of Proto-Micronesian (PMc) *ka- in a variety of Micronesian languages, where it shows up commonly, but not exclusively, in the role of causative. I will suggest that Micronesian languages fall into two types: one, more conservative, where the reflex of *ka- is used exclusively as a valence-increasing causative morpheme, and a more innovative type where it is also used to derive active verbs without increasing valence. Turning to the Nauruan facts, I will suggest that these two uses are handled by two different, but related, Nauruan morphemes. I will then turn to speculating about the diachronic pathways that resulted in the observed situation.

2. Causative in Micronesian

Across Micronesian languages, the reflexes of PMc *ka- (Bender *et al.*, 2003) appear in both canonical, valence-increasing uses, and other non-canonical uses. Within each category, there are several subtypes, as summarized in (1) below. Canonical causatives produce change-of-state verbs from stative verbs (COS), and causative transitives from intransitives (TR-CAUS). The latter class may display further subtypes, which are not distinguished here,

between causatives derived from unaccusative and agentive intransitives, or “agent-related” vs. “causer-related” causation.

Non-canonical causatives are grouped here in three main classes. First, there are uses that might be called “causer quality” (CAUS-QU), namely, intransitive verbs derived from statives with the meaning of ‘possess the qualities that cause the state’. Second, there are agentivizing uses derived from states (ST-TO-ACT) and denoting an activity associated with the state, the particulars depending on the lexical semantics of the verbs (cf. Kittila, 2009, on agentivizing uses of causative morphemes in other languages such as Finnish). Finally, the same morphemes can be used to derive active verbs from other active verbs, sometimes with idiosyncratic meaning changes (ACT-TO-ACT).

(1)	Functions of the causative morpheme in Micronesian
	a. Adds causer argument (valence increase)
	COS: Stative or adjective to causative change of state
	TR-CAUS: Active to causative transitive
	b. Derives intransitives (no valence increase)
	CAUS-QU: Stative to causer quality
	ST-TO-ACT: Stative to activity associated with state
	ACT-TO-ACT: Activity to activity

Micronesian languages appear to fall into two subtypes: those that allow only valence-increasing, canonical uses of the causative (1a), call it the Kiribati type, and those that show both canonical and other uses of the morpheme (1a) and (1b), call it the Marshallese type. This is summarized in the following table, which lists the languages examined below: Kiribati, Kosraean, Pohnpeian, Woleaian, and Marshallese.

	COS	TR-CAUS	CAUS-QU	ST-TO-ACT	ACT-TO-ACT	
Kir	✓	✓				Kiribati type
Ksr	✓	✓				
Pohn	✓	✓				
Wol	✓	✓				
Mrs	✓	✓	✓	✓	✓	Marshallese type
Mok	✓	✓	✓	✓	(✓)	

Table 1. Two causativization patterns in Micronesian languages

In the remainder of this section, the claims of this table are supported by data from published grammars and dictionaries.¹

In Kiribati, “[t]he prefix *ka-* [...] is perhaps the most productive [...] This process is quite universal and can be used to transitive almost any intransitive verb in an analogous way.” (Groves *et al.*, 1985, p. 88-89). The same morpheme can also be used with most adjectives. The valence-increasing uses of *ka-* are shown in (2) and (3); the morpheme does not appear to have other uses.²

(2)	COS	<i>uraura</i>	‘red’	<i>kaurauraa</i>	‘to make red’
		<i>kukurei</i>	‘happy’	<i>kakukureia</i>	‘to make happy’
		<i>anaanau</i>	‘long’	<i>kaanaanaua</i>	‘lengthen’
		<i>un</i>	‘angry’	<i>kauna</i>	‘make angry’
(3)	TR-CAUS	<i>nako</i>	‘go’	<i>kanakoa</i>	‘send away’
		<i>wene</i>	‘lie down’	<i>kawenea</i>	‘lay down’
		<i>am’arake</i>	‘eat’	<i>kaam’arakea</i>	‘feed’
		<i>buti</i>	‘progress’	<i>kabuta</i>	‘propel’

In Kosraean, the causative prefix *ahk-* (<PMc *fa-ka in Bender *et al.*, 2003) is also used to derive causative change-of-state verbs from states (4), and transitive causatives from active intransitives (5) (Lee, 1975, p. 187 and ff.). It is used together with the transitive marker *-ye*.

(4)	COS	<i>rangrang</i>	‘yellow’	<i>ahkrangrangye</i>	‘make yellow(er)’
		<i>fasrfasr</i>	‘white’	<i>ahkfasrfasrye</i>	‘make white’
		<i>fohkfohk</i>	‘dirty’	<i>ahkfohkfohkye</i>	‘make dirty’
(5)	TR-CAUS	<i>osak</i>	‘limp’	<i>ahkosakye</i>	‘cause to limp’
		<i>mutul</i>	‘sleep’	<i>ahkmutulye</i>	‘put to sleep’
		<i>nihm</i>	‘drink’	<i>ahkmihmnihmye</i>	‘cause/force to drink’
		<i>marasong</i>	‘marathon’	<i>ahkmarasongya</i>	‘make to run a marathon’
		<i>mongo</i>	‘food’	<i>ahkmongoye</i>	‘give food, fertilize’
		<i>lap</i>	‘paint’	<i>ahklapye</i>	‘have smb. paint’

1 - The data are presented with the caveat that relying on English glosses to classify these verbs into the suggested subtypes can be risky; where possible, the grammar’s own statements are given in support.

2 - Verbs with *ka-* are given in their citation form, which for transitive verbs includes the 3sg object suffix *-a* (see Groves *et al.*, 1985, p. 85).

A similar pattern is observed in Pohnpeian (Rehg, 1981, p. 215 and ff.) (not all items were glossed in the source). Again, the prefix is used together with transitivity suffixes *-a* and *-ih*.³

(6)	COS	<i>luwak</i>	'be jealous'	<i>kaluwaka</i>	'cause to be jealous'
		<i>ketiket</i>	'be numb'	<i>kaketiket(ih)</i>	
		<i>mer</i>	'be rusty'	<i>kamer(e)</i>	
		<i>tikitik</i>	'be small'	<i>katikitik(ih)</i>	
		<i>mwotomwot</i>	'be short'	<i>kamwotomwotih</i>	
		<i>pweipwei</i>	'be stupid'	<i>kapweipwei</i>	
		<i>dir</i>	'be filled'	<i>kadirih</i>	
(7)	TR-CAUS	<i>mwenge</i>	'eat'	<i>kamwenge</i>	'cause to eat'
		<i>liso</i>	'nod'	<i>kalisoi</i>	
		<i>weid</i>	'walk'	<i>kaweid</i>	'cause to walk, lead'
		<i>ned</i>	'smell'	<i>kanedih</i>	
		<i>reid</i>	'stain'	<i>kareidih</i>	

Likewise in Woleaian (Sohn, 1975, p. 123 and ff., 134 and ff.), the two uses of the reflex of this morpheme are well-supported. In some cases the prefixation is accompanied by reduplication.

(8)	COS	<i>mmwel</i>	'be good'	<i>gammwel</i>	'to take care of'
		<i>peo</i>	'be even'	<i>kapeo</i>	'to measure'
		<i>mwash</i>	'to be held'	<i>kemwash</i>	'to hold'
		<i>pou</i>	'to be dumped'	<i>gapoupou</i>	'to spill'
		<i>tar</i>	'to be destroyed'	<i>gatettar</i>	'to rip'
		<i>ssoong</i>	'to be angry'	<i>gassoong</i>	'to tease'
		<i>metaf</i>	'be clear'	<i>gemetafa</i>	'explain it'
		<i>ker</i>	'be happy'	<i>gaker</i>	'make happy'
		<i>ssit</i>	'be hard'	<i>gassit</i>	'make hard'

3 - In Pohnpeian, *ka*-marked forms can also occur without the transitive marker, in which case they have a passive meaning; see details in Rehg, 1981, p. 215-216.

(9)	TR-CAUS	<i>skuul</i>	'study'	<i>gaskuul</i>	'teach'
		<i>mmwe</i>	'sleep well'	<i>gammw</i>	'make sleep well'
		<i>mmat</i>	'wake'	<i>gemmat</i>	'wake up'
		<i>cheiu</i>	'be carried on back'	<i>gacheiu</i>	'carry on back'
		<i>shewar</i>	'move'	<i>gachewar</i>	'carry'
		<i>masiur</i>	'sleep'	<i>gemmasiur</i>	'make sleep'

Together, these four languages display a clear pattern of productive use of the causative morpheme to increase the valence of the base verb. Turning now to Marshallese, we see a broader use of the cognate morpheme (data below are from Bender et al., 2016, p. 157 and ff., 306 and ff.). First, like the other languages, Marshallese also displays the valence-increasing uses, sometimes accompanied by other suffixes, similar to other languages above.

(10)	COS	<i>dipen</i>	'be strong'	<i>kadipen</i>	'strengthen s.'
		<i>dujejjet</i>	'be full'	<i>kadujejjete</i>	'fill s.'
		<i>kut</i>	'be crowded'	<i>køkuti</i>	'make s. crowded'
(11)	TR-CAUS	<i>eañ</i>	'urinate'	<i>keañ</i>	'help s. urinate'
		<i>ebeb</i>	'shiver'	<i>kaebebe</i>	'make s. shiver'
		<i>dibuk</i>	'penetrate'	<i>kadibuki</i>	'make s. penetrate'
		<i>bukwelōlō</i>	'kneel'	<i>kabukwelōlōūk</i> 'make s. kneel'	

Additionally, Bender *et al.* (2016, p. 306) demonstrates non-valence-increasing uses in “derivations in which there are no syntactic consequences, and only the semantic features of the source verb are changed” in verbs derived by *ka-* (~ *kō-*, *ke-*, *kə-*). These uses can be grouped, to the extent possible from the glosses provided, as deriving causer qualities from statives, as in the following examples. Once again, often the addition of *ka-* is accompanied by other morphology, not systematically classified here.

(12)	CAUS-QU	<i>kūtōtō</i>	'be angry'	<i>kakūtōtō</i>	'be anger-provoking'
		<i>ṃakoko</i>	'be unwilling'	<i>kōṃakoko</i>	'be bothersome'
		<i>mijak</i>	'be afraid'	<i>kaamijak</i>	'be scary'
		<i>bwilōñ</i>	'be surprised'	<i>kabwilōñlōñ</i>	'be surprising'
		<i>jīm we</i>	'be straight'	<i>kajjīm we</i>	'be strict'

The following examples show derivations of activities from states, but the activities are unlike causatives in examples such as those in (11): the morpheme does not contribute a causer participant.

(13)	ST-TO-ACT	<i>iur</i>	'be fast'	<i>kaiur</i>	'hurry'
		<i>mminene</i>	'be experienced'	<i>kamminenen</i>	'practice'
		<i>būrōrō</i>	'be red'	<i>kabūrōrō</i>	'wear lipstick'
		<i>jerɔ</i>	'be a good shot'	<i>kōjjerɔrɔr</i>	'have shooting contest'

Finally, activities can be derived from other activities, with more idiosyncratic semantic contributions.

(14)	ACT-TO-ACT	<i>tilekek</i>	'hide'	<i>kattilekek</i>	'play hide and seek'
		<i>util</i>	'be agile'	<i>kɔutiltil</i>	'have acrobatic contest'
		<i>ttōr</i>	'run'	<i>kattōr</i>	'drive'
		<i>bwebwenato</i>	'talk'	<i>kabwebwenato</i>	'make conversation'
		<i>batur</i>	'crave fish'	<i>kōbbaturtur</i>	'refrain from fish'

A similar variety of uses is observed in Mokilese (Harrison, 1976, p. 166 and ff.). Valence-increasing uses of the causative are once again well-documented. The prefix sometimes occurs in the shape *ko-*, *koa-*, or *ke-*, under conditions not specified in the source.

(15)	COS	<i>loau</i>	'cooked'	<i>kaloau</i>	'cook' (trans.)
		<i>loklok</i>	'bent'	<i>kaloklokihla</i>	'bend' (trans.)
		<i>inen</i>	'straight'	<i>kainene</i>	'to straighten'
		<i>mwakelkel</i>	'clean'	<i>kamwakele</i>	'to clean' (trans.)
		<i>rar</i>	'split'	<i>karara</i>	'to split' (trans.)
(16)	TR-CAUS	<i>pijpij</i>	'urinate'	<i>kapijpiji</i>	'make someone urinate'
		<i>mwinge</i>	'eat'	<i>kamwinge</i>	'feed'
		<i>umwwuj</i>	'vomit'	<i>kaimwwuj</i>	'make someone vomit'
		<i>koaul</i>	'sing'	<i>kakoauli</i>	'make someone sing'
		<i>alu</i>	'walk'	<i>kahlua</i>	'to lead'
		<i>dihdi</i>	'suck the breast'	<i>kadihdi</i>	'breastfeed'
		<i>doadoahk</i>	'work'	<i>koadoahkoa</i>	'work on'

As in Marshallese, Mokilese also displays non-canonical uses of *ka-*, though the last type, where activities are derived from other activities, does not appear well-populated.

(17)	ST-TO-ACT	<i>diroapw</i>	'busy'	<i>kadiroapwoa</i>	'bother'
		<i>raj</i>	'equal'	<i>karaja</i>	'to compare'
		<i>pai</i>	'lucky'	<i>kapaia</i>	'to praise'
		<i>pwung</i>	'correct'	<i>kopwung</i>	'to judge'
(18)	ACT-TO-ACT	<i>rong</i>	'hear'	<i>koaronge</i>	'listen'

In Mokilese, a particularly common pattern is the “stative intransitive causative”, in Harrison’s terminology (1976): derivations that are here termed causer qualities. “This construction is particularly common with verbs that describe feelings and emotions” (*ibid.*, p. 171), though is not exclusive to this class.

(19)	CAUS-QU	<i>mijik</i>	'afraid'	<i>kamijik</i>	'frightening'
		<i>pwuriamwei</i>	'surprised'	<i>kapwuriamwei</i>	'surprising'
		<i>johsik</i>	'economical'	<i>kajohsik</i>	'thrifty'
		<i>koahk</i>	'tired'	<i>kakoahk</i>	'tiring'
		<i>uruhr</i>	'to laugh'	<i>kauruhr</i>	'funny'
		<i>injinjued</i>	'sad'	<i>kainjinjued</i>	'saddening'
		<i>peren</i>	'happy'	<i>kaperen</i>	'pleasing, funny'
		<i>sangaj</i>	'lonely'	<i>kasangaj</i>	'lonely, causing loneliness'
		<i>ok</i>	'burn'	<i>koahok</i>	'flammable'
		<i>pou</i>	'feel cold'	<i>kopou</i>	'cold'

In sum, the Kiribati type, with only valence-increasing uses of the morpheme, includes Kosraean, Pohnpeian, and Woleaian, while the Marshallese type also includes Mokilese.⁴

3. Causative in Nauruan

3.1. Contextualization

Nauruan is an understudied Micronesian language spoken in the Republic of Nauru, an isolated raised coral atoll in the Eastern Central Pacific, by a population

4 - Cf. Reh and Bender, 1990 on Marshallese-to-Mokilese influence.

of about 7 000 speakers, locally as well as in Australia and New Zealand. The language, while Micronesian, is divergent, and “aberrant” (Grace, 1990) both in the Austronesian family, as well as more locally in Micronesian, due to high rate of cognate replacement and radical sound changes, as detailed in Hughes, 2020.⁵ While the language is vibrantly used, it is undergoing rapid change due to disruption of the traditional lifestyle and extensive linguistic contact with Kiribati, German, English, and more recently Persian and Arabic.

The present work is based on published sources (Kayser, 1993[1936]; Hough, 1974; Nathan, 1973a,b; Jacob *et al.*, 1996; Johnson 2002; Hughes 2020), and original fieldwork on location (2015 and ff.), including a collaborative lexicographic project with the Nauruan community on completing the Nauruan Dictionary, based on Jacob *et al.* (1996). The data comes from English-mediated elicitation with native speaker consultants guided by the lexical entries in Jacob *et al.* (1996), and the written source of Detudamo (1930).⁶ The data are presented in the dictionary orthography, which, although neither very systematic nor very phonetically transparent, suffices in the discussion of morphology.

3. 2. *ō-* and *ka-* causatives

Unlike all other languages examined above, Nauruan has two morphemes described as causative: the prefixes *ō-* and *ka-*. Their responsibilities are divided between canonical, valence-increasing causatives handled by *ō-* and the non-canonical uses handled by *ka-*. Thus, Nauruan is in a sense both a Kiribati-type language and a Marshallese-type language, depending on which morpheme is being examined, as illustrated in the following table.

	COS	TR-CAUS	CAUS-QU	ST-TO-ACT	ACT-TO-ACT
Kir-type	✓	✓			
Mrs-type	✓	✓	✓	✓	✓
Nauruan	<i>ō-</i>		<i>ka-</i>		
	add causer		intransitive		

Table 2. Typology of *ka-* functions in Micronesian

5 - On the diachronic connections of Nauruan, see Nathan, 1973b; Marck, 1994; Jackson, 1984 or Hughes, 2020.
6 - A significant shortcoming of the data quality is the lack of spontaneous speech or conversation in the materials available to me.

The valence-increasing behavior of *ō-* is illustrated in the following examples (20), where adjectives with the prefix *ō-* express change of state.

(20)	COS	<i>roe</i>	'heavy, sad'	<i>ō-roe</i>	'make sad'
		<i>bōg</i>	'flat'	<i>ō-bōg</i>	'make flat'
		<i>eow</i>	'calm'	<i>ō-eow</i>	'make calm'
		<i>dereder</i>	'clean'	<i>ō-dereder</i>	'cause to be clean'
		<i>babareow</i>	'well-known'	<i>ō-babareow</i>	'publicize'
		<i>baō</i>	'open'	<i>ō-baō</i>	'separate, cleave'
		<i>būrūbūr</i>	'white'	<i>ō-būrūbūr</i>	'whiten'
		<i>dabūk</i>	'beautiful'	<i>ō-dabūk</i>	'decorate'
		<i>ebak</i>	'many'	<i>ō-ebak</i>	'increase, boost'
		<i>eibibōki</i>	'happy'	<i>ō-eibibōki</i>	'gladden, cheer'

Likewise, in a number of intransitive verbs, both unaccusative and active, *ō-* adds a causer argument.

(21)	TR-CAUS	<i>ake</i>	'fight'	<i>ō-ake</i>	'incite, provoke'
		<i>denigae</i>	'fail, lose'	<i>ō-denigae</i>	'defeat, overcome'
		<i>eōñ</i>	'cry, weep'	<i>ō-eōñ</i>	'ring, play'
		<i>erū</i>	'catch'	<i>ō-erū</i>	'conceal'
		<i>rig</i>	'begin, originate'	<i>ō-rig</i>	'yield, produce'
		<i>rida</i>	'awake, arise'	<i>ō-rida</i>	'awaken, arouse'
		<i>makur</i>	'work'	<i>ō-makur</i>	'reap; cause to work'

In contrast, *ka-* (*k-* before vowels) fulfills the non-canonical causative functions also encountered in the languages of the Marshallese type. The most productive use in Nauruan, as in Mokilese, is provided by the causer-quality derivations. They are glossed below in a nominal or adjectival way, but all of them can be used verbally, with some syntactic restrictions that are discussed below.

(22)	CAUS-QU	<i>(e)ibibōki</i>	‘happy’	<i>kibibōki</i>	‘cause of happiness’
		<i>baran</i>	‘jealous’	<i>kabaran</i>	‘source of jealousy’
		<i>erita</i>	‘surprise’	<i>kerita</i>	‘cause of surprise’
		<i>maga</i>	‘hurt, pain’	<i>kamaga</i>	‘cause of pain’
		<i>mamado</i>	‘insult’	<i>kamamado</i>	‘what causes insult’
		<i>miow</i>	‘fear’	<i>kamiow</i>	‘cause of fear’
		<i>ñij</i>	‘be bored’	<i>kañij</i>	‘cause of boredom’
		<i>roe</i>	‘be sad, heavy’	<i>karoe</i>	‘cause of sadness’
		<i>damadam</i>	‘riled, angry’	<i>kadamadam</i>	‘provocative, annoying’
		<i>maiūr</i>	‘ashamed’	<i>kamaiūr</i>	‘embarrassing’
		<i>derūga</i>	‘lie, prevaricate’	<i>kaderūga</i>	‘false, erroneous’
		<i>mwitōñ</i>	‘amaze, surprise’	<i>kamwitōñ</i>	‘surprising, amazing’

The other uses are also represented, though the ST-TO-ACT case, according to my data, does not appear very clearly represented.

(23)	ST-TO-ACT	<i>bebi</i>	‘light’	<i>kabebi</i>	‘urinate’
		<i>ñuruñure</i>	‘envious’	<i>kañuruñure</i>	‘fight, quarrel’
		<i>keiwin</i>	‘be a friend’	<i>kakeiwin</i>	‘make a friend’

In contrast, *ka-* occurs relatively frequently with active verbs, with the result glossed identically by the main verb, but described by my consultants as ‘to engage in the activity denoted by the main verb, be a V-er’.

(24)	ACT-TO-ACT	<i>buōg</i>	‘help’	<i>kabuōg</i>	‘help’
		<i>ōtar</i>	‘boil’	<i>kōtar</i>	‘boil’
		<i>wej</i>	‘build’	<i>keij</i>	‘build’
		<i>dereder</i>	‘clean’	<i>kadereder</i>	‘clean, be a cleaner’
		<i>maerer</i>	‘reconcile, conciliate’	<i>kamaerer</i>	‘pacify, appease’
		<i>mwat</i>	‘squeeze, clutch’	<i>kamwat</i>	‘wring, squeeze’
		<i>ōraijida</i>	‘throw upward’ ⁷	<i>karaijida</i>	‘fish by casting net’
		<i>ōrarō</i>	‘sharpen’	<i>kararō</i>	‘grind’

7 - In some cases, such as *ōraijida* ‘throw upward’, the base word may already contain what appears to be diachronically the prefix *ō-*, but is probably synchronically a fossilized part of the root. The fact that the *k-* form appears as *karaijida* rather than *kōraijida* is an artifact of the Dictionary orthography used here.

3.3. The syntax of *ō-* and *ka-* causatives

Superficially, there are some examples (25) where *ka-* appears to fulfill a function similar to that of *ō-*:

(25)	<i>raq</i>	'long'	<i>karaq</i>	'lengthen'
	<i>tsimor</i>	'alive, healthy'	<i>katsimor</i>	'save, rescue'
	<i>bōg</i>	'flat'	<i>kabōg</i>	'flatten'
	<i>ewedu</i>	'land, descend'	<i>kawedu</i>	'flow, pour down'

However, these words are not entirely identical to the corresponding *ō-* words in their syntax. In particular, I will discuss in more detail the following facts: first, that *ō-* words, as is typical of canonical causatives, are transitive, and second, that *ka-* does not produce transitives, and may produce nominals, not verbs. Transitivity in Nauruan can be determined by the ability to take pronominal object suffixes, and can be overtly marked by the transitive suffix *-(e)i*, often on an otherwise bound stem. Causatives with *ō-* either take object affixes directly, or are combined with the transitive suffix *-(e)i*.

(26)	a.	<i>āt</i>	'see'	<i>āt-uw</i>	'see-2SG.OBJ'
		<i>eredu</i>	'respect'	<i>eredu-w</i>	'respect-2SG.OBJ'
		<i>weiden-ei</i>	'marry'	<i>weiden-ei-uw</i>	'marry-2SG.OBJ'
		<i>dad-ei</i>	'touch'	<i>dad-ei-uw</i>	'touch-2SG.OBJ'
	b.	<i>ō-roe</i>	'make sad'	<i>ō-roe-uw</i>	'make sad-2SG.OBJ'
		<i>ō-raro-ei</i>	'burden'	<i>ō-raro-ei-uw</i>	'burden-2SG.OBJ'
		<i>ō-rida</i>	'awaken'	<i>ō-rida-euw</i>	'awaken-2SG.OBJ'

Contrast this with the behavior of *ka-* words. They can be verbal, as evidenced by the ability to take tense/aspect modifiers, e.g. their compatibility with progressive *oreita* and perfect *ogiten*. If they are verbs, however, they are not transitive: they cannot take pronominal objects. They may take complements, but the complements must be nonspecific, cannot be modified, and cannot be extracted or focused. In this way, words formed with *ka-* bear the hallmarks of semitransitives, with objects incorporated into the verbal complex (cf. Sugita, 1973; Hale, 1998; Margetts, 2008). These properties are illustrated below: the inability to take specific complements (27) and the prohibition on extraction (28). Note that the only way to question the object of a *ka-* word is with an *in situ* wh-word (28d).

(27)	a.	<i>*kadereder-uw</i> ‘clean you’, <i>*kamaga-euw</i> ‘cause you pain’							
	b.	<i>nan</i>	<i>abueō</i>	<i>aiket</i>	<i>obeni</i>	<i>a</i>	<i>nim</i>	<i>k-eij</i>	<i>ewak</i>
		will	take	one	year	I	MOD	<i>ka-build</i>	house
		‘It will take me a year to build a house’							
	c.	<i>a</i>	<i>nim</i>	<i>ka-bōg</i>	<i>(*bita)</i>	<i>epe</i>			
		I	will	<i>ka-flatten</i>	<i>(*DEF)</i>	stone			
		‘I will flatten (this) stone’							
	d.	<i>a</i>	<i>nim</i>	<i>k-eij</i>	<i>(*aeō)</i>	<i>ewak</i>			
		I	MOD	<i>ka-build</i>	<i>(*my)</i>	house			
		‘I will build my house’							
(28)	a.	<i>ken</i>	<i>ñea</i>	<i>wō</i>	<i>(*k-)eij?</i>				
		what	DEM	you	<i>(*ka-)build</i>				
		‘What are you building?’							
	b.	<i>ken</i>	<i>ñea</i>	<i>wō</i>	<i>(*k-)ereri?</i>				
		what	DEM	you	<i>(*ka-)teach</i>				
		‘What is it you teach/*learn?’							
	c.	<i>goda</i>	<i>ñea</i>	<i>ewak</i>	<i>wō</i>	<i>oreit</i>	<i>oeij/*k-eij</i>		
		tall	DEM	house	you	PROG	build/ <i>ka-build</i>		
		‘The house you are building is tall’							
	d.	<i>ka-dereder</i>	<i>ken?</i>						
		<i>ka-clean</i>	what						
		‘You clean what?’							

These restrictions do not hold of *ō-* words: they are able to take specific complements like other transitives. Furthermore, verbs derived by *ka-* can further be transitivized with *-(e)i*, in which case they obtain regular transitive behaviors, and may take “real” (i.e. specific) complements.

(29)	a.	<i>k-eritta-i-ō</i>		<i>ñaga</i>	<i>wō</i>	<i>ōūga</i>
		<i>ka-surprise-TRANS-1SG.OBJ</i>		when	you	said
		'You surprised me when you said that'				
	b.	<i>e-k-eritta-i-em</i>				
		NOM- <i>ka-surprise-TRANS-2SG</i>				
		'you being surprised by someone else'				
	c.	<i>a</i>	<i>nim</i>	<i>ka-bōg-ei</i>	<i>bita</i>	<i>epe</i>
		I	will	<i>ka-flatten-TRANS</i>	DEF	stone
		'I will flatten this stone'				

d.	<i>ken</i>	<i>ñea</i>	<i>wo</i>	<i>k-ereri-ei?</i>
	what	DEM	you	<i>ka-learn-TRANS</i>
	'What do you teach?'			
e.	<i>ken</i>	<i>ñea</i>	<i>wo</i>	<i>(*ka-)dereder/ka-dereder-ei?</i>
	what	DEM	you	<i>(*ka-)clean/ka-clean-TRANS</i>
	'What are you cleaning?'			

While generally Nauruan allows relatively free $N \leftrightarrow V$ zero derivation (see below), it is particularly well-represented in *ka-* words, which often turn up in syntactically nominal contexts, and may take the nominal prefix *e-*. Below are some examples from a collection of stories written down in the 1930s by Head Chief Detudamo. The words *ka-maga* 'pain-causing quality', *e-ka-roe* 'sadness-causing thing', are of the CAUS-QU type.

(30)	<i>ñabuna</i>	<i>rō</i>	<i>gorowoñ</i>	<i>atin</i>	<i>ean</i>	<i>an</i>	<i>ka-maga</i>	<i>murowa</i>	<i>epe</i>
	DEM	3PL	run	from	in	POSS	ka-pain	DEM	stone
	'and those who run from the pain caused the stones'								

(31)	<i>teñ</i>	<i>oegida</i>	<i>gain</i>	<i>amea</i>	<i>ñea</i>	<i>ogiten</i>	<i>iririñ</i>	<i>bita</i>	<i>e-ka-roe</i>	<i>ñea</i>	<i>ouwak</i>
	want	inflict	punishment	MASC	DEF	PF	do	DEF	NOM-ka-sad	DEF	big
	'want to inflict pain against those men who had done something causing great sadness'										

Below are some additional examples (32) where *ka-* words appear as nominals.

(32)	<i>ate</i>	'light'	<i>kate</i>	'firestarter'
	<i>baba</i>	'break'	<i>kababa</i>	'person who breaks things'
	<i>ereri</i>	'teach'	<i>kereri</i>	'school; learn'
	<i>jeji</i>	'eat'	<i>kijeji</i>	'person who feeds/who shouts'
	<i>pudu</i>	'fall, be born'	<i>kapudu</i>	'midwife; child delivery'
	<i>ake</i>	'fight'	<i>kake</i>	'collision'
	<i>baka</i>	'bad, wrong'	<i>kabaka</i>	'reviling, abuse'
	<i>bojarara</i>	'scented'	<i>kabojarara</i>	'scent'

Finally, I turn to the discussion of diachrony underlying these facts.

4. Diachronic scenario

4.1. The origins of the morphemes

The causative morpheme in Micronesian languages is a reflex of Proto Oceanic (POc) *pa[ka]-, PMc *ka- (Pawley, 1972, 1973; Ross, 1988; Bender *et al.*, 2003). According to Evans (2003, p. 250), the development is an idiosyncratic loss of *pa-:

*In Micronesian languages, reflexes of *ka- function as productive causative prefixes, a function which in other languages is associated with the reflexes of *pa- and *paka- [...] [P]re-Micronesian would have retained Proto Oceanic *paka- as a causative prefix. At a later stage an idiosyncratic innovation occurred and the initial syllable was lost from this form leaving *ka- as the causative prefix. It is most economical to posit the period of loss as pre-Micronesian because, as far as I know, Micronesian languages uniformly reflect *ka- but not *paka-.*

First, in languages that use the same morpheme for both canonical and non-canonical causative derivations, the latter are clearly innovations relative to the former. If non-canonical uses had been retentions, then Kiribati, Pohnpeian, and other Kiribati-type languages would be expected to show fossilized forms with *ka-* in other uses, but this seems not to be the case, and at least is not reported in grammars. Rather, these languages tend to show highly productive and regular valence-increasing causative *ka-* uses. If the non-valence-increasing uses were retentions, it would be puzzling why several languages independently lost the same sets of meanings without a trace. More generally, there is a consensus in the literature that prototypical causatives grammaticalize first (cf. Kittila, 2009, 2013), and that other uses are later innovations.

Second, the Nauruan facts suggest that the scenario described by the quote from Evans above is not entirely complete. Given the near-regular loss of initial *k in Nauruan (cf. Hughes, 2020), it appears plausible that Nauruan *ō-* < *ka- while Nauruan *ka-* < *fa-ka-. The idiosyncratic loss of *pa mentioned by Evans would have taken place in Nauruan after the secondary, non-canonical uses of the causative morphemes developed – a case where morphemes diverge phonologically after diverging semantically – but before the development of these secondary uses in other languages. The scenario that *fa-ka in fact survives in Micronesian is further supported by Kosraean, where the causative morpheme *ahk* appears to reflect *fa-ka rather than *ka (Bender *et al.*, 2003).

4. 2. The diachronic pathways

Let us take as a starting point a language with *ka-* in its canonical uses, i.e. a Kiribati-type language. A crucial property that enables the next step in the development is the relatively productive $V \leftrightarrow N$ zero derivation. This is the case in Nauruan, where the distinction between lexical categories is somewhat blurred by the free conversion between them. The $V \rightarrow N$ direction is particularly unrestricted: any verb can occur, sometimes with a nominal prefix, in syntactically nominal contexts.

Suppose a canonical causative undergoes $V \rightarrow N$ zero-derivation. What results is a nominal describing causer quality ('to cause pain' $\rightarrow$ 'causer of pain'). Causative combined with such a nominalization resembles a nominal version of the CAUS-QU use of the morpheme described for several languages above, including Nauruan. In turn, when this resulting nominal undergoes $N \rightarrow V$ derivation, it becomes an active verb with a meaning like 'act as a causer of pain', which is precisely the CAUS-QU type used verbally. After telescoping (folding of several intermediate steps into a single step), *ka-* can be reanalyzed as deriving active intransitives from statives, which still bear resemblance to causatives semantically, in that they denote qualities associated with causers, but depart from them syntactically. Further steps of extension result in the ST-TO-ACT type (deriving actives from statives more generally), and the ACT-TO-ACT type (where the affix is extended further to derive active verbs not just from statives but from other active verbs as well).

There are cross-linguistic parallels for this scenario. Similar derivational pathways involving antipassives, causatives, and nominalizations have been observed in West Greenlandic (Fortescue, 1996), Mande (Creissels, 2012), and Sino-Tibetan (Guillaume, 2014, 2015). Guillaume (2015, p. 22) describes the scenario of the two-stage process of the origin of causatives and detransitivizers: "First, the base verb is nominalized to a bare infinitive [...] This nominalization neutralizes the transitivity of the verb. Then a denominal verb is created from this bare infinitive with a transitivity value different from the base verb." Thus, the crucial component of the scenario is the voyage of the derivation along the Duke-of-York, back-and-forth path, $V \rightarrow N \rightarrow V$. The nominalization strips the verb of its inherent valence, so that when it returns to its verbal state, it fails to retain the original transitivity. This is evident in the transitivity differences between words that have undergone the derivation (the *ka-* words in Nauruan, which

are semitransitives—syntactic intransitives but semantic transitives; cf. Margetts, 2008), and words that have not (the *ō*- words in Nauruan, which are real transitives).

Further predictions follow from this proposal. First, if languages differ in the extent of non-causative *ka*- use, there is an implicational hierarchy between the three subtypes: ACT-TO-ACT should imply ST-TO-ACT, which in turn should imply CAUS-QU. This claim bears further investigation beyond grammatical descriptions of Micronesian languages, but the data reported above is at least compatible with it, in that CAUS-QU derivations appear the most productive and ubiquitous.

Second, the “intermediate stop” of the derivation at the nominal stage, apparent in Nauruan, should be evident in other languages too. This is supported in Woleaian, where the nominalizing prefix *ga*- or *ge*- “has the same shape as the causative prefix and may be related to it historically” (Sohn, 1975, p. 117).

(33)	<i>ffas</i>	‘laugh’	<i>geffas</i>	‘jokes’
	<i>bboa</i>	‘spoiled’	<i>gabboalag</i>	‘yeast’

Third, the semitransitive behaviour of *ka*- words should also be apparent beyond Nauruan. This is indeed the case in at least Marshallese, as reported by Bender *et al.* (2016, p. 254).

The proposal above should be taken with the usual caveats due to indirect access to Micronesian data outside of Nauruan. However, the picture that emerges from this discussion is relatively consistent: the core, canonical causative uses that add causer/agent arguments to verbs are extended in a particular way in several languages via an intermediate stage of nominalization. The proposals sketched above will require elaboration by looking beyond Micronesian at other Oceanic languages, in particular Polynesian where cognate morphemes display allied uses. Whether those other uses result from a similar pathway remains to be seen.

Acknowledgements

Thanks to my Nauruan consultants, colleagues and friends at USP-Nauru and the Nauruan Language Committee, the COOL 11 audience, and the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada.

References

- Bender Byron W., Alfred Capelle and Louise Pagotto, 2016, *Marshallese reference grammar*, PALI Language Texts, Micronesia, Honolulu, University of Hawai'i Press.
- Bender Byron W., Ward H. Goodenough, Frederick H. Jackson, Jeffrey C. Marck, Kenneth L. Rehg, Ho min Sohn, Stephen Trussel and Judith W. Wang, 2003, "Proto-Micronesian reconstructions—I", *Oceanic Linguistics*, vol. 42, no 1, p. 1-110.
- Comrie Bernard and Maria Polinsky (eds.), 1993, *Causatives and transitivity*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Creissels Denis, 2012, 2^e "The origin of antipassive markers in West Mande languages", in *45th Annual Meeting of the Societas Linguistica Europea*, Stockholm.
- Detudamo Timothy (ed.), ca. 1930, *The story of Nauru, told by Native Chiefs*. Ms., The Republic of Nauru.
- Dixon Robert M. W., 2000, "A typology of causatives: form, syntax and meaning", in Dixon R. M. W. and Aikhenvald A. (eds.), *Changing valency*, New York, Cambridge University Press, p. 30-83.
- Evans Bethwyn, 2003, *A study of valency-changing devices in Proto-Oceanic*, Canberra, Pacific Linguistics/The Australian National University.
- Fortescue Michael, 1996, "West Greenlandic half-transitive affixes in a diachronic perspective", in *Cultural and social research in Greenland 95/96: Essays in honour of Robert Petersen*, vol. 34-44. Nuuk, Ilisimatusarfik/ Atuakkiorkfik.
- Grace George W., 1990, "The 'aberrant' (vs. 'exemplary') Melanesian languages", in Baldi P. (ed.), *Linguistic change and reconstruction methodology*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 155-173.
- Groves Terab'ata R., Gordon W. Groves and Roderick Jacobs, 1985, *Kiribatese: an outline description*, Canberra, Pacific Linguistics (Series D 64), The Australian National University.
- Guillaume Jacques, 2014, "Denominal affixes as sources of antipassive markers in Japhug Rgyalrong", *Lingua*, vol. 138, p. 1-22.
- 2015, "The origin of the causative prefixes in Rgyalrong languages and its implications for proto-Sino-Tibetan reconstruction", *Folia linguistica*, vol. 36, p. 165-198.
- Hale Mark, 1998, "Diacronic aspects of Micronesian clause structure", *Canadian Journal of Linguistics*, vol. 43, no 3-4, p. 341-357.
- Harrison Sheldon P., 1976, *Mokilese reference grammar*, Honolulu, University of Hawai'i Press.

- Hough David A., 1974, “A summary of Nauruan phonology”, unpublished Master thesis, University of Hawai‘i.
- Hughes Kevin, 2020, “The synchronic and diachronic phonology of Nauruan: towards a definitive classification of an understudied Micronesian language”, PhD Dissertation, CUNY.
- Jackson Frederick H., 1984, “On determining the external relationships of the Micronesian languages”, in Geraghty P., Carrington L. and Wurm S. A. (eds.), *FOCAL II: Papers from the Fourth International Conference on Austronesian Linguistics*, Canberra, Pacific Linguistics (Series C 94), The Australian National University, p. 201-238.
- Jacob Maggie, *et al.*, 1996, “Nauru language dictionary”, unpublished Master thesis, Republic of Nauru.
- Johnson Lisa M., 2002, “Nauruan classifiers”, unpublished Master thesis, Brigham Young University.
- Kayser Alois, 1993[1936], *Nauru grammar*, edited, with an introduction by Rensch K. H., Yarralumla, A publication of the Embassy of the Federal Republic of Germany.
- Kittila Seppo, 2009, “Causative morphemes as non-valency increasing devices”, *Folia linguistica*, vol.43, no 1, p. 67-94.
- 2013, “Causative morphemes as a de-transitivizing device: what do non-canonical instances reveal about causation and causativisation?”, *Folia linguistica*, vol. 47, no 1, p. 271-275.
- Kulikov Leonid, 1993, “The ‘second causative’: a typological sketch”, in Comrie B. and Polinsky M. (eds.), *Causatives and transitivity*, Amsterdam, John Benjamins, p. 121-154.
- Lee Kee-Dong, with the assistance of Lyndon Cornelius and Elmer Asher, 1975, *Kusaiean reference grammar*, Honolulu, University of Hawai‘i Press.
- Marck Jeff, 1994, “Proto Micronesian terms for the physical environment”, in Pawley A. K. and Ross M. D. (eds.), *Austronesian terminologies: continuity and change*, Canberra, Pacific Linguistics (Series C. 127), The Australian National University, p. 301-328.
- Margetts Anna, 2008, “Transitivity discord in some Oceanic languages”, *Oceanic linguistics*, vol. 47, no 1, p. 30-44.
- Nathan Geoffrey S., 1973a, *A grammatical sketch of Nauruan*, unpublished Master thesis, University of Hawai‘i.
- Nathan Geoffrey S., 1973b, “Nauruan in the Austronesian language family”, *Oceanic Linguistics*, vol. 12, p. 479-501.
- Pawley Andrew, 1972, “On the internal relationships of Eastern Oceanic languages”, in Green R. C. and Kelly M. (eds.), *Studies in Oceanic culture*

- history*, vol. 3, Pacific Anthropological Records 13, Honolulu, Bernice Pauahi Bishop Museum, p. 1-142.
- 1973, "Some problems in Proto-Oceanic grammar", *Oceanic linguistics*, vol. 12, no 1-2, p. 103-188.
- Pullum Geoffrey, 1976, "The Duke of York gambit", *Journal of linguistics*, vol. 12, no 1, p. 83-102.
- Rehg Kenneth and Byron W. Bender, 1990, "Marshallese to Mokilese: a case of intra-Micronesian borrowing", *Oceanic Linguistics*, vol. 29, no 1, 1-26.
- Rehg Kenneth L., with the assistance of Damian G. Sohl, 1981, *Ponapeian reference grammar*, PALI Language Texts, Micronesia, Honolulu, University of Hawai'i Press.
- Ross Malcolm, 1988, *Proto Oceanic and the Austronesian languages of Western Melanesia*. Canberra, Pacific Linguistics (Series C 98), The Australian National University.
- Sohn Ho-Min, with the assistance of Anthony F. Tawerilmang, 1975, *Woleaian reference grammar*, Honolulu, University of Hawai'i Press.
- Song Jae Jung, 1996, *Causatives and causation*, London, Longman.
- Sugita Hiroshi, 1973, "Semitransitive verbs and object incorporation in Micronesian Languages", *Oceanic linguistics*, vol. 12, p. 393-406.

Chapitre V

The interaction of tense and personal reference:

Evidence from Bislama

*Interaction entre la référence au temps et celle à la personne :
des preuves venues du bislama*

Miriam Meyerhoff

University of Oxford (United Kingdom)

Shae Holcroft

University of Waikato (New Zealand)

Abstract

Gray (2018) suggests that first-person plural inclusive pronouns occur more often with descriptions of present and future events, and exclusive pronouns occur more with descriptions of past events. In this paper, we present empirical data from a corpus of spoken Bislama that tests this claim. Many languages, including Oceanic languages, distinguish between inclusive and exclusive pronouns but this is assumed to be entirely dependent on the semantics of reference. It is not clear, *a priori*, why reference and tense should be linked, if that is indeed the case.

The data in our analysis is drawn from a corpus of narratives and conversational Bislama recorded with 43 speakers from Malo and Santo (northern Vanuatu) in 1994-1995. A total of 3,962 clauses were coded and analysed for the person and number of the subject as well as the temporal reference of the utterance (past vs non-past [present and future/irrealis]). Though the main aim of our study is to consider the distribution of first-person plural subject types, the distribution of all persons and numbers was considered in order to determine whether any distributional differences between first person inclusive and exclusive are peculiar to those persons alone. As null subjects are very common in Bislama, the person and number of clauses where there is no overt subject was inferred contextually (from preceding clauses containing overt subjects, and from native speaker translations). Generic and impersonal uses of *yu* 'you' as subject were excluded. Temporal reference was coded using contextual cues such as adverbials. Multivariate analysis was used to explore the data.

As Gray claimed for Ske, in Bislama first person inclusive subjects are more likely to occur in non-past clauses, but this is also true for clauses with second person singular subjects too. This suggests to us that the locus of the variability lies in the presence or absence of an addressee as the subject referent, not in clusivity as such. We suggest interpretations of this distributional fact that draw on notions of evidentiality and politeness.

Keywords

Vanuatu languages, pronouns, clusivity, tense, variation.

Résumé

Gray (2018) suggère que les pronoms inclusifs de première personne du pluriel apparaissent plus souvent avec des descriptions d'événements présents et futurs, et que les pronoms exclusifs apparaissent davantage avec des descriptions d'événements passés. Est-ce vrai ? Dans cette contribution, nous présentons des données empiriques extraites d'un corpus de bislama parlé qui teste cette affirmation. De nombreuses langues, (notamment océaniques), distinguent pronoms inclusifs et exclusifs, mais cela est supposé dépendre entièrement de la sémantique de référence. Si tel est bien le cas a priori, la raison pour laquelle la référence et le temps seraient liés n'est pas claire.

*Les données de notre analyse sont extraites d'un corpus de récits et conversations en bislama, enregistré auprès de 43 locuteurs à Malo et Santo (nord du Vanuatu) en 1994-1995. Un total de 3 962 phrases ont été codées et analysées pour la personne et le nombre du sujet, ainsi que la référence temporelle de l'énoncé (passé ou non passé [présent et futur/irréel]). Bien que l'objectif principal de notre étude soit d'examiner la répartition des types de sujet pluriel à la première personne, la répartition de toutes les personnes et de tous les nombres a été prise en compte afin de déterminer si des différences de distribution entre la 1^e personne inclusive et exclusive sont propres à ces seules personnes. Les sujets nuls étant très fréquents en bislama, la personne et le nombre des phrases pour lesquelles il n'existe pas de sujets déclarés sont inférés à partir du contexte (grâce aux phrases précédentes contenant des sujets déclarés et des traductions effectuées par un locuteur natif). Les utilisations génériques et impersonnelles de *yu* 'on' comme sujet ont été exclues. La référence temporelle a été codée à l'aide d'indices contextuels. Une analyse multivariée a été utilisée afin d'explorer les données.*

*Comme Gray l'avait énoncé pour la langue *ske*, en bislama les sujets à la 1^e personne inclusive sont plus susceptibles de figurer dans les phrases non-passées, mais cela est également vrai pour les phrases ayant pour sujet la 2^e personne du singulier. Cela suggère que le lieu de la variabilité réside dans la présence ou non d'un destinataire en tant que référent sujet, et non dans la clusivité en tant que telle. Nous proposons des interprétations de ce fait distributionnel qui s'appuient sur les notions d'évidentialité et de politesse.*

Mots-clés

Langues du Vanuatu, pronoms, clusivité, temps, variation.

1. Introduction

Many of the world's languages mark grammatically the inclusion or exclusion of the addressee in the grammar of the language (Cysouw, 2013). We will, following Cysouw (2013), refer to this trait as clusivity. It is not marked grammatically in European languages, hence it is first documented in the Western linguistic tradition in a 1560 grammar of Quechua. Since then, it has been identified in many Austronesian languages, Dravidian languages and northern Chinese languages. According to the *World Atlas of Linguistic Structures* (Dryer and Haspelmath, 2013), the most common way of marking clusivity is in the pronoun system,

as shown in examples (1) and (2) in Nkep (ISO-sku, Central Oceanic, spoken in northeast Santo, Vanuatu; pronouns shown in bold):¹

(1)	<i>Mama,</i>	<i>thalp</i>	<i>Lenase!</i>	<i>Yërthël</i>	<i>t-sangër</i>	<i>l-the</i>	<i>naar!</i>
	mama	carry	L.	1PL.INCL	AGR-go.down	LOC-sea	now
	'Mama, grab Lenase! We (incl.) have to run down to the ocean right now!' (Anathiel Rebellion 201412)						
(2)	<i>Camthël</i>	<i>reip</i>	<i>tem-hō</i>	<i>yan</i>	<i>l-aavu</i>	<i>tei</i>	<i>l-the.</i>
	1PL.EXCL	everyone	AGR-run	go	LOC-hole	one	LOC-sea
	'We (excl.) all ran to a cave by the sea' (Leci Rebellion Part1 201412)						

However, in some languages, clusivity is also marked through verb inflections, so in Ngiti (Nilo-Saharan, spoken in Uganda and the Democratic Republic of the Congo), both pronouns and verbs mark clusivity, as shown in examples (3-5):

(3)	<i>ma</i>	<i>m-òdzĩ</i>	'I cry'
(4)	<i>mà</i>	<i>m-òdzĩ</i>	'we (excl.) cry'
(5)	<i>alè</i>	<i>k-òdzĩ</i>	'we (incl.) cry' (Cysouw, 2013)

We became interested in clusivity in Vanuatu languages after noting a throw-away remark in a longer paper by Andrew Gray (2018), in which he investigated inflectional syncretisms in the language Ske, spoken in Pentecost, Vanuatu. Gray suggested that (i) first-person inclusive is associated more often with “ongoing or imminent events”; and (ii) first person exclusive is associated more often with past events. This seemed a curious claim. There is no reason – *a priori* – why a denotational feature of the language (such as whether the addressee is included or excluded) should be linked to the temporal scope of the clause. However, when we started investigating this further, we found that this link has been posited before. Scheibman (2004) reports that English predicates where the subject

1 - We would like to thank the Victoria University of Wellington Summer Scholarship programme for funding Holcroft’s work on this project, and audiences at COOL 11, University of New Caledonia (2019), and the New Zealand Linguistic Society, Christchurch (2019), for their comments. Unless specified otherwise examples all come from the Meyerhoff Bislama Corpus (recorded 1994-1995) and Nkep examples come from ongoing fieldwork in Vüthiev Hog Harbour. We thank the speakers and communities that have given their time and hospitality to make fieldwork possible and with checking transcriptions and corpora. For Bislama, we especially thank Sharon Morrie Tabi, for Nkep we especially thank Sapo Warput.

is inclusive of the addressee occur less frequently with past tense reference than subjects that do not include the addressee. In addition, Romaine (1992) suggests there were regional differences in clusivity marking in Tok Pisin, which also alerts us to the possibility that this variable is not determined on purely semantic grounds. We decided, therefore, to investigate whether Gray’s claim holds more widely.

2. Method

We did this by using a corpus of conversational Bislama recorded by the first author in 1994-1995 in Santo and West Malo (Meyerhoff, 2000). This consists of 43 speakers, and as well as the possible temporal effects (Gray, 2018; Scheibman, 2004), we considered the possible effect of whether speakers came from Santo township or the village on West Malo (Romaine, 1992).The corpus consists of nearly 4,000 finite clauses, and within the corpus we examined subjects of all persons and number. It is important to include all subject types (not just the first person inclusive and exclusive) in order to determine whether 1PL inclusive subjects are more or less likely to occur with past events than any other subject type. Determining whether the temporal reference of a clause is past or non-past is very often a function of discourse cues in Bislama. Unmarked or bare verbs are quite common in this language and simple past is more often unmarked than it is marked.

Nevertheless, bare verbs in Bislama can be disambiguated by temporal adverbs or context: in deciding whether a clause had past temporal reference or not, we relied on translations checked or provided by Sharon Morrie Tabi, a native speaker of Bislama living in Santo at the time the corpus was collected. Some adverbials provide overt semantic cues, this is shown in examples (6-7) where ‘yesterday’ or ‘now’, ‘next week’ (in bold) overtly signal past or non-past reference:

(6)	Past adverbials
	Yestedei mifala i go antap.
	‘Yesterday we went up the hill’. (Lepakoa, M-94-2) ²

2 - Examples are identified by speaker pseudonym, location (M for Malo or S for Santo), the year of recordings and recording number.

(7)	Non-past adverbials [present or future]
a.	<i>Naoia mi mas spid nomo.</i> 'Now I really have to hurry'. (Atesolo, M-95-18)
b.	<i>Mi aot long nekis wik.</i> 'I'm leaving next week'. (Livai, M-95-15)

There is, in addition, another adverbial *bae* which marks non-past events in Bislama. The function of *bae* is to signal various irrealis contexts (principally, counter-factual or future events), as shown in examples (8-10):

(8)	<i>Ating bae mi stap long wok...</i> 'I think if I were at work...' (Lisa, S-95-9)
(9)	<i>Be yumi bae i no save stopem maot blong yu.</i> 'But we can't cover up your mouth'. (Lepaka, M-94-2)
(10)	<i>Jif, bae mi mi talem long yu...</i> 'Chief, suppose I said to you...' (Simeon, S-94-4)

Notice the placement of *bae*, which is not like the auxiliary verbs *save/stap* (which mark imperfective) or even *finis* (which marks perfective/comple-
tive). *Bae* has greater freedom of placement than true auxiliaries like *stap*
do (*save* and *stap* must occur to the left of the lexical verb but within the
scope of Bislama agreement markers *i, oli* and $\emptyset$; Meyerhoff, 2000). Table 1
shows the canonical subject-verb agreement and different forms of pro-
nouns available in Bislama.

Person	singular	dual	trial	plural
1EXCL	<i>mi $\emptyset$ singsing</i>	<i>mitufala i singsing</i>	<i>mitrifala i singsing</i>	<i>mifala i singsing</i>
1INCL	-	<i>yumitu $\emptyset$ singsing</i>	<i>yumitri $\emptyset$ singsing</i>	<i>yumi $\emptyset$ singsing</i>
2	<i>yu $\emptyset$ singsing</i>	<i>yutufala i singsing</i>	<i>yutrifala i singsing</i>	<i>yufala i singsing</i>
3	<i>hem i singsing</i>	<i>tufala i singsing</i>	<i>trifala i singsing</i>	<i>olgeta oli singing</i>

Table 1. Canonical subject-verb agreement (predicate marking) in Bislama, for the verb *singsing* 'sing' (Meyerhoff, 2009, p. 380)

Cysouw's typological study of clusivity (2005) excludes what he calls 'hybrid' pronouns such as Bislama's *yumi* (transparently composed of 'you' and 'me', i.e. it overtly indexes both the addressee and the speaker). Cysouw's rationale for excluding these forms from his study is that they could logically

pattern like either first person singular or second person singular. While this made perfect sense given Cysouw's research questions and methods, we cannot omit them because our investigation needs to determine whether they actually do behave more like first person or second person in regards to how they pattern in past or non-past contexts.

3. Results

Our corpus was roughly equally balanced for past and non-past tenses across all persons and numbers: 51% past temporal reference, 40% present temporal reference, 8% future temporal reference. First person plural inclusive subjects in Bislama occur in non-past tense contexts more than they occur in past tense contexts (87% non-past reference vs 13% past reference), while first person plural exclusive subjects occur more often in past tense contexts than they do with non-past tense reference (30% non-past reference vs 70% past reference). In other words, the overall distributional evidence provides initial support for Gray's claim. The numbers and percentages for all persons and numbers are shown in Table 2:

Person/Number	Present	Future	Past	Total
1SG	202	80	504	786
	25,7%	10,2%	64,1%	100%
2SG	161	38	48	247
	65,2%	15,4%	19,4%	100%
3SG	838	127	915	1880
	44,6%	6,8%	48,7%	100%
1PL.EXCL	47	13	141	201
	23,4%	6,5%	70,1%	100%
1PL.INCL	46	16	9	71
	64,8%	22,5%	12,7%	100%
2PL	15	3	25	43
	34,9%	7,0%	58,1%	100%
3PL	287	54	393	734
	39,1%	7,4%	53,5%	100%
Total	1596	331	2035	3962
Percent	40,3%	8,4%	51,4%	100%

Table 2. Tokens by person/number and tense in Bislama (n=3962)

We then undertook a more detailed quantitative probing of the data, and using the multiple regression package Rbrul (implemented in R, Johnson, 2009), we examined how much of the variation in subject type by tense of the clause was directly attributable to each different possible person and number of the subject. The results of this is shown in Table 3 where the column headed factor weight indicates how much more or less likely that particular subject type is to occur in past tense clauses than in non-past clauses, given the overall probability of any subject occurring in a past tense clause:

	Factor weight	% past	Total N
1PL.EXCL	0.745	70.1	201
1SG	0.686	64.1	786
2PL	0.618	58.1	43
3PL	0.588	53.5	734
3SG	0.541	48.7	1880
2SG	0.232	19.4	247
1PL.INCL	0.161	12.7	71

Table 3. Frequency and probability of past tense occurring with different persons/numbers of subjects in Bislama (p <9.23e-48, input probability = 0.457, total N = 3962)

As we noted in Table 3, the corpus was roughly evenly divided between past and non-past clauses and this is reflected in the overall input probability (0.457) which indicates that the overall probability of any subject type occurring in a past tense clause is about 0.46. Factor weights over 0.5 in the second column indicate that there is a greater (than overall) probability of this subject type occurring in past tense contexts than in non-past contexts. Factor weights below 0.5 indicate that this subject type is less likely to occur in past tense contexts than in non-past. As Table 3 shows, there are large differences in the probability of different subjects occurring with past temporal reference and the first person exclusive and inclusive subjects represent the extremes. This result is also consistent with the summary statistics in Table 2 and are consistent with Gray’s claim about the distribution of subjects in Ske.

When we undertake a comparison across varieties (Table 4), we see that Malo speakers and Santo speakers do not differ significantly in which subjects they tend to use with past temporal reference and which they tend to use with non-past reference. There is a consistent association between

first person plural exclusive and past temporal reference. We also see that speakers in both locales do not favour use of first person plural inclusive with past temporal reference. In short, we do not see localisation of howclusivity is marked, analogous to what Romaine (1992) reported for Tok Pisin.

	Malo (N= 2528, 28 speakers)		Santo (N= 1434, 15 speakers)	
	Past	Non-past	Past	Non-Past
1PL INCLUSIVE	65%	35%	80%	20%
1SG	60%	40%	70%	30%
2SG	61%	39%	65%	45%
3SG	49%	51%	48%	52%
3PL	47%	53%	33%	67%
1PL INCLUSIVE	10%	90%	27%	73%

Table 4. Comparison of proportion of past tense utterances in speakers from Malo (island) and Santo (town)

There is some superficial evidence that suggests whether first person inclusive patterns with second person singular might be subject to variation across varieties. Table 4 shows that for the speakers in Santo (the town), second person singular and first person plural inclusive pattern together, but that for the speakers in Malo (the village), this is not the case. Probing this discrepancy further would require additional detailed (and possibly qualitative) analysis of the data (as one reviewer notes, it might be related to transfer effects from the local vernacular, which we have not investigated), and we highlight it here as an avenue for future research.

4. Discussion

The results clearly showed in the summary statistics of Tables 2 and 4 and the more nuanced analysis of Table 3 that the association between non-past temporal reference and clauses where the subject includes the second person (what we might call the Scheibman-Gray Generalisation) holds for the speakers in this corpus of Bislama as well. These results have typological and sociopragmatic significance.

4. 1. Pronoun typology

The patterning of subject types in clauses with past and non-past temporal reference provides support for the claim outlined by Cysouw (2005), and

now more widely accepted, that first person exclusive pronouns are a type of first person pronoun, but that first person inclusive forms are not.

Our results also converge with Daniel's (2005) observation that the first person exclusive is the only really first person plural in languages that make a clusivity distinction, and that the inclusive is a distinct person of its own. As we saw in Tables 2 and 3, in our Bislama data: *mifala* (exclusive) patterns with *mi*, while *yumi* (inclusive) does not pattern with other first person forms, instead *yumi* patterns with the second person singular pronoun *yu*. Our empirical investigation into the behaviour of clusivity in Bislama shows that pronouns such as *yumi* (which Cysouw set aside because of their semantically hybrid nature) need not be excluded from typological analysis. By examining how these pronouns are used in discourse, it is possible to test empirically whether such hybrid pronouns are fundamentally akin to the first or second person pronouns. How a language chooses to treat a pronoun like *yumi* which transparently encodes both first and second person singular is an empirical question: in Bislama, it does not function like other first person pronouns insofar as tense is concerned.

4. 2. Pragmatics of pronouns and pronominal implicatures

However, Table 3 shows that the first person plural inclusive subjects are not the only ones that disfavour occurrence with past tense: second person singular 'you' does as well. This effect is very clear and very strong: the probabilities of first plural inclusive and second person singular occurring with past tense clauses are 0.16 and 0.23 respectively. There is a clear distinction between these values and the 0.54 associated with third person singular. This suggests that the crucial factor is whether or not the subject includes the addressee or not.

But if that is the case, then we need to account for the value for second person plural subjects. The factor weight of 0.62 for second person plural indicates that these subjects are more likely to occur with past tense reference than they are to occur in non-past tense clauses. In order to clarify this result, we have to look more broadly at the semantics of other persons and numbers.

Consider that third person singular, plural and first person plural exclusive and second person plural all conventionally imply the existence or presence of a third person referent. This is obvious in the case of third person singular and plural, but a third person referent is also implied by first person plural exclusive (the speaker and someone else, not the addressee) and

second person plural (the addressee and someone else). We obscure this fact in referring to second person plural as 'second person', and privilege the presence of a direct addressee in the denotation of such subject types. And while it is true that in some cases (e.g. a public meeting, political campaign address, student-directed speech in the classroom, etc.), the use of second person plural denotes all and only co-present direct addressees, in many cases it does not. Often the speaker has one principal addressee and other referents are included as a courtesy or as a matter of convention. This is probably often the case, for instance, in student-directed speech, where a teacher might encourage all students to check something in their work, but have a particular student's error or omission in mind when extending the invitation to everyone. In this respect, the use of second person plural bleeds into the kind of politeness routines that are more systematically used in, say, European languages with a T-V distinction (a distinction based on formality or familiarity that, incidentally, also exists in West Malo, Meyerhoff, 1999). Work on audience design in sociolinguistics (Bell, 1984) suggests that speakers may more generally have an imagined or intended addressee in their mind when speaking to a larger audience.

But the existence (implicated or denoted) of a third person referent is not the factor that predicts co-occurrence with past temporal reference. This is clear because we see that first person singular strongly favours occurrence in clauses with past temporal reference (factor weight: 0.69). In this data, first person singular and first person plural exclusive pattern very closely together, suggesting that it is reference to events involving the speaker that matters most, not whether the clause describes an event or experience in the past. Again, it seems likely that there is a pragmatic basis to this generalisation: past temporal reference generates an evidential implicature which is reinforced in first person reference. That is, reference to events or experiences that happened in the past claims the speaker has some kind of evidence for the truth of that assertion. First person experience is the experiential *ne plus ultra*. Because past events are verifiable and 'on record', they may pattern felicitously with first person subjects.

Hence, we conclude that the addressee is indeed the relevant factor in Bislama that disfavors subject co-occurrence with past tense clauses. We believe this is consistent with the argument based on evidentiality that we proposed for the co-occurrence of first person subjects with past tense utterances. Whereas the speaker's personal experience affords them special rights to report on past events, the experiences of the addressee remain

fundamentally unknowable (even if we sometimes act like we know what an intimate other is experiencing). Indeed, it is not hard to imagine that some people might find it presumptuous to claim knowledge of a co-present addressee's experiences or states of mind. Such a pragmatic restriction might well lead to a dispreference for utterances with a second person subject, as this is a way for speakers to avoid making assertions about the truth that accompany past tense reference when the subject referent is co-present. Ongoing events, by contrast, are not reports, they are commentary, and future events are equally available for all parties (speaker and addressee) to negotiate or explore and are hence more appropriate when referring to events or experiences that include a third party.

In short, the association between the person of the subject and the temporal reference of the clause is not a grammatical fact of Bislama, but rather an artefact of pragmatics. As Table 4 showed, it is possible that different groups of speakers may conventionalise these associations differently. Whether this is a fact about speech communities or speech events – our corpus does not distinguish what type of event is described nor the illocutionary force of the utterance – remains a topic for further investigation.

5. Conclusion

In this paper, we engaged in a modest exploration of the extent to which there is any kind of interaction between the temporal reference of a clause and the subject type. We found that, as has been claimed or reported in other languages (Scheibman 2004), in Bislama there is a relationship between clusivity and tense. First person inclusive subjects pattern with second person singular subjects, in that they are more likely to occur in non-past clauses than they are to occur in clauses with past temporal reference. This finding indirectly supports the typological claim that inclusive pronouns are not a type of first person pronoun, rather they are a pronoun of their own. We concluded that the relevant semantic factor was whether the Bislama pronoun entails the addressee (second person singular) and we suggested that the co-occurrence of past tense with first person subjects and the avoidance of past temporal reference with second person subjects might be related to pragmatic factors. These can be described as either evidential marking or politeness marking, because past tense strongly asserts that the event or experience being described occurred and the speaker is on stronger ground when making such assertions about their own experience than about the experience of the addressee. Teasing apart the evidentiality

and the potential face threat of utterances with the addressee as subject and past temporal reference clearly warrants further cross-linguistic analysis.

Abbreviations

AGR	agreement
EXCL	exclusive
INCL	inclusive
LOC	locative
PL	plural

References

- Bell Allan, 1984, "Language style as audience design", *Language in Society*, vol. 13, no 2, p. 145-204.
- Cysouw Michael, 2005, "Syncretisms involving clusivity", in Elena Filimonova (ed.), *Clusivity: Typology and case studies of inclusive-exclusive distinction*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins, p. 73-111.
- 2013, "Inclusive/exclusive distinction in verbal inflection", in Dryer and Haspelmath (eds.), available online: <http://wals.info/chapter/40>, accessed in November 2020.
- Daniel Michael, 2005, "Understanding inclusives", in Filimonova E. (ed.), *Clusivity: Typology and case studies of inclusive-exclusive distinction*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins, p. 3-48.
- Dryer Matthew S. and Haspelmath Martin (eds.), 2013, *The World Atlas of Language Structures Online*, Leipzig, Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology, available online: <http://wals.info>, accessed in November 2020.
- Johnson Daniel E., 2009, "Getting off the GoldVarb Standard: Introducing Rbrul for mixed-effects variable rule analysis", *Language and Linguistics Compass*, vol. 3, no 1, p. 359-383.
- Meyerhoff Miriam, 2000, "The emergence of creole subject-verb agreement and the licensing of null subjects", *Language Variation and Change*, vol. 12, no 2, p. 203-230.
- 2001, "Another look at the typology of serial verb constructions: the grammaticalization of temporal relations in Bislama (Vanuatu)", *Oceanic Linguistics*, vol. 40, no 2, p. 247-268.
- 2009, "Animacy in Bislama? Using quantitative methods to evaluate transfer of a substrate feature", in Stanford J. N. and Preston D. R. (eds.), *Variation in Indigenous Minority Languages*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins Publishing, p. 369-396.

- Romaine Suzanne, 1992, "The inclusive/exclusive distinction in Tok Pisin", *Languages and Linguistics in Melanesia*, vol. 23, no 1, p. 1-11.
- Scheibman Joanne, 2004, "Inclusive and exclusive patterning of the English first person plural: Evidence from conversation", in Achard M. and Kemmer S. (eds.), *Language, Culture, and Mind*, Stanford, CSLI Publications, p. 377-396.

Conference

- Gray Andrew, 2018, "The confounding of subject markers in Ske: how specific changes can throw up language barriers", Paper presented at the "Vanuatu Languages Conference", Port Vila, Vanuatu.

Chapitre VI

Replacer la langue dans son contexte social : une étude variationniste de la langue raga, Vanuatu

*Putting the language back in its social context: a variationist study of the
Raga language, north Vanuatu*

Marie-France Duhamel

Australian National University (Australie)

Résumé

L'archipel de Vanuatu est réputé pour son extrême diversité culturelle et linguistique. La langue raga/raʁa/, une des quatre langues parlées sur l'île de Pentecôte, offre cependant un cas hors norme puisqu'il présente des caractéristiques conservatrices et ne montre pas de variation régionale. Les investigations sur lesquelles s'appuie cet article révèlent que la langue raga présente quelques variations entre locuteurs, mais que des facteurs sociaux contribuent à enrayer la propagation de variantes innovantes, favorisant ainsi la remarquable uniformité linguistique observée dans cette large communauté. Cette étude variationniste examine des variables dans trois domaines linguistiques : la fréquence des emprunts au bislama (domaine lexical), l'utilisation de classificateurs possessifs (morphosyntaxique) et les variantes de la fricative vélaire (phonologique). L'article expose l'aspect quantitatif de cette étude sur le raga et les résultats des analyses de ces trois variables, avant de faire l'inventaire des facteurs sociaux qui favorisent l'uniformité linguistique de la communauté de locuteurs raga. L'examen rapporté ici combine des analyses quantitative et qualitative, en s'appuyant sur un corpus de discours naturel composé de 137 récits et interviews, recueilli par l'auteur entre 2015 et 2017 auprès de 58 locuteurs de la langue raga, au nord de l'île de Pentecôte.

Mots-clés

Étude variationniste, étude quantitative, variation linguistique, langue océanienne, Vanuatu.

Abstract

In the archipelago of Vanuatu, renowned for its extreme cultural and linguistic diversity, Raga/raʁa/, one of the four languages spoken on the island of Pentecost, offers an atypical case since it presents conservative features and shows no regional variation. This study reveals that Raga presents some inter-speaker variation, but that social factors contribute to suppressing the spread of innovative variants, thus favouring the remarkable linguistic uniformity that we observe in the large Raga speech community. Variables are examined in three different linguistic domains: the frequency of Bislama loanwords (lexical), the use of possessive classifiers (morpho-syntactical) and the variants of the phonemic velar fricative (phonological). This paper presents the quantitative aspect of this study on Raga, reports on the three variables and the distribution of their variants across the surveyed speakers, before discussing the factors favouring Raga's linguistic uniformity. This study is based on a corpus of natural speech consisting of 137 narratives and interviews collected by the author from 58 Raga speakers on north Pentecost, in the years 2015-2017.

Keywords

Variationist study, quantitative study, linguistic variation, Oceanic language, Vanuatu.

1. Introduction

Dans son allocution de clôture de la Conférence des langues du Vanuatu donnée en son honneur (juillet 2018), John Lynch a fait remarquer que la linguistique du Vanuatu nécessite davantage d'investigations sociolinguistiques et que, si nous voulons comprendre la situation linguistique complexe de cette région, les travaux de description des linguistes doivent replacer les langues dans leur contexte social. Grace (1992) et Pawley (2006) étaient déjà arrivés à la même conclusion et estimaient que les outils de la linguistique historique ne permettaient pas d'élucider l'énigme posée par les langues « aberrantes » (*ibid.*, 2006) du sud-est de la région mélanésienne, lesquelles dévient largement des autres langues austronésiennes par leur vocabulaire et l'ensemble de leur structure linguistique.

L'archipel de Vanuatu est réputé pour son extrême diversité culturelle et linguistique, évaluée tout d'abord par Lynch et Crowley (2001), puis, par François, Franjeh, Lacrampe et Schnell (2015). La langue raga présente une exceptionnelle homogénéité régionale, bien que son nombre de locuteurs soit élevé (estimé à 6 500 en 2001) (Lynch et Crowley, 2001) et que l'aire géographique où la langue est parlée soit importante et diversifiée, au nord de Pentecôte, principalement, mais aussi dans les centres urbains de Port Vila et Luganville où de nombreuses communautés de locuteurs sont également présentes.

L'étude variationniste rapportée dans cet article¹ examine quantitativement les variations entre locuteurs dans les domaines morphosyntaxique, lexical et phonologique du raga. La composante qualitative de cette étude expose les facteurs sociaux qui contribuent à enrayer la propagation de certaines variantes et favorisent ainsi la remarquable uniformité linguistique observée dans cette communauté.

En premier lieu, l'article précise la méthodologie variationniste employée dans cette étude, ainsi que le corpus sur lequel elle repose. Les résultats des trois variables examinées sont ensuite brièvement présentés et, en dernier

1 - Cet article est une version condensée de quatre des chapitres de ma thèse doctorale soutenue à l'Australian National University (Duhamel, 2020a), telle qu'elle fut présentée à la onzième Conference On Oceanic Linguistics (COOL 11) du 7 au 11 octobre 2019 à Nouméa, Université de la Nouvelle-Calédonie.

lieu, l'article explore les facteurs qui jouent en faveur de l'homogénéisation linguistique du raga.

2. Méthodologie

L'étude rapportée dans cet article s'inscrit dans le projet *The Wellsprings of Linguistic Diversity*² (« les origines de la diversité linguistique »), dirigé par Nicholas Evans de l'Université Nationale Australienne (ARC, Centre of Excellence for the Dynamics of Language, 2014-2019). Ce projet a examiné les mécanismes de diversification linguistique en étudiant la variation linguistique au sein de communautés de tailles différentes, principalement dans la région australo-pacifique. Cette région a pour particularité d'offrir des aires d'une grande variété de diversité linguistique en Papouasie-Nouvelle-Guinée et dans les archipels des Salomon, du Vanuatu et de la Nouvelle Calédonie, alors qu'une faible diversité est attestée dans les pays à l'est de l'Océanie lointaine (les îles polynésiennes) et une diversité intermédiaire dans les communautés de l'Australie du Nord.

Le projet *Wellsprings of Linguistic Diversity* repose sur l'hypothèse que la variation linguistique est la condition nécessaire au changement linguistique. La variabilité est une propriété interne aux langues (Weinreich, Labov et Herzog, 1968) et les locuteurs d'une même variété linguistique usent de formes différentes (variantes) pour signifier un même contenu sémantique. La variation n'implique pas un changement linguistique car bien des variantes ne se propagent pas à l'ensemble de la communauté linguistique cependant le changement d'un système linguistique suppose l'existence préalable de variation dans le discours des locuteurs. Afin de comprendre la diversité linguistique mondiale que nous observons de nos jours, il est nécessaire, dans un premier temps, de remonter à la source (*wellspring*) de ce qui a provoqué cette diversification, à savoir les changements linguistiques occasionnés par des variantes innovantes qui se sont propagées au sein des communautés linguistiques. Dans un deuxième temps, il s'agit d'envisager les facteurs sociologiques et historiques qui favorisent ou, dans le cas du raga, freinent la diffusion de variantes innovantes dans la communauté linguistique.

La méthodologie variationniste permet d'observer la variation linguistique chez les locuteurs et de mesurer les effets de divers facteurs sur l'usage des

2 - En ligne : <http://www.dynamicsoflanguage.edu.au/the-wellsprings-of-linguistic-diversity> (consulté en septembre 2020).

variantes considérées. Cette variation inhérente aux systèmes linguistiques peut s'observer dans la production d'un même locuteur (intra-locuteur) ou entre locuteurs (inter-locuteurs), et elle est soumise à des contraintes structurelles, sociales et cognitives (Labov, 1963 ; Sankoff, 1980 ; Stanford et Preston, 2009 ; Walker, 2010).

En ce qui concerne l'étude de la langue raga restituée ici, il s'agissait, pour la composante quantitative de l'étude, premièrement, de démontrer l'existence de variabilité entre locuteurs dans divers domaines linguistiques : lexical, morphosyntaxique et phonétique, puis, deuxièmement, de mettre en évidence et d'analyser la variation entre locuteurs ou locutrices de différentes générations. Une variation intergénérationnelle peut en effet signifier un changement linguistique en cours, dans le cas d'une variante innovante observée principalement dans le discours des locuteurs les plus jeunes. Au sein d'une même communauté linguistique, les fonctions sociales et les motivations des hommes et femmes de tout âge sont souvent distinctes et, de ce fait, une variante linguistique favorisée par les hommes ou bien par les femmes peut acquérir une connotation sociale spécifique, qui en favorisera ou en freinera la propagation, par association à ce groupe de locuteurs ou locutrices. L'effet de contraintes structurelles sur la langue a également été envisagé et analysé pour chacune des variables, séparément mais également en association avec les facteurs sociaux, car il importe de rendre compte d'une large palette de facteurs qui puissent avoir un effet combiné sur le choix d'une variante par les locuteurs examinés. Les contraintes cognitives, cependant, auraient exigé un examen³ plus approfondi qui n'était pas envisageable dans le temps imparti à ce projet de recherche et cette catégorie de conditionnement n'a pas été considérée dans cette étude.

Quant à la composante qualitative de l'étude, elle consiste, d'une part, en l'interprétation des résultats du constituant quantitatif et, d'autre part, en une revue des facteurs favorisant l'homogénéité de la langue raga. L'élément qualitatif repose sur mes conversations avec les locuteurs, les données sociales collectées sur le terrain, les histoires traditionnelles, ainsi que les travaux antécédents d'autres disciplines telles que l'anthropologie, l'archéologie et l'histoire.

3 - Pour exemple d'un tel examen, se référer à l'étude de Gooskens et Schneider qui évalue l'intelligibilité mutuelle entre les différentes communautés linguistiques de Pentecôte, dont celle du raga, et en explore les fondements structurels et cognitifs (Gooskens et Schneider, 2016 ; Schneider et Gooskens, 2018).

Trois variables ont été examinées pour cette étude :

1. La fréquence des emprunts au bislama, variable lexicale ;
2. L'utilisation de classificateurs possessifs, variable morphosyntaxique ;
3. Les variantes de la fricative vélaire, variable phonétique.

Ces variables ont été choisies, entre autres critères, pour leur appartenance à des domaines linguistiques distincts, puisque sonder l'ensemble du système linguistique raga permet d'optimiser les chances d'observer la présence de variabilité. D'autres critères ont été pris en compte pour la sélection des variables à explorer : la variation remarquée au moment de la collecte des données ou de leur annotation (variable lexicale et variable phonétique) ou la variation rapportée dans des études précédentes sur le raga ou des langues océaniques proches (variable morphosyntaxique).

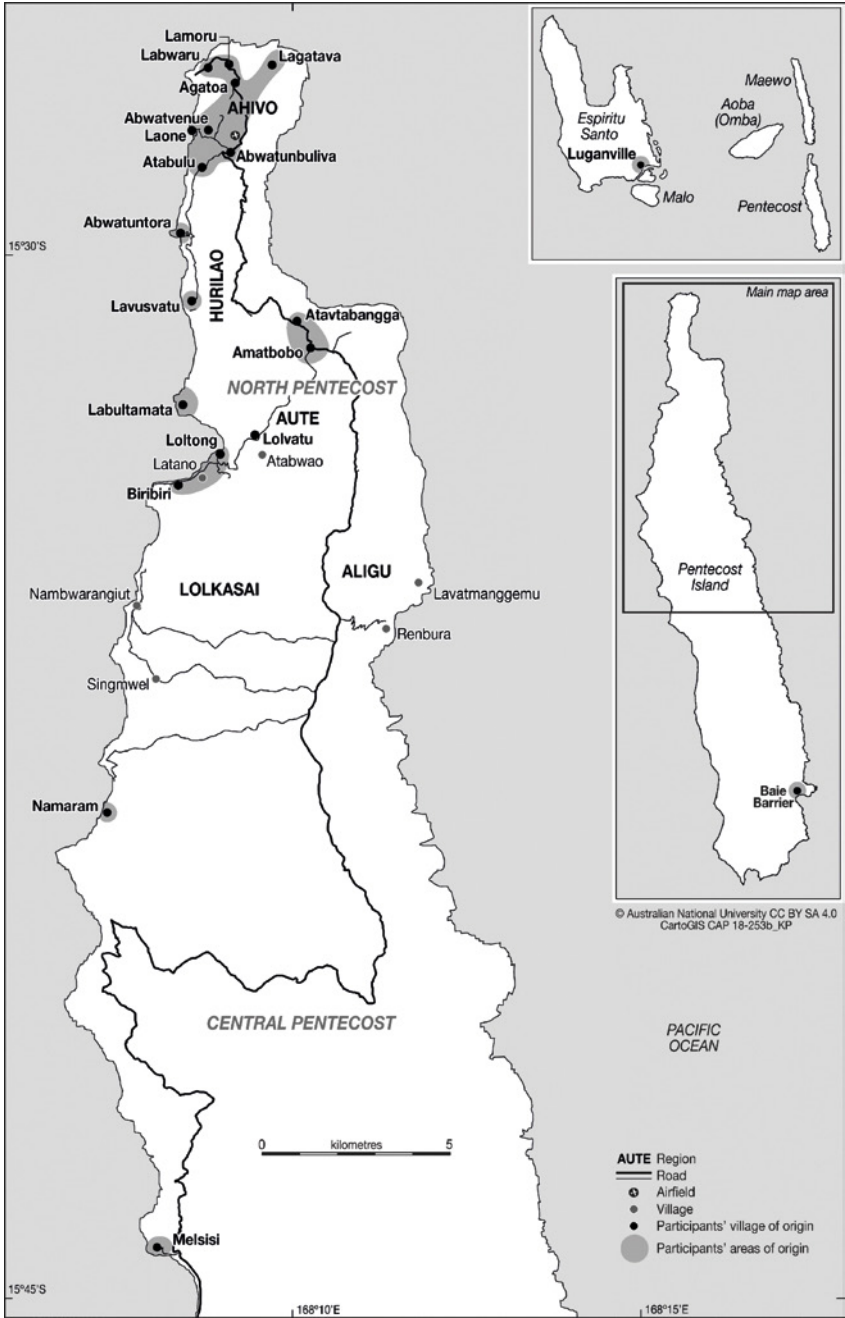
Les occurrences des formes distinctes observées pour chaque variable sont extraites du corpus (voir section 3). La nature du conditionnement structurel exploré est en fonction de la nature de la variable : pour les marqueurs de possession et les emprunts au bislama, on examine les contraintes sémantiques qui ont pu influencer la sélection par le locuteur d'un marqueur de possession ou l'emploi d'un terme emprunté au bislama plutôt qu'un terme raga. Pour la variable phonétique, on considère les contraintes phonologiques, tels que les segments qui précèdent et suivent la variante de la vélaire fricative. À ces considérations structurelles s'ajoutent l'évaluation de l'influence de facteurs concernant le locuteur⁴ et le genre de récit capturé par l'enregistrement (voir Tableau 2), lequel permet d'estimer les contraintes stylistiques.

3. Corpus

Le corpus⁵ sur lequel s'appuie cette étude est composé de 137 enregistrements de discours naturel, pour un total de 65 524 mots. Ces enregistrements ont été recueillis entre 2015 et 2017 auprès de 58 locuteurs de la langue raga, au nord de l'île de Pentecôte. Les participants, 32 hommes et 26 femmes, sont originaires de différentes aires géographiques (Carte 1), en majorité du nord de Pentecôte, et ils se répartissent en trois groupes d'âge (Tableau 1).

4 - Âge, sexe, langue maternelle, origine géographique, mobilité, niveau d'éducation, moitié exogame.

5 - Duhamel (2020a), section 3.1, pour plus de détails et cartes de la région.



Carte 1. Aires géographiques d'origine des 58 participants (Duhamel, 2020a, p. 33)

Âge des participants	moins de 25 ans	entre 25 et 50 ans	plus de 50 ans	total participants
Hommes	8	7	17	32
Femmes	10	12	4	26
Total	18	19	21	58

Tableau 1. Nombre de participants hommes et femmes par groupe d'âge (Duhamel, 2020a, p. 45)

Les récits collectés se distribuent en quatre groupes distincts (Tableau 2) : des histoires traditionnelles et de la création (28 % des récits), des récits relatant des événements dangereux (17 %), des histoires personnelles ou basées sur un support d'images (18 %) et, enfin, des interviews (37 %).

Genre des récits enregistrés	histoires traditionnelles	événements dangereux	autres récits	interviews	total récits
Hommes	22 (17.342)	11 (6.920)	13 (8.981)	28 (11.692)	74 (44.935)
Femmes	16 (6.703)	12 (5.239)	12 (3.234)	23 (5.413)	63 (20.589)
Total	38 (24.045)	23 (12.159)	25 (12.215)	51 (17.105)	137 (65.524)

Tableau 2. Nombre de récits et compte de mots (entre parenthèses), par genre de récits (Duhamel, 2020a, p. 46)

La catégorie des histoires traditionnelles regroupe les légendes et récits de la création (*veveve*, en raga). Ces récits étant le plus souvent appris et récités, l'expression en est contrôlée par le locuteur. Ces récits, qualifiés de traditionnels, ne sont pas élicités et constituent une source stylistique de discours naturels, mais néanmoins contrôlés. Ces récits sont, d'autre part, riches en information sur les valeurs, coutumes et l'histoire de la communauté.

Cyclones, éruptions volcaniques, séismes, et, dans une moindre mesure, raz de marée, sont des catastrophes naturelles auxquelles l'archipel du Vanuatu est particulièrement exposé. Enregistrer les témoignages de ces événements dangereux procure de rares documents d'archives ainsi qu'une source précieuse de discours spontané. À Pentecôte, les participants qui ont accepté de témoigner de ces événements pénibles ont en majorité raconté leur expérience des puissants cyclones Pam (15 mars 2015) et, pour les participants plus âgés, ceux des cyclones Eric et Nigel (janvier 1985).

Certains participants ont spontanément offert des récits de la vie quotidienne – une partie de pêche, un voyage, une compétition de football, la visite dans la baie d’un gigantesque cétacée, ainsi que l’histoire d’arbres renommés ou de monuments naturels (un banian, une plantation de cocotiers, un gros rocher) – ou la description de coutumes en pratique (tels les jardins communaux, *aragogona*⁶). D’autres participants ont accepté de raconter une histoire composée par un scénarimage⁷. Tous ces récits sont regroupés sous la catégorie « autres récits ».

Finalement, les interviews représentent les enregistrements les plus nombreux et ont été menés en raga par un locuteur natif auprès de la majorité des participants, en présence de l’auteur. Ces entretiens individuels, structurés par un questionnaire mais au cours desquels les participants pouvaient aborder tout autre sujet, ont procuré une source importante de discours spontané ainsi que des informations partagées par les locuteurs sur leur âge, répertoire langagier, situation familiale, origine géographique, mobilité à l’intérieur de l’archipel, niveau d’éducation et activités au sein de la communauté. Ces éléments ont permis de mesurer l’emploi de variantes linguistiques en fonction de facteurs sociaux.

4. Examen quantitatif des variables

L’étude a établi que deux des trois variables examinées présentent une variation selon le facteur de l’âge entre locuteurs et locutrices de différentes générations :

1. pour la variable lexicale, on observe dans le discours des jeunes de moins de 25 ans, et le discours des femmes tous âges confondus, un nombre plus important d’emprunts au bislama ;
2. la variable morphosyntaxique, qui concerne l’emploi des classificateurs possessifs, ne montre pas de variabilité inter-locuteurs ;
3. le discours des jeunes hommes présente une forte tendance à supprimer la fricative vélaire quelle que soit sa position dans le mot. Cette tendance est également présente chez les hommes les plus âgés. À l’inverse, la suppression de la fricative vélaire est rare dans le discours des femmes et des hommes entre 40 et 70 ans.

6 - Les nombreuses restrictions attenantes à ces jardins communaux, qualifiés de tabous, sont décrites dans mon étude sur le concept de tabou en raga (Duhamel, 2021).

7 - Voir notes 13 et 14, p. 48 de Duhamel (2020a), pour référence de cet outil de collecte.

Cette section restitue brièvement les résultats de l'examen quantitatif de chacune des variables et précise les facteurs structurels et sociaux pour lesquels la corrélation avec la présence de certaines variantes a été établie.

Le tableau ci-dessous affiche, pour chacune des trois variables étudiées, le nombre d'occurrences qui ont été examinées, ainsi que le nombre de textes desquels ces occurrences ont été extraites et le nombre de locuteurs concernés.

Variables examinées	emprunts au bislama	classificateurs possessifs	fricative vélaire
Nombre d'occurrences	658	505	1.487
Nombre de textes	86	107	74
Nombre de locuteurs	50	57	52

Tableau 3. Nombre d'enregistrements, de locuteurs, et d'occurrences examinés pour chacune des trois variables (Duhamel, 2020a, p. 51)

Les procédures d'extraction des formes observées diffèrent d'une variable à l'autre. C'est la raison pour laquelle cette étude porte sur un moindre nombre de textes, pour la fricative vélaire (74 textes) et les emprunts du bislama (86 textes), que la variable morphosyntaxique (107 textes). Les classificateurs possessifs ont en effet été extraits automatiquement de l'ensemble du corpus, alors que pour les deux autres variables, qui ont exigé une longue, et parfois complexe, codification manuelle, seule une sélection de textes représentant tous les profils sociaux des participants, ainsi que les divers genres de récits, ont été codifiés.

4. 1. Emprunts au bislama

Créole de lexificateur anglais, le bislama est la langue nationale et véhiculaire de l'archipel du Vanuatu. Les locuteurs des langues océaniques distinctes du Vanuatu utilisent primordialement le bislama pour communiquer entre eux. La langue nationale se retrouve également très fréquemment dans le monde de l'écrit et les nouveaux médias, bien que son écriture ne soit pas normalisée (Jarraud-Leblanc, 2013). L'anglais et le français, langues d'instruction, sont réservés à la communication avec les étrangers et certaines institutions gouvernementales.

Au nord de Pentecôte, les locuteurs raga auprès desquels cette étude a été menée parlaient tous bislama, à l'exception d'une locutrice dont la scolarité

s'est arrêtée en cycle primaire. Le plus souvent, les jeunes locuteurs raga ne se familiarisent avec le bislama que dans les établissements nationaux du cycle secondaire qui regroupent des étudiants de tout l'archipel.

De l'examen des 658 occurrences d'emprunt (Tableau 3), on retiendra les résultats suivants :

- l'ensemble des textes analysés révèle une fréquence moyenne d'emprunts au bislama de 1,6 %, ce qui constitue un faible taux en comparaison des résultats rapportés pour quatre communautés du Vanuatu, dont les taux d'emprunts au bislama s'échelonnent entre 2,6 % et 5,2 % (Budd, 2011 ; Crowley, 2004 ; Lindstrom, 2007 ; Meyerhoff, 2016) ;
- le genre du récit, l'âge et le sexe du locuteur se sont révélés avoir une influence significative (Tableau 4) sur l'emploi d'emprunts de termes bislama dans ce corpus. La probabilité exprimée par p-value permet de conclure qu'il existe une corrélation significative entre une variable prédictive et la variable examinée, c'est-à-dire l'incidence d'emprunts. Une p-value inférieure à 0.05 permet de conclure à une relation significative entre le taux d'emprunt au bislama et les variables prédictives. Au cours des interviews, les locuteurs ont souvent abordé des sujets contemporains nécessitant des néologismes, et ces textes ont révélé un accroissement significatif du nombre d'emprunts (un taux moyen de 3,14 %). Au contraire, les histoires traditionnelles qui ne nécessitent pas, ou peu, d'innovations lexicales, n'ont révélé qu'un très faible taux moyen d'emprunts (0,12 %) ;
- l'âge et le sexe des locuteurs ont également une influence significative sur la fréquence des emprunts. Plus précisément, on observe chez les jeunes locuteurs, ainsi que les femmes, une fréquence d'emprunts de termes au bislama plus élevée que dans le discours des autres locuteurs. Le modèle linéaire de la corrélation entre le taux d'emprunt, l'âge et le sexe des locuteurs est illustré par le graphe en Figure 1. À âge égal, les femmes (ligne rouge) montrent une plus grande fréquence d'emprunts lexicaux que les hommes (ligne bleue). Cependant, l'écart entre les deux sexes diminue au fur et à mesure que l'âge des participants augmente, et le discours des locutrices les plus âgées montre un taux d'emprunt très proche de celui de leurs homologues masculins. Pour les deux sexes, la pente de chacune des lignes illustre une tendance pour les jeunes locuteurs à utiliser un plus grand nombre d'emprunts, tendance qui diminue progressivement avec l'accroissement de l'âge des locuteurs.

Variables prédictives	p-value	Signification statistique
Groupe d'âge du locuteur	<0.001	***
Genre du récit	<0.001	***
Sexe du locuteur	<0.01	**

Tableau 4. Signification statistique entre le taux d'emprunt au bislama et les variables prédictives (Duhamel, 2020a, p. 108)

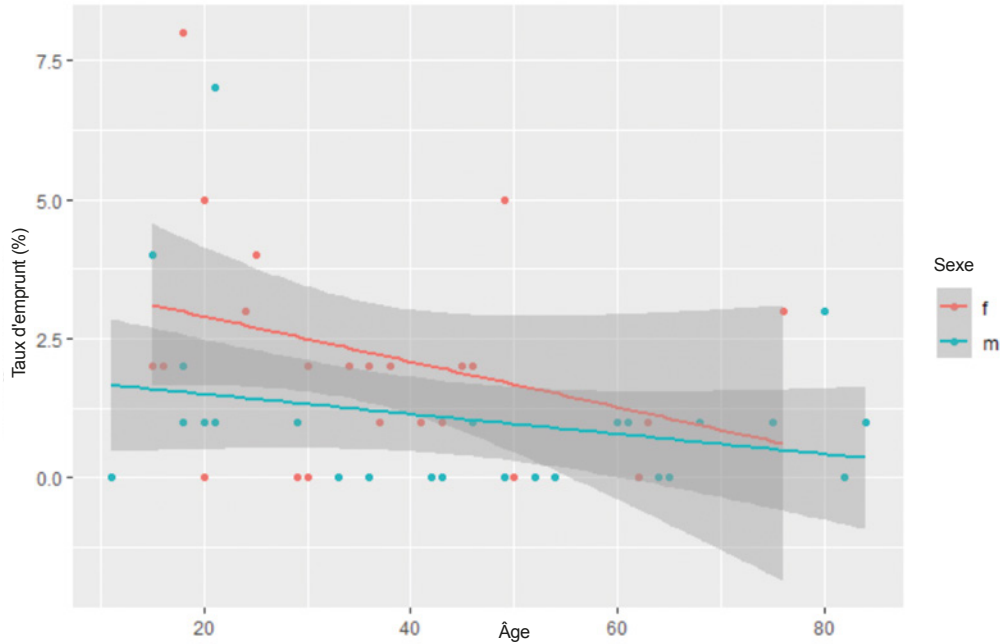


Figure 1. Représentation graphique de la relation linéaire entre le taux d'emprunt au bislama (axe des ordonnées, de zéro à huit, exprimé en pourcentage) en fonction de l'âge (axe des abscisses) et du sexe des locuteurs (rouge : féminin, bleu : masculin) (Duhamel, 2020b, p. 172)

4. 2. Classificateurs possessifs

Les systèmes grammaticaux qui encodent les relations de possession dans les langues océaniques ont été l'objet de nombreuses explorations, du fait de leur complexité. On notera, à ce sujet, les travaux de Lichtenberk sur les classificateurs possessifs (1983 ; 1985 ; 2009 ; 2013), les perspectives diachroniques de Lynch (1973 ; 1996), ainsi qu'un grand nombre de travaux dans des langues individuelles à travers la région Pacifique (entre autres, Bril, 2013 ; Crowley, 1996 ; Fusi, 1985 ; Moyse-Faurie, 2000 ; Benton, 1968 ; Pawley et Sayaba, 1990). La langue raga, de même que la

plupart des langues du Vanuatu, encode des types distincts de possession par les structures grammaticales directes et indirectes. Dans sa discussion des constructions possessives en raga, Vari-Bogiri (2007) a listé les domaines sémantiques des noms possédés avec le classificateur *bila*. Mon exploration des constructions possessives en raga (Duhamel, 2019 ; 2020a), en partie rapportée ici, se base sur un examen systématique du corpus détaillé en section 3.

La construction grammaticale directe (1) consiste en un pronom qui réfère au possesseur (*ku* ‘1SG.POSS’) suffixé au nom référant au possédé (*nitu* ‘enfant’) :

(1)	<i>nitu-ku</i>
	enfant-1SG.POSS ⁸
	‘mon enfant’

La construction indirecte (2) implique la présence d’un lexème supplémentaire, un classificateur possessif (*bila* ‘classificateur possessif d’entités vivantes, ressources naturelles, et de valeur’) auquel est suffixé le pronom référant au possesseur (*ku* ‘1SG.POSS’) apposé au nom référant au possédé (*vwavwa* ‘tante’) :

(2)	<i>bila-ku</i>	<i>vwavwa</i>
	CLF.VAL-1SG.POSS	tante
	‘ma tante’	

Les relations de possession inaliénable, qui expriment des relations de nature inhérente ou permanente entre possesseur et possédé, sont généralement encodées par les constructions directes. En raga, cela concerne les classes sémantiques des substantifs exprimant des liens de parenté, les parties d’un tout, les qualités et attributs d’entités et les localisations. Il existe des exceptions, tel le terme de parenté *vwavwa* ‘sœur de père’, ‘la plupart des femmes appartenant au clan du père’ (2) qui ne s’observe qu’en construction indirecte et uniquement avec le classificateur *bila*.

8 - Les gloses utilisées sont celles du Leipzig Glossing Rules, auxquelles s’ajoutent : VA : possession d’entités vivantes, ressources naturelles, et de valeur; ALM : possession d’aliments.

Les constructions indirectes encodent les relations de possession aliénable.

Le raga distingue cinq classificateurs possessifs :

- *ga-* classificateur possessif d'aliment (glose : ALM) ;
- *ma-* classificateur possessif de boisson (BOI) ;
- *wa-* classificateur possessif de canne à sucre (CAS) ;
- *bila-* classificateur possessif d'entités vivantes, de ressources naturelles et de valeur (VAL) ;
- *no-* classificateur possessif général (GEN).

Les constructions indirectes sont déterminées par des facteurs sémantiques selon lesquels le classificateur établit la relation de possession au moment de l'interaction. En conséquence, un même terme lexical peut sélectionner une diversité de classificateurs possessifs, suivant la relation possesseur-possédé exprimée par le locuteur au moment de l'interaction (selon le phénomène de « fluidité » exploré par, entre autres, Lichtenberk (2013) et Pawley and Sayaba (1990)). Dans les exemples extraits de mon corpus, ci-dessous, le terme désignant 'igname' sélectionne le classificateur possessif d'aliment (3) ou le classificateur possessif de ressources naturelles (4) :

(3)	<i>ga-n</i>	<i>damu</i>
	CLF.ALM-3SG.POSS	igname
	'son igname (à manger)'	
(4)	<i>bila-ra</i>	<i>damu</i>
	CLF.VAL-3PL.POSS	igname
	'leur plantation d'igname'	

Les tests statistiques n'ont pas révélé de relation significative dans le discours des locuteurs entre les facteurs d'âge et de sexe et la sélection de classificateurs. L'étude a cependant révélé deux résultats notables :

- le taux de « fluidité » des noms possédés indirectement a pu être mesuré sur l'ensemble du corpus et ne concerne que 4 % de ces termes. Ce résultat conforte le postulat de Pawley and Sayaba (1990) selon lequel cette propriété de « fluidité » se révélerait être rare ;
- les classificateurs de boisson et de canne à sucre n'apparaissent nulle part dans le corpus. Le classificateur de boisson a pu être élicité auprès des participants, mais le classificateur de canne à sucre semble avoir été remplacé par le classificateur d'aliments.

4. 3. Fricative vélaire voisée

La fricative vélaire apparaît dans l'inventaire phonémique de nombreuses langues du nord Vanuatu, dans les îles Banks, Torres, Maewo, ainsi qu'au nord de Pentecôte, où elle présente une innovation phonologique du proto-segment **k* (Tryon, 1976). Consonne de grande fréquence en langue raga, sa variabilité et son instabilité ont été remarquées dans des études précédentes (entre autres, Codrington, 1885 ; Ivens, 1938 ; Walsh, 1982) et en particulier son alternance avec la vélaire occlusive /k/. La vélaire occlusive est également phonémique en raga, mais d'occurrence rare.

L'analyse des diverses prononciations de la fricative vélaire extraites de ce corpus raga a révélé un grand nombre de variantes. Cette étude se concentre sur deux d'entre elles : la fricative vélaire (identifiée par 'ɣ') et sa suppression (identifiée par '0'). L'hypothèse qui sous-tend cette étude est celle d'une suppression progressive de la fricative vélaire, expliquée par un processus diachronique de perte de matériel phonétique qui se poursuit : la proto-consonne **k* s'est altérée en consonne fricative vélaire en raga, puis la suppression de la fricative vélaire, phénomène observé en particulier dans le discours des jeunes locuteurs (Figure 2), atteste de la phase finale de ce processus diachronique.

L'analyse de cette variable a révélé des relations significatives entre la suppression de la consonne et des facteurs structurels et sociaux :

- les modèles statistiques ont sélectionné les voyelles précédant la fricative vélaire, la voyelle haute /i/ et, dans une moindre mesure, les voyelles postérieures /u/ et /o/, pour leur relation significative avec un accroissement de la suppression de la consonne ;
- également sélectionné par les modèles statistiques, le groupe de jeunes participants masculins présente une corrélation significative avec une augmentation de la suppression de la consonne examinée. La Figure 2 (ci-dessous) présente la distribution des locuteurs dans leur déviation par rapport à la moyenne de la fréquence de suppression de la voyelle. La consonne tend à être supprimée dans le discours de la majorité des locuteurs de moins de 35 ans et celui des locuteurs les plus âgés. Pour le discours des locuteurs d'âge moyen (40-70 ans) et la grande majorité des locutrices de tous âges, la tendance est inverse et la consonne est conservée.

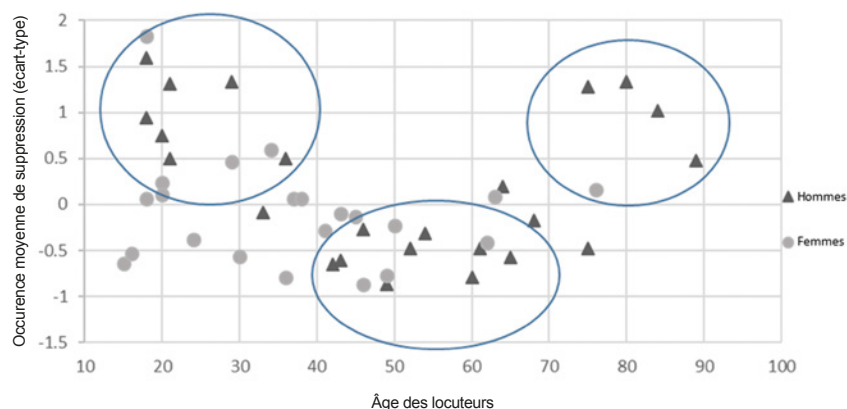


Figure 2. Distribution de la suppression de la fricative vélaire, par âge et sexe des locuteurs⁹ (Duhamel, 2020a, p. 157, Figure 38)

4. 4. Interprétation des résultats en fonction des différences genrées

L'examen quantitatif a révélé, pour deux des trois variables examinées, une variation en corrélation avec des facteurs structurels (genre du récit pour les emprunts au bislama, voyelle précédente pour la fricative vélaire), mais également des facteurs sociaux d'âge et de sexe des locuteurs, dont l'influence reste à interpréter. Pour la variabilité observée dans les emprunts au bislama et la suppression de la consonne fricative vélaire, les interprétations du choix de variantes par des groupes de locuteurs repose tout particulièrement sur mes observations lors de mes séjours de terrain, totalisant une période de onze mois, au sein de la communauté raga. Le discours des jeunes locuteurs raga et des femmes a révélé un taux d'emprunts au bislama plus élevé que le discours des autres locuteurs. Pour ce qui est des jeunes locuteurs, cette fréquence d'emprunt peut s'expliquer par une exposition accrue de ces locuteurs au bislama, durant leur scolarité en cycle secondaire. Contrairement à leurs aînés, la majorité de ces jeunes locuteurs ont poursuivi cette scolarité, souvent à l'extérieur de la communauté raga.

Aux cours de conversations avec les femmes raga, celles-ci ont exprimé les difficultés qu'elles rencontrent dans la vie au village : la pénibilité du travail dans les jardins, sur les plateaux dominant les villages ; les maternités

9 - La distribution est l'écart-type entre l'occurrence moyenne de suppression de la consonne par un locuteur et l'occurrence moyenne de suppression pour l'ensemble des locuteurs.

à répétition, qui démarrent jeune et se prolongent tard dans la vie des femmes et le manque d'accès à une médecine préventive. Il m'est apparu que ces femmes voyaient, dans la poursuite de leur scolarisation occidentale, la promesse d'un mode de vie moins pénible et où elles seraient plus en mesure de résoudre leurs difficultés. La poursuite de la scolarité implique une mobilité vers la ville, où les locuteurs des diverses langues océaniques de l'archipel communiquent entre eux principalement en bislama, et l'adoption d'un mode de vie urbain souvent perçu comme attractif. Le taux élevé d'emprunts au bislama observé dans le discours des femmes peut donc être interprété comme signalant les aspirations de ces femmes à un mode de vie urbain plus à même de répondre à leurs attentes.

L'explication proposée pour la suppression de la fricative vélaire est celle d'un changement progressif. L'argument principal en faveur de cette interprétation est que le taux de suppression atteint sa valeur maximale chez les jeunes adultes. Cependant, la distribution intergénérationnelle de la variation présentée dans la Figure 2 ne correspond pas précisément au schéma attendu d'une variante innovante selon lequel chaque nouvelle génération de locuteurs devrait présenter une incidence de cette variante plus élevée que la génération précédente. D'une part, on observe chez les locuteurs d'âge moyen une tendance à ne pas supprimer la fricative vélaire, alors qu'on s'attendrait à une légère incidence de cette variante innovante pour ce groupe d'âge. D'autre part, les hommes les plus âgés présentent un taux élevé de suppression de la vélaire fricative, alors qu'on s'attendrait à l'incidence la plus basse de cette innovation pour ce groupe.

Pour interpréter ce modèle il nous faut prendre en compte le contexte social de cette communauté océanique. Dans cette société, ce sont les hommes les plus âgés qui détiennent le plus grand prestige et parmi lesquels se distinguent les chefs de haut rang. Il faut envisager la possibilité que ces hommes puissent être à l'origine d'innovations linguistiques. Il est en effet peu probable que ces locuteurs prestigieux adoptent une innovation des jeunes locuteurs, compte tenu de leur ascendant sur les membres de la société raga (Duhamel, 2021 ; se référer en particulier à la section sur le concept de *gogona* 'sacralité fondée sur le pouvoir relatif aux êtres humains'). Autre fait important, on observe une grande fréquence d'interaction entre ces deux groupes d'hommes qui présentent le plus fort taux de cette variante innovante. Les jeunes hommes ont pour tâche de préparer quotidiennement pour leurs aînés le traditionnel kava, une boisson à base de racines de la plante du même nom. Les jeunes eux-mêmes ne boivent pas le kava, mais

ils sont présents lorsque celui-ci est bu par les hommes les plus âgés, qui discutent entre eux, jusque parfois tard dans la nuit. D'autre part, l'exercice de la fonction de chef exige de fréquents déplacements et ce sont ces mêmes jeunes hommes qui accompagnent les hommes âgés afin de leur venir en aide lors des déplacements. Il est concevable, du fait de cette proximité, que le discours des jeunes locuteurs soit influencé par celui de leurs prestigieux aînés. Ces fréquentes interactions, et l'autorité des hommes âgés, expliqueraient que les jeunes hommes adoptent certaines variantes employées par les hommes âgés, telle la suppression de la fricative vélaire, et que ces mêmes variantes se retrouvent peu dans le discours des autres membres de la communauté, c'est-à-dire les femmes et les hommes d'âge moyen.

5. Mécanismes d'uniformisation linguistique

Si cette étude a pu établir l'existence de variabilité dans la langue raga, il n'est cependant pas aisé de discerner cette propriété interne aux langues (Weinreich *et al.*, 1968) dans la langue raga¹⁰, et il est, de plus, remarquable qu'aucune variabilité géographique n'a pu être établie. Néanmoins, l'analyse quantitative rapportée ci-dessus établit l'existence de variabilité linguistique intergénérationnelle pour deux des trois variables examinées. Il a été souligné plus haut que le changement d'un système linguistique suppose, d'une part, l'existence préalable de variation dans le discours des locuteurs et, d'autre part, la diffusion de variantes innovantes à l'ensemble des locuteurs. Weinreich *et al.* (1968) ont identifié la question d'actionnement de changement linguistique comme étant au cœur d'une théorie de ce changement :

*Pourquoi des changements dans une caractéristique structurelle ont-ils lieu dans une langue particulière à un moment donné, mais pas dans d'autres langues avec la même caractéristique, ou dans la même langue à d'autres moments ? Ce problème d'actionnement peut être considéré comme le cœur même de la problématique.*¹¹ (Weinreich *et al.*, 1968, p. 102)

Il faut donc envisager les facteurs sociaux qui freinent la diffusion de variantes innovantes parmi les locuteurs raga et qui, parallèlement, favorisent une

10 - Se reporter en particulier à l'analyse de variation vocalique qui a démontré qu'il existait une variation plus importante pour un même locuteur qu'entre locuteurs (Duhamel, 2020a, p. 173-174). De plus, l'exploration initiale de caractéristiques linguistiques contemplées pour une éventuelle variabilité s'est soldée par des fréquences de variation trop basses pour être exploitables (*ibid.*, p. 51-52).

11 - "Why do changes in a structural feature take place in a particular language at a given time, but not in other languages with the same feature, or in the same language at other times? This actuation problem can be regarded as the very heart of the matter."

uniformisation linguistique et la situation de conservatisme linguistique du raga (Pawley, 2006 ; Crowley, 2002 ; Clark, 2009 ; Walsh, 1995). La discussion s'élargit maintenant à la considération de ces facteurs sociaux, qui, pour le raga, empêchent l'actionnement du changement linguistique :

- le maintien de liens sociaux et familiaux étroits entre les locuteurs raga, sur de longues distances et sur plusieurs générations ;
- les liens de natures diverses entre les membres de la collectivité ;
- les principes et pratiques d'obligations mutuelles et de coopération, qui forment l'ossature du système politique raga ;
- les fréquentes occasions pour les membres de la communauté de se retrouver à l'occasion de rituels coutumiers ou religieux ;
- la pratique d'une religion unique ;
- les pratiques matrimoniales endogames historiques ;
- le prestige socio-historique de la société raga ;
- l'optimisme des locuteurs pour le futur de leur langue.

Il est probable que nombre de ces facteurs s'observent également dans les autres collectivités du Vanuatu, et d'Océanie. Cependant, c'est par leur coexistence et leur interaction que ces divers facteurs expliquent l'uniformité linguistique du peuple raga.

Les interactions sont fréquentes entre les divers membres de la société de nord Pentecôte et les liens qui unissent les locuteurs raga, de natures variées. Il s'agit de liens de parenté, entre consanguins ou affins, ou de liens créés par les activités communes, tel le travail aux jardins ou la participation aux nombreux rituels culturels, religieux ou politiques. Le nord de Pentecôte est une région densément peuplée, comparativement aux autres îles de l'archipel et la proximité géographique joue également un rôle dans la fréquence des interactions.

Aux liens à la fois denses et multiples qui relient les membres de la communauté et composent un modèle de réseau social très soudé s'ajoutent les pratiques d'obligations mutuelles qui représentent la voie optimale d'adhésion à la collectivité, et permettent de créer entre ses membres des liens réciproques, et durables. Le principe de coopération (*bulbuluana*), sur lequel la vie et les activités communautaires du nord de Pentecôte reposent, a souvent été évoqué au cours de conversations et interviews, et les interactions qui résultent de ce principe sont prépondérantes dans la vie quotidienne et l'organisation socio-politique raga. La corrélation entre le taux de changement linguistique et la structure des

réseaux sociaux a été l'objet de travaux linguistiques fondamentaux, en particulier ceux de James et Lesley Milroy (Milroy & Milroy, 1985, 1997 ; L. Milroy, 1980). Leurs travaux ont notamment révélé que les réseaux aux liens denses et multiples, tels ceux qui relient les locuteurs raga, agissent comme une structure normative qui résiste aux innovations linguistiques¹². On remarque, de plus, que l'organisation politique de la société raga correspond au modèle mélanésien de chefferies localisées. Le manque de diversité linguistique de cette société met d'ailleurs en doute la relation qui a été proposée entre ce type d'organisation politique et la diversité linguistique en région mélanésienne (Sahlins, 1963). En effet, la communauté raga et les îles de Polynésie présentent une faible diversité linguistique, mais ces sociétés semblent être organisées selon des systèmes politiques très différents.

La région raga est en grande majorité anglicane et la pratique d'une religion unique par une si large communauté est exceptionnelle dans l'archipel. On ne retrouve pas, au nord de Pentecôte, la fragmentation religieuse qui semble être la norme au Vanuatu, les services et cérémonies religieuses procurent de nombreuses occasions pour l'ensemble des locuteurs raga de se retrouver, dans leur village ou au cours de leur déplacements, ajoutant ainsi aux opportunités présentées par les autres rituels, sacrés ou profanes, et à la cohésion de la collectivité.

Les témoignages des participants et les notes ethnographiques d'un intellectuel raga, traduites et annotées par Yoshioka (1988), révèlent les pratiques endogames historiques de la communauté raga. Il est en effet de tradition pour les membres raga d'épouser une personne appartenant au lignage matrilineaire opposé, Tabi ou Bule. Les directives imposant ces pratiques matrimoniales endogames, et donc endolingues, se sont assouplies de nos jours, mais il est probable qu'en limitant les opportunités d'échanges matrimoniaux interlinguistiques, pendant plusieurs générations, ces pratiques

12- On me fait remarquer que ce type de réseaux sociaux, qui relient les locuteurs par des liens denses et multiples, est commun aux communautés du Pacifique. Comment expliquer alors le phénoménal degré de diversification linguistique dans les îles mélanésiennes, et cela malgré l'influence normative des liens qui relient les locuteurs au sein de ces communautés ? Les langues kanak qui se distinguent par leurs grand nombre d'innovations ne sont-elles pas parlées par des locuteurs eux-mêmes membres de réseaux sociaux qui favorisent l'homogénéité linguistique ? Cette problématique ne fait que confirmer le besoin d'examiner de près ces communautés linguistiques, non seulement la nature de leur réseaux sociaux mais également tout autre facteur susceptible d'influencer la propagation ou l'obstruction d'innovations linguistiques, afin d'approfondir notre compréhension de la dynamique de diversité linguistique dans la région mélanésienne.

ont joué un rôle essentiel dans la situation d'homogénéité linguistique du raga¹³. Ceci explique, au moins en partie, que la majorité des participants raga ne présente dans leur répertoire langagier aucune autre langue océanienne, hormis le raga.

À ces pratiques matrimoniales historiques vient s'ajouter le rôle du statut remarquable que l'accès à l'indépendance du Vanuatu (juillet 1980) a conféré à la communauté raga, en la propulsant à l'avant de la scène politique nationale. En effet, le prêtre anglican et politicien Walter Hadye Liñi, premier ministre initial de la République du Vanuatu, était originaire du nord de Pentecôte et locuteur raga. Concrétisant les désirs d'autonomie politique des Vanuatais, le parti politique de Liñi, le Vanua'aku Pati, contribua à mettre fin à la domination coloniale anglo-française et à promouvoir une cohésion nationale dans cet archipel aux langues et cultures multiples. On peut soutenir que les principes sur lesquels repose l'homogénéité de la société de nord Pentecôte sont ceux qui, une fois transposés à l'échelle nationale, ont permis la cohésion du Vanuatu, et promu le bislama comme langue véhiculaire, nationale et officielle.

La popularité de la communauté raga est d'importance car elle a contribué à une présence accrue sur la scène nationale de leur langue et de leur culture. Cette réputation aura eu pour conséquence de favoriser un intérêt pour la langue raga, par association avec cette communauté linguistique non seulement influente, mais dont la large population est, de plus, bien représentée dans les centres urbains, économiques et politiques, du pays. Les locuteurs raga ont toute raison d'être optimistes quant à l'avenir de leur langue natale. Cette attitude, souvent manifestée par les locuteurs au cours de nos entretiens, ne fait que renforcer la vitalité de la langue raga et l'attrait qu'elle génère auprès de locuteurs d'autres langues océaniques – dont l'influence linguistique présentera peut-être un jour un défi à l'homogénéité du raga.

Bibliographie

ARC, Centre of Excellence for the Dynamics of Language, 2014-2019, "The Wellsprings of Linguistic Diversity", en ligne : <http://www.dynamicsoflanguage.edu.au/the-wellsprings-of-linguistic-diversity> (consulté en septembre 2020).

13 - On notera par exemple les propos recueillis par Leenhardt auprès de locuteurs kanak (1946, p. XVI) qui expliquaient que les pratiques de mariages inter linguistiques étaient la cause principale de changement linguistique et social.

- Benton Richard A., 1968, "Numeral and Attributive Classifiers in Trukese", *Oceanic Linguistics*, vol. 7, no 2, p. 104-146.
- Bril Isabelle, 2013, "Ownership, part-whole, and other possessive associative relations in Nêlêmwa (New Caledonia)", in Aikhenvald A. & Dixon R. M. W. (eds.), *Possession and Ownership. A Cross-Linguistic Typology*, Oxford, Oxford University Press, p. 65-88.
- Budd Peter, 2011, "On borrowed time? The increase of Bislama loanwords in Bierebo", in Sallabank J. (ed.), *Language Documentation and Description*, vol. 9, London, SOAS, p. 169-198.
- Clark Ross, 2009, **Leo tuai: a comparative lexical study of north and central Vanuatu languages*, Canberra, Pacific Linguistics.
- Codrington Robert H., 1885, *The Melanesian languages*, Oxford, Clarendon Press.
- Crowley Terry, 1996, "Inalienable possession in Paamese grammar", in Chappell H. et McGregor W. (eds.), *The Grammar of inalienability. A typological perspective on body part terms and the part-whole relation*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 383-432.
- Crowley Terry, 2002, "A grammar sketch of Raga", in Lynch J., Ross M., et Crowley T. (eds.), *The Oceanic Languages*, London et New York, Routledge (coll. "Language Family"), p. 626-637.
- 2004, "Borrowing into Pacific Languages: Language Enrichment or Language Threat?", in Tent J. et Geraghty P. (eds.), *Borrowing. A Pacific perspective*, Canberra, Pacific Linguistics.
- Duhamel Marie-France, 2019, "The possessive classifiers in Raga, Vanuatu: an investigation of their use and function in natural speech", *Te Reo*, vol. 62, no 1 - Special Issue in Honour of Frantisek Lichtenberk, p. 26-46.
- 2020a, "Variation in Raga—a quantitative and qualitative study of the language of North Pentecost, Vanuatu", thèse de doctorat, Australian National University, en ligne : <http://hdl.handle.net/1885/205516> (consultée en septembre 2020).
- 2020b, "Borrowing from Bislama into Raga, Vanuatu: Borrowing frequency, adaptation strategies and semantic considerations", *Asia-Pacific Language Variation*, vol. 6, no 2, p. 160-195, doi: 10.1075/aplv.19015.duh
- 2021, "The Concept of Taboo in Raga, Vanuatu: Semantic Mapping and Etymology", *Oceania*, vol. 91, no 1, p. 26-46, doi:10.1002/oea.5288
- François Alexandre, Franjeh Micheal, Lacrampe Sébastien, et Schnell Stefan, 2015, "The exceptional linguistic density of Vanuatu", in François A., Franjeh M., Lacrampe S., et Schnell S. (eds.), *The Languages of Vanuatu: Unity and Diversity*, Canberra, Asia-Pacific Linguistics, p. 1-21.

- Fusi Valerio, 1985, "Action and Possession in Māori Language and Culture. A Whorfan Approach", *L'Homme*, tome 25, no 94, p. 117-145.
- Gooskens Charlotte and Schneider Cinthia, 2016, "Testing mutual intelligibility between closely related languages in an oral society", *Language Documentation and Conservation*, vol. 10, p. 178-305.
- Grace George W., 1992, "How Do Languages Change? (More on "Aberrant" Languages)", *Oceanic Linguistics*, vol. 31, no 1, p. 115-130.
- Ivens W. G., 1938, "A Grammar of the Language of Lamalanga, North Raga, New Hebrides", *Bulletin of the School of Oriental Studies*, University of London, vol. 9, no 3, p. 733-763.
- Jarraud-Leblanc Cendrine, 2013, « Le Vanuatu entre anglais, français et bislama », *Hermès, La Revue*, vol. 65, no 1, p. 97-102.
- Labov William, 1963, "The Social Motivation of a Sound Change", *Word - Journal of the linguistic circle of New York*, vol. 19, no 3, p. 273-309, doi:10.1080/00437956.1963.11659799
- Leenhardt Maurice, 1946, *Langues et dialectes de l'Austro-Mélanésie*, Paris, Institut d'ethnologie.
- Lichtenberk Frantisek, 1983, "Relational Classifiers", *Lingua*, vol. 60, no 2-3, p. 147-176.
- 1985, "Possessive Constructions in Oceanic Languages and in Proto-Oceanic", in Pawley A. et Carrington L. (eds.), *Austronesian Linguistics at the 15th Pacific Science Congress*, Honolulu, Pacific Linguistics, p. 93-140.
 - 2009, "Attributive possessive constructions in Oceanic", in McGregor W. (ed.), *Expressions of possession*, vol. 2, Berlin, Walter de Gruyter, p. 249-292.
 - 2013, "The rise and demise of possessive classifiers in Austronesian", in Ritsuko Kikusawa et Lawrence A. Reid (eds.), *Historical Linguistics 2011: Selected papers from the 20th International Conference on Historical Linguistics*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, p. 199-225.
- Lindstrom Lamont, 2007, "Bislama into Kwamera: Code-mixing and Language on Tanna (Vanuatu)", *Language Documentation and Conservation*, vol. 1, no 2.
- Lynch John, 1973, "Verbal Aspects of Possession in Melanesian Languages", *Oceanic Linguistics*, vol. 12, no 1, p. 69-102.
- 1996, "Proto Oceanic Possessive-marking", in Fa'afo Pat & John Lynch (eds.), *Oceanic Studies: Proceedings of the First International Conference on Oceanic Linguistics*, vol. C 133, Canberra, Pacific Linguistics, p. 93-110.
- Lynch John and Crowley Terry, 2001, *Languages of Vanuatu: a new survey and bibliography*, Canberra, Pacific Linguistics.

- Meyerhoff Miriam, 2016, "Borrowing from Bislama into Nkep (East Santo, Vanuatu): Quantitative and qualitative perspectives", *Language & Linguistics in Melanesia*, vol. 34, no 1, p. 77-94.
- Milroy James and Milroy Lesley, 1985, "Linguistic change, social network and speaker innovation", *Journal of Linguistics*, vol. 21, p. 339-384.
- 1997, "Network Structure and Linguistic Change", in Coupland N. & Jaworski A. (eds.), *Sociolinguistics*, London, Palgrave.
- Milroy Lesley, 1980, *Language and social networks*, Oxford, Blackwell.
- Moyse-Faurie Claire, 2000, "Possessive Markers in East Uvean (Faka'uvea)", *STUF-Language Typology and Universals*, vol. 53, no 3-4, p. 319-344, doi:10.1524/stuf.2000.53.34.319
- Pawley Andrew, 2006, "Explaining the aberrant Austronesian languages of Southeast Melanesia: 150 years of debate", *Journal of the Polynesian Society*, vol. 115, no 3, p. 215-258.
- Pawley Andrew et Sayaba Timoci, 1990, "Possessive-marking in Wayan, a Western Fijian language: Noun class or relational system", in Davidson J. H. C. S. (ed.), *Pacific Island Languages: Essays in honour of G. B. Milner*, London/Honolulu, SOAS, University of London and University of Hawai'i Press, p. 147-171.
- Sahlins Marshall D., 1963, "Poor Man, Rich Man, Big-Man, Chief: Political Types in Melanesia and Polynesia", *Comparative Studies in Society and History*, vol. 3, p. 285-303.
- Sankoff Gillian, 1980, *The social life of language*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Schneider Cinthia et Gooskens Charlotte, 2018, "A Follow-up Analysis of Listener (Mis) comprehension across Language Varieties in Pentecost, Vanuatu", *Oceanic Linguistics*, vol. 57, no 1, p. 144-176.
- Stanford James N. et Preston Dennis Richard, 2009, *Variation in indigenous minority languages*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- Tryon Darrell T., 1976, *New Hebrides languages: an internal classification*, Canberra, Pacific Linguistics.
- Vari-Bogiri Hannah, 2007, "Possessive Classifier *bila-* in Raga reflects value in people", *Language Description, History and Development: Linguistic indulgence in memory of Terry Crowley*, p. 1-8.
- Walker James A., 2010, *Variation in Linguistic Systems*, New York, Routledge.
- Walsh David S., 1982, "The restricted distribution of Raga /k/: starting point for a subgrouping hypothesis", dans Rainer C. et al. (eds.), *GAVA: studies in Austronesian languages and cultures. Studien zu austronesischen Sprachen und Kulturen*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag.

— 1995, “Raga”, in Tryon D. (ed.), *Comparative Austronesian Dictionary: An Introduction to Austronesian Studies*, vol. 1, no 2, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 807-818.

Weinreich Uriel, Labov William et Herzog Marvin, 1968, “Empirical Foundations for a Theory of Language Change”, in Lehmann W. P. & Malkiel Y. (eds.), *Directions for Historical Linguistics: A Symposium*, Austin/London, University of Texas Press, p. 95-195.

Yoshioka Masanori, 1988, “The story of Raga, David Temule’s Ethnography on His Own Society, North Raga of Vanuatu. (II) Kin relations”, *Journal of the Faculty of Liberal Arts (Shinshu University)*, Cultural Science, no 22.

Chapitre VII

Phénomènes de dialectisation dans la région Couli, La Foa et Kouaoua (sud de la Grande Terre, Nouvelle-Calédonie)

*The development of dialects in the Couli, La Foa and Kouaoua areas
(Southern Grande Terre, New Caledonia)*

Claire Moyse-Faurie

LATTICE, UMR 8094 (France)

Résumé

Cet article prend en compte les divergences et les convergences phonologiques, lexicales et syntaxiques entre les dialectes parlés dans la région sud de la Grande Terre calédonienne, autour des villages de Couli, La Foa et Kouaoua. Ces dialectes partagent un certain nombre de caractéristiques communes, mais divergent aussi de façon aléatoire. Cette région a connu des événements dramatiques, donnant lieu au cours des derniers siècles à de complexes mouvements de population pré- et post-colonisation française, ce qui rend difficile le travail de reconstruction. Certains de ces déplacements sont encore transmis à travers des récits de tradition orale qui ne permettent pas d'expliquer l'origine de la différenciation constatée actuellement entre ces dialectes.

Les systèmes phonologiques de ces dialectes sont complexes, les correspondances ne sont pas régulières, et chacun de ces systèmes présente aussi des variantes importantes. Au niveau lexical, on trouve des termes absolument identiques, d'autres non apparentés, et des emprunts à des langues voisines dans des domaines sémantiques bien particuliers, comme les termes de parenté, mettant en évidence les liens claniques de cette région. Enfin, l'approche morpho-syntaxique montre des traits communs, comme l'existence d'une marque introduisant le sujet postposé ou l'expression de la réciprocité à l'aide d'un postverbe signifiant 'en retour, de nouveau'. On relève néanmoins des différences dans la forme et la polyfonctionnalité de ces marques, et des innovations concernant la prédication d'existence et de non-existence.

Mots clés

Dialectalisation, contacts de langues, correspondances irrégulières, prédication d'existence, réfléchi et réciproque.

Abstract

This article discusses the phonological, lexical and morpho-syntactic differences and similarities between the different dialects spoken in the southern part of the Mainland of New Caledonia, around Couli, La Foa and Kouaoua. These dialects share some characteristics, but also differ in some other properties. This part of New Caledonia mainland has witnessed dramatic events during the last centuries, before and after the French colonization. As a result, historical reconstruction is difficult, and oral traditions, still transmitted, do not help to retrace the origins of the settlement, as well as the population movements after the 19th century rebellions.

The phonological systems of these dialects are quite complex, some correspondences are not straightforward and each system has its own variants. At the lexical level, too, some lexemes are identical, others are not related at all; borrowings from neighboring languages belong to specific semantic domains such as kinship, manifesting tribal relations in this region.

Finally, the morpho-syntactic domain exhibits some shared features, such as a subject marker introducing a postposed subject, or the marking of reciprocity by a post-verbal element meaning 'backwards, again'. There are, however, also formal and functional differences, and individual innovations as, for example, in the existential and non-existential constructions.

Keywords

Dialectalisation, language contact, irregular correspondences, existential predication, reflexivity and reciprocity.

1. Introduction

Cet article¹ a pour principaux objectifs de présenter le haméa à travers les contacts récents ou anciens que cette langue a connus avec plusieurs autres langues de la région, tout en recontextualisant l'ensemble de ces données dans le cadre des recherches sur la diversité linguistique en Nouvelle-Calédonie : « Tous ces facteurs [échanges matrimoniaux, déplacement des groupes liés à l'histoire coloniale récente] rendent difficile un découpage en zones linguistiques très strictes, et Haudricourt (1961) a montré combien ces contacts interlinguistiques intenses, en favorisant les emprunts, contribuent à l'enrichissement et à la complexification des systèmes phonologiques. Néanmoins, chaque groupe linguistique se revendique comme tel et se plaît à souligner, voire à survaloriser, ses différences » (Haudricourt et Ozanne-Rivierre, 1982, p. 10).

Bénéficiant d'un financement de recherche alloué par la province Nord de la Nouvelle-Calédonie, dans le cadre d'une convention avec le CNRS ayant pour objectif la description des langues en danger de la Grande Terre², j'ai pu effectuer plusieurs enquêtes de terrain dans la haute vallée de la Kouaoua, entre 2008 et 2019, en ne prenant en compte que le parler haméa

1 - Je tiens à remercier vivement l'Université de la Nouvelle-Calédonie (UNC) pour son invitation à participer au 11^e Colloque de Linguistique Océanienne (Nouméa, 7-11 octobre 2019) ainsi que les membres de l'équipe Eralo de l'UNC pour tous leurs commentaires effectués sur une première version de cet article.

2 - Dans le cadre de la promotion des langues kanak, langues de culture et d'enseignement, la province Nord a noué des liens conventionnels avec le laboratoire dédié aux Langues et Civilisations à Tradition Orale (CNRS-LACITO) pour l'élaboration de dictionnaires pour les langues qui n'en étaient pas encore dotées, telles que le hmwaveke de Cata (Tiéta), le Pwapwâ et le pwaamei de Bweyeen (Boyen), le haméa de Kaa Wi Paa (Kouaoua), le arhō et le arhâ de Nèkō (Poya), le zuanga de Bwapanu (Kaala-gomen) et Ouégoa (<https://www.province-nord.nc/culture/patrimoine-pays>).

de cette vallée. J'ai ensuite comparé les données recueillies avec celles, déjà anciennes, de M. Leenhardt (1946) et, surtout, avec les entrées du dictionnaire tîrî de G. W. Grace (1976), qui comporte des indications spécifiques au haméa indiquées entre crochets [M]. À la suite de déplacements consécutifs à des événements politiques (dont la révolte kanak de 1978, cf. Dousset-Leenhardt 1978), le haméa a subi les influences de langues devenues voisines (ajië, xârâcùù). Plus anciennement, sa proximité géographique avec le tîrî rend difficile de déterminer si l'on a affaire à deux dialectes ou à deux langues différentes³. Cet article tentera d'étudier les points communs ou divergents entre le tîrî et le haméa, en prenant en compte la phonologie, le lexique et la syntaxe de ces deux parlers, à partir des études de G. W. Grace (1973, 1976), celles de M. Osumi (1995) et de mes propres données de terrain. Des incursions dans les langues xârâcùù et ajië, géographiquement voisines, seront aussi effectuées dans cette présentation.

2. Le haméa

Actuellement, le haméa (nommé *gu-haméa* par les locuteurs) est parlé dans quelques villages situés au fond de la vallée de la Kouaoua, à Konoé-Chaoué, Wérupimé, Waabe et, de l'autre côté de la chaîne centrale, à Kacirikwâ sur la commune de Moindou. Des locuteurs haméa vivaient autrefois dans d'autres villages du Pays Méa, en particulier dans celui qui reflète encore son nom, Méa-Mébara, mais où ne réside aujourd'hui plus aucun locuteur actif. Pour des raisons professionnelles ou scolaires, des locuteurs haméa se sont installés dans le village de Kouaoua et aux alentours, comme à Ceynon (cf. Diainon, 2017).



Carte 1. Zone de distribution de la langue haméa (carte générée par Géorep.nc, Gouvernement de la Nouvelle-Calédonie)

3 - La différence entre langues et dialectes repose essentiellement sur un assez bon niveau d'intercompréhension entre les différents dialectes d'une langue et, de façon plus objective, sur le pourcentage de termes apparentés, 80 % étant la limite généralement admise distinguant un dialecte d'une langue.

Le haméa reste la seule langue kanak parlée dans la haute vallée de la Kouaoua (environ 300 locuteurs⁴), région indiquée par un cercle rouge sur la Carte 1.

2. 1. Problèmes de terminologie liés aux différents parlers de la région

La désignation des différents parlers de la région n'est pas homogène, et prête parfois à confusion.

- George W. Grace désigne soit par « La Foa » (1973) soit par « Grand Couli » (1976) ce qu'il nomme *a levelled dialect*, sorte de mélange de tîrî et de haméa, originellement des dialectes bien distincts d'une même langue qui auraient fusionné :

A people (T̥rĩ) speaking a rather divergent dialect of the same language formerly inhabited the coastal plain around La Foa. Most of the T̥rĩ were either killed in the repression of a revolt in 1878-79 or subsequently removed from their lands. However, some time later a substantial groupe of T̥rĩ were settled at Grand Couli. The resulting Grand Couli speech reflects dialect mixture and leveling and appears to be as close to the original T̥rĩ as to Mea. I will hereafter refer to it simply as La Foa. (Grace, 1976, p. iv)

Dans son dictionnaire, Grace indique par les lettres [T] et [M] les formes tîrî et haméa qui n'appartiennent pas au dialecte unifié (*ibid.*, p. iv). À noter cependant que Grace reconnaît n'avoir essentiellement travaillé qu'avec un seul locuteur, M. Pimé.

- Midori Osumi emploie les termes de « Grand Couli » d'une différente façon, pour désigner le dialecte sur lequel elle a travaillé dans la tribu de Grand Couli, également auprès d'un seul locuteur : Son étude grammaticale (1995, 2015) est basée sur le dialecte parlé à « Petit Couli/Lafoa » (Petit Couli n'est qu'à un kilomètre de Grand Couli). En regardant ses données, il est évident qu'elles appartiennent au dialecte nommé par Grace "*Grand Couli levelled dialect*", alors que ce que M. Osumi relève comme des formes de Grand Couli ressemblent plus au haméa. "*Though the language spoken in these two adjacent reserves is basically the same, I sometimes noticed slight dialectal differences, which were mainly phonological and rarely lexical. No grammatical differences were observed*" (1995, p. 3). De fait, les différences relevées entre ses propres données et celles du dictionnaire de Grace concernent essentiellement la longueur vocalique. Nous verrons que les différences sont en fait plus conséquentes.

4 - Le recensement 2014 de l'ISEE NC donne 472 locuteurs de 14 ans et plus, regroupant les locuteurs de tîrî (Grand Couli, La Foa) et de haméa.

- Plus récemment, Yasmina Némouaré (2003) a étudié le dialecte de Kacirikwâ sur la côte ouest, dans la commune de Moindou, le nommant « haaméa », avec un /a/ long, contrastant avec le haméa parlé de l'autre côté de la chaîne centrale.

Dans cet article, je tenterai de prendre en compte les principales différences ou convergences entre ces dialectes, au niveau phonologique, lexical et grammatical, afin de les caractériser le plus précisément possible les uns par rapport aux autres. Nous comparerons ces dialectes aux deux autres langues de la région, le xârâcùù (région de Canala) et l'ajië (région de Houaïlou), ayant connaissance des multiples contacts et déplacements de population entre les différents clans.

2. 2. Approche phonologique

Les systèmes phonologiques de ces dialectes sont complexes, et présentent des variantes importantes. Ainsi par exemple, Grace (1976, p. vi) donne en tîrî des phonèmes non attestés en haméa : /fʷ/, /ð/ et /ɣ/. Dans sa grammaire tîrî, Osumi (1995) inclut les phonèmes notés par Grace /fʷ/, /ð/ et /ɣ/, mais aussi les phonèmes /c/, /ɲ/, /kʷ/, /gʷ/ (rares en haméa et en tîrî, essentiellement dans des mots d'emprunt), /j/ ainsi que les deux vibrantes /r/ et /ɾ/. Némouaré (2003) note aussi l'existence en haméa des deux vibrantes /r/ et /ɾ/, des palatales /ɲ/ et /j/, des vélaires labio-vélarisées /gʷ/ et /hʷ/, et relève deux occurrences de l'interdentale /ð/. Les systèmes vocaliques sont complexes et divergent également, en particulier en ce qui concerne les voyelles centrales orales et nasales.

Les exemples donnés dans les paragraphes suivants (2.2.1. et 2.2.2.) se veulent une illustration de l'extrême diversité des correspondances, montrant la complexité de l'analyse de données, et la difficulté d'établir une ou plusieurs origines distinctes à ces dialectes. Quelques lexèmes sont exactement identiques en tîrî et en haméa, certains étant des reflets des formes reconstruites en proto-océanien, telles qu'elles sont indiquées dans Grace (1986) :

/ tîrî			POc
(1a)	mʷārĩ	'flotter'	*ma-qanu
b)	ʃa	'couper à la hache'	*jasa
c)	ə	'arbre, bois'	*kai
d)	nɔ̃	'os'	*suRi

2. 2. 1. Correspondances régulières

On trouve aussi quelques correspondances régulières entre le haméa, le tîrî et le xârâcùù :

	tîrî	haméa	xârâcùù	
(2a)	/f ^w /	/f/	/x ^w /	
b)	f ^w a	fa	x ^w a	‘pleuvoir’
c)	f ^w a	fa	x ^w a	‘sortir de terre, pousse’
d)	f ^w ĩ	fiĩ	x ^w ε	‘excrément’
e)	f ^w iɖi	fiɖi	---	‘serré, étanche’
f)	f ^w aɬa	faɬa	x ^w āda	‘année’
g)	f ^w iĩi	fiĩi	x ^w ata	‘écouter, entendre’

D’autres correspondances régulières sont attestées seulement entre le tîrî et le haméa, comme par exemple dans les deux lexèmes suivants :

	tîrî	haméa	
(3a)	/ð/	/t/	
b)	giði	giti	‘frotter (linge) à la main’
c)	ðai	tai	‘errer, manquer, par hasard’

2. 2. 2. Correspondances irrégulières

Les correspondances consonantiques irrégulières sont cependant les plus fréquentes.

a) Les deux rhotiques ‘r’

Le haméa et le tîrî possèdent deux rhotiques, la dentale /r̥/, et la rétroflexe /ɽ/ (transcrite ř par Grace dans son dictionnaire). En haméa, la variabilité est forte, y compris entre locuteurs d’un même village. Il existe cependant quelques paires minimales reconnues par la plupart des locuteurs avec lesquels j’ai travaillé :

	haméa	
(4a)	hɔɽɔ ‘fuir’	hɔɽɔ ‘sacré’
b)	haru ‘bon’	haɽu ‘poison pour la pêche’; ‘1du. incl.’
c)	hara ‘péri-toine; tapa’	haɽa ‘manger’

Dans le dictionnaire tîrî de Grace, on trouve des paires de sens équivalent, mais avec une distribution différente des deux rhotiques :

(5)	tîrî	
a)	hooru 'jonc'	hɔ, hʷɔɾɔ 'fuir'; hɔɾɔ 'sacré'
b)	haru '1 DU. INCL.'	haɾu 'bon'; 'poison pour la pêche'
c)	hara 'manger'	haɾa 'tapa'

On peut supposer qu'une évolution récente s'est parfois produite en haméa, avec un changement de /ɾ/ à /r/ en particulier dans des termes d'occurrence fréquente comme haru (haméa de Kouaoua) vs. haɾu (tîrî de Couli et La Foa, haaméa de Kacirikwâ) 'bon'.

Autres différences entre /r/ et /ɾ/ :

(6)	La Foa/Couli	Grace [M]	haméa	
	toɾɔ	doɾa	ɟɔra	'bénitier géant'

mais parfois aussi, une identité formelle au niveau des rhotiques entre le dialecte La Foa/Couli et le haméa :

(7)	La Foa/Couli	haméa	
a)	uruo	uruo	'papillon'
b)	ɖɔɾu	ɖɔɾu	' <i>Erythrina variegata</i> peuplier kanak'

- Par ailleurs, on trouve des différences dans les transcriptions entre Grace 1973 (dentale /ɾ/) et Grace 1976 (rétroflexe /ɽ/), autre exemple de la variabilité et de l'instabilité de ces dialectes⁵ :

(8)	La Foa (Grace, 1973)	Grand Couli (<i>id.</i> , 1976)	
a)	əɾə	əɽə	'pou'
b)	veɾu	veɽu	'tresser'
c)	meɾɔ	meɽɔ	'être étendu'
d)	mɔɾɔ	mɔɽɔ	'vivant'
e)	tuɾɔ	tuɽɔ	'se tenir debout'

5 - On trouve aussi des différences entre les transcriptions de Grace et de Osumi, y compris dans le nom de la langue : Tîrî (Grace) vs. Ṭṛî (Osumi) !

b) Le phonème /ɣ/ du tîrî

Également identifié comme existant en haméa (noté [M] dans Grace 1976), n’apparaît actuellement que sous trois formes différentes en haméa de Kouaoua : Ø, /k/ ou encore, mais dans un seul exemple, /w/, alors qu’il correspond parfois à /x/ dans le haaméa de Kacirikwâ :

(9)	La Foa	Grace [M]	haaméa (Kacirikwâ)	haméa (Kouaoua)	
a)	m ^w age	m ^w āye	m ^w āxe	m ^w āe, m ^w āke	‘s’amuser’
b)	kɔfio	kɔɣai	kɔxai	kɔae	‘transpirer’
c)	aɣo			ao	‘harnais’
d)	ɣe			ke	‘venant de’
e)	meɣi		mei, mui	mei	‘avoir chaud’
f)	ɣomũ			kũmũ	‘1DU.EXCL.’
g)	bɔɣɔ			bɔwɔ	‘kaori’
h)	eɣe			eke	‘mordre’
i)	foɣai			fakai	‘marcher sur qqch.’

c) Correspondances partielles entre le tîrî et le haméa

- Le haméa différencie les nasales rétroflexe et dentale /ŋ/ et /n/, même s’il existe ici aussi une grande variabilité selon les locuteurs. Voici quelques paires minimales qui font consensus :

(10)	haméa				
a)	no	‘sagaie’	ŋo	‘décoloré’	
b)	nũũ	‘poser’	ŋũũ	‘champ’	
c)	nɔ̃	‘os’	ŋɔ̃	‘profond’	ŋɔ̃ɔ̃ ‘ancien’
d)	noo	‘rayons (soleil)’	ŋoo	‘piquant’ ; ‘mettre à tremper dans l’eau’	

- Certains lexèmes sont identiques en haméa et en tîrî, comme dans les lexèmes suivants :

(11)	haméa et tîrî	
a)	ᵿᵿũ	‘moustique’
b)	ᵿoᵿo	‘tonnerre’
c)	ᵿo	‘décoloré’
d)	ᵿəi	‘île’
e)	ᵿᵿ	‘mouche’
f)	waᵿe	‘vent’

- D’autres présentent des différences au niveau de la nasale, qui est soit dentale soit rétroflexe, avec des notations différentes pour Grace [M] et mes propres données, mettant vraisemblablement en évidence une évolution récente en haméa :

(12)	Grace [M]	Grace (tîrî)	haméa	
	ᵿ	ᵿ	n	
a)	faᵿĩ	fəᵿĩ	fanĩ	‘rivière’
b)	ᵿĩwio	ᵿihᵿᵿ	niwio	‘possessions’
c)		ᵿumĩ	nũmĩ	‘avalier’
d)		ᵿũ	nũ	‘poisson’

d) La nasale vélaire /ᵿ/

Actuellement, ni le haméa de Kouaoua ni le haaméa de Kacirikwâ n’ont de lexèmes comportant la nasale vélaire /ᵿ/, alors que cette consonne est notée [M] par Grace dans /b^waᵿũ/ ‘ancree’, forme par ailleurs identique en xârâcùù. En haméa, seule la forme /b^waũ/, sans vélaire, est attestée de nos jours.

e) Innovation

Le haméa de Kouaoua a innové avec l’apparition de plusieurs groupes consonantiques, inconnus des autres dialectes, y compris en haaméa de Kacirikwâ. Ces innovations sont très fréquemment attestées parmi les jeunes locuteurs, plus rarement chez les personnes âgées.

Ces groupes consonantiques sont dus à la chute de la voyelle entre /p/ et /ɾ/, /d/ et /ɾ/, /f/ et /ɾ/, /b/ et /ɾ/ :

(13)	haméa
a)	-pere > pɾe ‘à’, ‘vers’, et dans hipɾe ‘suivre’, fiɾe ‘aller vers’ ;
b)	-piri > pɾi ‘serré’ dans hâpɾi ‘tenir fermement’, upɾi ‘presser’, fapɾi ‘écraser avec le pied’ ;
c)	bêrē > bɾē ‘sans arrêt’ ;
d)	fɔɾɔ > fɾɔ ‘demander’.

f) Le phonème /h/

Si l’on considère le phonème /h/ et que l’on compare ses occurrences dans les trois dialectes, on ne peut que rester perplexe quant au sens de l’évolution, tant les correspondances semblent aléatoires :

- /h/ maintenu à l’initiale dans les trois dialectes :

(14)	La Foa	Grand Couli	haméa	
a)	hēɾēkari	hēɾēwē	hēɾēwē	‘viande’
b)	hēēra	hērēhara ,	hāāra	‘nourriture’
c)	hāɾīɔ	hāɾīro	hāɾīto, hērēto	‘ver de terre’

- /h/ maintenu à l’initiale dans les trois dialectes, mais la forme en haméa ne semble pas apparentée aux deux autres :

(15)	La Foa	Grand Couli	haméa	
	hēɾē	hō	hafo	‘choisir’

- /h/ initial dans les deux dialectes La Foa et Grand Couli, terme différent en haméa, parfois plus proche du xârâcùù :

(16)	La Foa	Grand Couli	haméa		
a)	hāvāṇē	hāmāṇē	adroo	‘neuf’	
b)	hojo	hūjuū	diɾiɾi	‘cricket’	(xârâcùù : /ʝeerere/)
c)	hāvenīā	hōvenīā	jaafi, veʃaa	‘ensemble’	(xârâcùù : /aʃaa/)

- /h/ initial à Grand Couli et en haméa, autre forme à La Foa :

(17)	La Foa	Grand Couli	haméa	
a)	mea	hōro	hōro	‘chou kanak (<i>Hibiscus</i>)’
b)	truu	huḍu	hūḍu	‘coquille’

- /h/ initial à La Foa et en haméa, autre forme à Grand Couli, soit identique à la forme xârâcùù (18a) soit due à un renouvellement lexical (18b) :

(18)	La Foa	Grand Couli	haméa	
a)	hwaɽi	pḥḥwe	heari	‘poule sultane’ (xârâcùù : /pḥḥwe/)
b)	hū	ee	hū	‘ramper (liane)’

- /h/ intervocalique à La Foa et Grand Couli, /h/ perdu, ou terme différent en haméa :

(19)	La Foa	Grand Couli	haméa	
a)	varahae	verahae	veɽei, veɽae	‘comment’
b)	ŋihēē	ŋihēē	nīwio	‘biens personnels’ (xârâcùù : /nɛkʷio/)

- /h/ intervocalique seulement maintenu dans le dialecte de La Foa :

(20)	La Foa	Grand Couli	haméa	
a)	ŋihae	ŋiaɽe	nīaɽe	‘saison’
b)	wihɔ	wio	wio	‘fronde’

- /h/ intervocalique seulement dans le dialecte de Grand Couli :

(21)	La Foa	Grand Couli	haméa	
	tiri	mʷihā	mʷiāā	‘maman (terme d’appellation)’

- pas de terme apparenté recueilli en haméa, /h/ initial à La Foa et Grand Couli :

(22)	La Foa	Grand Couli		
	haɽuaɽa	haɽooda	‘jardin cérémoniel (ignames)’ (xârâcùù : /xarooda/)	

- cas de doublets, le haméa ayant conservé à la fois les formes de Grand Couli et celles de La Foa :

(23)	La Foa	Grand Couli	haméa	
a)	noɾi	habo	noɾi, hābo	'donner'
b)	hũdɔ̃	mèèdɔ̃ɾɔ̃	hũdɔ̃, mèdɔ̃rɔ̃	'rapide'

- cas de doublets, avec non-correspondance entre les termes notés [M] par Grace et mes propres relevés, qui montrent une équivalence entre Grand Couli et haméa, tandis que Grace donnait une équivalence entre La Foa et haméa :

(24)	La Foa	Grand Couli	haméa	
a)	haa	ɔ̃ɛ, haa [M]	ɔ̃ɛ	'pêcher'
b)	tãɾĩ	h ^w ee, tãɾĩ [M]	h ^w e	'ne pas exister'

À l’opposé, la labiovélarisée /h^w/ semble maintenue dans les trois dialectes, comme dans l’exemple suivant :

(25)	La Foa	Grand Couli	haméa	
	h ^w ɛã	h ^w ɛ	h ^w ɛyãã	'apparaître'

Ces correspondances partielles entre les langues et les dialectes de cette région, le xârâcùù (Canala), le tîrî (La Foa) et le haméa (Kouaoua), sont difficiles à expliquer de nos jours ; elles semblent aléatoires, seulement exceptionnellement explicables par des contextes géographiques ou des faits culturels particuliers. Elles sont la conséquence des interrelations complexes entre les clans de la région et des déplacements contraints dus à la colonisation.

2. 2. 3. Formes reconstruites et formes actuelles

À partir des données de Grace (1973, 1986) pour le proto-océanien, le xârâcùù et le dialecte de Grand Couli, le tableau ci-dessous présente les formes correspondantes que j’ai pu relever en haméa.

	POc	xârâcùù	Grand Couli	haméa
‘pou’	*kutu	kɪtɪ	əɾə ~ əɾə	əɾə
‘tresser’	*patu	pɛtɪ	veru ~ veɾu	voɾu ~ vəɾu
‘pot’	*kudo	kɪɾɛ	ɔ	ɔ
‘crevette’	*quda	kura	mɔɣi	om ^w ã
‘oiseau’	*manu	mɛɾɛ	mɛɛwe	mɛɛwe
‘être étendu’	*matudu	mɛtɪ	merɔ ~ meɾɔ	meɾɔ
‘vivre’	*maqudi	muru	mɔɾɔ ~ mɔɾɔ	mɔɾɔ
‘poulpe’	*kuRita	kətɛ	tayuru	taɪɾu
‘se tenir debout’	*tuda	tãã	turɔ ~ tuɾɔ	tuɾɔ
‘pleurer’	*taɲi	tɛɪ	darɪ ~ daɾɪ	dããɾɪ
‘pluie, pleuvoir’	*qusa	k ^w ie	wie	wiyə
‘île’	*nusa	nui	ɲəi	ɲəi
‘hache’	*kiRa	giɛ	araɾa	giwa
‘moustique’	*ɲamu	nɔɔ	ɲãũ	ɲãu
‘source’	*puqu	puu	ũũ	ɔwə
‘mauvais’	*saqa	ɕaa	taa	taa
‘cheveu, plume’	*pulu	pũ	wã	wã
‘peau, écorce’	*kuli	kɛ	ɔgi	ɔgi
‘pierre’	*patu	pɛ-, paɾu	vere ~ veɾe	aɾɛbɔ
‘fruit à pain’	*kulu	kɛ	kã	kã (‘payer’)
‘mordre’	*kati	kɛ-kɛ	eye	eke ~ eye
‘œil’	*mata	kãrã-me	arãme ~ ãrãmee	ãrãme
‘cendres’	*dapu	xa-te	ta	ta
‘sang’	*daRa	ma-da	ta	ta
‘année’	*taqu	x ^w a-da	f ^w ata	faɾa
‘nuit’	*poni	mɔ	p ^w e	p ^w e
‘feuille’	*dau	nɛ	dɪ	dɪ
‘os’	*suRi	ɲi	nɔ	nɔ
‘sagaie’	*soka	jo	no	no
‘quoi ?’	*sapa	je	ne	ne

Tableau 1 : Formes actuelles comparées aux formes reconstruites en proto-océanien

Les différences observées entre les dialectes et les langues de la région ne sont pas toujours concordantes en ce qui concerne les évolutions phoniques habituellement constatées à travers les langues du monde. Il est par conséquent très difficile de déterminer à partir des différences phonologiques

relevées quel serait le dialecte le plus ancien, et qu'est-ce qui relèverait d'évolutions internes ou d'emprunts aux langues ou dialectes voisins. Ces constats, que j'ai personnellement faits dans les différents villages de la haute vallée de la Kouaoua, Osumi les décrit dans ses efforts pour situer, l'un par rapport à l'autre, les dialectes de La Foa et de Grand Couli :

*It is not possible to say at this stage which pronunciation reflects the diachronically older pronunciation, or whether there are any borrowings from neighboring dialects. No simple generalization can be made concerning the sound correspondences, either. The sound shifts listed are sporadic and inconsistent from word to word, and a given phoneme in one column sometimes corresponds to several in the other.*⁶ (Osumi, 1995, p. 4)

De même, Grace (1973, p. 58) conclut ainsi son approche comparatiste : “The central object of my research is to determine what has happened in these languages that makes it so hard to reconstruct what has happened”⁷. Il propose les évolutions suivantes, rendant difficile l'identification de morphèmes historiquement indépendants :

(26) “shortening of forms > loss of information, homophony > extensive compounding”⁸

D'après Grace (1986, p. 55), le haméa, en combinaison avec un dialecte de la région de La Foa, semblerait être à l'origine du tîrî, mais cela reste une hypothèse.

On peut cependant noter que ces dialectes ont relativement peu évolué les uns par rapport aux autres au cours de ces 30 dernières années, mes notations effectuées dans la haute vallée de la Kouaoua et celles de Grace étant assez homogènes.

6 - « Il n'est pas possible de déterminer quelle prononciation actuelle reflète sur le plan diachronique la prononciation ancienne, ou si l'on a affaire à des emprunts aux dialectes voisins. De même, aucune généralisation ne peut être émise concernant les correspondances phoniques. Les changements phoniques relevés sont sporadiques, et inconsistants selon les lexèmes, un phonème d'un dialecte correspondant parfois à plusieurs phonèmes dans un autre dialecte » (traduction de l'auteur de l'article).

7 - « L'objet principal de ma recherche est de déterminer ce qui s'est produit dans ces langues pouvant rendre compte des difficultés de reconstruction que l'on rencontre » (traduction de l'auteur de l'article).

8 - Raccourcissement de formes > perte d'information, homophonie > formes recomposées très fréquentes.

3. Données lexicales : variation non systématique entre les dialectes

La variation lexicale constatée entre les trois dialectes La Foa (Grace), Grand Couli (Osumi) et le haméa est tout aussi difficile à expliquer diachroniquement. Les contacts récurrents, les déplacements d'une partie de la population suite aux conflits de la fin du XIX^e siècle, ne permettent pas de dessiner une chronologie des évolutions. Voici quelques exemples de cette variation lexicale, à partir de différentes situations.

- Soit, mais dans quelques cas seulement, les termes haméa ressemblent à ceux relevés par Grace sous l'étiquette « La Foa », et diffèrent de ceux de « Grand Couli » relevés par Osumi :

(27)	La Foa	Grand Couli	haméa		
a)	hũ	ee	hũ	'ramper (liane)'	
b)	arɔ	aɾawa	aɾɔ	'eau'	
c)	wãɾãbu	kaŋea	wãɾãbu	'oncle maternel'	(xârâcùù : /kaanea/)
d)	hwaɾi	pɔ̃we	heari	'poule sultane'	(xârâcùù : /pɔ̃we/)

Notons que ces deux derniers termes de Grand Couli sont identiques ou très proches de ceux du xârâcùù.

- Soit coexistent en haméa deux termes ayant la même signification, l'un semblable à celui de La Foa, l'autre à celui de Grand Couli :

(28)	La Foa	Grand Couli	haméa		
a)	iɖi	ivɔ	iɖi, ivɔ	'naître'	
b)	noɾi	habo	noɾi, hãbo	'donner'	
c)	hũɖɔ̃	mɛɛɖɔ̃ɾɔ̃	hũɖɔ̃, mɛɛɖɔ̃ɾɔ̃	'rapide'	

- Soit les termes haméa diffèrent, tandis que les termes correspondants de La Foa et de Grand Couli sont très proches :

(29)	La Foa	Grand Couli	haméa		
a)	vae	væ	tawaaru	'pagaie'	(xârâcùù : /tap ^w aaru/)
b)	ṛṣḍḍoṛi	ṛṣḍḍuṛi	tunṣḍḍo	'se souvenir'	
c)	wāetĩ	wāêtĩ	wādo	'bloquer l'eau (barrage)'	
d)	hēṛē	hō	hafo	'choisir'	(xârâcùù : /xā/)
e)	waḍo	wuḍo	mwre	'petit'	(xârâcùù : /wεε/)
f)	kasuaḍa	kasueḍa	aḍumaane	'guêpe maçonner'	
g)	hāvenĩā	hōvenĩā	jaafi, vefaa	'ensemble'	(xârâcùù : /aḥaa/)
h)	ṛĩhēē	ṛĩhērē	niwio	'possessions'	(xârâcùù : /nek ^w io/)
i)	hojo	hũjũ	diṛiṛi	'cricket'	(xârâcùù : /jeerere/)

- Certains lexèmes haméa diffèrent nettement du tîrî (faits déjà repérés par Grace qui les notait [M] dans son dictionnaire tîrî), ainsi que du xârâcùù :

(30)	haméa	tîrî	xârâcùù	
a)	b ^w i	mou	mou	'aveugle'
b)	yəə	kadu	ct	'peigner'
c)	aḍoo	hāmā	dḍoḍḍo	'nouveau'
d)	m ^w ayə	hā, ee	ngā	'ramper'
e)	wawiraa	bēteye	p ^w ak ^w etaa	'bord de mer'
f)	bṛṛ	taawia	ḥaawia	'noeud de guerre'
g)	kotoi	baeho	baexo	'buse'
h)	aṛeto	aḥado	ateco	'pigeon (collier blanc)'
i)	ē, ɔi	ḥ	ḥ, əi	'oui'
j)	ɔnɔwəṛə	biḍo	neṛĩngē	'nid'
k)	aovae ~ aovae	eḍi	acii	'cousin croisé'
l)	koo, awiṛi	auti	mūduε	'frère cadet'
m)	moroa	nunũũ	nunũũ	'grand-père'
n)	nôôte	geε	geε	'grand-mère'

Au niveau lexical, il m'a paru intéressant de rechercher dans quels domaines sémantiques les différences entre le haméa et le tîrî étaient les plus

fréquentes. Les termes de parenté, noms d'animaux et de plantes semblent les domaines les plus concernés.

Les quatre derniers termes (k, l, m, n) de la liste (30) ci-dessus relèvent du domaine de la parenté, employés comme termes de désignation et non d'appellation ; les termes haméa pour les grands-parents diffèrent des termes tîrî, alors que ces derniers sont proches des termes xârâcùù.

À l'inverse, certains termes haméa à connotation maritime sont proches du xârâcùù, mais diffèrent du tîrî :

(31)	haméa	tîrî	xârâcùù	
a)	naʃ	pa	nʃʃ	'voile'
b)	jiɛ, jiə	ɔba	jiɛ	'huître'

Enfin, une bonne douzaine de mots indiqués comme haméa [M] dans le dictionnaire de Grace ne sont pas reconnus par les locuteurs de la haute vallée de la Kouaoua.

4. Éléments de morphosyntaxe

4. 1. La marque du sujet postposé au prédicat

Le haméa et le tîrî ont la même marque sujet, /ŋã/, formellement différente de celle du xârâcùù ɲẽ. Cette marque introduit le sujet postposé au prédicat, mais a également d'autres fonctions, le plus souvent non apparentées. Il s'agit de cas d'homophonies.

En tîrî (Grace 1976, p. 27) /ŋã/ fait l'objet de 5 entrées différentes : pronom sujet de 3^e personne du singulier, marque du passé (dans /aniŋã/ 'depuis quand'), marque de possession aliénable, marque du sujet postposé, particule indiquant un état ou un événement en cours.

Osumi (1995, p. 1, note 1) liste 7 emplois différents pour cette même particule /ŋã/. Outre les 5 emplois listés par Grace, elle ajoute l'emploi de /ŋã/ comme morphème reliant des noms (*link morpheme in link nouns*) ainsi que comme marque de contrefactuel ou d'obligation. Elle relève en outre que l'emploi de /ŋã/ pour exprimer le passé, déjà noté par Grace, est productif, et que cette marque /ŋã/ se postpose au prédicat lorsqu'elle sert à exprimer le passé, alors qu'elle est antéposée lorsqu'elle marque le progressif.

En haméa, /ŋa/ ou /na/ selon les locuteurs, présente les trois seules fonctions suivantes : pronom sujet de 3^e personne du singulier, marque de sujet postposé et marque de possession aliénable. Le passé est exprimé à l'aide de la marque /nãã/, postposée au prédicat, et le progressif à l'aide de /nõõ/, préposé au prédicat. En ajië également, la marque de sujet postposé est formellement identique à l'indice pronominal de 3^e personne du singulier en fonction sujet, mais ne marque pas la possession aliénable, et n'a aucune valeur aspectuelle. En xârâcùù par contre, la marque de sujet postposé /ŋẽ/ n'est pas identique au pronom, mais elle introduit aussi l'instrumental, alors que les marques de sujet et les marques d'instrumental sont différentes en haméa et en tîrî ; dans ces deux langues les marques d'instrumental assurément par ailleurs d'autres fonctions.

4. 2. La marque de l'instrumental

Ainsi, en xârâcùù, la marque sujet /ŋẽ/ est aussi la marque de l'instrumental, alors qu'en haméa, en tîrî et en ajië, la marque de sujet et la marque de l'instrumental diffèrent formellement. La marque de l'instrumental est /ŋĩ/ en haméa et en tîrî, mais a aussi d'autres emplois, différents dans les deux langues.

Tîrî /ŋĩ/ *“can mark causal, instrumental, temporal, exemplificatory, or comitative”*⁹ (Osumi 1995, p. 82). Grace liste 9 entrées différentes pour /ŋĩ/ dans son dictionnaire. Outre les emplois décrits par Osumi, il ajoute les fonctions suivantes : préfixe collectif, marque de conditionnel, intentionnel ('pour', 'dans le but de'), classificateur pour les entités en série (/ŋĩ u/ 'une rangée d'ignames'), et aussi dans /ŋĩf^wa/ 'aujourd'hui', /aŋĩ/ 'quand' et /yeŋĩ/ 'à partir de là'.

En haméa, /ŋĩ/ est aussi la forme du pronom indépendant, objet ou possessif de 3^e personne du singulier, elle a une valeur aspectuelle, marquant le continu ou le futur, et elle introduit le comitatif. Par contre, la marque de l'instrumental en haméa est /aŋe/, formellement bien différente des langues voisines.

4. 3. Existence/non existence, présence/absence, possession

Le lexique haméa présente quelques cas de colexification intéressants, parfois aussi attestés dans les langues voisines, parfois spécifiques.

9 - En tîrî, /ŋĩ/ « peut servir à introduire la cause, l'instrument, le temps, l'exemplification ou le comitatif ».

La colexification de ‘exister’ et ‘faire’ est attestée en xârâcùù (/x^{wi}/) et en tîrî (/f^{wi}/), mais elle n’existe pas en haméa, le verbe /gõrõ/ ‘faire’ n’étant pas utilisé pour la prédication d’existence.

Par contre, tout comme en xârâcùù, /gõrõ/ ‘faire’ signifie également ‘se monter à (quantité)’ ; et se combine à la préposition /gi/ : /gõrõgi/ signifie ‘à cause de’, tout comme en xârâcùù /x^{wi}/ ‘faire’ suivi de la préposition /rɛ/ donne /x^{wi}rɛ/ ‘à cause de’.

En haméa, la prédication d’existence s’effectue à l’aide du verbe /fi/ ‘exister’, ‘être quelque part’ verbe qui signifie aussi ‘s’en aller’ et sert à la possession de type prédicatif.

La colexification liée à l’expression de l’existence/non-existence, de la présence/absence, et de la possession/non-possession est illustrée dans le Tableau 2 ci-dessous, à partir des données en tîrî, haméa, xârâcùù et ajië (cf. Moyse-Faurie, 2019).

	tîrî	haméa	xârâcùù	ajië
1. ‘être qq part’	f ^{wi}	tuu	noo	to
2. ‘faire’	f ^{wi}	gõrõ	x ^{wi}	waa
3. ‘valoir (quantité)’	f ^{wi}	gõrõ	x ^{wi}	wii
4. ‘avoir (possession)’	f ^{wi}	fi	x ^{wi}	wii
5. ‘exister’	f ^{wi}	fi	x ^{wi}	wii
6. ‘aller, partir’	fi	fi	fɛ	vi
7. ‘ne pas exister’	tãrĩ	h ^w e, je+fi	çiɛ	yɛɾi, daa+wii
8. ‘être absent’	tãrĩ	h ^w e	vaçiɛ	yɛɾi
9. ‘à cause de’	ɣegi	gõrõgi	x ^{wi} rɛ	wɛ

Tableau 2 : Formes pour ‘existence/non-existence’, ‘présence/absence’ et ‘possession/non-possession’ en tîrî, haméa, xârâcùù et ajië

Ici encore, on constate certaines identités formelles entre ces langues, associées à des sens et à des fonctions parfois identiques, parfois divergentes. Ainsi, en haméa, les notions d’existence, de possession et de déplacement sont exprimées de façon identique (/fi/ en 4, 5 et 6) tandis qu’en tîrî, les notions d’existence, de possession, de présence, de quantité, et de ‘faire’ sont exprimées par /f^{wi}/ (en 1, 2, 3, 4 et 5), alors que ‘s’en aller, partir’ se dit /fi/. En xârâcùù, on retrouve les mêmes colexifications qu’en tîrî, à l’exception de ‘s’en aller, partir’ qui se dit /fɛ/. En ajië seules trois valeurs (existence, possession et quantité) ont la même forme : /wii/ (en 3, 4 et 5).

Le point commun à ces quatre langues kanak tient dans le fait que la prédication d'existence exprime aussi la prédication possessive ('il existe ma voiture' pour 'j'ai une voiture'), et dans l'emploi du verbe 'faire' pour exprimer la notion de 'valoir (quantité)'. Par contre, l'identité entre existence et localisation n'existe qu'en tîrî, qui utilise le même verbe /fwi/. Dans les trois autres langues, xârâcùù, ajië et haméa (de même que dans les langues des îles Loyauté et dans les langues polynésiennes occidentales, cf. Moyse-Faurie, 2019), localisation et existence s'expriment à l'aide de verbes différents.

L'expression de la non-existence n'est pas homogène et la répartition des formes entre les quatre langues n'est pas calquée sur la répartition exprimant l'existence. D'un côté, le haméa et l'ajië présentent deux constructions différentes permettant d'exprimer la non-existence, alors que le tîrî et le xârâcùù n'en ont qu'une.

En haméa, les deux constructions sont les suivantes :

- non-existence à l'aide du verbe /h^we/ 'ne pas exister', corrélée à une valeur d'indéfini, d'absolu ;
- non-existence à l'aide de la marque de négation /je/ + /fi/ 'exister', corrélée à une valeur définie, temporaire.

Cette combinaison du verbe d'existence et la négation est possible en haméa et en ajië (et aussi en drehu ou dans d'autres langues océaniques) mais, à ma connaissance, cette combinaison n'est pas attestée dans d'autres langues de la Grande Terre.

En conclusion, on constate des similarités en haméa et en ajië dans l'expression syntaxique de la non-existence et de la non-présence avec, dans ces deux langues, le choix entre deux types de construction.

4. 4. Expression du réfléchi et du réciproque

Certaines langues kanak ont conservé un reflet de la marque de réciprocité reconstruite en proto-océanien sous la forme du préfixe *paRi-, d'autres l'ont complètement abandonné. Parmi les quatre langues que nous avons prises en considération dans cette section § 4, seul l'ajië a conservé quelques emplois de ce préfixe, sous la forme vi-, pour exprimer le réciproque et, partiellement, le réfléchi. Ce préfixe n'a pas de reflets dans les trois autres langues, qui ont innové de façon parallèle par l'emploi d'une forme grammaticalisée, à partir du verbe signifiant 'retourner', 'faire demi-tour', aussi employée comme adverbe avec le sens de 'à nouveau', 'encore', forme

permettant d'exprimer le réfléchi et le réciproque, lorsque le contexte est ambigu entre une action dirigée vers autrui et une action dirigée vers soi-même. Voici les formes, apparentées dans ces trois langues, qui servent à l'expression de la réciprocité et du réfléchi : haméa /mwāĩ/, tîrî /mwagi/, xârâcùù /mûge/ ~ /mwêge/.

En ajië, une innovation sans doute assez récente semble avoir eu lieu pour l'expression du réfléchi, avec soit la combinaison du préfixe *vi-* et de l'un des deux postverbes suivants : /tʌʌ/ 'encore' ou /yāĩ/ 'en retour', soit l'emploi du seul préfixe *vi-*, soit le seul emploi de l'un ou l'autre des postverbes (cf. Moyse-Faurie, 2012a, p. 243-244 ; 2017, p. 122).

5. Conclusion générale

Nous avons tenté de mettre en valeur, d'une part, certaines convergences dans l'évolution des constructions exprimant le réciproque et le réfléchi, d'autre part, des innovations individuelles dans les constructions existentielles ; mais surtout, des divergences dans les différentes valeurs des morphèmes utilisés pour marquer le sujet postposé au prédicat ou pour marquer l'instrumental. Il apparaît difficile de déterminer dans quelle direction les innovations, les divergences ou les convergences se sont développées dans le domaine de la morphosyntaxe, tout comme nous l'avons constaté dans le domaine phonologique avec des cas de réduction (/fw/ > /f/), ou des correspondances (/ʏ/ ↔ /k/ ou /ð/ ↔ /t/).

Prenant en compte les travaux de G. W. Grace sur les traits divergents entre le haméa et le tîrî, afin de les comparer à mes propres données concernant le haméa de la haute vallée de la Kouaoua, j'espérais trouver des corrélations permettant de faire des hypothèses sur les déplacements des clans de la région, ainsi que des données permettant d'identifier leurs localisations initiales. Linguistiquement, ce fut un échec, identique à celui constaté par G. W. Grace.

Restait le recours à la tradition orale, riche en récits d'origine des clans, pour essayer de corréliser ces récits avec les données linguistiques. Guiart (1968), Frimigacci (1980) et Pillon (1992, 2001) ont tenté de retracer les origines du peuplement de cette région, ainsi que les déplacements de population suite aux révoltes kanak de 1878 et 1917.

Cette mise en relation n'a pas été plus concluante, et je n'ai pu que constater la non-correspondance entre la proximité des langues et la proximité des

clans, due soit à une origine commune, soit à des mariages ou à des adoptions. Ainsi, les liens claniques entre vallée de la Kouaoua et Houailou sont nombreux (cf. par exemple Pillon, 2001, p. 151, mettant en évidence les liens lignagers au travers d'une cérémonie funéraire), mais les langues haméa et l'ajié divergent de façon conséquente sur le plan phonologique et lexical, exceptions faites de phénomènes morphosyntaxiques, (cf. ci-dessus § 4.3.). Les liens claniques entre la région de Canala et le pays Méa sont aussi nombreux : des membres des clans Kai et Mija de la région de Canala se seraient installés en pays Méa, mais on trouve relativement peu de similarités entre le haméa et le xârâcùù, mis à part les empunts lexicaux, et les constructions exprimant le réfléchi et le réciproque, par ailleurs semblables à celles du tîrî.

Cette région de la Grande Terre de la Nouvelle-Calédonie est un bon exemple des limites de la méthode comparative, lorsque les contacts récurrents et les déplacements de population donnent naissance à des formes de changement non prévisibles.

Bibliographie

- Diainon Ruben, 2017, « Étude sociolinguistique des pratiques langagières en milieu familial dans la tribu de Ceynon (Kouaoua, Nouvelle-Calédonie) », Master 1, Université de la Nouvelle-Calédonie.
- Dousset-Leenhardt Roselène, 1978, *Colonialisme et contradictions*, Paris, L'Harmattan.
- Frimigacci Daniel, 1980, *Tribus, réserves et clans de Nouvelle-Calédonie. Introduction à l'Histoire Autochtone (les Mé Ori)*, Nouméa, Direction de l'Enseignement catholique, (« Collection Éveil » n° 4).
- Grace George W., 1973, "Research on the position of the New Caledonian languages: a progress report", *Working papers in Linguistics* vol. 5, no 7, p. 49-62.
- 1976, *Grand Couli Dictionary*, Canberra, Australian National University (« Pacific Linguistics » C-12).
- 1986, "Hypotheses about the phonological history of the language of Canala, New Caledonia", *Te Reo*, vol. 29, p. 55-67.
- Guiart Jean, 1968, « Le cadre social traditionnel et la rébellion de 1878 dans le pays de La Foa, Nouvelle-Calédonie », *Journal de la Société des Océanistes*, vol. 24, p. 97-119.
- Haudricourt André-Georges, 1961, « Richesse en phonèmes et richesse en locuteurs », *L'Homme* 1, p. 5-11.

- Haudricourt André-Georges et Ozanne-Rivierre Françoise, 1982, *Dictionnaire thématique des langues de la région de Hienghène (Nouvelle-Calédonie)*. *Pije - fwâi - nemi - jawe*, Peeters, selaf 212, Lacito-Documents Asie-Austronésie 4.
- La Fontinelle Jacqueline (de), 1976, *La langue de Houailou (Nouvelle-Calédonie)*. *Description phonologique et description syntaxique*, Selaf, Langues et civilisations à tradition orale 17.
- Leenhardt Maurice, 1946, *Langues et dialectes de l'Austro-Mélanésie*, Paris, Musée de l'Homme (Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie XLVI).
- Moyse-Faurie Claire, 2012a, "The concept 'return' as a source of different developments in Oceanic languages", *Oceanic Linguistics* 51-1, p. 234-260.
- 2012b, « Haméa et xârâgurè, langues kanak en danger », *UniversSOS, Revista de Lenguas Indígenas y Universos Culturales*, València, 2012, no 9, p. 73-86.
- 2017, "Reflexive markers in Oceanic Languages", *Studia Linguistica*, vol. 71, 1-2, p. 107-135.
- 2019, "Existential and locative predication in some eastern Oceanic languages", *Te Reo*, 62, Issue 1 (*Special Issue: Issue in Honour of Frantisek Lichtenberk*), p. 49-74, en ligne : https://www.nzlingsoc.org/wp-content/uploads/2019/09/4_MoyseFaurie.pdf (consulté en juin 2021).
- à paraître, *Dictionnaire thématique haméa*.
- Némouaré Yasmina, 2003, *Proposition d'écriture et lexique du haméa (Kouaoua)*, Nouméa, Agence de Développement de la Culture Kanak (ADCK), Programme 2003 de collecte des traditions orales de l'aire xârâcùù, 51 p.
- Osumi Midori, 1995, *Tinrin Grammar*, Honolulu, University of Hawai'i Press, Oceanic Linguistics Special Publication no 25.
- 2015, *La grammaire du tîrî (tinrin)*, Nouméa, Académie des Langues Kanak, coll. Chemin des cultures (traduction en français par Thierry Boucquey à partir de la version originale de 1995).
- Pillon Patrick, 1992, « Listes déclamatoires ("viva") et principes d'organisation sociale dans la vallée de la Kouaoua (Nouvelle-Calédonie) », *Journal de la Société des Océanistes*, 94 p. 81-101.
- 2001, « En pays Mèa (Nouvelle-Calédonie) : Approches ethnologiques des années 1980 et 1990, Lignages et récits lignagers », HdR, Université de Montpellier 3, 512 p.
- Thiaméa Délisiane, 2006, « Dossier de linguistique », Nouméa, Université de la Nouvelle-Calédonie, filière Langues et Cultures océaniques.

Chapitre VIII

Histoire et diversification des langues polynésiennes orientales : le cas de Fakahina dans l'ensemble dialectal pa'umotu aux Tuamotu

History and diversification of Eastern Polynesian languages: the case of Fakahina in the Pa'umotu dialect group in the Tuamotus

Jacques Vernaudo

Université de la Polynésie française (Polynésie française)

Résumé

Dans le cadre du programme de recherche *LinkEast* (*Diversification and linkages among East Polynesian languages*) qui compare le lexique des langues polynésiennes de l'Est pour affiner leur filiation, notre étude exploratoire vise à caractériser la position de la variété dialectale de Fakahina au sein de la langue pa'umotu. Une enquête linguistique de terrain, réalisée en 2019, a permis de documenter cette variété. Un lexique de 1 903 mots de Fakahina a été versé dans la base numérique *LinkEast*, dans laquelle sont contenus les entrées sémantiques de *l'Atlas linguistique de la Polynésie française* (Charpentier et François, 2015) et leurs équivalents de traduction contemporains dans vingt-sept points d'enquête de Polynésie orientale, dont dix points pour l'ensemble dialectal pa'umotu. La base agrège également les étymons moissonnés dans le *Polynesian lexicon online* (POLLEX) (Greenhill et Clark, 2011). Toutes ces données permettent d'identifier, d'une part, pour un point d'enquête donné, les innovations qui ne sont pas le reflet de protoformes disponibles dans POLLEX; d'autre part, le nombre d'innovations partagées entre divers points d'enquête. Grâce à ces informations, il est possible d'analyser à nouveau frais les proximités réciproques entre les différentes variétés dialectales du pa'umotu. Cette analyse est réalisée avec les outils méthodologiques de la glottométrie historique développée par Alexandre François (2017). Les premiers résultats obtenus ne coïncident pas avec la carte « classique » des ensembles dialectaux de l'archipel des Tuamotu (Stimson et Marshall, 1964).

Mots clés

Fakahina, Tuamotu, glottométrie historique, dialectes.

Abstract

In the framework of the LinkEast research programme (Diversification and linkages among East Polynesian languages), which compares the lexicon of East Polynesian languages in order to refine their filiation, our exploratory study aims to characterise the position of the Fakahina dialect in the Pa'umotu language. A linguistic field survey, carried out in 2019, made it possible to document this dialect. A lexicon of 1 903 words from Fakahina was entered into the LinkEast digital database, which contains the semantic entries from the Linguistic Atlas of French Polynesia (Charpentier and François, 2015) and their contemporary translation in twenty-seven survey points in East Polynesia, including ten points for the Pa'umotu dialectal group. The database also aggregates protoforms from the Polynesian lexicon online (POLLEX) (Greenhill and Clark, 2011). All these data make it possible to identify, on the one hand, for a given survey point, innovations that do not reflect protoforms available in POLLEX; and on the other hand, the number of innovations shared between

survey points. Thanks to this information, it is possible to re-analyse the reciprocal proximities between the different dialects of the Pa'umotu language. This analysis is carried out using the methodological tools of historical glottometry developed by Alexandre François (2017). The initial results obtained do not coincide with the "classic" map of the dialectal groups of the Tuamotu archipelago (Stimson and Marshall, 1964).

Key words

Fakahina, Tuamotu, historical glottometry, dialects.

1. Les langues autochtones de Polynésie française

Soulignant le caractère subjectif du critère d'intercompréhension mutuelle sur lequel repose la distinction entre langues et dialectes, Charpentier et François (2015, p. 22) indiquent que « le nombre exact de "langues différentes" parlées traditionnellement en Polynésie française oscille entre cinq et huit », mais Mary Walworth (2017) rappelle la fragilité des données empiriques sur lesquelles reposent les dénombrements proposés jusqu'à présent.

Les langues autochtones de Polynésie française et leurs variétés dialectales appartiennent au groupe des langues polynésiennes, lequel en compte une quarantaine et s'étend sur l'ensemble du Pacifique¹. Elles sont rattachées à un ensemble culturel polynésien dont la cohérence phylogénétique fait consensus, tant des points de vue linguistique qu'ethnographique, génétique et archéologique (Kirch, 2000). Les langues polynésiennes sont issues d'une langue-mère commune que les linguistes nomment le proto-polynésien (PPn). En l'absence de tradition suffisamment ancienne d'écriture dans la région, il n'en existe aucune trace matérielle. La démonstration de son existence se fonde sur l'étude comparée des langues-filles contemporaines. Andrew Pawley (1996, p. 388) indique à ce propos :

Le fait que toutes les langues polynésiennes partagent de nombreuses innovations spécifiques (tout en présentant des ressemblances étroites et systématiques dans leurs principaux sous-systèmes) indique une longue période commune de développement entre le moment où la branche polynésienne s'est séparée de ses plus proches parents et le moment où la branche polynésienne s'est elle-même fractionnée.²

L'auteur détaille dans ce même article les innovations communes qui caractérisent le groupe des langues polynésiennes à partir du proto-Pacifique-central

1 - Cf. en ligne <https://glottolog.org/resource/languoid/id/poly1242> (consulté le 13 août 2021).

2 - Toutes les traductions des citations dans cet article sont de nous.

(*Proto Central Pacific* en anglais, PCP), lequel est aussi considéré comme la protolangue de l'ensemble dialectal fidjien (Pawley, 1996).

En 1965, Bruce Biggs initia un projet de reconstruction du proto-polynésien grâce aux outils méthodologiques de la linguistique historique et comparative. Ce travail ambitieux, prolongé par plusieurs contributeurs, et qui agrège des données lexicales collectées dans pratiquement toutes les langues polynésiennes ainsi que dans des langues apparentées issues du PCP, a débouché sur la base numérique désormais consultable en ligne du *Polynesian lexicon online* ou *POLLEX* (Pawley, 2001 ; Greenhill et Clark, 2011)³. Selon ses propres statistiques, ce lexique propose désormais 5 085 étymons, 64 413 reflets, dans 67 langues et dialectes dont 44 polynésiens. Greenhill et Clark (2011) rappellent la contribution importante de cet outil à la recherche étymologique et à la connaissance de la culture matérielle et symbolique des premiers Polynésiens. Kirch et Green (2001) ont par exemple articulé les informations étymologiques du *POLLEX* aux découvertes archéologiques afin de proposer un tableau détaillé des premières sociétés polynésiennes.

Depuis les années 1950, des linguistes ont entrepris d'établir les étapes successives du processus de diversification interne au sein du groupe des langues polynésiennes qui, partant du proto-polynésien, ont débouché sur la quarantaine de langues-filles contemporaines (*inter alia* Elbert, 1953 ; Green, 1966, 1988 ; Pawley, 1966, 1967, 1970 ; Biggs, 1978 ; Marck, 1996, 2000 ; Wilson, 2012 et 2014 ; Walworth, 2014).

Conformément à l'usage dominant en linguistique historique, les conclusions de ces études diachroniques sont représentées sous la formes d'arbres (ou diagrammes cladistiques) où chaque nœud est interprété comme une protolangue commune, associée à une communauté de locuteurs, et chaque fourche, comme une division entre langues filles. Cette division linguistique représentée par un embranchement est hypothétiquement corrélée à une scission historique de la communauté initiale des locuteurs en groupes distincts. Ces scissions sont elles-mêmes souvent assimilées à des mouvements de migration d'un ou plusieurs segments de la communauté initiale. Kirch écrit par exemple au sujet des langues polynésiennes :

Si la scission initiale du proto-polynésien entre les branches du proto-tongique et du proto-polynésien nucléaire a dû se produire dans les îles de

3 - URL du *POLLEX* : <https://pollex.shh.mpg.de/> (consulté le 14 août 2021).

Polynésie occidentale, les divisions ultérieures dans l'arbre sont vraisemblablement survenues lors de l'expansion des populations hors de ce foyer, notamment dans la zone centrale de la Polynésie orientale, puis dans des îles et archipels plus éloignés et isolés. (Kirch, 2000, p. 212)

Si les spécialistes s'entendent sur le premier embranchement, entre le proto-polynésien nucléaire, d'une part, et le proto-tongique, d'autre part, ils sont moins consensuels sur les niveaux inférieurs de reconstruction. Pour les langues polynésiennes centro-orientales, dont celles de Polynésie française, certains auteurs posent, sous le nœud du proto-polynésien-centro-oriental (*Proto Central Eastern* en anglais, PCE), une subdivision entre, d'une part, le proto-tahitique (PTA), dont seraient issus le tahitien, le pa'umotu, les langues des îles Cook et le māori de Nouvelle-Zélande, et, d'autre part, le proto-marquésique (PMQ), à l'origine du marquisien, du mangarévien et du hawaïen. On la trouve par exemple illustrée par l'arbre ci-dessous repris de Jeff Marck (2000) (voir Figure 1) :

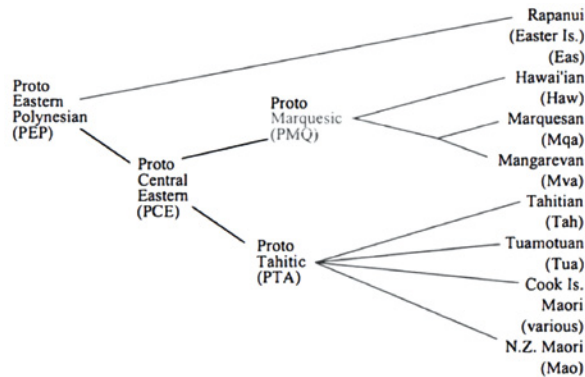


Figure 1. Les embranchements à partir du proto-polynésien de l'est (PEP) dans Marck (2000, p. 2)

L'embranchement entre le proto-tahitique et le proto-marquésique a été proposé initialement par Roger Green, mais l'auteur reconnaît lui-même que les arguments en sa faveur ne sont pas particulièrement solides, notamment pour le sous-groupe du proto-tahitique (Green, 1966).

Il est d'ailleurs remis en question par Mary Walworth (2014), pour qui les innovations identifiées par Roger Green (1966) et surtout par Jeff Marck (2000) se limitent, après réanalyse critique, à trois changements sporadiques

(PCEP **tokelau* ‘nord’ > PMQ **tokolau* ; PCEP **katafa* ‘fougère nid d’oiseau (*Asplenium nidus*)’ > PTA **kōtaha* ; PCEP **rimu* ‘algue’ > PTA **remu*) qui sont trop ténus pour justifier la distinction de deux groupes généalogiques.

L’auteure (*ibid.*, p. 267-268) signale également la présence de plusieurs innovations qui croisent les embranchements supposés :

Des arguments solides contredisent l’embranchement entre le tahitique et le marquésique du fait que des formes tahitiques apparaissent dans les langues marquésiques, et réciproquement [...]. Ces similitudes entre sous-groupes ont été expliquées par les linguistes comme des « emprunts ». Cependant, les raisons pour lesquels elles sont considérées comme empruntées semblent incertaines. [...] En outre, comme l’explique longuement Wilson (2010), les éléments lexicaux exclusivement partagés entre le pa’umotu et le hawaïen sont plus nombreux que ceux entre le hawaïen et tout autre membre du sous-groupe marquésique.

En conséquence, Mary Walworth (2014) propose un arbre simplifié où la fourche terminale qui séparait le proto-tahitique du proto-marquésique dans les représentations cladistiques des auteurs précédents est supprimée au profit d’un motif en râteau qui part du PCEP jusqu’aux langues contemporaines (voir Figure 2) :

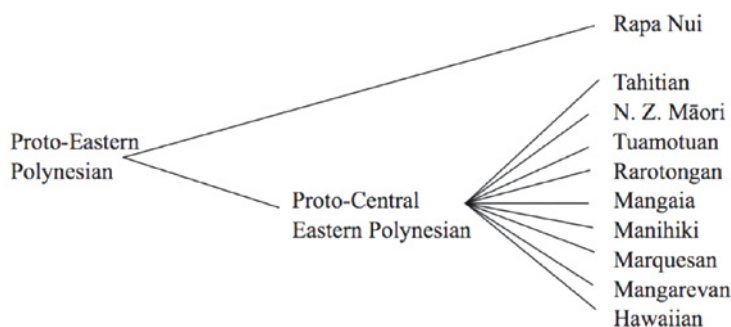


Figure 2. Les embranchements à partir du proto-polynésien de l’Est (PEP) dans Walworth (2014, p. 268)

Selon l’auteure (*ibid.*), la représentation donnée par son arbre est davantage compatible avec les connaissances ethno-archéologiques sur les sphères de contacts entre les îles du Pacifique centro-oriental à l’époque pré-occidentale. À l’exception de Rapa Nui, qui serait restée davantage isolée, les autres archipels ont entretenu des relations régulières, favorisant le partage d’innovations linguistiques communes. La tradition orale témoigne

de la permanence des interactions entre les archipels de Polynésie centro-orientale (Henry, 1993). Les données archéologiques, en particulier sur la circulation de matériaux lithiques, confirment l'existence de ces sphères d'interaction sur de longues distances, entre par exemple Mangareva et Pitcairn, aux Gambier, et Makatea, au nord-ouest des Tuamotu, ou entre Eiao, aux Marquises, et Mo'orea, aux îles de la Société, et Mangareva (Weisler, 1998 ; Kirch, 2000). La comparaison de données linguistiques contemporaines devrait témoigner de ces interactions et de leur intensité selon les îles. En particulier, on peut faire l'hypothèse que les îles ou les archipels qui ont entretenu les relations les plus régulières entre eux présentent davantage d'innovations partagées dans leurs idiomes.

2. Une alternative au modèle cladistique

Comme mentionné précédemment, ces interactions sont croisées, c'est-à-dire qu'un ensemble linguistique A peut parfaitement partager certaines innovations avec un ensemble linguistique B, sans les partager avec un troisième ensemble linguistique C. Mais, réciproquement, A et C peuvent présenter des innovations communes qu'ils ne partagent pas avec B. Or, comme le montre d'une certaine manière l'article de Mary Walworth (2014), ainsi que les Figures 1 et 2, le modèle cladistique ne rend pas compte des enchevêtrements complexes entre les ensembles linguistiques. Il conduit à des choix de représentation en tout (toutes les innovations sont potentiellement partagées, ex. Figure 2) ou rien (aucune innovation n'est partagée entre sous-groupes, ex. Figure 1). Pour saisir les limites du modèle arborescent, il faut comprendre qu'une fourche représente hypothétiquement la division d'une communauté initiale, partageant la même langue-mère en groupes séparés, parlant des langues-filles différentes et n'entretenant plus de relations réciproques. Dans ce modèle, une langue ne peut jamais appartenir à deux groupes généalogiques à la fois. Si le hawaïen est membre du marquésique, par exemple, alors on suppose qu'il n'entretient pas de lien généalogique direct avec les langues du tahitique. S'il comporte des innovations exclusivement partagées avec des langues des Tuamotu, ces innovations sont considérées comme un effet de contact et jugées non pertinentes du point de vue phylogénétique. Alexandre François (2017, p. 50), après une critique détaillée du modèle cladistique, arrive à la conclusion que « les arbres non seulement omettent de représenter le *contact* entre langues, mais également – et c'est bien plus gênant – qu'ils sont incapables de représenter correctement leurs relations de parenté ».

Notre ambition est de dépasser, dans l'étude diachronique des langues de Polynésie française, les limites du modèle arborescent, lequel ne permet pas de représenter les innovations croisées. C'est pourquoi notre recherche s'appuie sur une méthode innovante, celle de la glottométrie historique, susceptible d'identifier et de représenter les groupes généalogiques même lorsqu'ils s'entrecroisent. Élaborée par Alexandre François, elle conjugue les outils de la dialectologie avec ceux de la méthode comparative. Pour expliquer ce modèle alternatif, l'auteur s'appuie sur la figure reproduite ci-dessous (Figure 3), où les lettres majuscules représentent des langues dispersées sur un espace géographique. Les zones colorées indiquent des aires isoglosses, où l'on trouve des innovations communes entre deux ou plusieurs langues :

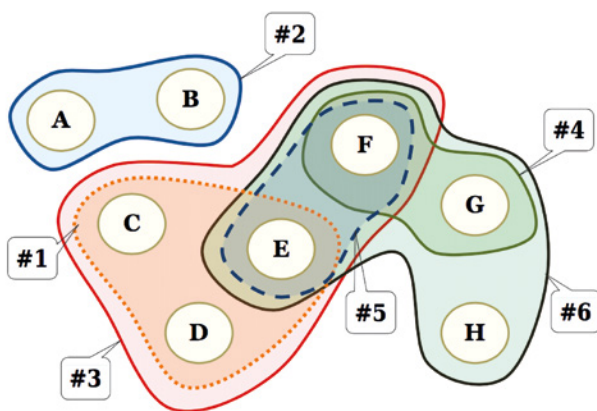


Figure 3. Exemple d'isoglosses entrecroisées dans un continuum dialectal, d'après François (2017, p. 54)

Alexandre François (2017, p. 60) poursuit ainsi :

Par exemple, dans la Figure [...] ci-dessus, imaginons que les langues E-F aient partagé 60 innovations, et F-G seulement 12 : une telle mesure linguistique permettrait de montrer, de manière empirique et quantitative, que le groupe généalogique EF est plus « solide » que le groupe FG ; non pas pour dire que ce dernier n'existe pas, mais simplement qu'il est pourvu d'un degré d'attestation historique moindre. Des liens linguistiques solides entre deux communautés pourront alors être interprétés comme le signe de relations sociales intenses, révélant par exemple l'étroitesse des liens entre les communautés E et F, plutôt qu'entre F et G. C'est bien là le type de résultat que souhaitent obtenir les historiens des langues et des populations.

Notre recherche se concentre ici principalement sur les innovations qui surviennent dans le lexique. Les langues ne cessent jamais de se transformer et cette transformation peut affecter les mots selon les cinq modalités suivantes :

- a. transformation régulière : entre la protolangue et la langue fille, un mot se conserve en se transformant phonologiquement selon un canevas régulier. Par exemple, le mot proto-polynésien **taŋata* ‘humain’ devient *taʔata* en tahitien, en vertu de la transformation régulière **ŋ>t* et de la conservation **t>t* ;
- b. changement phonologique sporadique : un mot isolé se conserve en se transformant phonologiquement, mais sans suivre tout ou partie du canevas phonologique général régulier. Par exemple, le mot proto-polynésien **taŋata* ‘humain’ devient *ʔenana* en marquisien du nord, en suivant la transformation régulière **ŋ>n*, mais en dérogeant à la conservation **t>t*, avec les changements sporadiques **t>ʔ* et **t>n* ;
- c. changement morphologique : un mot se conserve en se transformant morphologiquement, par reduplication partielle ou totale, métathèse, affixation, composition, etc. Par exemple, le mot proto-polynésien **ŋulu* ‘gémir’ devient *ʔūʔuru* en tahitien (cas de reduplication partielle) ;
- d. changement sémantique : un mot ancien est reflété dans une forme contemporaine, mais il a changé de sens. Par exemple, le mot proto-polynésien **tale* qui signifie ‘toux’ devient *tare* avec le sens de ‘glaires, mucus’ en tahitien, ‘toux’ étant désormais traduit par *mare* ou *hota* ;
- e. disparition ou remplacement lexical : un mot ancien disparaît et il est éventuellement remplacé par un nouveau mot. Par exemple, PPn **fiafia* ‘(être) heureux’ est remplacé par *ʔoaʔoa* en tahitien et on n’y trouve aucun reflet de l’étymon proto-polynésien, la forme attendue ayant dû être ***fiafia* ou ***hiahia*.

À partir d’un corpus lexical dans un ensemble de langues issues d’une même protolangue, les transformations sont analysées afin de procéder à des regroupements internes entre les langues selon la proportion d’innovations qu’elles partagent par rapport à la langue-mère.

Soit ε le nombre des « innovations exclusivement partagées » par un groupe de points d’enquête, on classe de manière croissante les groupes en fonction de leur indice ε qui « fournit une mesure de la fréquence avec laquelle [les] membres [du groupe] tendaient à s’imiter les uns les autres ; on obtient ainsi une première estimation de la force de leurs liens sociaux » (François, 2017, p. 16).

Une fois que les groupes pour lesquels $\varepsilon \geq 1$ sont constitués, deux indicateurs supplémentaires permettent d'affiner l'analyse :

- l'indice de cohésion k : soit G un groupe de langues, soit p le nombre d'innovations partagées, exclusivement ou non, entre les langues membres du groupe G , et q , le nombre d'innovations « infidèles » qui coupent le groupe, c'est-à-dire que des langues membres de G partagent individuellement avec des langues extérieures à G , on a $k_G = \frac{p}{p+q}$. Un k qui tend vers 1 est l'indice d'une forte cohésion linguistique ;
- l'indice de solidité $\zeta = \varepsilon \times k$. Cet indicateur pondère le nombre absolu d'innovations partagées par l'indice de cohésion du groupe. On estime ainsi la robustesse des groupes généalogiques et on dégage les plus significatifs d'entre eux.

Une fois l'indice ζ de solidité calculé pour l'ensemble des groupes de langues attestés, on ne retient que ceux dont ζ est supérieur ou égal à 1. En dessous de ce seuil, les groupes « sont considérés peu solides, car pourvus d'une solidité inférieure à celle qu'aurait un hapax (groupe supporté par une seule innovation) » (François, 2017, p. 70).

Une étape préalable nécessaire à la recherche de ces proximités mutuelles consiste à établir un vaste corpus lexical comparatif dans les langues étudiées.

3. La base *LinkEast*

Ce corpus nous est fourni par les données primaires de l'*Atlas linguistique de la Polynésie française* (Charpentier et François, 2015)⁴, dont la structure essentiellement onomasiologique part de plus de 2 200 entrées sémantiques pour recenser leurs équivalents de traduction dans 20 points d'enquête de la Polynésie française : Nuku Hiva, Ua Huna, Ua Pou, Hiva Oa, Fatu Hiva, Maupiti, Tahiti, Takaroa-Takapoto, Napuka, Fangatau, Makemo, Anaa, Tatakoto, Amanu, Reao, Tureia, Rurutu, Ra'ivavae, Mangareva, Rapa⁵. Cet ensemble représente environ 45 000 items lexicaux, recueillis entre 2004 et 2010 par Jean-Michel Charpentier, et couvre des champs sémantiques diversifiés : corps humain et fonctions naturelles ; vie, santé, soins du corps ; individu et société ; culture matérielle ; environnement (milieu naturel, zoologie, botanique).

4 - L'Atlas est gratuitement téléchargeable sur le site de l'UPF : <http://www.upf.pf/fr/atlas-linguistique-de-la-polynesie-francaise-linguistic-atlas-french-polynesia> (consulté le 14 août 2021).

5 - La distribution des points d'enquête peut être visualisée grâce à l'*Atlas numérique des langues de Polynésie française* : <https://anareo.cloud.pf/atlas/carte/carte.php> (consulté le 14 août 2021).

Dans le cadre du programme de recherche *LinkEast*⁶ (Diversification et chaînes des langues polynésiennes de l'Est/*Diversification and linkages among East Polynesian languages*, voir Vernaudo, à paraître), le fichier source de l'Atlas (François, 2016) a été versé dans une base de données informatique⁷. Des items lexicaux complémentaires, puisés dans des dictionnaires ou directement recueillis sur le terrain à la suite d'enquêtes, sont progressivement intégrés à la base *LinkEast*, soit pour compléter les sens non renseignés des points d'enquête de l'*Atlas linguistique de la Polynésie française* (Charpentier et François, 2015), soit pour les corriger, soit pour ajouter de nouveaux points d'enquête. Sept autres langues ou variétés dialectales ont ainsi été ajoutées à la base : māori de Nouvelle-Zélande, rarotonga, mangaia, tongareva, hawaïen, rapa nui et fakahina (cf. *infra*), portant à 27 les points d'enquête qui servent d'appui à l'analyse comparative.

La base *LinkEast* intègre également 4 416 étymons qui ont été moissonnés dans le *POLLEX* (Greenhill et Clark, 2011), désormais hébergé par le Max Planck Institute for the Science of Human History. L'un des principaux objectifs scientifiques du programme *LinkEast* est d'étudier l'histoire des langues polynésiennes orientales, leurs transformations à partir des niveaux linguistiques antérieurs, leurs regroupements généalogiques ou leurs contacts horizontaux. À cette fin, les transformations régulières entre le système phonologique du PPn et celui des variétés linguistiques des points d'enquêtes contemporains ont été renseignées dans la base, d'après Marck (2000), Wilson (2012), Charpentier et François (2015) et Walworth (2014, 2017), pour permettre à un algorithme de « calculer » les reflets réguliers et d'identifier les innovations.

4. Le cas de Fakahina dans l'ensemble dialectal pa'umotu

La présente étude se concentre sur la variété de Fakahina, dans l'ensemble dialectal pa'umotu. L'atoll de Fakahina est situé dans la partie centre-nord de l'archipel des Tuamotu, à environ 1 000 km à l'est de Tahiti, en Polynésie française. Sa surface émergée est de 11 km². Selon l'ISPF (2017), sa population recensée était officiellement de 161 habitants en 2017. Au moment de notre enquête en avril 2019, elle était probablement deux fois moins importante avec environ 80 résidents. Cette variation est due à la très grande

6 - Ce programme de recherche est porté par la Maison des Sciences de l'Homme du Pacifique (USR 2003-UPF-CNRS). Il a reçu le soutien financier de la Délégation à la recherche de la Polynésie française. Il est réalisé avec le support technique de la société Tahiti ingénierie.

7 - Les données linguistiques de chaque point d'enquête de Polynésie française sont téléchargeables sur l'*Atlas numérique des langues de Polynésie française* : <https://anareo.cloud.pf/atlas/> (consulté le 14 août 2021).

mobilité des populations aux Tuamotu, les enfants devant quitter leur île pour poursuivre leur scolarité lorsque celle-ci ne dispose pas de collège, les jeunes adultes sans enfants partant régulièrement chercher du travail ailleurs, les plus âgés devant se rendre à Pape'ete pour leurs soins médicaux. L'atoll est desservi par un vol hebdomadaire avec Tahiti et un passage mensuel d'un navire de fret.

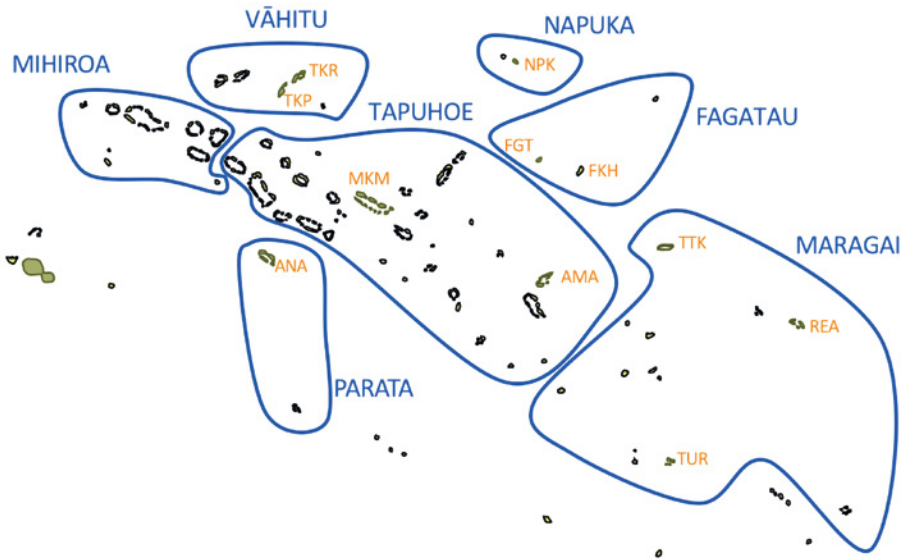
Franck Stimson indique n'avoir passé qu'un seul jour sur place lors de ses missions conduites de 1929 à 1938 (Stimson et Marshall, 1964) et Fakahina ne faisait pas partie des neufs points des Tuamotu enquêtés par Jean-Michel Charpentier entre 2004 et 2010 pour l'*Atlas linguistique de la Polynésie française* (Charpentier et François, 2015).

Nous avons profité d'une mission d'enquête organisée dans le cadre du programme de recherche intitulé « Les atolls des Tuamotu : Passé et présent d'une adaptation sociale à un environnement hostile », dirigé par Éric Conte et Guillaume Molle⁸, pour rejoindre une équipe archéologique et anthropologique à Fakahina pour un séjour de 15 jours, du 25 avril au 9 mai 2019. En partant des entrées sémantiques de l'atlas de Charpentier et François (2015), nous avons recueilli un lexique de 1 903 mots auprès de quatre principaux informateurs : Robert Rua Ahini, 72 ans au moment de l'enquête, Francis Tepua Pere, 68 ans, Alexis Tunoko, 69 ans, et Marc Maruake, 52 ans. Environ mille mots ont par ailleurs été enregistrés, avec trois itérations par mot. Sept heures d'entretiens ont également été réalisés en pa'umotu, en marquisien et en tahitien avec 17 résidents de l'île afin de recueillir des connaissances, récits, chants et représentations autour des sites archéologiques et du village missionnaire de Hokikakika. Les personnes rencontrées ont été interrogées à cette occasion sur leur biographie langagière afin d'étudier les dynamiques sociolinguistiques locales dans un atoll caractérisé par de fortes mobilités, anciennes et contemporaines. Ces mobilités sont la source d'un multilinguisme où les adultes sont *a minima* locuteurs de trois langues, le pa'umotu, le tahitien et le français, auxquelles s'ajoutent parfois une langue polynésienne d'un autre archipel.

Grâce à ces informations agrégées, il est possible d'analyser à nouveau frais les proximités réciproques entre les 10 points d'enquêtes des Tuamotu représentés dans la base : Amanu (AMA), Ana'a (ANA), Fagatau (FGT), Fakahina

8 - Le projet, géré par la Maison des Sciences de l'Homme du Pacifique (MSH-P), a été réalisé par le Centre International de Recherche Archéologique sur la Polynésie (CIRAP).

(FKH), Makemo (MKM), Napuka (NPK), Reao (REA), Takaroa-Takapoto (TKR-TKP), Tatakoto (TTK), Tureia (TUR). Nous avons figuré ces points d'enquête sur la Carte 1, ci-dessous (en petites capitales), en y reportant également le contour des aires dialectales (en grandes capitales) que l'on trouve sur la carte établie par Donald Marshall à partir des indications de Franck Stimson (1964).



Carte 1. Points d'enquête pa'umotu de la base *LinkEast* et aires dialectales de l'archipel des Tuamotu d'après Stimson et Marshall (1964)

Les résultats présentés ici sont doublement exploratoires. D'une part, ils ne s'appuient que sur un sous ensemble des entrées sémantiques de la base *LinkEast*. Deux-cent-vingt-six entrées ont été traitées à ce jour pour vérifier l'ensemble des corrélations entre les équivalents de traduction des 27 points d'enquêtes – un point d'enquête présentant parfois plusieurs équivalents de traduction – et les étymons disponibles dans *POLLEX*. D'autre part, nous sommes encore en phase de test de la robustesse des algorithmes et des fonctions de calculs statistiques implémentés dans la base.

Les 10 points d’enquêtes des Tuamotu présentent, à ce stade du traitement, onze innovations exclusivement partagées dont on trouvera la liste ci-dessous (voir Tableau 1) :

Innovations classées par types	Protoformes PPn
Innovations morphologiques	
<i>vaevae turi</i> ‘genoux’	* <i>turi</i>
<i>korereka</i> ‘petit, court’	* <i>leka</i> ‘court, nain’
Changement phonologique sporadique	
*k>ŋ dans <i>ŋutu</i> ‘pou’	* <i>kutu</i>
Changement sémantique	
<i>hana</i> ‘soleil’	* <i>fana</i> ‘chaud, chaleur’
Remplacements lexicaux	
<i>kēiŋa</i> ‘os’	* <i>iwi</i>
<i>ŋāeke</i> ‘chien’	* <i>kulī</i>
<i>roeroe</i> ‘intestins, boyaux’	* <i>ŋākau</i> , * <i>fifi</i> , * <i>tinaʔe</i> , * <i>ʔalo</i>
<i>kāefa</i> ‘homme, mâle’	* <i>taʔane</i>
<i>makui</i> ‘parent’	* <i>matuʔa</i>
<i>toiti</i> ‘pluie, pleuvrier’	* <i>ua</i>
<i>piko</i> ‘dormir’	* <i>mohe</i>

Tableau 1. Les 11 innovations exclusivement partagées (ε) par les 10 points d’enquête des Tuamotu

Ce nombre d’innovations exclusivement partagées (ε = 11) n’est pas particulièrement élevé, comparativement aux 48 que compte par exemple les 5 points d’enquête des Marquises⁹ (ε = 48). Il est néanmoins plus significatif que celui du couple Rurutu-Ra’ivavae (ε = 2) dans l’archipel des Australes.

Le groupe pa’umotu présente par ailleurs, toujours en partant de l’échantillon des 226 entrées sémantiques traitées, 17 innovations communes avec d’autres langues (p = 17) et 309 innovations « infidèles » (q = 309), ce qui lui confère un indice de cohésion particulièrement faible (k = 0,05). À titre comparatif, le groupe des Marquises présente les indicateurs suivants : p = 68, q = 174, k = 0,28. Ces chiffres sont la trace de nombreuses interactions multilatérales entre les atolls des Tuamotu et les autres archipels qui les entourent.

9 - Nuku Hiva, ‘Ua Huka, ‘Ua Pou, Hiva ‘Oa et Fatu Hiva.

Nous avons ensuite poursuivi l'analyse par couples d'atolls, entre Fakahina et chacun des 9 autres points d'enquête des Tuamotu. Le tableau ci-dessous résume les indicateurs obtenus :

Couples	ε nombre d'innovations exclusivement partagées	p nombre d'innovations partagées, exclusivement ou non	q nombre d'innovations infidèles	k indice de cohésion	ς indice de solidité $\varsigma = \varepsilon \times k$
FKH-AMA	∅	67	160	0,30	—
FKH-MKM	∅	69	169	0,29	—
FKH-TKR-TKP	∅	64	161	0,28	—
FKH-FGT	1	59	156	0,27	0,27
FKH-TUR	1	70	187	0,27	0,27
FKH-ANA	1	72	197	0,27	0,27
FKH-TTK	1	56	163	0,26	0,26
FKH-NPK	1	54	176	0,23	0,23
FKH-REA	∅	36	156	0,19	—

Tableau 2. Métrique des proximités linguistiques entre Fakahina et les 9 autres atolls des Tuamotu

Ces premiers résultats peuvent surprendre car la carte des aires dialectales de Franck Stimson et Donald Marshall (1964) et la mention par Frédéric Torrente (2012) d'une paire traditionnelle d'atolls nommée Nāpotoi, qui associe Fakahina à Fangatau, laissaient attendre une proximité linguistique plus grande entre Fakahina et Fangatau (FKH-FGT dans le Tableau 2). Il n'y a cependant qu'une seule innovation exclusivement partagée entre ces deux atolls, ce qui est déjà en soi insuffisant pour envisager un lien linguistique étroit. De plus, Fakahina partage également des innovations exclusives avec d'autres atolls. Le taux de cohésion ne vient pas contredire cette absence de proximité spécifique avec Fangatau, puisque c'est avec Amanu que Fakahina entretient l'indice le plus fort ($k = 0,30$). L'indice de solidité ς est toujours inférieur à 1, voire nul. Ces chiffres semblent en fait confirmer cette remarque de Franck Stimson (Stimson et Marshall, 1964, p. 24) : « Récemment, les interactions plus fréquentes [entre les Tuamotu] ont effacé de nombreuses différences dialectales ». Ainsi, si des spécificités dialectales plus fortes ont probablement existé au sein de l'archipel des Tuamotu, elles ont été gommées par l'intense circulation interne, mais aussi par les nombreux échanges avec les archipels voisins.

Conformément à la méthodologie élaborée par Alexandre François (2017), nous avons également relevé les groupes dont l'indice de solidité est supérieur ou égal à 1 :

Couples	ε	p	q	k	ς
ANA-TUR	4	116	220	0,35	1,38
NPK-TTK	4	81	178	0,31	1,25

Tableau 3. Groupes d'atolls des Tuamotu pour lesquels $\varsigma \geq 1$

Aucun de ces deux groupements ne coïncide avec les aires dialectales « classiques ». On ne trouve pas, par exemple, de groupe Tatakoto-Reao-Tureia, pour l'aire Maragai, ou de groupe Makemo-Amanu pour l'aire Tapuhoe. Au contraire, les deux couples croisent les aires dialectales « classiques », ce qui interroge encore la validité de ce découpage pour la période contemporaine.

5. Conclusion

Notre étude exploratoire a eu recours à la gottométrie historique pour analyser les traces du processus de diversification de l'ensemble dialectal pa'umotu en Polynésie française. Elle s'appuie sur les données lexicales de 10 points d'enquête de l'archipel des Tuamotu, disponibles dans la base *LinkEast*, elle-même nourrie principalement par les données primaires de l'*Atlas linguistique de la Polynésie française* et complétées par une enquête de terrain à Fakahina en 2019. Ces données lexicales sont consultables en ligne sur l'*Atlas numérique des langues de Polynésie française*. Les résultats présentés ici doivent être considérés comme un bilan intermédiaire provisoire car ils s'appuient sur un échantillon de 226 entrées sémantiques, soit 10 % du total des entrées de la base *LinkEast*. Alors que l'on a coutume de citer régulièrement la partition de l'archipel des Tuamotu par Franck Stimson et Donald Marshall (1964) en 7 ensembles dialectaux (voir carte 1), reproduite par exemple sur le site *Glottolog*¹⁰, les indicateurs contemporains issus de la base *LinkEast* révèlent un nivellement général des différences et des proximités qui ne coïncide pas avec le découpage habituel. Le couple Fakahina-Fangatau, en particulier, ne présente pas de proximité linguistique plus saillante qu'avec les autres points d'enquête. Ces premiers résultats doivent encore être consolidés par une extension des entrées sémantiques

10 - Cf. en ligne : <https://glottolog.org/resource/languoid/id/tuam1242> (consulté le 14 août 2021).

comparées, ce qui suppose la poursuite du travail de corrélation diachronique avec les données du *POLLEX* pour identifier toutes les innovations dans les langues contemporaines.

Bibliographie

- Biggs Bruce, 1978, "The history of Polynesian phonology", in Wurm S. et Carrington L. (eds.), *Proceedings of the Second International Conference on Austronesian Linguistics*, Canberra, Pacific Linguistics, p. 691-716.
- Charpentier Jean-Michel et François Alexandre, 2015, *Atlas linguistique de la Polynésie française*, Berlin et Papeete, Mouton de Gruyter et Université de la Polynésie française.
- Elbert Samuel, 1953, "International Relationships of Polynesian Languages and Dialects", *Southwestern Journal of Anthropology*, no 9, p. 147-173.
- François Alexandre, 2016, *Base de données lexicales associée à l'Atlas linguistique de la Polynésie française* (Charpentier et François 2015), Papeete, Université de la Polynésie française.
- 2017, « Méthode comparative et chaînages linguistiques : Pour un modèle diffusionniste en généalogie des langues », in Léonard J.-L. (dir.), *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris - Diffusion : implantation, affinités, convergence*, Louvain, Peeters, p. 43-82.
- Green Roger, 1966, "Linguistic subgrouping within Polynesia: The implications for prehistoric settlement", *The Journal of the Polynesian Society*, vol. 75, no 1, p. 6-38.
- 1988, "Subgrouping of the Rapanui language of Easter Island in Polynesia and its implications for East Polynesian prehistory", in Cristino C. et al. (eds.), *First International Congress, Easter Island and East Polynesia 1*, Santiago, Université du Chili, p. 37-58.
- Greenhill Simon et Clark Ross, 2011, "POLLEX-Online : The Polynesian Lexicon Project Online", *Oceanic Linguistics*, vol. 50, no 2, p. 551-559.
- Henry Teuira, 1993, *Tahiti aux temps anciens*, Paris, Société des Océanistes.
- Institut de la Statistique de la Polynésie française, 2017, *Recensement de la population 2017*, Pape'ete, données disponibles en ligne : https://www.ispf.pf/bases/Recensements/2017/Donnees_detaillees.aspx (consulté le 14 août 2020).
- Kirch Patrick, 2000, *On the road of the winds*, Berkeley, University of California.
- Kirch Patrick et Green Roger, 2001, *Hawaiki, ancestral Polynesia: an essay in historical anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Marck Jeff, 1996, "Eastern Polynesian subgrouping today", in Davidson J. et al. (eds.), *Oceanic culture history: Essays in honour of Roger Green*, Wellington, New Zealand Journal of Archaeology Special Publication, p. 491-511.
- 2000, *Topics in Polynesian language and culture history*, Canberra, Pacific Linguistics.
- Pawley Andrew, 1966, "Polynesian languages: A subgrouping based on shared innovations in morphology", *The Journal of the Polynesian Society*, vol. 75, no 1, p. 39-64.
- 1967, "The relationship of Polynesian outlier languages", *The Journal of the Polynesian Society*, vol. 76, no 3, p. 259-296.
- 1970, "Grammatical reconstruction and change in Polynesia and Fiji", in Wurm S. and Laycock D. (eds.), *Pacific linguistic studies in honour of Arthur Capell*, Canberra, Australian National University, p. 301-367.
- 1996, "On the Polynesian subgroup as a problem for Irwin's continuous settlement hypothesis", in Davidson J. et al. (eds.), *Oceanic Culture History: Essays in Honour of Roger Green*, New Zealand Journal of Archeology Special Publication, p. 387-410.
- 2001, "Bruce Biggs, 1921-2000: A Tribute", *Oceanic Linguistics*, vol. 40, no 1, p. 1-19.
- Stimson Franck et Marshall Donald, 1964, *A dictionary of some Tuamotuan dialects of the Polynesian language*, La Haye, Martinus Nijhoff.
- Torrente Frédéric, 2012, *Buveurs de mers, Mangeurs de terres*, Pape'ete, Te Pito o te Fenua.
- Vernaudeau Jacques, à paraître, « LinkEast : Contribution d'une base de données numérique à l'étude de l'histoire des langues de Polynésie française », in Brown P. et Gaertner-Mazouni N. (eds.), *Small Islands, Big Issues. Pacific Perspectives on the Ecosystem of Knowledge*, Oxford, Peter Lang.
- Walworth Mary, 2014, "Eastern Polynesian: The linguistic evidence revisited", *Oceanic Linguistics*, no 53, p. 256-272.
- 2017, "Linguistic atlas of French Polynesia/Atlas linguistique de la Polynésie française by Jean-Michel Charpentier and Alexandre François (recension)", *Oceanic Linguistics*, vol. 56, no 1, p. 299-303.
- Weisler Marshall, 1998, "Hard evidence for prehistoric interaction in Polynesia", *Current Anthropology*, no 39, p. 521-532.
- Wilson William, 2012, "Whence the East Polynesians? Further linguistic evidence for a northern outlier source", *Oceanic Linguistics*, vol. 51, no 2, p. 289-359.
- 2014, "Pukapukan and the NO-EPn Hypothesis: Extensive Late Borrowing by Pukapukan", *Oceanic Linguistics*, no 53, p. 392-442.

Chapitre IX

The Position of Niuean within the Polynesian Family

La place du niuéen au sein des langues polynésiennes

Ross Clark

University of Auckland (Aotearoa-New Zealand)

Abstract

The Niuean language has long been considered next-of-kin to Tongan within the Polynesian family. But for almost as long it has been recognized that certain elements suggest an influence from, or connection to, other Polynesian languages (e.g., McEwen, 1970, p. viii-ix; Clark, 1979, p. 264). In the present paper, I present a more comprehensive survey than has previously been undertaken of the evidence for Niuean's position, and suggest what sort of scenario might best fit both this evidence and what is known from archaeology and oral history.¹

Key words

Niuean, Polynesian languages, historical linguistics, sound change, linguistic innovation.

Résumé

Le niuéen a longtemps été considéré comme un proche parent du tongien au sein du groupe polynésien. Cependant, depuis au moins aussi longtemps, il a été reconnu que certains éléments suggèrent une influence, ou une connexion, de la part d'autres langues polynésiennes (e.g., McEwen, 1970, p. viii-ix; Clark, 1979, p. 264). Dans cet article, je présente un recensement des arguments pour l'affiliation du niuéen plus complet que ce qui a pu être entrepris jusqu'à présent. Je propose également le scénario qui semble faire coïncider le mieux ces preuves avec ce qui est connu grâce à l'archéologie et l'histoire orale.

Mots-clés

Niuéen, langues polynésiennes, linguistique historique, changement phonologique, innovation linguistique.

1. About Niue

Niue is a single island, with an area of 259 km². It has no close neighbours. Table 1 gives approximate distances to some other islands in the vicinity. These are in the 400-600 km range to various islands in Western Polynesia, and 500-1000 km to some of the Cook Islands to the east.

1 - I am grateful to Paul Geraghty, Tom Ryan and Kevin Salisbury for comments and suggestions which have removed some errors and generally improved this paper.

Island	Distance	Direction
Tonga (Tongatapu)	700 km	SW
Tonga (Vava'u)	400 km	W
Futuna	700 km	NW
Samoa (Tutuila)	600 km	N
Cook Islands (Pukapuka)	1,000 km	NE
Cook Islands (Palmerston)	500 km	E
Cook Islands (Rarotonga)	1100 km	SE

Table 1. Distances from Niue

Niue is a raised coral atoll. There is no fringing reef, and very few beaches or inviting places to land a canoe—the coast consists mainly of steep cliffs or reef platforms. The interior is equally uncompromising. Some 48 % of Niue’s area consists of hard reef rock (Kumitau & Hekau, 1982, p. 83). There is no surface water, and soil suitable for cultivation occurs mainly in pockets between limestone outcroppings.

Niue is a difficult place to live, which has implications for the history of settlement, and hence the history of language on Niue. Its resident population was enumerated at 1,719 in 2017; it has been higher, but probably never much higher.²

2. Tongic Survives

Tonga is Niue’s closest neighbour, and Tongan and Niuean have a number of features in common that set them apart from other Polynesian languages, and which must have been apparent to the first observers who had a chance to compare them.³

This special relationship was expressed in terms of a formal subgrouping by Elbert (1953), who defined a Tongic subgroup consisting of Tongan and Niuean, along with Uvea (EUV) and Futuna (EFU), separate at the highest level from all the rest of Polynesian.

2 - Population during the first half of the twentieth century was about 4,000, rising to a peak of more than 5,000 during the 1960s, and declining since then, almost entirely due to emigration (Statistics Niue Office, 2020). For comparison, Tongatapu, with almost identical land area, has a population of 75,000.
3 - Hohepa (1969, p. 318) refers to the perception of Niuean (by himself and some Tongan speakers) as “simplified Tongan”.

Pawley (1966) reaffirmed the Tonga-Niue connection, but re-assigned EUV and EFU to the “all-the-rest” group, henceforth termed Nuclear Polynesian (NP). This left two-language Tongic and Nuclear Polynesian as the primary subgroups of Polynesian. Such has been the received understanding to this day, and I do not propose to overturn it. Instead, I will first review the evidence for Niuean as Tongic, and then turn to some things which complicate the picture.

In the following sections (2.1-2.6) I review evidence for the Tongic subgroup, which clearly supports the inclusion of Niuean in this subgroup along with Tongan. It is against this background that the other categories of evidence must be considered.

2. 1. Loss of Proto-Polynesian *r

Proto-Polynesian (PPN) had two liquids, *l and *r. These have merged in Nuclear Polynesian, but in Tongic the *r is lost (Table 2).⁴

PPN		TON	NIU
*fara	‘pandanus’	<i>fā</i>	<i>fā</i>
*firi	‘braid’	<i>fī</i>	<i>fā fī</i> ‘type of pandanus’
*firo	‘to mix’	<i>fio</i>	<i>fio</i>
*huru	‘enter’	<i>hū</i>	<i>hū</i>
*koro	‘throat’	<i>kōkō</i>	<i>kōkō</i>
*marama	‘light’ (n)	<i>maama</i>	<i>maama</i>
*maʔuri	‘alive’	<i>mōʔui</i>	<i>moui</i>
*mori	‘offer, present’	<i>momoi</i>	<i>momoi</i>
*muri	‘back, behind’	<i>mui</i>	<i>mui</i>
*muru	‘warm oneself’	<i>mumū</i>	<i>mūmū</i>
*rama	‘torch’	<i>ama</i>	<i>ama</i> ‘hunt at night’
*rau	‘hundred’	<i>te/au</i>	<i>te/au</i>
*rau	‘thatch’	<i>au</i>	<i>au</i>
*raʔakau	‘tree’	<i>ʔakau</i>	<i>akau</i>
*refu	‘ashes’	<i>efu</i>	<i>efu</i>

4 - Unless otherwise indicated, all Niuean words cited are from *Tohi Vagahau Niue* (Sperlich, 2000), using the orthography of that dictionary, though glosses are often simplified. Other sources of Niuean words are McEwen 1970 (McE) and Tregear & Smith 1907 (TS). PPN reconstructions can be found, with supporting data, on the *POLLEX* database (Greenhill, Clark & Biggs, 2010). Three-letter abbreviations of language names (NIU, EFU, PPN) and two-letter abbreviations of subgroups (SO, EP, NP) are as used in *POLLEX*.

*riki	‘small’ (pl)	<i>iiki</i>	<i>ikiiki</i>
*rofa	‘fathom’	<i>ofa</i>	<i>ofa</i>
*rogo	‘news’	<i>ongo</i>	<i>ogo</i>
*rua	‘two’	<i>ua</i>	<i>ua</i>
*ruku	‘to dive’	<i>uku</i>	<i>uku</i>
*tafuraʔa	‘whale’	<i>tofua’a</i>	<i>tafuā</i>
*taura	‘rope’	<i>toua</i>	<i>toua</i>
*tiro	‘look at’	<i>sio</i>	<i>tio</i> ‘to glance’ (McE)
*toro	‘sugarcane’	<i>tō</i>	<i>tō</i>
*waru	‘scrape’	<i>vau</i>	<i>vou</i>
*ʔaro	‘front’	<i>’ao</i>	<i>ao</i>
*ʔariki	‘chief’	<i>’eiki</i>	<i>iki</i>
*ʔarofa	‘love, pity’	<i>’ofa</i>	<i>ofa-nia</i>
*ʔura	‘crayfish’	<i>’uo</i>	<i>uo</i>
*ʔora	‘fishing basket’	<i>’oa</i>	<i>oa</i>

Table 2. PPN *r-loss in Tongic

2. 2. Merger of PPN *s and *h

PPN *s merges to *h in Tongic (Table 3). This is weaker evidence than 2.1, since the change *s* > *h* is in itself fairly common, it has happened independently several times in Nuclear Polynesian.

PPN		TON	NIU	SAM
*hai	‘who?’	<i>hai</i>	<i>hai</i>	<i>ai</i>
*saʔi	‘bind’	<i>ha’i</i>	<i>hai</i>	<i>sai</i>
*ʔahu	‘gall’	<i>’ahu</i>	<i>ahu</i>	<i>au-’ona</i>
*(?)asu	‘scoop up’	<i>ohu</i>	<i>ahu</i>	<i>asu</i>

Table 3. Merger of PPN *s and *h in Tongic (Samoan is given for comparison)

2. 3. Palatalization of PPN *t (> č > s) before *i

This is another fairly commonplace type of change, so not in itself strong evidence.

The earliest records of both languages show an affricate, which has weakened to *s* by the twentieth century (Table 4).

PPN		TON		NIU	
		nineteenth century	nowadays	nineteenth century	nowadays
*tino	'body'	<i>chino</i>	<i>sino</i>	[tsino]	[sino]
*futi	'banana'	<i>foochi</i>	<i>fusi</i>	[futsi]	[fusi]

Table 4. Palatalization of PPN *t before *i⁵

2. 4. Partial assimilation of /a/ to adjacent high vowels

This change is found sporadically elsewhere in Polynesian languages, but nowhere so consistently and extensively as in Tongic. The actual conditions differ somewhat between Tongan and Niuean (see Table 5).

PPN		TON	NIU
*fafine	'woman'	<i>fefine</i>	<i>fifine</i>
*taliga	'ear'	<i>telinga</i>	<i>teliga</i>
*hagafulu	'ten'	<i>hongofulu</i>	<i>hogofulu</i>
*maʔuga	'mountain'	<i>moʔunga</i>	<i>mouga</i>
*lua	'hole'	<i>luo</i>	<i>luo</i>

Table 5. Assimilation of PPN *ä⁶ to high vowel

Besides these regular sound changes, Tongan and Niuean uniquely share a number of changes in certain lexical items which are unlikely to have been independent.

2. 5. Reduction of *te

Most conspicuous is the weakening or loss of the initial consonant in the PPN specific/generic article *te, which becomes either *he* or *e* in both languages depending on the original preceding vowel (see Table 6).

PPN		TON	NIU
*ko te fale	'(it) is the house'	<i>ko e falé</i>	<i>ko e fale</i>
*ki te fale	'to the house'	<i>ki he falé</i>	<i>ke he fale</i>

Table 6. Reduction of *te

5 - Tongic 19c from Martin, 1827; Niuean 19c from Tregear & Smith, 1907, cf. Smith, 1901, p. 182. Square brackets are used because Niuean orthography (at both stages) writes *t* before *i* for phonetic [ts] or [s].

6 - The symbol ä is meant to indicate "unstressed a".

2. 6. Miscellaneous other changes

Table 7 shows two simple lexical replacements, then a number of items which show the same minor or sporadic sound change in TON and NIU.

PPN		TON	NIU	PNP	Tongic changes
*ʔilo	‘maggot’	<i>ʔuanga</i>	<i>uaga</i>	*ʔilo	lexical replacement
*leu	‘ripe’	<i>momoho</i>	<i>momoho</i>	*leu	lexical replacement
*ʔahawana	‘spouse’	<i>ʔohoana</i>	<i>hoana</i>	*ʔaavaŋa	*ăw > o
*ʔawawa	‘banyan’	<i>ʔovava</i>	<i>ovava</i>	*ʔaoa	*ăw > o
*ʔiti	‘small’	<i>siʔi</i>	<i>faka/ti</i> ‘move slightly’	*ʔiti	metathesis *ʔiti > *tiʔi
*raku	‘scratch’	<i>v/aku</i>	<i>v/aku</i>	*laku	prothetic v-
*peefea	‘how?’	<i>fēfē</i>	<i>fēfē</i>	*peefea	assimilation *p > f
*ʔafiŋa	‘armpit’	<i>fā/efine</i>	<i>te/afine</i>	*ʔafiŋa	*ŋ > n (plus vowel assimilation)

Table 7. Miscellaneous lexical changes in Tongic (Proto-Nuclear Polynesian (PNP) is given for comparison)

Nuclear Polynesian, the other primary subgroup, consisting of all Polynesian languages other than Tongan and Niuean, has also remained essentially undisputed since Pawley, 1966. Nuclear Polynesian is defined by a few morphological innovations and two important sound changes: (i) merger of PPN *r and *l; and (ii) loss of PPN *h.⁷

Subgrouping within Nuclear Polynesian remains a topic of debate. Here we will need to mention just two groupings: East Polynesian is a fairly well defined subgroup (with shared innovations) including Hawaiian, Marquesan, Tahitian, Rarotongan, Māori and Rapanui; Samoic-Outlier is agreed to be a residual group, probably not a true subgroup, which includes Niue’s neighbours Samoan, Futuna, Uvea, Tokelau, Tuvalu and Pukapukan, as well as all the Polynesian Outliers.

3. What Else Is There? Modern Borrowings

What is there in Niuean that cannot be accounted for by its established Polynesian ancestry, along with the shared Tongic innovations? Influences

7 - The morphological changes (or rather irregular changes in the form of grammatical morphemes) include (i) non-specific article PPN *sa > PNP *se; (ii) loss of *m* in second person dual and plural pronouns. So the shared forms (i) TON NIU *ha* ‘non-specific article’ and (ii) TON *kimoutolu*, NIU *mutolu* ‘you (plural)’, while not Tongic innovations but common retentions, could be seen as further indication that the core of Niuean is *not* Nuclear Polynesian.

from other languages are not hard to find. Not surprisingly, Niuean has added quite a few words from English to its vocabulary (see Table 8), from the mid-nineteenth century to the present.

NIU	English
<i>aisa</i>	'ice'
<i>falai</i>	'fry'
<i>hotela</i>	'hotel'
<i>kalasini</i>	'kerosene'
<i>lakapī</i>	'rugby'
<i>nosi</i>	'nurse'
<i>paani</i>	'frying pan'
<i>siamu</i>	'jam'
<i>telefoni</i>	'telephone'

Table 8. Some nineteenth-twentieth-century Niuean loanwords from English

NIU		from
<i>āgelu</i>	'angel'	Greek <i>angelos</i>
<i>akalava</i>	'scorpion'	Hebrew <i>aqrab</i>
<i>ekalesia</i>	'church'	Greek <i>ekklesia</i>
<i>kiona</i>	'snow'	Greek <i>khiōn</i>
<i>lane</i>	'frog'	Latin <i>rana</i>
<i>pēnina</i>	'pearl'	Hebrew <i>peninah</i>
<i>sataulo</i>	'cross'	Greek <i>stauros</i>
<i>tiapolo</i>	'devil'	Greek <i>diabolos</i>
<i>aoga</i>	'school'	Samoan <i>ā'oga</i>
<i>faifeau</i>	'missionary'	Samoan <i>faife'au</i>
<i>lāuga</i>	'sermon'	Samoan <i>lāuga</i>

Table 9. Niuean loanwords from "Biblical" languages and Samoan

The period of the 1850s and 1860s saw the conversion of Niue to Christianity, a process in which Samoans, and contacts between Niue and Samoa, played an important role. The result is the adoption of considerable number of words, both from Samoan (some of them in turn from Tahitian), and from ancient ("Biblical") languages (Hebrew, Greek and Latin), *via* missionary

Bible translators⁸. Many of these are used mainly in the Bible, or in the historical missionary domains of church and school (Table 9). But other Samoan words referring to new things first encountered during this period became part of the general Niuean vocabulary (Table 10).

NIU		SAM
<i>ie</i>	‘cloth, fabric’	<i>‘ie</i>
<i>maiafi</i>	‘venereal disease’	<i>ma’i afi</i>
<i>mōlī</i>	‘lamp’	<i>mōlī</i> (from Tahitian)
<i>olo</i>	‘stumps (in cricket)’	<i>‘olo</i>
<i>tēvae</i>	‘shoe’	<i>se’evae</i>
<i>tai</i>	‘twist tobacco’	<i>sai</i>
<i>tīputa</i>	‘“Mother Hubbard” dress’	<i>tīputa</i> (from Tahitian)
<i>tupe</i>	‘money’	<i>tupe</i>
<i>ulo</i>	‘cooking pot’	<i>‘ulo</i>

Table 10. Modern “secular” loanwords from Samoan

These words identify themselves as modern arrivals by their reference to things which were not part of pre-nineteenth-century Niuean life. In some cases, their origin is further confirmed by the appearance, in Polynesian words, of Niuean Ø where *k* would be expected in a directly inherited word.⁹

4. Nuclear Polynesian Intrusions

Having observed these recent elements in the Niuean vocabulary, we now need to consider other words which are not of Tongic origin, but also not modern. Here we will be looking for sources within Nuclear Polynesian.¹⁰

Features of a Niuean word which could indicate a Nuclear Polynesian history include: (i) absence of a sound change regularly undergone by Tongic; (ii) presence of a sound change (not necessarily regular) shared with a Nuclear

8 - The “Biblical” words were, of course, in most cases first introduced for use in the Samoan Bible, and the Niuean words are usually identical or nearly identical to their Samoan equivalents. Sperlich (2004) discusses additional modern borrowings from Samoan and other Pacific sources.
9 - PPN *k is regularly changed to glottal stop (written ‘) in Samoan. As Niuean has no glottal stop phoneme, this consonant disappears in the Niuean form.
10 - So far, I have seen no evidence to suggest borrowing from any non-Polynesian source in pre-European times (though one or two words from Fijian might not be too surprising).

Polynesian language or languages, but not with Tongan; or (iii) a semantic change similarly shared.

The innovations of Nuclear Polynesian described above give us a set of sound correspondences which can be of diagnostic value (Table 11).

PPN	TON	NP
*r	∅	l
*l	l	l
*s	h	s
*h	h	∅

Table 11. Diagnostic consonant correspondences

4. 1. NIU / for PPN *r

The first group (Table 12) consists of words in which PPN *r is reflected by /l/ rather than expected ∅. The Tongan forms are included to show the expected loss of *r.

PPN		TON	NIU
*fore	'to skin, peel'	' <i>au/foe</i> 'disease causing skin to peel off'	<i>fole</i>
*iri	'fan'	ī 'fan (n)'	<i>ili</i> 'swing (vt); fan (vt) <i>ilili</i> 'fan (n, vt)'
*raa	'post-verbal particle'	ā 'adverb of politeness' or emphasis'	<i>lā</i> 'just, yet; here, there'
*raʔa	'branch'	v/aʔa	<i>lā</i>
*tere	'move smoothly'	(<i>tē</i>) <i>tē</i> 'float, swim'	<i>tele</i> 'crawl, run, move (like crab)'
*turi	'knee'	<i>tui</i>	<i>tuli</i> 'knee, elbow'
*uru	'arrange oven stones'	ū	<i>ulu</i> 'to level stones' (McE) <i>ulu/umu</i> 'stick used for...'
*ʔara	'awake'	ʔā	<i>ala</i>
*ʔaro-ʔaro	'inner surface'	' <i>oʔao-ʔi-ngutu</i> 'roof of mouth'	<i>aloalo</i> 'under; inside (surface) <i>aloalo lima</i> 'palm of hand'

Table 12. Niuean words with /l/ reflecting PPN *r

An alternative explanation that might be suggested is that loss of *r was a sound change still in progress at the time of separation of Tongan and Niuean; Niuean would then simply have preserved some undeleted *r's as /l/, while

Tongan proceeded to completion of the sound change. This is contradicted, however, by the existence of doublets in several cases – where Niuean has both a zero-form and an /l/ form. If the sound-change-in-progress theory were correct, we would expect such pairs only as free variants of the same word: two such cases are discussed below. However, in most of the following cases the two are quite distinct, suggesting separate histories (Table 13).

PPN		NIU Tongic (*r > Ø)	NIU NP (*r > l)
*firi	‘braid, plait’	<i>fā fī</i> ‘type of pandanus most suitable for weaving’	<i>fili</i> ‘to plait’
*muri	‘follow, be last’	<i>mui</i> ‘bottom, back, behind’	<i>muli</i> ‘last measure of something’ ‘to follow’ (McE)
*raʔakau	‘tree’	<i>akau</i> ‘tree, wood’	<i>lākau</i> ‘shrub, plant’
*rogo	‘to hear; news’	<i>ogo</i> ‘message’	<i>logo/na</i> ‘to hear’
*rogo-rogo	‘be silent’	<i>ogoogo/noa</i> ‘be still, be silent’	<i>faka/logologo</i> ‘to silence (vt)’
*rua	‘two’	<i>vevehe ua</i> ‘divide in two’	<i>fou/lua</i> ‘ship’ [orig. ‘double canoe’]
*ʔarofa	‘love’	<i>ofa</i> ‘to love (obs.)’ <i>ofa-nia</i> ‘to love’	<i>faka/alofa</i> ‘love (n)’

Table 13. Niuean doublets with Ø and /l/ from PPN *r

4. 2. NIU Ø for PPN *h

The loss of *h in Nuclear Polynesian provides another potential diagnostic sound change. Table 14 shows words where Niuean has Ø instead of expected *h* from PPN *h.

PPN		TON	NIU
*faka-huru	‘cause to enter’	<i>faka-hū</i> ‘admit, cause to enter’	<i>fakaulu</i> ‘open new house; launch’
*fohu	‘enter, pierce’	<i>fohu</i> ‘hole; make a hole’	<i>fou</i> ‘remove something small in the body with a needle or thorn’
*haku	‘garfish’	<i>haku</i> ‘young swordfish’	<i>aku</i> ‘Long Tom, pipefish (<i>Tylosurus crocodilus</i>)’
*hila	‘health problem’	<i>hilaʻakilangi</i> ‘carbuncle’	<i>ila</i> ‘infantile diarrhoea’
*(ka)kaha	‘(fire) burn’	<i>kakaha</i> ‘red hot’	<i>kakā</i> ‘burn (of fire)’ ‘red hot’ (McE)
*takuhali	‘sea snake’	<i>tukuhali</i>	<i>katuali</i> [with metathesis]

Table 14. Niuean words with Ø corresponding to PPN *h (Tongan for comparison)

Two further examples involving both $*h > \emptyset$ and another minor sound change ($*ui > iwi$) in NP have produced doublets, as it is shown in Table 15:

PPN		PNP	NIU Tongic	NIU NP
*hui	'bone'	*iwi	<i>hui</i> 'bone, leg'	<i>ivi</i> 'fish-bone' (McE) <i>ivitua</i> 'backbone' (<i>tau</i>) <i>ivi</i> 'strength'
*kui	'blind'	*kiwi	<i>kuia</i> 'to fail (of sight)'	<i>kivi</i> 'half-closed (eyes)'

Table 15. Niuean doublets from Proto-Polynesian $*-ui$

There are some other apparent doublets with h and $\emptyset$ in Niuean: *ahotea/aotea* 'broad daylight' (McE) (PPN $*ʔahotea$); *fuhifuhi/fuifui* 'flock of birds, herd of animals, school of fish' (PPN $*fuhi$); *hogohogo/ogoogo* 'stinging plant sp.' (PPN $*hoŋaŋoŋa$). However, the commonplaceness of $h > \emptyset$ as a sound change, and the fact that these appear to be merely free variants of the same word, rather than lexically specialized as in the above table, suggests that they might be part of an ongoing attrition of $/h/$ in Niuean, rather than the result of contact.

4.3. Non-assimilation of $*a$ before high vowel

Table 5 above illustrates the normal Tongic raising of $*a$ by assimilation to a following high vowel. Absence of this assimilation in Niuean, where Tongan assimilates, as Table 16 illustrates, may be an indication of NP borrowing.¹¹

PPN		TON	NIU
*paito	'cookhouse'	<i>peito</i>	<i>paito, peito</i>
*kauhaga	'groin'	<i>kouhanga</i>	<i>kauhaga</i>
*laugutu	'lips'	<i>loungeutu</i>	<i>laugutu</i>
*mafuike	'earthquake'	<i>mofuike</i>	<i>mafuike</i>
*mafuta	'spring up'	<i>mofuta</i>	<i>mafuta</i>

Table 16. Niuean words showing unassimilated $*a$ before high vowels

4.4. NIU t for PPN $*s$

An anomaly which may be explainable in these terms, though by a more complex interaction, is the appearance of Niuean $/t/$ in a few words where PPN has $*s$ (Table 17). The regular NIU reflex would be $/h/$.

11 - There are several examples with NIU initial $a-$, but non-assimilation in this position may be regular.

PPN		NIU
*fusu	‘fight with fists’	<i>futu</i>
*sepo	‘lick, lap up’	<i>tepo</i>
*sio-sio	‘whirlwind, tornado’	<i>hiohio</i> (regular) <i>tiotio</i> (borrowed)
*sui	‘substitute, replace’	<i>tui</i>
*suo	‘shovel; to scoop, to shovel’	<i>tuoo</i>
*ʔasi	‘visit; peep into, look at’	<i>faka/ati</i>

Table 17. Niuean words with /t/ corresponding to PPN *s

This anomaly could be explained by borrowing, if the source language was one which (like Samoan and Futuna) retained the *s. Niuean would have had no /s/ phoneme since the Tongic *s > h merger.¹² A likely borrowing process would be to interpret the source /s/ as Niuean /t/. Some confirmation of the plausibility of this account can be seen in the two modern Samoan borrowings *tēvai* and *tai*, where exactly this happens (see Table 10).

All of the above are evidence (of varying degrees of strength) for a non-Tongic (Nuclear Polynesian) component in the Niuean vocabulary, based on participation in phonological and lexical changes. Of course these will be only a fraction of the total words actually borrowed, since not all words will contain a diagnostic segment (PPN *r, *h, *s or *a before high vowel).

The majority of the above etyma have reflexes in both Samoic-Outlier and East Polynesian languages, so the source of the Niuean borrowings from NP cannot immediately be established more precisely. In the next section we consider Niuean words with a more restricted distribution of cognates, albeit without diagnostic indications.

5. Distributions: Samoic-Outlier

We will be concerned here with Niuean words which do not have exact cognates in Tongan, or in any extra-Polynesian language. A word widely distributed in Nuclear Polynesian and also in Niuean (but not Tongan) is the weakest sort of evidence, since there are two equally possible explanations:

- (i) a PPN word which just happens to have been lost in Tongan;
- (ii) an innovation of PNP which has been borrowed into Niuean.

12 - A new /s/ phoneme has developed through borrowing from English and other languages, as in *sosa* ‘saucer’.

For this reason, we will concern ourselves here only with words restricted to one or other of the two major divisions of NP: Samoic-Outlier and East Polynesian.¹³ Table 18 shows a number of Niuean words cognates of which are found only in the Samoic-Outlier group. The Samoic languages in which cognates are found are listed; cognates for most items also occur in one or more Outlier languages, but since these languages are not considered likely sources for borrowing into Niuean, they are not listed.

Niuean		NP protoform	cognates in
<i>(h)afa/gi</i>	‘open (vt)’	*ʔafa	?EUV ?EFU
<i>afaga</i>	‘beach, landing area’	*afaŋa	SAM
<i>atu</i>	‘throw carelessly’	*ʔatu	EUV EFU
<i>epo(epo)</i>	‘lick, taste’	*ʔepo	EUV EFU SAM TOK
<i>faoa</i>	‘people, family’	*faaʔoa	EFU SAM TOK TUV PUK
<i>hegia</i>	‘dazzled’	*seŋi	TOK TUV
<i>(hi)hina</i>	‘drip, drop’	*sina	SAM TOK
<i>hipa</i>	‘small flying fish’	*sipa	SAM TOK TUV PUK
<i>hoko-</i>	‘only, alone, self’	*soko-	EFU
<i>kavekave</i>	‘rays of setting sun’	*kawe	SAM TOK ?PUK
<i>kini-kini</i>	‘choppy (sea)’	*kini	EFU TOK
<i>līvai</i>	‘urinate’	*liiwai	EFU PUK
<i>maā</i>	‘brother/sister in law’	*maʔaa	EFU TOK
<i>napātia</i>	‘accidental’	*napaʔa	EFU SAM TOK
<i>puhaki</i>	‘sigh, gasp, breathe one’s last’	*pusaki	TUV
<i>puto</i>	‘caught in net’	*puto	SAM PUK
<i>tuta vaha</i>	‘ocean horizon, out to sea’	*tuʔu-ta ‘division, partition’	EUV TOK PUK
<i>uma</i>	‘pick up with thumb and finger, pinch’	*ʔumo	EFU TUV

Table 18. Possible Samoic borrowings

Samoan and Futuna (EFU) are prominent among the Samoic languages which share these words with Niuean.¹⁴

13 - Otsuka (2006) discusses a number of syntactic parallels between Niuean and East Polynesian, but these appear to be mainly cases of convergence.

14 - POLLEX has three examples of Niuean words which apparently have cognates in EFU and nowhere else: NIU and EFU *fakatoga* ‘sit cross-legged’; NIU *giti* EFU *kiti* ‘spurt out’, NIU *meamea* EFU *mea-nifo* ‘gums’.

6. Distributions: East Polynesian

The words in Table 19 are likely, on distributional grounds, to have been borrowed from an East Polynesian language.

Niuean		EP Protoform	also in
<i>fakapapa</i>	‘to stack’	*faka-papa	EP
<i>fakapeke</i>	‘curl up (of body)’	*faka-peke	EP > PUK
<i>hepe</i>	‘wrong, error, mistake, fault’	*sape	EP > PUK
<i>kaki</i>	‘try hard’	*gaki	CE > PUK
<i>kalopa</i>	‘glitter’	*karapa	CE > PUK
<i>kapa</i>	‘flash (of lightning)’	*kapa	TA
<i>kapitipiti</i>	‘bring together, join’ (McE)	*kaapiti	CE > PUK
<i>kiva</i>	‘black, dark, dirty’	*kiwa	CE
<i>koki</i>	‘limp, walk on toes’	*koki	EP
<i>kole(kole)</i>	‘last portion, final part or stage’	*kore ‘nothing’	EP > PUK
<i>kolopūpū</i>	‘blistered’	*koro-pupuu	CE
<i>komuli</i>	‘trevally sp.’	*koomuri	CE > PUK
<i>kotā</i> (Sp) <i>kōtā</i> (McE)	‘frigate bird’	*koo-tafa < PPN *katafa	TA > PUK
<i>mahala</i>	‘to think (TS)’	*masara	TA > PUK
<i>malagai</i>	‘southeast trade wind’	*maragai	CE > PUK
<i>matā</i>	‘coconut scraper’	*mataa ‘obsidian’	EP
<i>mitaki</i>	‘good’	*maʔitaki	EP ¹⁵
<i>mono</i>	‘replace, give back, repay’	*mono	CE
<i>mula</i>	‘flame, tongue of fire’	*mura	TA > PUK
<i>pekepeke</i>	‘quick’	*peke	TA
<i>pō tagotago</i>	‘utter darkness’	*poo-taŋotaŋo	CE
<i>pua</i>	‘bud’	*pua ‘flower’	EP > PUK
<i>puka tea</i>	‘tree sp. (Pisonia)’	*puka tea	TA > PUK
<i>tāoga</i>	‘treasure, personal belongings’	*taoŋa < PPN *toʔoŋa < *toʔo ‘take’	CE
<i>tafua</i>	‘platform’	*tafua	CE > PUK
<i>talaa</i>	‘fish sp. (Epinephelus fasciatus)’	*taraao	CE > PUK
<i>tihe</i>	‘sneeze’	*tihe	EP
<i>tika</i>	‘just, right’	*tika	EP > PUK
<i>titafa</i>	‘on a slant, unstable’	*tii-tafa	CE
<i>vehe</i>	‘divide, separate’	*wehe < PPN *wase	CE

Table 19. Possible East Polynesian borrowings

15 - The only other non-EP cognate, Tongan māʔitaki ‘favourite wife or concubine’, along with other EP glosses, suggests a possible PPN *maqitaki ‘pretty’. NIU shows the generalized EP meaning.

The distribution of cognates outside Niuean is shown in terms of three nested subgroups: East Polynesian (EP), which includes Rapanui; Central Eastern (CE), which excludes Rapanui; and Tahitic (TA), which further excludes Hawaiian, Marquesan and Mangarevan. A few words also have cognates in Outlier languages, but these are not listed for the reason given above. Cognates of several items are also found in Pukapukan (PUK), which, although a Samoic-Outlier language, has borrowed extensively from East Polynesian, and may very well be the immediate source for some borrowings from either group in Niuean—particularly in light of the fact that PUK tradition describes prehistoric contacts with Niue.¹⁶

7. Motu and Tafiti

Motu and *Tafiti* are the names of two regions of Niue, respectively in the north and south of the island. They are said to have been traditional enemies, and to have spoken distinct dialects of the language.¹⁷ The names are suggestive of some historical content: *Motu* also means ‘island’ or ‘country’ in Niuean; *Tafiti* has no other meaning in Niuean, but it looks like a possible cognate of East Polynesian words such as Hawaiian *kahiki* ‘foreign country’, Marquesan *tehiti* ‘foreigners, foreign countries’, and of course the place name *Tahiti*. Could Motu dialect then represent the speech of the original people of Niue, and Tafiti that of late-comers, perhaps from the east?

Unfortunately, the sum total of available evidence about the differences between these two dialects amounts to fewer than 30 lexical pairs, which taken together do not show any clear pattern of historical clues (see McEwen, 1970, p. ix for a partial list). Indeed, some of them must be of quite recent origin, such as different names for the pawpaw, a nineteenth-century introduction. Examination of the dialectal variants in comparison with other languages yields almost nothing.

The difficulty is illustrated by two synonymous pairs (Table 20), said to represent the two dialects, which differ only in that one has *l* where the other has Ø. The former should be an indicator of Nuclear Polynesian origin, while the latter is the regular Tongic development from PPN *r.

16 - Kevin Salisbury (pers. comm.) notes the following as shared uniquely between Pukapuka and Niuean: PUK *palelawā*, NIU *palelafa* ‘midrib of coconut frond’ (with unique vowel change from PPN **palalafa*); PUK NIU *aku pā* and *aku tagata* for different types of needlefish (Belonidae).

17 - It is not clear whether the dialect division is still observed at all in modern Niuean speech, or whether these words are just remembered as having once been typical of the north or south.

Unfortunately, one “Nuclear” form (in bold) is identified as Motu, while the other is said to be Tafiti.

PPN		Motu	Tafiti
*riki	‘small (pl.)’	likiliki	ikiiki
*marona	‘ruined’	maona	malona

Table 20. Motu and Tafiti pairs

On the whole, the known Motu-Tafiti dialect differences do not look like words from different parts of Polynesia, but minor phonological variants that could just as easily have been generated *in situ*. I conclude that, while the names are indeed tantalisingly suggestive, what remains known of the dialect division is too slight to provide support for any theory of their origins.

8. How Did This Happen?

We have seen that Niuean shows, in addition to its Tongic core, considerable evidence of contact with one or more Samoic languages, and one or more East Polynesian languages.

Can we give a plausible historical scenario for how this came about?

The distinctive features of Niue’s geography mentioned above make archaeology very difficult, owing to the almost complete lack of stratification. In the most recent review of the results of archaeology, Walter & Anderson (2002, p. 115) place the earliest settlement of the island at 2000 BP or slightly earlier. There is apparently no reason to think the island was ever completely depopulated after initial settlement. Nor does archaeology demonstrate invasion, conquest or replacement of population. The two millennia of prehistory are divided into three archaeological periods: Settlement (2300-1500 BP); Middle (1500-800); and Late (800-200).

Niuean oral history fills this spacious framework with many events and names, but little chronology and multiple interpretations (see Loeb, 1926; Ryan, 1977; Kumitau & Hekau, 1982; Talagi, 1982; Smith & Pulekula, 1983; Pepa, 1997). Origins in both Samoa (especially Tutuila) and Tonga are claimed for first settlers. As with archaeology, there is nothing that looks like a conquest or population replacement event.¹⁸

18 - One of the most securely historic events, believed to have happened ca. 500 BP was a battle at Anatoa in which a Tongan invading force was repelled or even wiped out.

There are many accounts of comings and goings, such as the procuring of the first coconuts from Samoa; but nothing suggests a sustained relationship with any other island.

Oral traditions of some other islands record contacts with Niue, though not always corroborated by anything in Niuean tradition. Two Pukapukan heroes, Yī and Tēnana, led an expedition, probably in the 1600s; some were killed in a fight with the Niueans, and the rest returned to Pukapuka. A later party, of the Muliwutu lineage, by contrast, were so well received that most of them decided to settle there (Beaglehole E. & P, 1938, p. 402-407). This begins to sound like the origin story of an alloglot enclave. Ryan (1977, p. 51-55) mentions oral traditions of other islands (including Rarotonga and Futuna) which attest to contacts with Niue.

Perhaps because of the habit of talking about “borrowing” into Niuean, some (including myself) have tended to think of this linguistic-historical problem in terms of a single (Tongic) settlement of Niue, followed by introduction of non-Tongic vocabulary through trade or other continuing relations with some other island or islands. But it is clear that this is not necessary. The time-frame from first settlement is ample to allow for multiple settlements, and there is no reason why the language contact should not have taken place in Niue itself. Indeed, it is quite possible that Motu and Tafiti, mentioned above, were once communities with different origins and quite different languages. In the long run, however, one was subsumed by the other, and the traces that remain tell us little.

The proposed Samoic and Eastern loanwords do not seem to reflect any of the local innovations within those subgroups (*k > ʔ in Samoan and in Hawaiian, Tahitian and other EP languages, *f/*s > ʔ in Rarotongan, *l/*r > ʔ in Marquesan, *f > h before rounded vowels almost everywhere in EP). Either they have come from one of the most conservative languages in the group, or they have come early enough that these changes had not yet taken place. Neither are they particularly suggestive of contact with a foreign people and culture. Many are everyday basic words which one would expect Niuean to have had throughout its history.

A parallel from far away is the coexistence of Old English (Anglo-Saxon) with Old Norse (Danish) in England from roughly the 8th to 11th centuries AD. The Danes were originally invaders, but eventually a *modus vivendi* was established and they occupied a large area of north-eastern England. Old English and Old Norse were fairly closely related, and their

speakers seem to have interacted on a basis of social equality. Eventually the Norse language ceased to be spoken, but it left its mark, not only in numerous place names, but also in much vocabulary in present day English—including “core” vocabulary and even some grammatical elements such as personal pronouns.

We need not go so far to find parallels. Multiple settlement followed by close language contact, with eventual survival of just one, is either a proposal or established fact, based at least in part on linguistic evidence, for a number of islands in the region: some are listed in Table 21, with a suggested chronological order of arrival of the component languages, the surviving “core” language is highlighted.¹⁹

Language	Components	Reference
Rotuman	Non-PN NP Tongic	Biggs, 1965
Uvea (Wallis)	NP Tongic	Pawley, 1966
Niuatoputapu-Tafahi	NP Tongic	Biggs, 1971, p. 491; Kern, 1948
Rennell-Bellona	Non-PN NP	Blust, 1987
Anuta	? Non-PN NP Tongic	Biggs, 1980; Ranby, 1982; Feinberg, 1989
Emae	NP Tongic	Clark, 2018

Table 21. Multiple-settlement languages

So who were the *first* Niueans? Notice that in the above examples, it is not necessarily the earliest component that survives to become *the* language of the island. The same principle should apply to Niue. I suggest here some very general considerations which might bear on the relative dates of Tongic, Samoic and EP arrival in Niue.

The settlement date indicated by archaeology (2000+ BP) is very early in the dispersal of Polynesian languages. NP is distinguished by relatively few innovations (and “Samoic” by none) so that a first settlement by early-Samoic speakers would also be consistent with the Samoic component showing no special features of any one language. Tongic, on the other hand, has quite a

19 - The original NP language of Niuatoputapu and Tafahi is known only from a short seventeenth-century vocabulary, and the modern dialect (of Tongan) spoken there has not been well studied, so this may turn out to be more like a simple case of language shift. On Rennell, a Polynesian language has survived after long period of interaction with earlier non-PN inhabitants, the outcome being at least extensive borrowing.

number of common innovations, so might be expected to be later by at least a few centuries.²⁰

East Polynesia, where the equation of first settlers with ancestors of present day language speakers is less risky than usual, has in recent times seen its prehistoric dates pushed forward by archaeologists. Recent research puts the settlement of East Polynesia during the period 1000-1300 AD. (Wilmshurst *et al.*, 2011), so that distinctive EP words cannot have entered Niuean before the latter half of the time frame.

Perhaps, then, the least improbable hypothesis would be an initial settlement by early Samoic speakers, followed some time later by Tongic, with input from EP after about 1000 BP.

But of course this is just the simplest possible scenario. More than one arrival of any of the elements may turn out to be required. For example, the table of Samoic candidates shows several words in which *s emerges as Niuean *h*, contrary to the pattern in Table 16. This must imply a different history, perhaps via a Samoic language which (before or after arrival) had undergone an *s > h change.

List of language name abbreviations: EFU – East Futuna, EUV – East Uvea (Wallisian), PUK – Pukapukan (Cook Islands), SAM – Samoan, TOK – Tokelauan, TUV – Tuvaluan

References

- Beaglehole Ernest and Beaglehole Pearl, 1938, *Ethnology of Pukapuka*, Honolulu, Bernice P. Bishop Museum (bulletin 150).
- Biggs Bruce, 1965, “Direct and indirect inheritance in Rotuman”, *Lingua*, no 13, p. 373-405.
- 1971, “The languages of Polynesia”, in Sebeok T. A. (ed.), *Linguistics in Oceania. Current Trends in Linguistics*, no 8, The Hague, Mouton, p. 466-505.
- 1978, “The history of Polynesian phonology”, in Wurm S. A. and Carrington L. (eds.), *Second International Conference on Austronesian Linguistics: Proceedings*, fascicle 2, *Eastern Austronesian*, Canberra, “Pacific Linguistics, series C, no 61), p. 691-716.

20 - Cognate percentages between NIU and TON basic vocabulary are high. Using figures from Biggs, 1978, p. 692, Niue has its highest percentage with Tongan (64), which is high for the intra-Polynesian relations (the modal level is in the 50s.). This is comparable to the figures for pairs of languages thought to be separated by only a few centuries, e.g. Māori-Rarotongan (62).

- 1980, “The position of East ‘Uvean and Anutan in the Polynesian language family”, *Te Reo*, no 23, p. 115-134.
- Blust Robert, 1987, “Rennell-Bellona /l/ and the ‘Hiti’ substratum”, in Laycock D. C. and Winter W. (eds.), *A World of Language: Papers Presented to Dr. Stephen A. Wurm on his 65th Birthday*. Canberra, Pacific Linguistics (series C. 100), p. 69-79.
- Chapman Terry *et al.*, 1982, *Niue: A History of the Island*, Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific/Government of Niue.
- Clark Ross, 1979, “Language”, in Jennings J. D. (ed.), *The Prehistory of Polynesia*, Cambridge (MA) and London, Harvard University Press, p. 249-270.
- 2018, “The Polynesians in Vanuatu”. *Vanuatu Languages Conference*, University of the South Pacific, Emalus, Port Vila, July.
- Elbert Samuel H., 1953, “Internal relationships of Polynesian languages and dialects”, *Southwestern Journal of Anthropology*, vol. 9, no 2, p. 147-73.
- Feinberg Richard, 1989, “Possible prehistoric contacts between Tonga and Anuta”, *Journal of the Polynesian Society*, vol. 98, no 3, p. 303-317.
- Greenhill Simon J., Ross Clark and Bruce Biggs, 2010, *POLLEX-Online*, online: <https://pollex.shh.mpg.de/> (accessed in January 2021).
- Hohepa Patrick W, 1969, “The accusative-to-ergative drift in Polynesian languages”, *Journal of the Polynesian Society*, vol. 78, no 3, p. 295-329.
- Kern Rudolf A., 1948, *The Vocabularies of Iacob Le Maire*, Leiden, E. J. Brill (Acta Orientalia 20).
- Kumitau Vilisoni and Maihetoe Hekau, 1982, “Origins of the Niue people”, in Chapman *et al.*, p. 83-90.
- Loeb Edwin M., 1926, *History and Traditions of Niue*, Honolulu, Bernice P. Bishop Museum (bulletin 32).
- Martin John, 1827, *An Account of the Natives of the Tonga Islands*, Edinburgh, Constable.
- McEwen Jock M., 1970, *Niue Dictionary*, Wellington, Department of Māori and Island Affairs.
- Otsuka Yuko, 2006, “Niuean and Eastern Polynesian: a view from syntax”, *Oceanic Linguistics*, vol. 45, no 2, p. 429-456.
- Pawley Andrew, 1966, “Polynesian languages: A subgrouping based on shared innovations in morphology”, *Journal of the Polynesian Society*, vol. 75, no 1, p. 39-64.
- Pepa Kimi, 1997, “Tongans in Niuean oral traditions: a critique”, *Journal of Pacific History*, vol. 32, no 1, p. 103-108.

- Ranby Peter, 1982, "The dual reflexes of Proto-Polynesian *s in Anuta", *Te Reo*, vol. 28, no 3-11.
- Ryan Thomas F., 1977, "Prehistoric Niue: An egalitarian Polynesian society", M.A.Thesis, University of Auckland.
- Smith S. Percy, 1901, "Notes on the dialect of Niuē Island.", *Journal of the Polynesian Society*, vol. 10, no 4, p. 178-182.
- Smith S.Percy and Pulekula, 1983 [1902-3], *Niue: The Island and its People*, Institute of Pacific Studies and Niue Extension Centre, University of the South Pacific.
- Sperlich Wolfgang B, 2004, "Borrowing in Niuean", in Tent J. and Geraghty P. (eds.), *Borrowing: A Pacific Perspective*, Canberra, Pacific Linguistics (series C 548), p. 295-306.
- (ed.), 2000, *Tohi Vagahau Niue: Niue Language Dictionary*, Government of Niue.
- Statistics Niue Office, 2020, *Niue Population 1900 to 2017*, online: <https://niue.prism.spc.int/category/population/> (accessed 7/7/2019).
- Talagi Tahafa P., 1982, "Pre-history", in Chapman *et al.*, 1982, p. 103-110.
- Tregear Edward and Smith S. Percy, 1907, *Vocabulary and Grammar of the Niue Dialect of the Polynesian Language*, Wellington, Government Printer.
- Walter Richard and Atholl Anderson, 2002, *The Archaeology of Niue Island, West Polynesia*, Bishop Museum Bulletin in Anthropology 10, Honolulu, Bishop Museum Press.
- Wilmshurst Janet M., *et al.*, 2011, "High-precision radiocarbon dating shows recent and rapid initial human colonization of East Polynesia", *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, vol. 108, no 5, p. 1815-1820.

Chapitre X

Customary song in Christian clothing

Chanson coutumière aux allures chrétiennes

Nick Thieberger

School of Languages and Linguistics, The University of Melbourne (Australia)

Linda Barwick

The University of Sydney, Sydney Conservatorium of Music (Australia)

Abstract¹

In this paper, we illustrate the maintenance of archaic forms of Nafsan (a language spoken in Efate, Vanuatu) in song, and take one particular song as an example. Nafsan is known for having lost medial and final vowels in everyday language, but these can be, as in many languages, retained in song. One of the very few books written in Nafsan by Nafsan speakers was produced in 1983 in Port Vila (Wai *et al.*). It contains twelve stories, and ends with a cryptic inscription, M-dd-M-dd-ddl-S-dl-s-dd.

All the stories were transcribed and translated as part of Thieberger's research, but he was not sure what to do with this collection of letters. By chance, a copy of a hymnal on Lelepa island had the same cryptic letters that were evidently a form of musical notation known as solfa, Tonic Sol-fa, or Solfege. Translations of Christian hymns into Nafsan were first made in the 1840s, but none of these hymnals includes solfa notation.

As Stevens (2005) notes, solfa "often resulted in the emergence of a school of indigenous composers writing in Tonic Sol-fa notation and using the tonal harmonic style". That is clearly the case in this Nafsan story.

In this paper, we will look in more detail at the *Ririal* song, noting its archaic content. Early translations of hymns often maintain vowels that are now lost in Nafsan, and the same appears to be the case with the *Ririal* song.

It is indicative of the syncretism with which Christianity has been received in Efate that a method of transcription originally intended to make Christian hymns more accessible has been adapted in a monolingual set of *kastom* stories to present a traditional song.

Keywords

Efate, song, solfa, Nafsan, solfege.

Résumé²

L'un des rares livres écrits en nafsan par des locuteurs de nafsan a été produit en 1983 à Port-Vila. Il contient douze histoires et se termine par une inscription cryptique, dont une partie est donnée ici : M-dd-M-dd-ddl-S-dl-s-dd.

1 - A note on the relevance of this paper to Jean-Claude Rivierre. Besides Rivierre's interest in oral tradition, including song, one of the authors of the book that *Ririal* appears in is Maxime Carlot. Carlot would later become Prime Minister of Vanuatu, but, in the 1960s, worked with Jean-Claude Rivierre to produce a wordlist of Nafsan, which Jean-Claude Rivierre kindly made available to NT in the 1990s.

2 - Une note sur la pertinence de cet article pour Jean-Claude Rivierre. Outre l'intérêt de Rivierre pour la tradition orale, y compris la chanson, l'un des auteurs du livre dans lequel *Ririal* apparaît est Maxime Carlot. Carlot deviendra plus tard Premier ministre de Vanuatu, mais dans les années 1960, travaillera avec Jean-Claude Rivierre pour produire une liste de mots en Nafsan, que Jean-Claude Rivierre a aimablement mis à la disposition de NT dans les années 1990.

Toutes les histoires ont été transcrites et traduites dans le cadre des recherches de Nick Thieberger, sans savoir quoi faire de cette collection de lettres. Par hasard, une copie d'un livre de cantiques sur l'île de Lelepa avait les mêmes lettres cryptiques qui étaient à l'évidence une forme de notation musicale connue sous le nom de Solfa, Tonic Sol-fa ou Solfège. Les hymnes chrétiens ont été traduits en nafsán pour la première fois dans les années 1840, mais aucun de ces cantiques ne comporte la notation solfa.

Comme le note Stevens (2005), le solfa « a souvent entraîné l'émergence d'une école de compositeurs autochtones écrivant en notation Tonic Sol-fa et utilisant le style harmonique tonal ». C'est clairement le cas dans cette histoire de Nafsán.

Dans cet article, nous examinerons plus en détail la chanson Ririal, en notant son contenu archaïque. Le système utilisé dans l'exemple Ririal est une variante de solfa dans laquelle il n'est pas clair si le cas est significatif ou comment la longueur est représentée. Il n'y a pas de représentation du rythme.

Le syncrétisme avec lequel le christianisme a été reçu à Éfate est révélateur du fait qu'une méthode de transcription destinée à rendre les hymnes chrétiens plus accessible a été adaptée dans un ensemble monolingue d'histoires kastom pour présenter une chanson traditionnelle.

Mots-clés

Éfate, chant, solfa, nafsán, solfège.

1. Introduction³

Across Melanesia, songs are considered a powerful knowledge form due to their ability to accomplish things. Throughout Vanuatu, songs and singing play a prominent unifying role at various social and cultural levels. Songs are central to the maintenance of traditional life (*kastom*) (Crowe, 1981; Stern, 2007) and also fundamental to Christian practices, which have almost universally been adopted since missionary activity began around 1840. Further, through stringband performance, songs contribute to national popular culture. Songs are often embedded within stories and considered to be an inseparable part of the story (Crowe and Rawcliffe, 2001).

One of the very few books written in Nafsán by Nafsán speakers was produced in 1983 in Port Vila (Wai *et al.*). It contains twelve stories, and ends with a cryptic inscription, part of which is given as follows: M-dd-M-dd-ddl-S-dl-s-dd / Wa-Go-e-Pa-Ginau-RoRo-Go-Ki-Te-Te-Go-Mame (Wai *et al.* 1983, p. 52).

All the stories were transcribed and translated as part of Thieberger's research, but he was not sure what to do with this collection of letters. In the course of recording Erakor villagers he found that the story this inscription

3 - Thanks to Monika Stern and Michael Webb for comments on an earlier draft. Thanks also to Anne-Laure Dotte and Stéphanie Geneix-Rabault for their review of the submitted version.

was attached to, which we can call *Ririal*, was part of village canon, known by people of all ages, which he then recorded with several different people. As is the case with a number of stories in Vanuatu (e.g., Facey, 1988, p. 7), there is often a song embedded within the story. By chance, a copy of a hymnal on Lelepa island had the same cryptic letters that were evidently a form of musical notation known as *solfa*, Tonic Sol-fa, or Solfege. Translations of Christian hymns into Nafsan were first made in the 1840s, but none of these hymnals includes *solfa* notation. According to Webb (2011), a common source for the use of *solfa* was through the evangelising activities of the Queensland Kanaka Mission who, he reports, distributed “432 Testaments and 348 Sankey’s hymn books” to Melanesians taken to Queensland to cut sugarcane.

As Stevens (2005) notes, *solfa* was used in the Pacific to promote hymn singing in Christian proselytising and found a receptive audience in missionaries of the London Missionary Society in the late 1700s. With this notation it was possible to read multiple harmonies in the hymnals, but a further consequence that Stevens notes is that it “often resulted in the emergence of a school of indigenous composers writing in Tonic Sol-fa notation and using the tonal harmonic style”. That is clearly the case in this Nafsan story.

We will focus on a single *kastom* song, *Ririal*, and the ways in which it encodes power through the intersection of text, tune, and transmission mode. Our paper provides an analysis of *Ririal* in the wider context of the three song production systems that have gained currency in Vanuatu, that is: *kastom* songs, Christian songs and stringband songs. Of the three, only *kastom* songs are revealed “by overhearing ancestral or spiritual voices” (Lindstrom, 1990, p. 316; Ammann, 2012), while the other two may be composed by individual authors. Thieberger recorded all three genres, including performances of *Ririal* (Thieberger *et al.*, 1998) as part of a larger textual and media corpus in Nafsan (also known as South Efate) archived with PARADISEC.⁴ *Ririal* is one of several *kastom* songs in the corpus, which also includes church services with hymn singing and a stringband performance of songs in current Nafsan (South Efate) language. Textually, *Ririal* displays a number of features that are found widely in orally transmitted songs throughout the world, incorporating, for example, epenthetic phones that seem to serve musical purposes, as well as apparently conserving archaic linguistic forms.

4 - A guide to the Nafsan materials can be found here: <https://www.nthieberger.net/sefate.html>

When *Ririal* appeared in print in 1983 (Wai *et al.*, 1983), it was rendered in the missionary-introduced music notation system Tonic sol-fa. According to Webb, a common source for the use of what we will call ‘solfa’ was the evangelising activities of the Queensland Kanaka Mission who, he reports, distributed “432 Testaments and 348 Sankey’s hymn books” to Melanesians taken to Queensland to cut sugarcane (Webb, 2011). An article in the *Brisbane Courier* (1907), describes the arrival of a ship from Mackay with South Sea Islanders (‘Kanakas’), who conducted a service on board: “using hymn-books containing both old notation and tonic solfa, they sang concertedly a number of well-known hymns, apparently reading the parts with ease”.⁵ Knowledge of solfa was highly prized among ni-Vanuatu. According to Miller (1985, p. 252), students were known to have applied for entrance to the Presbyterian training college established at Espiritu Santo in 1895 “simply to get the training in tonic sol-fa”.

The solfa system seems to have been introduced or at least popularised in Canada, and Nova Scotia was a fertile source for missionaries to the Pacific, including Rev Morrison, the first European missionary to Efate. It was observed that the “First Congregational Church in Ottawa voted to adopt a Moody and Sankey collection for its Sunday evening services in 1886”.⁶ A month later it was reported that: “The adoption of the Sankey collection of hymns at the Sunday evening services has proved a success. The attendance has been larger and the singing heartier. The congregation is always best pleased when it can join readily in every piece that is being sung”.⁷ None of the hymnals produced in Nafsan uses the solfa notation, but the Canadian Presbyterian English hymnal (Assembly’s Hymnal Committee, 1885) is titled the ‘Sol-Fa edition’.

Stevens writes that “Tonic Sol-fa was widely used by overseas missionaries who sought to exploit the novelty of four-part hymn singing as a means of evangelizing indigenous people.” (Stevens, 2007, p. 54). Solfa could use commonly available print technology to represent both pitch and rhythm in typographic form, hence it was easily disseminated. Unlike music notation, solfa does not require training in staff notation that is also hard to reproduce,

5 - *Brisbane Courier*, Mon 11 Mar 1907, Page 4. <https://trove.nla.gov.au/newspaper/article/19482240#>

6 - *Congregational Record* 1.4 [February 1886] http://www.hymnology.ca/Canada_pre-1925.htm (Viewed 1/7/2020).

7 - *Congregational Record* 1.5 [March 1886] http://www.hymnology.ca/Canada_pre-1925.htm (Viewed 1/7/2020).

but rather relies on decoding this specialist use of ordinary typography by teaching the solfa system. It is particularly interesting that Stevens claims that “In the case of present-day Fiji, almost universal music literacy has been achieved through Tonic Sol-fa and this should be recognized as an enviable social and cultural asset” (*ibid.*, p. 74).

As *kastom* songs came under threat in the missionary and colonial periods, rendering them in solfa notation may have been an attempt to add authority to them, since under indigenous “conditions of discourse”, as Lindstrom (1990, p. 316) points out, “[l]ocal epistemology seeks authorities and not individual authors”, and “[o]ne’s own ideas are never as good as information externally revealed”. This preference for external sources of information was exacerbated by the colonial disregard for indigenous knowledge. Perhaps the use of solfa suggested systematicity through the use of the formalism, and was thus perceived as providing an authority to the song not available via normal oral transmission. It is indicative of the syncretism with which Christianity has been received in Efate that a method of transcription originally developed to make Christian hymns more accessible has been adapted in a monolingual set of *kastom* stories to present a traditional song.

The focus for this paper is a particular song, which we can call *Ririal*, from South Efate in Central Vanuatu. Vanuatu is renowned for its linguistic diversity (see François *et al.*, 2015), with some 130 languages, as well as Bislama, a Melanesian Pidgin lingua franca, and the colonial languages French and English. Singing has played a central part in traditional (or *kastom*) life (Crowe, 1981) as well as in the Christian practices that have been almost universally adopted by the population of Vanuatu since missionary activity started in the nineteenth century, and in stringband performance (described further in §3.2). This paper will use a performance of *Ririal* as a point of discussion. The song’s text incorporates epenthetic phones that seem to serve musical purposes, and, like many traditional songs, seems to be in an archaic form of the language. The song appears in a book (Wai *et al.*, 1983) that was locally produced and Nick Thieberger recorded performances of it in 1998. These recordings form part of a larger textual and media corpus in Nafsan that is archived with PARADISEC.⁸ This corpus contains several traditional songs as well as church services with hymn singing and a stringband performance of songs in current Nafsan.

8 - A guide to the Nafsan materials can be found here : <https://www.nthieberger.net/sefate.html>

In other parts of Vanuatu, there is a genre of song that is associated with dancing but this is not now (or no longer) the case in Erakor (see Figure 1). There has clearly been a decline in knowledge of earlier practices in Erakor, but if we look at historical texts, below, they suggest that songs were likely to have been part of most narrative performances.

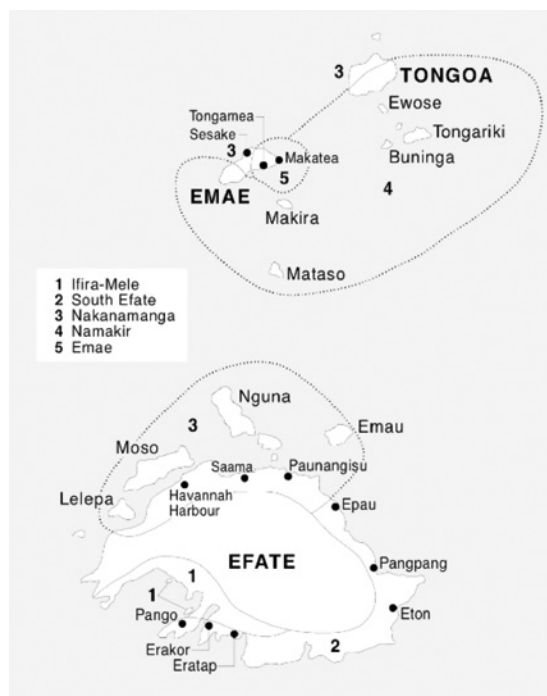


Figure 1. Languages of Efate and the Shepherd Islands (from Lynch and Crowley, 2001, p. 108). Note that 'South Efate' is the same as 'Nafsan'

2. The languages of Efate

The Oceanic languages on Efate recognised in the literature are Nafsan (South Efate), Lelepa/North Efate or Ngunesse, and Mele-Fila (Atara Imere) (see Figure 1). This last is a Polynesian outlier language and does not feature in the songs we will discuss. Ngunesse seems to be the source for some of the traditional songs recorded in Nafsan villages and performed by speakers of Nafsan. Ngunesse is phonologically conservative (Clark, 1985; Schütz, 1969), unlike Nafsan which has undergone fairly radical reshaping of words via loss of final and medial vowels, as can be seen in Table 1, which compares forms from texts written by Pastor Sope in the 1950s with the current form. It is

unclear if the 1950s version reflects the spoken form of the time, or if the writer has chosen to use the more conservative “vowel-full” form for stylistic reasons. The vowel-full variety represents a classical form of language that has value for Nafsan speakers when using formal speech, and is especially associated with Christian written material. During dictionary workshops in Erakor village in the past decade, participants would regularly look up the hymnal or Bible translations to find what they considered to be the correct spelling of words.

Sope vowel-full	current vowel-less	meaning
<i>baki</i>	<i>pak</i>	‘to’ (preposition)
<i>bakutof</i>	<i>paktof</i>	‘to pay for’
<i>bereg</i>	<i>preg</i>	‘to make’
<i>bisol</i>	<i>psol</i>	‘to lay an egg’
<i>bunak</i>	<i>pnak</i>	‘to steal’
<i>emulatig</i>	<i>eṃeltig</i>	‘near’
<i>isikei</i>	<i>iskei</i>	‘one’
<i>lotu</i>	<i>lot</i>	‘to pray’
<i>misal</i>	<i>msal</i>	‘different’
<i>nafisan</i>	<i>nafsan</i>	‘language’
<i>natokon</i>	<i>natkon</i>	‘village’
<i>pisawi</i>	<i>psawi</i>	‘to thank’
<i>toa</i>	<i>to</i>	‘fowl’

Table 1. Comparison of Nafsan words from a 1950s manuscript (written by Pastor Sope, 1955b) with current usage

3. Music in Erakor

The four performance styles observed by Thieberger in his fieldwork in Erakor since the mid-1990s are, in order of predominance: hymn singing, stringband performance, and traditional or *kastom* songs, including work chants. In this presentation, we will outline each style along with observations of features, linguistic and other, that distinguish them. We will then focus on the *kastom* songs that are part of oral tradition, and which include the song *Ririal*.

3. 1. Christian Hymns

Hymns are sung in various local languages, mainly because the hymnal was initially written in the late 1800s and has grown since then, with additions

from missionaries in both north and south Efate. Samoan and Rarotongan teachers, often with their families, were stationed by the London Missionary Society at various points along the Efate coast from 1845 until the early 1870s in an attempt to pacify the locals whose antagonism to these mission efforts sometimes resulted in the death of the missionaries. The first European missionaries were stationed on Efate in 1864 and subsequently had great success in converting the locals. The first hymnal, with 21 hymns, appeared in 1868 (*Nalag nig Efate* 'Songs of Efate', Anonymous, 1868) and has been added to over time, with the last version with 267 hymns published in 1979 as *Natus nalag* 'The book of songs' (Anonymous, 2002). Some hymns are in a more current and vernacular Nafsan while others are in a classical style characterized by the presence of medial vowels (being vowel-full) which are typically lost in current Nafsan. These may reflect an archaic form or may be used as a musical requirement to match the metre of the song. So, for example, in hymn 7 in *Natus Nalag* (Anonymous, 2002), the text *Kano punak nag ru turus* (8 syllables), would be *Kano pnak nag ru trus* 'The thief who they nailed (to the cross)' (6 syllables) in current Nafsan.

Christian hymn singing has been enthusiastically embraced throughout Vanuatu and daily choir practice is a feature of Erakor life. These hymns are full of archaic words which are regarded by parishioners today as testament to their ecclesiastical authenticity, as Crowley (2001, p. 251) also notes for Erromango, the next island to the south. No instrumental accompaniment is used (examples can be heard in Thieberger, 2005).

3.2. Stringband

Stringband is typically performed by men, and young men in particular (although there are a few women's stringbands in Vanuatu, see Stern, 2007). The songs are often composed by a known person and deal with a known event and some are produced for sale. A core set of instruments used in a stringband comprises several guitars, a locally made ukulele, a bush bass (made with a tea chest) and some percussion instruments: perhaps a tambourine, lagerphone, thongaphone (tuned bamboo tubes, the ends of which are slapped with a rubber thong), or tuned glass bottles. It is usual for a number of singers to harmonise, with one falsetto among them.

The few stringband songs NT recorded in Erakor village have titles like: *Āog wi aselmam wi* ('Good day to our good friends') by Kalpram, *Eighteenth of October* by Cecil Josef, *Nalag ni nfapuswen* ('Wedding song') by John Akau, *Prodigal Son*, *Nalag ni nlagwat* ('Cyclone song') by Kaltong Kalon and the *Water supply*

song by Apiu Josef. These songs are passed on and learned much as traditional stories appear to have been learned, with an emphasis on acknowledging the creator. The stringband group recorded in the late 1990s met regularly to practise and performed at community events or for tourists who were bussed into the village for a few hours to eat local food and to learn about village life (see video of this stringband in Thieberger *et al.*, 2000).

3.3. Traditional Songs

The fact that few traditional songs were performed or recorded as part of the corpus indicates a decline in traditional knowledge in Erakor; but, if we look at historical texts, they suggest that songs were likely to have been part of most narrative performances. Of some 37 *kastom* stories recorded in Nafsan in the past 25 years, only four included songs.

When sung as part of a narrative, the singer and narrator are typically the same person, although in fieldwork in the neighbouring language of Lelepa it was common for the singer to be somebody other than the storyteller. There is typically no instrumental accompaniment to these narrative songs, nor to the Christian hymns.

Song text (1) is untranslatable except for the word *namaloko* that is probably ‘kava’:

- (1) *Seseria seseri, nalomatarere, naempirimpiri, alolipu karia, Lawo kowa sai koroko, koro namaloko, ekatia ekatia oo pa, ekatia ekatia oo pa* (NT1-200518, 238.519, 266.341)

Song text (2) is part of a story named for the child who is the main character, Koaiseno, but, again, none of the other words is translatable:

- (2) *Koaiseno Koaiseno seno, nato wawa, nato wawa, meremo, Koaiseno seno.* (NT1-98009b, 235.197, 252.02)

3.3.1 Chant

Chants to accompany a work activity or dance are no longer commonly known in Erakor, but are widespread in other parts of Vanuatu (see François and Stern, 2013). In 2006, some songs of this kind were recorded in Erakor with Toukolau Takau, a woman in her seventies, three of which are presented below.

The first was used to accompany the launching of a canoe, with call and response chants between different ‘teams’ (divided according to *naflak* ‘matrilineal clan’

affiliation). The last time she recalls seeing such a canoe launch was before World War II, sometime in the 1930s. The call and response is described as being *tigpiel ni nalekit* ‘exchange of our voices’. She recalled that the process of finishing the canoe included cutting a pineapple leaf, taking out the spikes, then chewing it, then squeezing the juice to paint white onto the canoe, another leaf was used to paint red. According to the singer, the canoes were cut from trees inland and then carried to the beach, one large canoe capable of carrying over twenty people. This chant consists of the lines in (3), with (a) repeated three times, followed by (b) three times, then (a) four times again. No translation of (a) is available, but the words that can be glossed are given in (b).

(3a)	<i>Lesuafe lesuafe, suaifafe /</i>				
b)	<i>ṗafalus enamose suaifafe</i> (NT5-200601-A, 16692, 22764)				
	ṗa=	falus	e-	namos	e
	2SG.IRS=	paddle.IR	LOC-	ocean	LOC

Chant (4) is a call (a) and response (b) between two groups carrying the canoe, in which one group calls with *Man(i)ṃmate* and the other responds with *tata*.

(4a)	<i>Maniṃmate ṃmate tata.</i>
b)	<i>Manṃmate tata. Manṃmate tata.</i> (NT5-200601-A, 1061, 1163)

The words of song (5) are individually translatable but the singer was unable to interpret what the song was about.

(5)	<i>Walop ni epulo nkap iofia.</i> (NT5-200601-A, 167900, 171264)							
	walop	ni	?	nkap	i=	of	-i	-a
	crab	of	?	fire	3SG.RS=	bear	TS	-3SG.O

3.3.2. Examples of written song texts from archival sources

Pastor Sope’s stories were written in the 1950s and several of the stories include written songs, as seen in Figure 2, where the indented text is titled *Nalag ni Koronanae*, indicating the routine way in which songs were incorporated into narratives. Sope wrote a number of stories in what appears now to be an archaic form of Nafsan (Sope, ca. 1955a, 1955b), and the song here is untranslatable today. Endis Kalsarap translated some of these stories into contemporary Nafsan and

into Bislama and these were produced in a trilingual book in 1999 (Thieberger *et al.*, 1999). A page image of one of these stories (Figure 2) shows the presentation of a song as part of the story, and Figure 3 shows the treatment of this document, representing the original, a translation into current Nafsan, and a translation into Bislama.

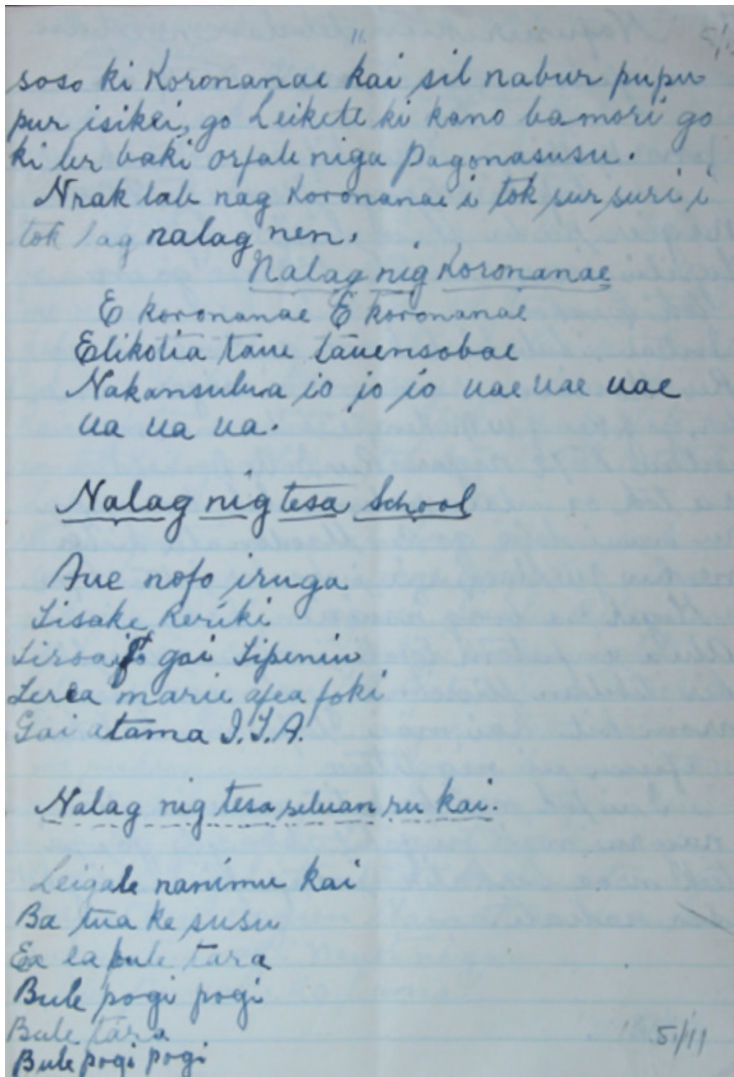


Figure 2. Image of Pastor Sope's notes⁹

9 - Citable as: <http://paradisec.org.au/repository/AC2/VEFAT25>, and viewable here: http://paradisec.org.au/fieldnotes/image_viewer.htm?VEFAT25,30,10,S

Natrausuen ni Pastor Sope

(6) Natrausien nig Mutuam Leikele.

1. Leikele i bi Mutuam i tok Orfale Pagonasusu i tok intaf nig Silikita go i tok bam namer lab nag ru tok Emel.

2. Leikele i mroa kin ki bam si namer nig Emel me naliati isikei i lek nakab i to loa naur Emel.

3. Natamol nag i breg nakab nen nagien Koronanae. Leikele i mai nag ke fo mer bami, me Koronanae i tok sur suri tete nrak i tumer bregi i bite namatun potae nag Leikele ke tu lo tae mau, tete mal i bi fat, tete mal i bi nakas, naliati potae ki tumen tan kin naba nag isu bak elau, seluan.

4. Leikele ki mai lon kai ler baki elau ki toknak nagorin i mroakin nag i bi fat me natuen i tu bitin mau ki ler mai loususi i menra go ki bu lua namor kai seltau intan ues, me Koronanae i i nag ku kano bamiau a bi ntan i tob me ba felak mau bak elau ka los go ba fo bam iau.

5. Leikele ki belake bak elau Taimalabat[si] kai burei ues mekoronanae i nag ba tao uau ka nrak baketan go ntan ke mau melego ba fo bamiau, Seluan Leikele ki tao ki nrak kai bi naik ses nag ru soso ki Koronanae kai sil nabur pupu pur isikei, go Leikete ki kano bamori go ki ler baki orfale niga Pagonasusu.

Nrak lab nag Koronanae i tok sur suri i tok lag nalag nen.

Nalag nig Koronanae.

E koronanae E koronanae

Elikotia taue tauensobae

Nakansulua io is is uae uae

ua ua ua.

Nalag nig tesa school.

Aue nofo iruga

Sisake Reriki

(6) Natrausen ni mtuam Leikel.

1. Leikel ipi mtuam nen itok erfale Pagonasusu nag itok ntan ni Silikita go itok pam namer lap nen ru tok Emel.

2. Leikel imro ki na kipe pam si namer ni Emel me naliati isikei i lek nkap ito lua naur Emel

3. Natamol nen i preg nkap nen nagien Koronanae Leikel imai na ke fo mer pami, me koronanae ito sursri tete nrak i tmen pregi ipi te nmatun ptae na Leikel ke tap letae mau, tete mal ipi fat, tete mal ipi nkas, naliati ptae i tmen tan kin napu nen isu pak elau.

4. Seluan Leikel i mai leles elau, i tak nagorin, i mroa ki na ipi fat me natuen i tap ptin mau. I ler mai lesoksoki kin ito mra go i pu lua namor kai seltau ntan wes, me Koronanae inag, "Ku kano pam wou, a pur ki ntan me pa flak wou pak elau ka los go pa fo pam wou."

5. Seluan Leikel itao i nrak pak etan kai pi naik ses nag ru soso ki Koronanae, kai sil pupu pur isikei go Leikel i kano bamori go mer ler pak erfale go Pagonasusu. Nrak lap nag Koronanae itok sursri ito lag nalag ne.

Nalag ni Koronanae

E koronanae E koronanae

Elikotia taue tauensobae

Nakansulua io is is uae uae

ua ua ua.

Nalag ni tesa skul.

Aue nofo iruga

Sisake Reriki

Siroaifo gai Sipeniu

Lerea marie afea foki

Gai atama I.T.A.

(6) Stori blong Devel Leikel

1. Leikel hemi devel we istap long kev Pagonasusu we istap long hill blong Silikita mo islap kakae fulap man we oli stap long Mele.

2. Keikel i ting se hemi kakae finis ol man blong Mele me wan dei hemi luk wan smok blong faea long Mele aelan.

3. Man we i mekem faea ya nem blong hem Koronanae. Leikel ikam blong bae i kakae hem, be Koronanae istap kiaman long hem. Sam taem i stap mekem hem wan i kam wan defren samting, be Leikel mo luksave hem, samtaem hemi ston, samtaem hemi tri narafala dei hemi berem hem wan long rod we i go daon long solwota.

4. Taem Leikel i kam lukaotem hem long solwota, hemi kikim nos blong hem, i ting se hemi wan ston be leg blong hem i no so. I kam bak luklukud long hem i stap blad me i pulum aot long hol mo i karemaot ol graon long hem be Koronanae i se yu no save kakae mi, mi fulap long graon be yu karem mi go long solwota mi swim mo bae yu jes kakae mi.

5. Taem Leikel i livim hem, i daeva i go daon mo ikam wan smol fis we oli singaetem Koronanae, mo i go insaed long wan bigfala troka mo Leikel i no save faenem hem, mo hem i go pak long kev blong hem long Pagonasusu. Plante taem we Koronanae istap kiaman long hem i stap singim singsing ya.

Singsing blong Koronanae

E koronanae E koronanae

Elikotia taue tauensobae

Nakansulua io is is uae uae

ua ua ua.

Figure 3. Page image of translated Sope story that includes song lyrics

3.3.3 Ririal

Ririal is a story about two brothers who go to gather fruit. Ririel climbs a *nakavika* tree (*Syzygium malaccense*) and Ririal catches the fruit. However, Ririel falls and dies. Ririal sings a song asking first a pig, then a horse, then

a flying fox to take a message back to his parents. The first two ignore the request, but the flying fox takes the message and the parents come to take their son and bury him.

The words to the song follow, with a translation into current Nafsan following each line. This version was sung by Harris Takau, and recorded in Erakor in 1998 (see Thieberger, 1998).¹⁰

(6 a)	<i>Wak e ɸaginau rorogo ki tete go mame.</i>	(14 syllables)
b)	<i>Wak ɸa neu nrik tmam/apap/tata/gka go raitom/iak</i>	(between 7 and 9 syllables)
	'Pig, you go and tell father and mother for me.'	

The first line (6a) includes an epenthetic element to match text to song metre, e.g. *Wak e* where the last *-e* is only there to maintain the match of syllable to note in the song. This line is interesting for a number of features. One is the pronoun *ginau* that occurs before the verb *rorogo*. The pre-verbal benefactive is a feature of Efate in particular, and appears to not be shared with languages to the north or south. In Nafsan, it involves the use of a pronominal form identical to the possessive. In this line, the form *ginau* is the Ngunesse first person possessive and so indicates that a benefactive is also functioning in Ngunesse, even though it is not reported as existing in Schütz (1969).

The verb *rorogo* is not used in Nafsan where the verb meaning 'to hear' is *nrog* and cannot be used meaning 'to tell', even though the switch from actor to undergoer subject verbs is a feature of Oceanic languages (Ross, 2004, p. 504-507). The initial phoneme of the Nafsan word is /nr/ a prestopped nasal that has been retained in Nafsan but lost in Ngunesse to the north. The Ngunesse dictionary (Schütz *et al.*, in preparation) has *rogorogo* meaning 'to tell', so the form in the song may have been reduced to *rorogo* to match the song's lilting rhythms.

Tete and *mame* are not the current terms in Nafsan for 'father' and 'mother', and the terms given in the translation in (6a.) above show that there is a choice of current terms (e.g., *tmam/apap/tata/gka* for 'father') and that choice is determined by the clan affiliation of the speaker.

10 - Harris Takau, recorded in Erakor village. Time codes 2.92 214.84 of NT1-98003-98003B. See Thieberger *et al.*, 1998.

(7a)	<i>Ririel o kitiroa mate toko.</i>	(12 syllables)
b)	<i>Ririel kitaruḗ kipe mat.</i>	
	'Ririel fell and died.'	

Here in (7), we see another epenthetic /o/ after the first word *Ririel*, again helping the words match the rhythmic flow of the line. The use of a final /o/ is a vocative particle in current use (attached to a name when calling out to that person), and here it also functions to maintain the rhythm of the song.

In Ngunes, *tiroa* means 'to sink, swallow, drown', so it is translated here with the verb *taruḗ*, to fall. Ngunes has a 3rd singular object suffix *-a* (*kitiro-a*) which is not how Nafsan encodes a 3rd singular object. Note also that Ngunes allows verb stems to follow each other, in a nuclear layer serial verb construction. This is not possible in Nafsan where a new verb phrase¹¹ has to be used.

(8a)	<i>Ririal eselatia toko tagisi ae.</i>	(15 syllables)
b)	<i>Ririal islati, ito tagsi</i>	
	'Ririal has him, he is crying.'	

In *eselatia* we see the 3rd singular subject proclitic *e-*, which in Nafsan is *i-*. Again, the object (*-a*) is explicitly marked in Ngunes but not in Nafsan. And the second vowel /e/ is present in the Ngunes but lost in the Nafsan form. Finally the line ends with *ae* which appears to have no semantic content.

(9)	<i>Ririelo ririelo rielo i.</i>	(12 syllables plus one)
-----	---------------------------------	-------------------------

In the last line, (9), the name of the dead brother is repeated, with the vocative /o/, and with a form in which the first syllable is dropped, *rielo* followed by a final /i/, again with no semantic content.

While the song, *Ririal*, in this story is not in current Nafsan (either it is archaic or it is North Efate), the surrounding text is in current Nafsan as can be seen below, where the (A) line represents the surrounding text while (B) shows what would be expected if the same text were used as is in the song.

11 - Strictly speaking the verb phrase is not a constituent in Nafsan where a pre-verbal auxiliary plus other material may precede the verb in what Thieberger (2006, p. 243) calls a verbal complex.

(10a)	<i>Kano iskei go nmatu iskei, ra to panpan kai piatlak tesa nanuei inru,</i>
b)	<i>Kano isikei go namatu isikei, ra to panpan kai piatlak tesa nanuei inrua,</i> 'A man and a woman, they stayed until they had two sons'
(11a)	<i>go nagier kin ra pi Ririal go Ririel.</i>
b)	<i>go nagier/nagisana kin ra pei Ririal go Ririel.</i> 'And their names were Ririal and Rirel'
(12a)	<i>Nrak iskei ru to panpan go tesa nranen ra nag</i>
b)	<i>Nrak isikei ru to panpan go tesa nranen ra naga</i> 'One time they were there and these two said...'

Ririal was transcribed and notated by Linda Barwick in 2005 as seen in Figure 4.

Ririel

Source: paradisec.org.au/98003b.wav
Start: 2.03.995
End: 2.25.409
Singer: Harris Takau
Depositor: Nick Thieberger
Language: South Efate
Language code: ERK
Text transcription and translation: Nick Thieberger
Musical transcription: Linda Barwick

© PARADISEC 2005
Use of this material is for academic purposes only.
For any further use of this material permission
must be sought from the depositor or via PARADISEC.
admin@paradisec.org.au

Figure 4. Transcription of *Ririal* by Linda Barwick

A shorter version of the story is written in a book (Wai *et al.*, 1983) of twelve stories in Nafsan. This appears to be the only secular book ever produced in Nafsan by speakers of the language. In this version of *Ririal* we find the rather obscure inscription reproduced in Figure 5.

M-dd-M-dd-ddl-S-dl-s-dd
 Wa-Go-e-Pa-Ginau-RoRo-Go-Ki-Te-Te-Go-Mame
 MM-r-rd-dd-dl dd
 Ririel -ki-tir-O-MATE-TOKO
 MMMr-rM-dl dd-d-rrMr
 RIRIAL-E-SELATI-ATOKO-TAG-I-SIAE
 lrr-MSMrd lldd M M
 RIRIEL-O- RIRIEL-O- RIRIEL-O-Y-I

Figure 5. Inscription accompanying the story *Ririal go Ririel* (Wai et al., 1983, p. 52)

However, the inscription becomes less obscure when we learn that early hymnals included the solfa musical notation, as noted earlier, in an effort to make musical notation more accessible. One of the English language hymnals with some 1,200 entries, still in use in Erakor and on Lelepa¹² island, uses the solfa system (Sankey, n.d.).

The solfa system uses the initial letters of do-re-mi-fa-sol-la-ti as seen in Figure 6.

Key E. Exercise 28.—A ROUND FOR FOUR VOICES. (M.) M. 112.

Come and sing a mer-ry song, Wake the cheer-ful glee;
 En-vy, an-ger, hence a-way, E-vil pas-sions fly;
 Why should we in- tones pro-long, Hap-py, hap-py we,
 Why should you or we, Oh! hap-py we, Oh! hap-py we, Hap-py
 we; Hap-py, hap-py we.

D.C.

Figure 6. Extract of a staff with Tonic Sol-fa from Curwen (ca. 1866, p.19-20)

12 - Thieberger saw copies of these books in the early 2000s.

GOD: HIS ATTRIBUTES AND WORKS.

18

ADVENT.—8.7.8.7.4.7.

W. H. MONK, Mus. Doc.

KEY G.

m : m | s : s | d : d | m : m | l₁ : t₁ | d : r | m : s | r : -

d : d | t₁ : s₁ | s₁ : l₁ | t₁ : s₁ | l₁ : s₁ | s₁ : f₁ | s₁ : s₁ | s₁ : -

s : d | r : r | m : m | s : t₁ | d : r | d : t₁ | d : d | t₁ : -

d : l₁ | s₁ : t₁ | d : l₁ | m₁ : s₁ | f₁ : f₁ | m₁ : r₁ | d₁ : m₁ | s₁ : -

m : m | s : s | d : d | m : m | l₁ : t₁ | d : f | r : s | m : -

d : d | r : r | d : l₁ | t₁ : s₁ | l₁ : s₁ | d : d | d : t₁ | d : -

s : s | s : s | m : m | m : t₁ | d : r | s : l | s : s | s : -

d : d | t₁ : t₁ | l₁ : l₁ | s₁ : s₁ | f₁ : f₁ | m₁ : r₁ | s₁ : s₁ | d : -

m : - | s : - | l : - | s : - | m : s | d : f | m : - | - : r | d : - | - : -

d : - | d : - | d : - | d : - | d : r | d : d | d : - | - : t₁ | d : - | - : -

s : - | m : - | f : - | m : - | s : s | s : f | s : - | - : f | m : - | - : -

d : - | d : - | f₁ : - | d₁ : - | d : t₁ | l₁ : r₁ | m₁ : - : f₁ | s₁ : s₁ | d₁ : - | - : -

"Let every thing that hath breath praise the Lord."

f 1 PRAISE, my soul, the King of heaven ;
To His feet thy tribute bring ;
Ransomed, healed, restored, forgiven,
Who like thee His praise should sing?

f Praise Him, praise Him,
Praise the everlasting King !

Figure 7. Example of a solfa hymn from 1885

The solfa used in the *Ririal* example is a variant in which it is unclear if case is significant, or how length is represented. In Figure 8 below¹³, the solfa system of the written version is compared to a solfa representation of the pitch contour of the recorded version (as transcribed by Barwick) (for comparative purposes, the recorded version solfa gives pitch contour only and no rhythmic information). While a hyphen in the written version has indeterminate meaning, a hyphen in the recorded version indicates melisma (two notes to one syllable).

13 - Notes by Linda Barwick 2006-09-10.

222

Line 1

Written version	Wa	Go	e	Pa-Ginau	RoRo-Go	Ki	Te-Te	Go	Mame
<i>Written version solfa</i>	<i>M</i>	<i>d</i>	<i>d</i>	<i>Mdd</i>	<i>ddl</i>	<i>S</i>	<i>dl</i>	<i>s</i>	<i>dd</i>
Performed version	Wak		e	paginau	rorogo	ki	tete	go	mame
<i>Pitch contour in solfa notation</i>	<i>m-d</i>		<i>d</i>	<i>mdd</i>	<i>ddl</i>	<i>s</i>	<i>dl</i>	<i>s</i>	<i>dd</i>

Line 2

Written version	Ririel		-ki	tir-O	MATE	TOKO
<i>Written version solfa</i>	<i>MM-r</i>		<i>r</i>	<i>dd</i>	<i>dl</i>	<i>dd</i>
Performed version	Ririel	o	ki	tiroa	mate	toko
<i>Pitch contour in solfa notation</i>	<i>mmm-r</i>	<i>r</i>	<i>r</i>	<i>mdd</i>	<i>dl</i>	<i>dd</i>

Line 3

Written version	RIRIAL-	ESELATI	ATOKO	TAG-I-SIAE
<i>Written version solfa</i>	<i>MMM</i>	<i>r-rM-r</i>	<i>Mdl</i>	<i>dd-d-rrMr</i>
Performed version	ririal	eselatia	toko	tagisi-ae
<i>Pitch contour in solfa notation</i>	<i>mmm-r</i>	<i>rrmdd</i>	<i>ld</i>	<i>ddr-fm</i>

Line 4

Written version	RIRIEL-O	RIRIEL-O	RIRIEL-O	Y	I
<i>Written version solfa</i>	<i>llrr-</i>	<i>MSMrd</i>	<i>lldd</i>	<i>M</i>	<i>M</i>
Performed version	ririelo	ririelo	rielo		!
<i>Pitch contour in solfa notation</i>	<i>llrr</i>	<i>msmr</i>	<i>lldd</i>		<i>m</i>

Figure 8. Text and melodic contour of the written version of Ririal (Wai *et al.*, 1983) compared to the performed version recorded in 1998 by Thieberger and transcribed in solfa notation by Barwick

To summarise, comparison of the texts and melodic contours of the written and performed versions reveals very close correspondence. Line 1 shows identical contour in the two versions but slight text difference (*WaGo* versus the reduced form *wak* in the performed version). Lines 2 and 3 are very similar but not identical in melodic contour, while Line 4 has the same contour but has apparent differences in the text setting. Note that in Line 2, the old version has one too many notes to match syllables in the text, suggesting

omission of the performed /o/ in the performed version. This supports interpretation of the /o/ in the performed text as a semantically empty vocable rather than a vocative suffix.

4. Conclusion

Ririal is not the only song in Erakor today that is not in Nafsan. In fact, none of the “custom” songs recorded is in Nafsan, and, while some are clearly in Ngunes, others are not, and are probably in an archaic form that is not recognisable today.

It is well known that songs often retain archaic forms of a language and that is the case for *Ririal* and other songs from Nafsan. Of the four kinds of performances of songs identified for Nafsan, only stringband music allows for creation of new texts, while the other kinds all respect the traditional source, be that *kastom* or the church hymnal.

It would appear that solfa is no longer needed, as there are no more recent examples of its use in Erakor. It was a technology of its time, providing transmission of melody, and was clearly available in Efate until the early 1980s. Its use in the *Ririal* song shows the syncretism with which Christianity has been received in Efate: a transcription originally intended to make Christian hymns more accessible has been adapted in a monolingual set of *kastom* stories to present a traditional song.

Abbreviations

2SG	2 nd Singular
3SG	3 rd Singular
IR	Irrealis
LOC	Location
O	Object
R	Realis
S	Subject
TS	Transitive Suffix
V	vowel

References

Ammann Raymond, 2012, *Sounds of Secrets: Field Notes on Ritual Music and Musical Instruments on the Islands of Vanuatu*, Zurich and Berlin, KlangKulturStudien.

- Anonymous, 1868, *Nalag nig Efata*, Translation by D. Morrison, Sydney, Mason, Firth, nigar asler (Mason, Firth and Co).
- Anonymous, 2002, *Natus Nalag. Hymn book in the language of Efate, Vanuatu*, Port Vila, Sun Productions.
- Assembly's Hymnal Committee, 1885, *Hymnal of the Presbyterian Church in Canada with accompanying tunes. Tonic Sol-Fa edition*, Toronto, Assembly's Hymnal Committee.
- Clark Ross, 1985, "The Efate dialects", *TeReo*, no 28, p. 3-35.
- Crowe Peter, 1981, "Polyphony in Vanuatu", *Ethnomusicology*, no 25, p. 419-432.
- 1994, *Vanuatu (Nouvelles-Hebrides): Singsing-danis kastom, Musiques coutumières / Custom Music*, Compact Disc, Genève, Musée d'ethnographie, Archives internationales de musique populaire.
- Crowe Peter and Rawcliffe Derek A., 2001, "Melanesia. Vanuatu", *Grove Music Online*, online: <https://www.oxfordmusiconline.com/grovemusic/view/10.1093/gmo/9781561592630.001.0001/omo-9781561592630-e-0000041208> (accessed October 5, 2020).
- Crowley Terry, 2001, "The Indigenous Linguistic Response to Missionary Authority in the Pacific", *Australian Journal of Linguistics*, vol. 21, no 2, p. 239-260.
- Curwen John, (ca.) 1866, *The Standard Course of Lessons on the Tonic Sol-fa Method of Teaching to Sing*, London, Tonic Sol-fa Agency.
- Facey Ellen E., 1988, *Nguna Voices: Text and Culture from Central Vanuatu*, Calgary, University of Calgary Press.
- François Alexandre and Stern Monika, 2013, *Musiques du Vanuatu: Fêtes et Mystères – Music of Vanuatu: Celebrations and Mysteries. Musical recordings* (Label INÉDIT), Compact Disque, Paris, Maison des Cultures du Monde.
- François Alexandre, Franjeh Michael, Lacrampe Sébastien and Schnell Stefan, 2015, "The Exceptional Linguistic Density of Vanuatu", in François A., Franjeh M., Lacrampe S. and Schnell S. (eds.), *The Languages of Vanuatu: Unity and diversity*, Canberra, Asia-Pacific Linguistics, p. 1-21.
- Lindstrom Lamont, 1990, "Big men as ancestors: inspiration and copyrights on Tanna (Vanuatu)", *Ethnology*, vol. 29, no 4, p. 313-26.
- Lynch John and Crowley Terry, 2001, *Languages of Vanuatu: a new survey and bibliography*, Canberra, Pacific Linguistics.
- Miller J. Graham, 1985, *Live: A History of Church Planting in Vanuatu*, Book Three, Port Vila, Presbyterian Church of Vanuatu.
- Ross Malcolm D., 2004, "The morphosyntactic typology of Oceanic languages", *Language and Linguistics*, no 5(2), p. 491-541.

- Sankey Ira D. n.d. [ca. 1880], *Sacred Songs and Solos*, London, Marshall, Morgan and Scott.
- Schütz Albert J., 1969, *Nguna grammar*, Oceanic Linguistics, Special Publications no 5. Honolulu, University of Hawai'i Press.
- Schütz Albert J., Taviñasoe Jack, Shem Santhy, Taripu Titus, Tapukai Fred, Tasale Philip, Schmidt Hans (in preparation), "Nguna Dictionary" (manuscript).
- Sope, ca. 1955a, "Storian Blong Pastor Sope long lanwis blong Saot Efate we oli bin kamaot samples long yia 1950", *PARADISEC*, online: <https://dx.doi.org/10.4225/72/56F94B8848781> (accessed October 4, 2021).
- ca. 1955b, Stories from Efate, *Paradisec*, online: <http://paradisec.org.au/repository/AC2/VEFAT25> (accessed October 4, 2021).
- Stern Monika, 2007, « Les identités musicales multiples au Vanuatu », *Cahiers d'ethnomusicologie*, n° 20, p. 165-190.
- Stevens Robin, 2005, "Missionaries, Music and Method: Dissemination of Tonic Sol-fa in Asia-Pacific Countries during the Nineteenth Century" (manuscript).
- 2007, Tonic Sol-Fa in Asia-Pacific countries: the missionary legacy, *Asia-Pacific journal for arts education*, vol. 5, no 1, p. 52-76.
- Thieberger Nick (data_inputter, depositor), Kalsarap Endis (translator), Thieberger Dina (data_inputter), Pastor Sope (author), 1999, "Storian Blong Pastor Sope long lanwis blong Saot Efate we oli bin kamaot samples long yia 1950", (ms) <https://dx.doi.org/10.4225/72/56F94B8848781>
- Thieberger Nick (collector), Takau Harris (speaker), Takau Toukolau (speaker), Kaloros (speaker), Kaltaf Kaloros (speaker) and Mailei Kalfañun (speaker), 1998, "Stories in South Efate", *PARADISEC*, online. <https://dx.doi.org/10.4225/72/56F94A4CA9717> (accessed October 4, 2021).
- Thieberger Nick (collector), Alfos Johnny (performer), Kalopong Willy (performer), Kalosik Frank (performer), Mermer Michel (performer) and Wayane Timoti (performer), 2000, "String band from Erakor", *PARADISEC*, online. <https://dx.doi.org/10.4225/72/56F94FAD6274A> (accessed October 4, 2021).
- Thieberger Nick (collector), Erakor men's choir (singer), 2005, "Hymn singing at McKenzie Hall, Erakor Village, men's group", *PARADISEC*, online. <https://dx.doi.org/10.4225/72/56F94F49BE958> (accessed October 4, 2021).
- Wai Kaloñong, Kaltapau Kalsal, Kaltak Kaltafer, Kallon Harry, Carlot Maxime, Takau Harris and Alfred Carlot, 1983, *Tesa! Mal natrausuen*, Port Vila, USP Centre.

Webb Michael, 2011, "On singing Salvesen and social transformation: The creation of a gospel hymn-and-dance tradition in island Melanesia", (manuscript), retrieved from http://melanesianmusicresearch.com/?page_id=70 20201008 (accessed October 2018).

Chapitre XI

*Hmana*¹

Les arts pour se réapproprier langues et cultures

Reclaiming Language and Cultural Spaces through Arts

Elatiana Razafimandimbimanana

Université de Toulouse 2 (LERASS) (France), Université de la Nouvelle-Calédonie (ERALO)

Simanë Wenethem

Artiste pluridisciplinaire : danse hip-hop, slam, rap, conte, comédie (Nouvelle-Calédonie)

Résumé

Dans une perspective dialogique, ce travail inscrit des dualités souvent opposées dans un continuum (sciences/arts ; raison/sensibilité ; savoir/imaginer ; signes linguistiques/ idéographiques). Deux regards différenciés par leurs histoires de vie et parcours professionnels mettent en commun leurs expériences pour relier arts, langues et cultures. Un artiste pluridisciplinaire (danseur hip-hop, slameur, rappeur, conteur, comédien) et une chercheure investie dans l'interdisciplinarité (sciences du langage, études visuelles, épistémologie) analysent les arts² comme un espace pour se réapproprier ses langues et cultures. Cet angle de vue permet de revaloriser les ressources pluriartistiques et plurilingues des jeunes qui se voient trop souvent cibles de remarques mononormatives et correctrices. Or, dans le contexte postcolonial de la Kanaky-Nouvelle-Calédonie, les « micro-agressions linguistiques » (Razafimandimbimanana et Wacalie, 2019) sont destructrices d'une estime de soi déjà fragilisée et produisent des effets durables sur la transmission intergénérationnelle des langues minorées. Relier les arts à un processus de réappropriation invite au contraire à repenser les pratiques plurilingues et les pratiques culturelles métissées en tant que compétences, ressources pour cheminer vers de nouvelles formes de reconnaissance pour celles et ceux qui se voient encore privé-e-s d'émancipation sociale.

Mots-clés

Arts, langues, normes, recherche-crédation, dynamiques plurilingues, Nouvelle-Calédonie.

Abstract

This paper adopts a dialogic perspective and reorganizes common dualities as a knowledge continuum (sciences/arts; sensibility/sensitivity; imagining/knowing; linguistic/ ideographic signs). Two perspectives, made of different personal and professional backgrounds, combine their experiences in order to link arts, languages and cultures. The aim is to enhance the value of the pluriartistic and plurilingual resources proper to Kanaky New Caledonia's youth. They are the everyday targets of mononormative and corrective

1 - *Hmana* (en langue drehu) signifie 'banian', symboliquement 'l'arbre aux morts'. Dans les croyances ancestrales, il représentait le chemin des âmes pour atteindre le Paradis. En Polynésie, le concept de « mana » évoque des forces invisibles. *Hmana* est significatif, pour nous, d'un portail d'énergies et d'une voie d'accès pour la réappropriation linguistique et culturelle.

2 - Générique qui reconnaît la pluralité des pratiques, formes et mouvements artistiques.

comments. However, in a postcolonial context as is the case here, constant "linguistic micro-aggressions" (Razafimandimbimanana et Wacalie, 2019) destroy an already fragile self-esteem while causing long-term effects on inter-generational transmission of minorized languages. On the contrary, integrating arts to the process of reappropriation calls for a redefinition of plurilingual and multicultural practices as skills and resourceful spaces tracing the pathway to new forms of social recognition. And till now, the youth involved have yet to experience such empowerment.

Keywords

Arts, languages, norms, research-creation, plurilingual dynamics, New Caledonia.

1. (S')Introduire

Faire sciences en faisant œuvre. Telle est la démarche commune que ce texte *hors cadre* matérialise. La publication scientifique a ses codes lorsque descriptions, pensées, analyses ou encore regards critiques transitent par elle. L'un d'eux est la définition, à tout le moins une délimitation sémantique, des notions clés que mobilise le propos. Partant de là, la nature même de ce texte reste à définir. Ce qu'il vise à transiter ne provient pas d'observables de terrain ou de données empiriques mais plutôt de créations : celle de liants entre arts du corps et sciences du langage ; celle d'une collaboration entre un jeune artiste (danseur hip-hop, slameur, rappeur, conteur, comédien) aux racines kanak, Simanë Wenethem, et une moins jeune scientifique (sociolinguistique, didactique, études visuelles) au profil nomade, Elatiana Razafimandimbimanana ; celle enfin du concept d'« identité banian », nous y reviendrons (cf. *infra*). C'est donc un texte sans codes qui en ressort. Entre fantaisie de l'esprit et acte de résistance, il faut y voir une nécessité, entre autres pragmatique, éthique et symbolique, pour contribuer au renouvellement des productions dites scientifiques et à la circulation des savoirs à travers l'inclusion d'autres voix également critiques. Les nôtres mettent en récit une « recherche-crédation » (cf. *infra*) et placent l'art³ au cœur des rapports aux langues *lato sensu* comme aux sentiments d'appartenance.

Nous ne nous hasarderons pas dans le labyrinthe des définitions de l'art, « Définir l'art c'est d'abord énoncer une conception de la définition. Mais refuser de la définir aussi » (Château, 1994, p. 36), si ce n'est que pour faire valoir que « L'indéfinissabilité de l'art semble plutôt procéder de la manière dont on cherche à le définir que de son propre contenu, de sa nature » (*ibid.*). Il est toutefois une précision qui permet de situer notre travail dans les

3 - Générique qui reconnaît la pluralité des pratiques, formes et mouvements artistiques.

méandres des genres scientifiques, qu’entendons-nous par « recherche-crédation »⁴ ? Considérée « tendance en émergence » (Hexagram, n.d.) ou « catégorie émergeante au sein des sciences sociales et humaines au Canada »⁵ (Chapman et Sawchuk, 2012, p. 5), la littérature francophone sur la question est en cours d’écriture. Il semble que la précision la plus institutionnelle provient du Canada où le Conseil de Recherches en Sciences Humaines (CRSH), organisme fédéral, délimite la recherche-crédation comme suit :

Approche de recherche combinant des pratiques de création et de recherche universitaires et favorisant la production de connaissances et l’innovation grâce à l’expression artistique, à l’analyse scientifique et à l’expérimentation. Le processus de création, qui fait partie intégrante de l’activité de recherche, permet de réaliser des œuvres bien étoffées sous diverses formes d’art. La recherche-crédation ne peut pas se limiter à l’interprétation ou à l’analyse du travail d’un créateur, de travaux traditionnels de développement technologique ou de travaux qui portent sur la conception d’un curriculum. [...] Les domaines pouvant être liés à la recherche-crédation sont notamment les suivants : l’architecture, le design, la création littéraire, les arts visuels (peinture, dessin, sculpture, céramique, textiles, etc.), les arts du spectacle (danse, musique, théâtre, etc.), le cinéma, la vidéo, les arts interdisciplinaires, les arts médiatiques et électroniques ainsi que les nouvelles pratiques artistiques. (CRSH, 2020)

Au regard de notre travail, la recherche-crédation reflète surtout une approche processuelle et plurielle de la production des savoirs : nous empruntons au sensoriel et au sens rationnel, nous nous inspirons des pratiques scientifiques et celles artistiques. Dans ce processus aux matérialités plurielles, la première étape a été la conception d’une chorégraphie, dansée par Simanë, filmée puis diffusée sous le format audiovisuel de clip ou de *teaser* (Wenethem et Razafimandimbimanana, 2019). Ensuite, lors du colloque COOL 11⁶, contexte scientifique à l’instigation de notre recherche-crédation, nous avons proposé une co-intervention plurilingue (français, anglais, drehu) et multimodale (discours scientifique, récit biographique, slam improvisé). Il en ressort à présent ce récit aux codes pluridisciplinaires.

4 - Également désignée, en anglais, par : “*practice as research*” en Grande-Bretagne et en Australie ; “*arts-based research*” aux États-Unis (Chapman et Sawchuk, 2012, p. 5-6).

5 - Traduction de l’anglais de notre fait.

6 - “11th Conference on Oceanic Linguistics”, 7-11 octobre 2019, Université de la Nouvelle-Calédonie, Nouméa, en ligne : <https://eralo.unc.nc/cool11/> (consulté en février 2021).

Reflète et prolongement de notre démarche, le texte que nous présentons ici aura une structure nécessairement mouvante, plurilingue, alliant écritures scientifique et poétique dans un double « je » marqué d'oralités. C'est à cette condition formelle que chacun·e peut en devenir co-auteur·e. Deux axes serviront à articuler le propos. Premièrement, en quoi les pratiques artistiques représentent un levier pour se repositionner face aux normes linguistiques ? Puis, autre questionnement que nous investirons : comment ces pratiques permettent-elles de mieux visibilité les ressources propres à la pluralité des cultures, identités, histoires et savoirs en héritage ? Auparavant, nous livrons notre intentionnalité avant de déposer un humble écrit devant vous.

2. Se présenter : *bozu see*⁷

2.1. Simanë

Avant toute chose (avant d'écrire, de parler, de partager ses pensées), dans ma culture, il est de coutume de se faire petit·e et de se présenter, de se situer par rapport à l'autre et au monde. Je suis originaire de Drehu (île de Lifou, archipel de Kanaky-Nouvelle-Calédonie (KNC)⁸, océan Pacifique), du district de Gaïca, de la tribu de Qanono. Je me nomme Wenethem Ludovic Simanë, du clan Cipa et du sous-clan Metite, dernier fils du petit-chef de Wé (capitale de Lifou). Je vis et j'évolue sur l'île principale de KNC, dans la capitale Nouméa. Dès le départ, j'étais singulier-pluriel, j'ai plusieurs identités.

Initialement, l'art était un exutoire pour moi. Faire de l'art (hip-hop et slam) faisait du bien. Dorénavant, il me sert d'outil de réappropriation et de reformulation de ma culture.

Aujourd'hui, je suis artiste.

Je suis devenu artiste car les cadres existants ne me convenaient pas ou plus. Par « cadre », je veux dire l'école, le quartier, les protocoles de la coutume, le travail, ces formes de cadrage, d'encadrement où il faut à tout prix entrer dans l'encadré. Grâce à l'art, je décline ces déjà existants qui veulent me (re) cadrer. Je veux créer de nouvelles formes d'accomplissement, des nouveaux chemins pour moi et ma génération qu'on condamne pour sa façon de parler, ses danses, sa musique, non entièrement identiques à celles d'avant. Rien

7 - « Bonjour à toutes, à tous » en drehu.

8 - Terminologie volontairement double et alternative aux usages officiels en guise de prise en compte des deux principaux récits de l'archipel, désormais KNC.

de ce qu'on fait ne serait de la « vraie » langue, danse, musique. Face à ces disqualifications, je crée mon propre cadre de vie. Il est celui du métissage. Je métisse les langues (drehu, français), les danses et les rythmes (kanak, du hip-hop), les arts déclamatoires (coutume, slam, rap).

Ce qui est important, c'est de s'accomplir soi-même et l'art, la création, le métissage, la performance m'y amènent comme ils me relient aux autres.

2. 2. Elatiana

Je fais partie de ces autres. Et comme Simanë, je me situe dans l'écart entre singularité et pluralité. Deux pôles qui relient l'humanité et à partir desquels chacun-e peut se libérer :

*Humanistes, c'est par la singularité partageable de l'expérience intérieure que nous pouvons combattre cette nouvelle banalité du mal qu'est l'automatisation en cours de l'espèce humaine. Parce que nous sommes des êtres parlant, écrivant, dessinant, peignant, musiquant, jouant, calculant, imaginant, pensant, nous ne sommes pas condamnés à devenir des « éléments de langage » dans l'hyperconnection accélérée. L'infini des capacités de représentation est notre habitat, profondeur et délivrance, notre liberté.*⁹
(Kristeva, 2012, p. 94)

Je viens de l'hyper-mobilité. Mon identité s'est déterritorialisée en espace nomadique parce qu'elle se construit dans la continuité du déplacement (Afrique, Amérique du Nord, Europe centrale, océan Pacifique, Caraïbes). Comme Simanë, la projection dans des espaces cloisonnés m'est d'autant plus difficile lorsqu'il y règne *une* norme prescriptive (« il faut... il ne faut pas... ») et mononormative (« il n'y a qu'une bonne manière d'être, de dire, de faire »). La norme sociale et linguistique me pose problème. Avec elle, je ne sais que faire de la/ma pluralité, diversité, altérité, singularité et de toutes les humanités qu'elle rejette hors norme ?

Je suis *devenue* enseignante-chercheure.

En tant qu'activité professionnelle, la recherche scientifique me permet de mieux comprendre les rouages de l'organisation sociale et le rôle qu'y joue la langue. Je conçois aussi la recherche comme une forme de liant social. Produire des savoirs me rend solidaire des autres d'où le choix de la pluralité (disciplinaire, artistique, linguistique) pour favoriser non seulement les accès aux savoirs mais aussi les typologies de savoirs. Cette dernière visée

9 - En italique dans le texte original.

explique la mise en relation entre sciences et arts dans mon agir d'enseignante-chercheure, elle permet de créer des conditions¹⁰ favorables au récit de soi. Pour moi, la prise en compte de ceux·elles qui se font « tout petit·e·s » participe à la transformation des cadres qu'évoque Simanë (*supra*) et des normes qui les verrouillent.

3. Repenser les analogies entre arts et langues

Les analogies entre arts et langues sont difficiles à transcrire ici tant elles sont évidentes et infinies à nos yeux. Mais puisque nous ne pouvons présupposer que le lecteur partage nos évidences et, en préambule aux processus de réappropriations *par* les arts, traitons d'une question toute particulière : pourquoi relier arts et langues ?

Pour y voir de l'évidence, il faut se défaire du séparatisme entre « langue » et « langage » si tant est qu'il repose sur une opposition de nature « homogène » *versus* « hétérogène ». Dans une conception socio-symbolique de la langue, celle-ci est à la fois « un système de signes où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique » (Saussure, 1971, p. 32) et un système d'expériences plurisensorielles (solicitation de plusieurs modes perceptifs) aux multiples fonctions sociales (marqueur identitaire, organisation sociale, outil de résistance, espace d'appartenance, etc.). En ce sens, les propriétés organiques de la langue tout autant que celles d'ordre sociologiques ne sont pas réductibles à des signes. Le processus qu'implique son appropriation, ses conditions de transmission et les modes perceptifs que requiert sa pratique en société tendent en effet à soutenir l'idée que langue est corporalité :

Si la capacité à parler repose sur le corps biologique, la capacité à languager (Maturana et Varela, 1994) fait appel au corps propre, c'est-à-dire à une perception phénoménologique du corps biologique qui donne accès à la conscience de soi dans la relation avec autrui. (Aden, 2017, p. 16)

Le même constat, c'est-à-dire que l'étude de la langue gagne à relier les voies de connaissance, s'impose lorsqu'on parcourt la multitude des disciplines qui forment des silos de matériaux scientifiques sur les langues : anthropologie, ethnologie, archéologie, psychologie, psychanalyse, sciences cognitives, sociologie, neurosciences, philosophie, géolinguistique, histoire, sciences informatiques, sciences politiques, mathématiques, physiques, informatique, littérature... Il y a là autant de champs d'investigation que

10 - Pédagogiques, communicationnelles, scientifiques, éditoriales, etc.

de conceptualisations de ce qu'est une langue : faculté spécifique à l'espèce humaine, pratique sociale, code, outil de communication, patrimoine immatériel, marqueur identitaire, mode d'expression, art... Nous y voilà. Arts et langues font sens parce que nos rapports aux sens, aux savoirs, aux autres étant pluridimensionnels et multimodaux, l'art est constitutif de ce qui fait langue, « langue » est « art ».

Plusieurs courants développent des théories *reliées* du concept de « langue ». Parmi eux, l'interactionnisme déplace l'objet d'analyse historique des propriétés internes aux systèmes linguistiques, à ce qui entoure les productions langagières et à la « relation interlocutive » qu'elles construisent ou contraignent. Plus qu'une école née d'un-e penseur-se, il s'agit d'« une sensibilité commune » et émanant de la sociologie (Le Breton, 2012, p. 45). De celle-ci, nous retenons qu'une des voies d'accès à la compréhension des langues se situe, dans les sciences comme dans les expériences sociales, *hors cadre* structurel et hors des seuls signes linguistiques. Il est un autre mouvement influent dans la mise en relation entre langues et arts, l'« éniation » (Varela, 1989) pour lequel « les langues sont des processus émergents, donc créatifs » qui nécessitent une approche « sensible » et « incorporée » (Eschnauer, 2014). Dans ce texte, nous envisagerons la langue comme étant un espace créatif dans lequel le sens se construit, s'imaginer, s'incarner :

*[...] si la connaissance advient dans l'interaction sensorimotrice du sujet avec l'environnement, alors elle n'est pas pré-donnée, mais elle émerge dans l'interaction. Ainsi, apprendre ne consiste pas à découvrir intellectuellement un monde prédéfini, mais à faire émerger un « monde (qui) se manifeste à travers l'éniation des régularités sensorimotrices ».*¹¹ (Aden, 2020)

Partant de ce mouvement, soulignons que la réappropriation des langues se fait aussi en (re)produisant de l'art : pour outiller la production langagière, il faut aussi des outils de dessin (Ernst da Silva, 2001, p. 2). Cette réciprocité s'observe quelle que soit sa forme artistique.

3. 1. Regard formatif : les arts comme levier culturel

C'est en tant que praticien·ne·s¹² des arts que le lien avec les langues paraît évident et opératoire à nos yeux. Par exemple, je [Elatiana] prends en compte les compétences pluriartistiques déjà-là chez les étudiant·e·s en intégrant, entre autres, les arts plastiques, les arts océaniques, la photographie, le

11 - Varela, 1996, *Invitation aux sciences cognitives*. Paris, Seuil, p. VI.

12 - Aux statuts distincts, Simanè est un artiste professionnel tandis qu'Elatiana intègre les approches pluriartistiques dans son agir professionnel.

graffiti et la danse (hip-hop et chorégraphique) aux cursus formatifs. Dans un parcours destiné à de futur·e·s enseignant·e·s de langue(s) au sein de l'Université de la Nouvelle-Calédonie (UNC), l'objectif est premièrement de leur permettre de faire l'expérience d'approches plurielles et décroisées¹³ en ce qu'elles ne sont pas dominantes dans le système éducatif français. De cette expérience, l'idée est qu'il·elle·s puisse·nt ensuite mieux travailler aux transpositions possibles une fois rendu·e·s de l'autre côté du bureau. Au cours du projet, les étudiant·e·s sont invité·e·s à produire un *Portfolio réflexif*¹⁴ qui sert en partie d'auto-évaluation, basée sur l'analyse qualitative de leur propre expérience formative. Dans le cadre d'un projet impliquant la danse hip-hop avec Soufiane Karim, danseur, chorégraphe et directeur artistique (Razafimandimbimanana et Karim, 2021), la lecture des écrits réflexifs des étudiant·e·s rend compte des effets « épanouissants » (Manon, cohorte 2019) d'une pédagogie pluriartistique sur le quotidien étudiantin. Ce sentiment n'est pas anodin dans le contexte post-colonial en KNC où le bien-être en situation formative implique de *diversifier les voies* qui permettent aux différent·e·s étudiant·e·s de mieux s'identifier à l'espace institutionnel, d'y trouver du sens et de se sentir valorisé·e·s en son sein. Ce sont les conditions minimales pour rendre possible l'« apprentissage » et, comme dans toute formation, l'appropriation des outils qui y sont proposés. Or, le système universitaire français – et plus largement éducatif – est régi par une « logique du *mónos* » : le fonctionnement est établi sur une logique monolingue (français), monomodale (le langage articulé) et mononormative (l'écrit académique) (Razafimandimbimanana, *à paraître*). Faire autrement est encore un mouvement à contre-courant.

De nombreux champs dont les sciences de l'éducation, la psychologie cognitive et la didactique des langues s'accordent sur le fait que l'apprentissage est un réinvestissement du déjà-là : « Pour comprendre des informations nouvelles, l'être humain s'efforce de les mettre en lien avec ses connaissances antérieures » (Schneider et Stern, 2010, p. 77). Et l'observation des systèmes de ressources des étudiant·e·s en KNC souligne l'omniprésence de pratiques plurilingues et de savoirs pluriartistiques (Geneix-Rabault et Razafimandimbimanana, *à paraître* ; Razafimandimbimanana et Wacalie, 2020). L'intégration des arts dans une formation en KNC est ainsi un choix

13 - Plurilingues, interculturelles, pluriartistiques.

14 - Dans le contexte cité, le dispositif formatif avait été conçu pour relier les différentes situations de construction de savoirs à travers l'écriture réflexive des étudiant·e·s. Il a servi de carnet de formation et d'auto-évaluation.

défini à partir d'une politique didactique contextualisée, intégrative des savoirs en présence. L'extrait de portfolio suivant donne un aperçu des regards positifs, portés rétrospectivement sur l'expérience en aval à ce choix :

[...] l'idée d'inclure les arts dans la pédagogie est une pratique que je garde [...] car j'ai remarqué que cela permet aux étudiants de s'épanouir durant une journée de cours banal. Les arts, de par leur langage international, offrent des outils et des clefs permettant d'accéder aux cultures d'autrui, et peut même aider à découvrir la sienne, puis à l'accepter. (Manon, Licence 3, parcours « Didactique du plurilinguisme », 2019)

À travers les arts, chacun·e a ainsi pu (re)construire des connaissances sur les cultures qui les entourent, les constituent et les langues en sont partie intégrante.

3.2. Récit biographique : de la danse à la langue

Un autre contexte formatif¹⁵ propose aux étudiant·e·s de produire leur biographie langagière (voir Fillol, 2016 ; Molinié, 2019), travail qui occasionne également des retours réflexifs, cette fois-ci sur le cheminement de chacun·e en tant que sujet d'une histoire avec les langues. Ces écrits donnent à voir l'hétérogénéité des stratégies d'apprentissage et, le pendant des expériences en partage, les points de convergence. À cet égard, les étudiant·e·s entretiennent une relation privilégiée avec les arts qui remplissent des fonctions similaires aux langues : pratiques sociales, marqueurs identitaires, héritages culturels, objets d'apprentissages, espaces d'action. Liant aux pratiques qu'il·elle·s appellent « traditionnelles », les arts leur assurent effectivement une participation active et stimulante à la construction de leur modernité. Un étudiant fait d'ailleurs le récit du rôle des arts, ici la danse, dans sa réappropriation des pratiques « traditionnelles » de nature chorégraphiques et linguistiques. Le titre de son paragraphe est peu équivoque. Nous avons souhaité laissé l'intégralité de ce passage tant le contexte est important et de telles mises en voix du lien entre danse et langue rares et en cela, particulièrement éclairantes :

La danse traditionnelle, une pratique artistique qui a stimulé la revalorisation de ma pratique langagière.

En effet, à chaque fin d'année mes parents m'envoyaient à Lifou pour les grandes vacances et lors de cette période tous les habitants de ma tribu se

¹⁵ - Enseignement assuré par Véronique Fillol, maîtresse de conférences en sociolinguistique et sociodidactique à l'UNC.

réunissaient pendant une semaine dans un lieu-dit « Eika » (c'est un lieu où le pasteur de notre tribu résidait et où se trouvait notre temple) et toute cette manifestation avait pour but de participer à la semaine de prière qui se faisait dans chaque tribu. Lors de cette manifestation, nous étions tous ensemble entre membres de la tribu à partager des moments de partage et surtout afin d'écouter les paroles de nos anciens pour la nouvelle année qui allait arriver à grand pas.

Ce fut à ce moment que j'ai découvert une pratique artistique qui allait bouleverser une partie de ma vie et impacter fortement la maîtrise de ma langue maternelle. La danse traditionnelle du « Wetr » fut pour moi une grande passion, elles constituaient un ensemble de danses répartis sur différents thèmes (la culture de l'igame, la place de la femme au sein de la société kanak et des légendes de guerriers mythique) du district du Wetr. Bien que j'assistasse quelque fois à la démonstration de ces danses sur mon île, je n'accordais pas trop d'importance à cela au début mais lorsque j'ai dansé une de ces danses la première fois, cela m'a tout de suite plu que j'en ai fait mon loisir. Effectivement, étant locuteur de ma langue maternelle cela constituait une richesse car je pouvais enrichir mon vocabulaire en Drehu et surtout essayer petit à petit d'acquérir une maîtrise plus construite de ce que j'avais assimilé auparavant lors de mes échanges avec des locuteurs de ma langue. Grâce à la danse traditionnelle j'ai redécouvert une partie de ma langue à travers des textes en langue Drehu et une partie des gestes de la vie quotidienne qui rythment la vie d'un habitant de l'île, ainsi j'avais une plus grande facilité d'assimilation de certains mots grâce à la danse qui était devenue ma passion.

Les gestes étaient très importants car ils permettaient d'illustrer les paroles des textes qui donnaient le tempo de la danse et c'était vraiment la meilleure partie de mon initiation à cette pratique car on nous chantait les paroles dans un premier temps et ensuite on associait les gestes qui illustraient les paroles et tout cela avec la cadence du bambou qui nous accompagnait lorsque l'on dansait. Ainsi, ce qui me manquait lors de l'apprentissage que j'ai eu depuis mes années au collège et au lycée fut comblé par la quantité de vocabulaire et de gestes associés à ce vocabulaire que j'ai reçu de cette pratique artistique. Ce n'était pas simplement le fait de danser qui me passionnait mais aussi une façon de m'affirmer et de reconnaître que malgré le fait que j'avais du mal à m'exprimer dans ma langue maternelle, je pouvais au moins être fière d'exercer une pratique artistique en rapport avec ma culture. D'ailleurs, cela me motivait à continuer à aller vers ce sens pour essayer de progresser afin de récupérer une partie de ma maîtrise que j'ai

perdu lorsque j'étais enfant. Cependant, bien que j'ai eu d'innombrables problèmes concernant l'acquisition de ma langue maternelle j'avais aussi des enjeux majeurs à ne pas perdre de vue et cela concernait ma relation avec ma culture car une partie des connaissances liées à ma culture m'a été [sic] restitué par l'intermédiaire de la danse. (Léon, cohorte 2019)

Outre le poncif de la sauvegarde des « traditions », les jeunes Océanien·ne·s sont aussi des sujets d'expériences, auteur·rice·s de récits et agent·e·s de créativité. L'extrait ci-dessus et ci-dessous visibilisent ces savoirs trop souvent délégitimés, tus ou exclus des espaces institutionnels.

À Drehu, il y a les *fehoa*, une pratique¹⁶ artistique et culturelle qui métisse danse et chant, accompagnée d'un orchestre qui servait de mémoire commune. Chaque prestation ou danse était liée à une histoire précise, à un lieu-dit, à la naissance ou au déplacement d'un clan.

3. 3. Création artistique et bilinguistique : « Lazare »

Mes cris entrent en résonance.
 Si petit, mais lourde est l'ordonnance.
 À ce moment là je ne suis que souffrance.
 Personne ne s'en doute, mais je suis sur le point de partir.
 Eux ne vont rien ressentir.
 Enfin, c'est ce que je pense,
 tellement ils sont immenses.
 Éveillé, je veux me rendormir,
 ne plus jamais me réveiller.
 Aujourd'hui je décide de partir...
 Prématuré.

Ma lettre... Mal-être...
Ijin mala... Trö... Léo léo...
Mekel palua... Timidra...
Ngazo kola mel ?
Ngazo kola mec ?

Quelques fou-rires, mais aucun visa
 qui vise à me faire rester là (Jamais !)
 Aujourd'hui je décide de partir.
 Un aller simple pour ne plus revenir

16 - Une sorte de comédie musicale.

de cet endroit, à l'étroit,
 où j'ai l'impression de ne plus tenir.
 (En ai-je le droit ?) Lâchez-moi !
 Moi je n'ai jamais demandé à venir !

Ma lettre... Mal-être...
Ijin mala... Trö... Léo léo...
Mekel palua... Timidra...
Ngazo kola mel ?
Ngazo kola mec ?

Mon bagage ne fait que s'alourdir..
 Et personne à qui l'ouvrir, à qui l'offrir, à qui sourire.
 Seul, je ne fais que souffrir.
 L'amerrissage sera brusque..
 Plus que dommage à mon jeune âge.
 Ce voyage est un jeu injuste
 « Moi-je-moi-je » mais si j'insiste peu..
 (Un aller simple) Je vais...

(Simanë Wenethem, 2018)

3. 4. Regard de l'artiste

Dans ce texte, je slame entre mes deux langues. Au milieu dans le refrain, j'utilise le drehu pour la polysémie de certains mots qui collent avec la thématique « entre la vie et la mort ». Les mots que j'ai choisis peuvent, selon le contexte, se comprendre ou se confondre. Les significations basculent entre la vie (évocation positive) et la mort (évocation négative). Par exemple, *ljine mal* se traduit à la fois par 'le jour où tu nais' mais aussi par tout l'inverse, 'le jour où tu tombes'. La danse réserve le même sort aux pas que nous faisons, ils peuvent donner naissance à un mouvement harmonieux, au début de quelque chose comme ils peuvent s'achever par une (mauvaise) chute. Le danseur au même titre que le slameur a aussi le pouvoir, la liberté, la créativité d'inverser le sens (l'essence) de ces deux issues. La chute peut être volontaire et le début peut ne pas en être un...

Chaque pas de danse porte un sens mais comme le raconte l'étudiant, Léon, plus haut, l'interprétation reste hors de notre portée si nous n'avons pas été initié·e·s. Pour cela, on a besoin des autres, des anciens et d'entrer dans leurs langues. Le terme *trö* veut dire 'marcher', il faut marcher vers l'autre pour mieux (se) connaître. Il veut aussi dire 'faire la coutume' et on fait

le *trö* autant pour les naissances que pour les deuils. Tout est relié par le même mot.

4. Créer dans l'interlangue : les arts et la norme linguistique

Au-delà de la fonction didactique, les arts remplissent une fonction cathartique en accueillant les pratiques langagières usuellement non admises, en particulier au sein d'espaces d'énonciation institutionnels. La réception des mêmes procédés langagiers dont les oralités et la pratique bilingue aurait valu le rappel de *la* norme en vigueur. Pour autant, il ne s'agit pas de faire l'éloge binaire d'espaces qui seraient dépourvus de norme(s) si tant est que cela existe. Dans une perspective variationniste, tout espace social est régulé, marqué par des normes qui lui sont propres. Nous sommes davantage interpellé·e·s par la (re)négociation des normes existantes (ou le refus de celles-ci) et sur ce point, les artistes sont particulièrement productif·ve·s. Il est entendu que leurs espaces linguistiques ne sont pas vides de normes, mais soumis à d'autres normes (parfois, la règle est au contraire d'éviter à tout prix de produire du langage académique) et d'autres rapports aux normes (souvent, la pluralité des normes est admise). De ce fait, les artistes sont précurseur·e·s en plus d'influencer quant à la diffusion, banalisation des formes linguistiques initialement non-admises. Pour peu que les formes en question soient chargées de mouvements de résistance sociale, on comprend que la question des normes pose inéluctablement celle des frontières que l'on trace entre différents groupes d'appartenances. En contexte post-colonial, la réappropriation culturelle et linguistique met ainsi en mouvement des normes porteuses de valeurs tantôt héritées du colonialisme, tantôt des résistances autochtones : une logique d'opposition qui fait elle aussi l'objet de reformulations.

4. 1. Les arts, une question d'adresse

Par l'Art¹⁷, je [Simanë] m'adresse. Par le Slam, je me redresse. Par la Danse, j'esquive les maladresses. Un de mes textes, « Yanness » est parti d'un *dél'S* (délire) : essayer de faire du rap en drehu. Pourquoi ça ? Ça allait dans le sens d'une auto-présentation (l'egotrip¹⁸ est un concept propre au monde du

17 - Si besoin est d'expliquer le choix de la majuscule ici, elle symbolise l'art en tant qu'outil majeur de ma [Simanë] construction personnelle, identitaire et culturelle.

18 - « Un exercice de style où le rappeur vante ses qualités qu'elles soient artistiques ou de toute autre nature » (Zegnani, 2004, p. 67). Compte tenu de la forte concurrence du marché du rap, ce style joue une fonction déterminante dans la promotion et la construction de la notoriété de l'artiste, en ligne <https://culturap.fr/glossaire/quest-ce-que-legotrip/> (consulté en février 2021).

rap), une façon de dire (et de faire entendre) qui j'étais, un jeune de la ville, « des quartiers », comme on dit. Rivière-Salée mais aussi de Lifou, Drehu et de présenter le « choc culturel » que j'ai vécu en passant de l'un à l'autre.

Je voulais voir et savoir aussi si une figure de style marcherait en drehu, l'homéotéleute (ou rime suffisante). Le défi consistait à faire un listing de mots qui riment ensemble et d'en faire un texte. J'ai pu en faire un long couplet (couplet 3), le reste (le refrain et les couplets 1 et 2), je les ai écrits en français.

Artiste, j'aime montrer visuellement dans mes textes ou ma danse et auditivement dans mes productions musicales, ma fusion artistique entre le hip-hop et ma culture kanak, car au-delà d'être un élément moteur dans mon enfance, aujourd'hui, pour moi, l'art m'a permis de mieux me relier aux valeurs et à la coutume de Drehu.

Yanness

Salut je m'appelle Simanë, ça s'écrit avec un S,
J viens d'un quartier que l'on surnomme « 125 », Sur tous les murs c'est taggé « RS ».

Connu des gros titres, chroniques dans la presse,
Et aussi gros litres dans l'ivresse.

Je suis là pour relater ce que j'y ai vécu dans ma jeunesse.

Tout petit dans ma tête j'avais déjà conçu une forteresse,
Seul, je faisais face à la réputation de mon quartier et de sa détresse,

Rien qu'à balader au parc
engendrait beaucoup trop de stress.

Obligé de me cloîtrer à la maiz', à la messe,
Face à la téloche, qui balance des trucs moches,

De droite à gauche, dans ma caboche,
que de la violence à la sauce U.S.

Ça m'a poussé tout petit, petit à petit, en Kanaky-Calédonie
aux mauvais dél's, voler dans les villas et les caisses.

C'est là que mon frère ma présenté la danse,
qui m'est apparue comme une déesse,
Et qui m'a sauvé de cet enfer dont le chef c'est Hadès.

(Refrain)

Pas la peine de dire aussi « voilà ton frère ! »
Pas la peine de dire aussi « voilà ton f- ton f- ! »

RS-RS 125.

Je prends enfin conscience à quel point
Il a fait preuve de beaucoup de sagesse,
Mon frère, à l'époque où il m'a puni moi et mon *Advance*,
On s'en rappelle encore.
C'était l'année où les bleus ont fait fort !
1998, j'ai 10 ans j'entre dans *Yanness*,
2008, 10 ans à danser au même quartier, à la même adresse.
2012, on a raté la fin du monde avec justesse.
2013, plus de « God bless » vu que je la laisse.
2014, je m'exporte, j'échange, je me délivre.
2019 ? Affaire à suivre.

Mon corps, mon âme et mon cortex
ont compris un petit message et je vous le laisse,
La valeur de Toi, là est la vraie richesse,
qui ne se compte pas en dollars, euros, ou petites pièces.

Petit frère, futur grand frère,
petite sœur, future princesse
écoute mon slam rempli de tristesse,
la mienne s'est transformée en allégresse
Grâce à un art que tout le monde pense faire du fitness pour perdre de la graisse
Moi je sais que ça en vaut plus, je peux t'en faire la promesse.

(Refrain)

Bosu sě
Amé ni ke Simaně
Eö a pa fia méni siponi jě
Nekö trahmagn nekö jajing loï hě
Colomě
Ka ceïtu me tilhě
Kola jidr eo a hlě
Qemekei qaqa tiléju
Qemekei huliwa cileje
Koï eni asee
Öni mama easehila
Ngo öni Simaně easehilarge

(Pré-refrain)

Öni nene easehilove
Ngo öni Simanë
Öni kaka easehilache
Ngo öni Simanë easehilarge

(Simanë Wenethem, 2008)

Les passages en drehu illustrent la liberté prise pour jouer avec les mots et les langues. Par exemple, le terme *easehila*, qui veut dire ‘on est tous ensemble’, est combiné à d’autres termes de langues française (‘large’ ; ‘lâche’) et anglaise (‘love’). Le but est de pouvoir traduire en un seul mot un message donné. Pour y parvenir, des mots-valises¹⁹ bilingues sont créés. La composition des nouveaux termes et des significations visées se présente comme suit :

- *easehila* + large = *easehilarge* (il faut être ensemble, large d’esprit)
- *easehila* + love = *easehilove* (ensemble dans l’amour)
- *easehila* + lâche = *easehilache* (ensemble dans le lâcher prise).

Les nouveaux termes créés se situent dans l’interlangue, ils empruntent aux ressources langagières du « je » énonciateur et appellent aux compétences bi/plurilingues des récepteur·rice·s. En cela, la performance artistique met en scène de nouvelles réalités sociolinguistiques.

Postlude

L’articulation arts et sciences se limiterait souvent à n’être qu’un affichage en vitrine, voire elle laisserait les chercheur·e·s dans l’indifférence (Ruby, 2011, p. 129). Nombre de courants scientifiques s’inscrivent pourtant dans une approche *sensible* du sens (Hegel, 1979 ; Dewey, 1980 ; Merleau-Ponty, 1964 ; Laplantine, 2013), ce qui est notre objectif en co-écrivant un texte certes *hors cadre* mais surtout centré sur le plurisensoriel. C’est une démarche dont la nature, toujours plurielle et jamais définitive, nous autorise à imaginer une conceptualisation de l’identité à même de traduire notre singularité-pluralité. Parti·e·s du symbole intuitivement convoqué par l’un [Simanë] lorsque l’autre [Elatiana] lui demande de scénariser un auto-portrait, nous avons été particulièrement sensibles à la force métaphorique du *hmana* (banian).

¹⁹ - Figure de style consistant à fusionner deux ou trois mots qui sont réduits ou tronqués et dont l’association crée un nouveau sens.

Le banian, aussi surnommé « l'arbre qui marche », a pour caractéristique de porter ses racines hors terre et ce faisant, de les donner à voir. Symboliquement, il met en présence une identité qui montre des pans de son passé, une identité faite de la pluralité assumée de ses fondements. Visuellement, le banian a pour particularité de ne pas être assimilable à la représentation typique d'un arbre aux racines souterraines. Sur ce plan, il est un arbre qui n'en est pas un. Il est celui auquel on ne pense pas (en premier) quand le mot « arbre » est prononcé. Par cette métaphore, une « identité banian » est une manière de *se tenir debout* sans enfouir son historicité ; de grandir avec sa *pluralité* sans chercher à (s')uniformiser ; d'accepter la *singularité* de ses branches aériennes, qu'il faut aussi savoir laisser regagner le sol. Originaire de l'Asie du Sud, le banian est un arbre voyageur mais il n'est pas hors sol. La métaphore du banian nous vient de ces ailleurs qui sont aussi des centralités, des ici : là où le monolithique et le séparationnisme radical ne prennent pas positivement ; là où la domination d'une voix, d'un genre, d'une conception du savoir opprime. Le banian en pensée c'est se penser libre d'être soi et relié·e aux autres. Ce que l'on est prêt à combattre pour soi, il faut se préparer à le défendre pour d'autres.

Inaatr

Tro sě a ceutune memine lo lai hmana

Loi draië

Hnengödrai

Ngo mama fe kö lai iwan e sě

(Simanë Wenethem, 2018)

Inaatr désigne le poteau central de la case kanak

Soyons comme le banian

Grandir vers le haut/ciel

Tout en montrant ses racines

Bibliographie

Aden Joëlle, 2017, « Langues et langage dans un paradigme enactif », *Les Cahiers de l'Acedle*, 14, en ligne : <https://journals.openedition.org/rdlc/1085> (consulté en février 2021).

- 2017, « Les langues enactées », *Éducateur*, n° 4, p. 16-18.
- Chapman Owen B. et Sawchuk Kim, 2012, « Research-Creation : Intervention, Analysis and “Family Resemblances” », *Canadian Journal of Communication*, vol. 37, p. 5-26.
- Château Dominique, 1994, « Définit l’art, pour finir, encore », *Espace Temps*, n° 55-56, p. 36-65.
- CRSH, 2020, “Recherche-crétation”, en ligne : <https://www.sshrc-crsh.gc.ca/funding-financement/programs-programmes/definitions-fra.aspx#a25> (consulté en février 2021).
- Dewey John, 1980 [2005], *Art as Experience*, New York, Perigree.
- Ernst da Silva Karen, 2001, “Drawing on Experience: Connecting Art and Language”, *Primary Voices K-6*, vol. 2, no 2, p. 2-8.
- Eschnauer Sandrine, 2014, « Faire corps avec ses langues. Théâtre et didactique : vers une définition de la translangageance », in Aden J. and Arleo A. (ed.), *Languages in motion*, no 6, Nantes, Éditions CRINI, en ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01818564/document> (consulté en mars 2022).
- Geneix-Rabault Stéphanie et Razafimandimbimanana Elatiana, à paraître, « *Namuu’je*. Les médiations pluriartistiques pour un écosystème valorisant la pluralité des langues et des savoirs », in Brown P. et Gaertner-Mazouniactes N. (ed.), *Small Islands, Big Issues. Pacific Perspectives on the Ecosystem of Knowledge*, Oxford, Peter Lang.
- Fillol Véronique, 2016, « Les (auto)biographies langagières comme outil de lecture de la situation postcoloniale en Nouvelle-Calédonie et comme outil d’empowerment dans une démarche sociodidactique », *Contextes et didactiques*, 8, en ligne : <https://journals.openedition.org/ced/615?lang=en> (consulté en février 2021).
- Hegel Georg Wilhelm Friedrich, 1979, *Introduction à l’esthétique*, Paris, Flammarion.
- Hexagram, n.d., *Réseau de recherche-crétation en arts, cultures et technologies*, en ligne : <https://hexagram.ca/> (consulté en décembre 2021).
- Kristeva Julia, 2012, « Dix principes pour l’humanisme du XXI^e siècle », *Études*, vol. 416, n° 1, p. 91-95.
- Laplantine François, 2013, *L’énergie discrète des lucioles*, Louvain-la-Neuve, Academia Eds.
- Le Breton Davis, 2012, « Les grands axes théoriques de l’interactionnisme », *L’interactionnisme symbolique*, p. 45-98.
- Merleau-Ponty Maurice, 1964, *Le visible et l’invisible*, Paris, Gallimard.

- Molinié Muriel, 2019, « Biographie langagière », in Delory-Momberger C. (ed.), *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Érès, p. 300-303.
- Razafimandimbimanana Elatiana, à paraître. “From Plurilingual Experiences to Pluri-Artistic Practices”, in Prasad, Gail, Auger, Nathalie, Pichon-Vortsman, Emmanuelle (ed.), *Multilingualism and Education: Researchers’ Pathways and Perspectives*, Cambridge UK, Cambridge University Press.
- Razafimandimbimanana Elatiana et Karim Soufiane, 2021, « Freeze sur le Hip Hop en formation universitaire : carnets de la Nouvelle-Calédonie », in Geneix-Rabault S. et Stern M. (eds.), *Quand la musique s’en mêle dans le Pacifique sud : Création musicale et dynamiques sociales*, Paris, L’Harmattan, Cahiers du Pacifique Sud Contemporain, p. 189-211.
- Razafimandimbimanana Elatiana et Wacalie Fabrice, 2019, « Portraits de “micro-agressions linguistiques” : des stéréotypes insidieux sur les langues », *Hermès*, n° 83, p. 156-157.
- 2020, « Une forme insidieuse de mépris : les micro-agressions linguistiques en Nouvelle-Calédonie », *Lidil*, n° 61, en ligne : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2019-1-page-156.htm?ref=doi> (consulté en février 2021).
- Ruby Christian, 2011, « Arts et Sciences / Sciences et Arts. Sur une médiagraphie en cours de réalisation », *Le philosophoire*, n° 35, p. 129-143.
- Saussure Ferdinand, 1971, *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bally et Albert Sechehay, Paris, Payot.
- Schneider Michael et Stern Elsbeth, 2010, « L’apprentissage dans une perspective cognitive », in Dumont H., Istance D. et Benavides F. (ed.), *Comment apprend-on ? La recherche au service de la pratique*, Paris, France : Éditions OCDE, p. 73-95, en ligne : http://benhur.teluq.ca/SPIP/ted6210_v3/IMG/pdf/TED6210_Schneider_Stern_2010.pdf (consulté en mars 2022).
- Varela Francisco, 1989, *Invitation aux sciences cognitives*, Paris, Édition du Seuil.
- Wenethem Simanë, 2017, « Chemin-Kanak 2.0 », texte inspiré du conte de « *Téa Kanaké* » pour le Centre Culturel Tjibaou, Nouméa, Nouvelle-Calédonie, en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=SPJgtVcHZDM> (consulté en février 2021).
- 2018, « Inaatr », texte original qui accompagne une création chorégraphique pour le Centre Culturel Tjibaou, la danse en question décline en plusieurs étapes la vie en tribu (le voyage, le champ, le mariage, la case, la famille...), Nouméa, Nouvelle-Calédonie.

Wenethem Simanë et Razafimandimbimanana Elatiana, 2019, « *Hmana. Les arts pour se réapproprier LANGUES et CULTURES* », Clip vidéo créé avec le soutien du service de Développement des usages pour l'enseignement numérique de l'Université de la Nouvelle-Calédonie, en ligne : <https://www.facebook.com/elatiana.vandrisse/videos/10157574066257612> (consulté en février 2021).

Zegnani Sami, 2004, « Le rap comme activité scripturale : l'émergence d'un groupe illégitime de lettrés », *Langage et société*, vol. 4, n° 110, p. 65-84.

Chapitre XII

Treng-ewekë¹

Appren-tissages : (re)lier arts et pluralités en contexte formatif à l'Université de la Nouvelle-Calédonie²

Learning-weavings to (Re)linking arts and pluralities in a training context at the University of New Caledonia

Stéphanie Geneix-Rabault

Université de la Nouvelle-Calédonie

Fabrice Wacalie

Université de la Nouvelle-Calédonie

Résumé

Notre contribution se focalise sur une expérience formative menée dans le cadre d'un enseignement en éducation artistique auprès d'enseignant-e-s de/en langues et cultures kanak dans le second degré. Celle-ci s'est déroulée à partir de 2017 à l'École Supérieure du Professorat et de l'Éducation (ESPE) de l'Université de la Nouvelle-Calédonie. Ce chapitre présente quelques pistes exploratoires relatives à la prise en compte de l'enseignement obligatoire des Éléments Fondamentaux de la Culture Kanak (EFCK) en contexte scolaire calédonien.

Mots clés

Plurilinguisme, formation des enseignants, contextualisation didactique, politique linguistique éducative, Nouvelle-Calédonie.

Abstract

Our contribution focuses on a formative experience conducted as part of an art education program with teachers of Kanak languages and cultures at the secondary level. It took place in 2017 at the École Supérieure du Professorat et de l'Éducation within the University of New Caledonia. This paper presents a few exploratory avenues for the consideration of compulsory teaching of the fundamentals in Kanak languages and cultures in a plurilingual school context.

Key words

Plurilingualism, teacher training, didactic contextualization, language education policy, New Caledonia.

1 - Ce terme signifie « paroles » en langue drehu et désigne un genre littéraire oral dont l'équivalent serait le proverbe, le dicton ou l'adage. Il est formé étymologiquement des termes *treng* signifiant « contenant », « panier tressé » et du terme *ewekë* désignant la « parole » ou « chose ». La culture kanak repose par définition sur la création ou le maintien de liens entre groupes sociaux. Le prestige individuel et collectif se manifeste par la capacité à créer et enrichir son réseau d'alliances. Il est transmis d'une génération à la suivante par divers genres de littérature orale. Il est donc important, pour tout individu, de maîtriser l'art oratoire qui permet d'entretenir la mémorisation de tout un tissu de relations sociales.

2 - Ce chapitre n'a pas fait l'objet d'une communication dédiée lors de COOL 11, mais reflète, en partie, le contenu de nos interventions individuelles présentées lors de cette même manifestation.

Introduction *Qaan*³

Au commencement sont les voix plurilingues perceptibles en Nouvelle-Calédonie (NC), archipel caractérisé par une mosaïque de langues et de variétés linguistiques. Leur prise en compte dans les parcours formatifs à l'Université de la Nouvelle-Calédonie (UNC) répond à des nécessités sociales, sociolinguistiques et sociodidactiques : notamment celles de re-placer les dynamiques plurilingues et pluriculturelles au cœur des enseignements et de la formation des enseignant·e·s. L'Accord de Nouméa (ADN, 1998) confère aux langues kanak le statut de « langues d'enseignement et de culture » (article 1.3.3) dans le système éducatif, jusque-là héritier du « tout français » imposé par l'histoire coloniale (Lavigne, 2012 ; Fillol et Colombel, 2017 ; Salaün, 2017 ; Vernaudo et Fillol, 2009). Cet accord prévoit que « Pour que ces langues trouvent la place qui doit leur revenir dans l'enseignement primaire et secondaire, un effort important sera fait sur la formation des formateurs » (article 1.3.3.). Aussi, des missions spécifiques sont conférées à l'UNC qui « doit répondre aux besoins de formation et de recherche propres à la Nouvelle-Calédonie » (article 4.1.1) et soutenir la politique de rééquilibrage entre les communautés du pays.

Pour les équipes d'enseignant·e·s et de chercheur·e·s qui conçoivent les formations à l'UNC, spécifiquement celle·s des (futur·e·s) enseignant·e·s, cela se traduit par la formation à des pratiques pédagogiques contextualisées permettant, d'une part, d'intervenir dans des environnements plurilingues très divers en termes de langues et de dynamiques sociolinguistiques ; d'autre part, de former ces (futur·e·s) enseignant·e·s à composer avec l'hétérogénéité des répertoires langagiers des publics à accompagner. C'est dans ce contexte, qu'en tant qu'enseignant·e·s chercheur·e·s faisant dialoguer linguistique océanienne et arts océaniens, nous croisons nos regards et nos expériences pour créer des dispositifs formatifs destinés à des enseignant·e·s qui seront confronté·e·s, au cours de leur activité professionnelle, à une « pluralité des langues », à la « diversité des contextes, parcours et trajectoires complexes des acteurs sociaux » et aux « instances multiples de socialisation de l'homme pluriel » (Coste, 2005, p. 10). Cela suppose de se distancier d'une « didactique uniformisante arc-boutée sur quelques principes méthodologiques passe partout » (*ibid.*) et de mettre à distance les « confortables transferts des méthodes de langues à prétention

3 - Terme en langue *drehu*, l'une des langues kanak de Nouvelle-Calédonie, signifiant « pour commencer, au début ».

universelle, les kits didactiques tout faits et la préférence pour le savoir au détriment des apprenants et de leurs processus particuliers d'avancée dans les apprentissages » (Blanchet et Rispail, 2011, p. 67).

Dans ce sillon, afin de répondre aux besoins d'enseignant·e·s de Langues et de Cultures Kanak (LCK), et de soutenir l'enseignement des éléments fondamentaux de la culture kanak (EFCK), pourquoi et comment avons-nous développé des dispositifs et démarches formatifs qui prennent appui sur des littéracies artistiques ? Notre contribution dans ce chapitre en présente quelques éléments structurants, à partir de créations et récits réflexifs produits par des enseignant·e·s du 2nd degré (public et privé) dans le cadre d'une formation de diplôme universitaire (DU) en Langues et Cultures Océaniques et Apprentissages (LCOA). Celle-ci a conjointement été conçue par l'UNC et le vice-rectorat de NC, puis mise en œuvre sous la responsabilité pédagogique de Fabrice Wacalie, au sein de l'École Supérieure du Professorat et de l'Éducation (ESPE)⁴ à l'UNC à partir de 2017. Notre propos débutera par la présentation du contexte dans lequel s'inscrit la formation DU LCOA ; nous en détaillerons ensuite les modalités ; enfin, nous proposerons une analyse de ce que nous avons pu observer au cours de la formation, à partir de quelques exemples de productions d'enseignant·e·s.

1. Notre point de départ : (re)tisser des liens entre savoirs

Comme dans de nombreux contextes pluridiglossiques, la Nouvelle-Calédonie est particulièrement marquée par des comportements « glottophobiques » (Blanchet, 2016) et des rapports inégalitaires entre langues (Fillol *et al.*, 2018 et 2019 ; Kasovimoin, 2018). De nombreuses études soulignent la difficulté à prendre en compte les répertoires pluri-lingues et pluriculturels des élèves à l'école en particulier (Lavigne, 2012 ; Colombel et Fillol, 2017 ; Razafimandimbamanana et Favard, 2018). Nous avons fréquemment pu constater des formes d'insécurité linguistique dont les effets inhibiteurs s'observent chez les locutrices-eurs de langues océaniques en premier lieu (Fillol *et al.*, 2019 ; Fillol, 2020 ; Geneix-Rabault et Fillol, 2022). Il est fréquent de percevoir dans les récits autobiographiques d'étudiant·e·s comme d'enseignant·e·s la « détresse linguistique » (Vernaudeau et Fillol, 2009 ; Razafimandimbamanana et Wacalie, 2019), la peur de la « censure » par l'hypercorrection, la mention d'appréhensions scolaires, de souvenirs douloureux voire

4 - Aujourd'hui nommé l'Institut National Supérieur du Professorat et de l'Éducation (INSPE).

« traumatisants » liés aux premières expériences scolaires. L'école est alors perçue comme « un espace d'aliénation » (Paia et Vernaudon, 2002), pour des « exclus de l'intérieur » (Bourdieu et Champagne, 1992) qui ressentent un malaise et un mal-être, comme le relate cette enseignante du secondaire :

[...] quand j'ai commencé l'école je ne comprenais rien du tout de ce que nous racontait la maîtresse. J'avais honte de ne rien comprendre [...] J'avais peur que la maîtresse m'interroge parce que tout le monde se moquait de moi [...]. Je me réfugiais au fond de la classe pour me faire petite. Je me sentais si mal que je ne parlais à personne même dans la cour de récréation. (Témoignage 1, 2018)

Il apparaît aussi dans les dessins réalisés par des enseignant·e·s lors de cette formation que l'école est représentée comme un espace balisé d'un mur (souvent rouge) : celui-ci matérialise une frontière entre soi et l'environnement scolaire, du fait de l'obligation de mettre à distance certains de ses savoirs linguistiques en son sein : « pour éviter les moqueries à l'école je ne devais pas parler le nengone. Je devais oublier tout ce que je connaissais mais ce n'était pas moi, je ne pouvais pas être moi, je devenais quelqu'un d'autre » (Témoignage 2, 2018).

Les apprentissages scolaires sont alors vécus comme une contrainte : « parce qu'on est bien obligés d'apprendre le français et les maths si on veut réussir » (témoignage 3, 2018). Un sentiment qui conduit à hiérarchiser et mettre en opposition certaines de ses connaissances linguistiques : les langues kanak « me sont bien plus utiles que le français pour faire un travail coutumier mais il faut bien parler le français pour pouvoir suivre à l'école [...] ». Il ne me viendrait pas à l'idée de parler de pêche à l'épervier en français mais ce n'est pas une compétence utile à l'école » (témoignage 4, 2018). Cela mène à des rapports inégalitaires entre savoirs et à la légitimation quasi exclusive de ceux de l'école : « En tant que marché linguistique strictement soumis aux verdicts des gardiens de la culture légitime, le marché scolaire est strictement dominé par les produits linguistiques de la classe dominante et tend à sanctionner les différences de capital préexistantes » (Bourdieu, 1982, p. 94).

Dans le sillon des travaux en sociodidactique référés dans ce chapitre, nous défendons la prise en compte de deux points essentiels en formation : la nécessaire relégitimation des savoirs expérientiels et l'articulation des connaissances littéraciques des locutrices·eurs océanien·ne·s avec

les savoirs académiques (Colombel-Teuira *et al.*, 2016 ; Fillol *et al.*, 2018 et 2019 ; Razafimandimbimanana *et al.*, 2021). Les récits d'enseignant-e-s partagés, bien que réduits dans ce chapitre, nous rappellent qu'il est nécessaire pour cela : « de restaurer les enseignants dans l'estime de leurs propres savoirs linguistiques [...] de signifier l'égalité des savoirs académiques et des savoirs sociaux, mais aussi de marquer la capacité des savoirs sociaux à créer de nouveaux savoirs » (Dinvaut, 2012, p. 33). Ce parcours permet « d'effectuer un bout de chemin et de passer du déni de la pluralité [...] à la reconnaissance et à sa didactisation, *via* la mise en résonance sociale (entre pairs) des expériences plurilingues et interculturelles vécues, observées » (Molinié, 2014, p. 176). Les enseignements que nous concevons visent ainsi précisément à accompagner les enseignant-e-s à composer avec les plurilinguismes et pluralités de savoirs afin d'ancrer leurs pratiques pédagogiques dans des environnements disparates. Nous nous sommes saisis de réformes politiques relatives à l'enseignement LCK pour réactiver le DU LCOA.

2. La formation DU LCOA

2. 1. Notre feuille de route actuelle : le projet éducatif de la Nouvelle-Calédonie

Le cadre juridique fixé par l'ADN a conduit au vote en 2005 des programmes scolaires calédoniens qui fixe les modalités d'enseignement des langues kanak et océaniennes pour le 1^{er} degré. Mis en place au cycle 1 dès 2006, avec la perspective d'une généralisation aux cycles 2 et 3 en province Sud⁵ (délibération n° 118, 2005), cet enseignement repose sur une adaptation des programmes aux « réalités linguistiques et culturelles » de chaque province.

Depuis janvier 2012, le transfert de compétences de l'enseignement du 2nd degré public et de l'enseignement privé à la Nouvelle-Calédonie est effectif : le service de l'enseignement des langues et de la culture kanak au sein du vice-rectorat a pour mission de soutenir sa structuration en collège et lycée. Le Projet Éducatif de la Nouvelle-Calédonie⁶ (PENC), voté par le

5 - Les 3 provinces ont la responsabilité institutionnelle d'adapter les programmes d'enseignement mis en place par le gouvernement de la Nouvelle-Calédonie. Ainsi, s'agissant de l'enseignement des langues kanak, chaque province décide de ses propres modalités de mise en œuvre. En province Sud, l'enseignement des langues kanak se limite au C1 dans le premier degré contrairement aux deux autres provinces, Nord et Îles, où il est étendu au C2 et C3. Depuis 2021, en province Sud, la généralisation est expérimentée en C2 en langue nengone dans une école de la province Sud.

6 - Voir : <https://www.ac-noumea.nc/spip.php?rubrique269>

congrès de la Nouvelle-Calédonie en janvier 2016, répond à une volonté politique affichée de structurer davantage l'interculturalité. L'ambition du PENC s'articule autour de quatre objectifs transversaux :

1. développer l'identité de l'école calédonienne,
2. considérer la diversité des publics pour une École de la réussite pour tous,
3. ancrer l'École dans son environnement, un climat scolaire au service de l'épanouissement de l'élève,
4. ouvrir l'École sur la région Océanie et le monde (PENC⁷).

Tou-te-s les enseignant-e-s des 1^{er} et 2nd degrés, public et privé, se doivent désormais de dispenser, à hauteur de 30 minutes par semaine, les EFCK⁸. Dans ce contexte, le PENC est à l'origine de formation.s dédiée.s aux enseignant-e-s, notamment du DU LCOA⁹.

2. 2. Une formation contextualisée : le DU LCOA

Le vice-rectorat de la NC et l'UNC ont acté en octobre 2016 la mise en place d'une formation de formateurs de/en LCK dans les 1^{er} et 2nd degrés. Elle a pour but de favoriser l'acquisition des connaissances et des compétences nécessaires à l'exercice du métier d'enseignant.e en contexte plurilingue. Les objectifs du DU LCOA se déclinent de la façon suivante :

- « s'approprier les enjeux philosophiques, politiques, économiques, éducatifs et psychopédagogiques d'un enseignement plurilingue ;
- doter les enseignants d'outils théoriques et pratiques leur permettant de mettre en œuvre des démarches communicationnelles dans l'enseignement des langues ;
- doter les enseignants d'outils théoriques et pratiques leur permettant une capitalisation et une formalisation de ces démarches et des outils mis en œuvre » (extrait du descriptif de la formation).

La formation entend répondre à une double finalité, l'une, d'ordre pédagogique et, l'autre, sociale : « éducatif : accroissement du niveau de compétences des enseignants, réussite scolaire, connaissances sur les plurilinguismes ; social : préservation, transmission et valorisation du patrimoine linguistique et culturel calédonien » (extrait du descriptif de la formation). Les compétences professionnelles visées s'inscrivent dans le Référentiel

7 - Voir : <https://denc.gouv.nc/le-projet-educatif-de-la-nouvelle-caledonie>

8 - Voir la Délibération n°106 relative à l'avenir de l'école calédonienne.

9 - Voir : <https://unc.nc/formations/diplome-duniversite-langues-cultures-oceaniennes-et-apprentissage-2/>

des compétences professionnelles des métiers du professorat et de l'éducation¹⁰ dans lequel nous avons puisé les onze que nous jugions les plus pertinentes eu égard aux spécificités du contexte calédonien et de la discipline enseignée :

1. maîtriser les savoirs disciplinaires en LCK et leur didactique ;
2. maîtriser le français dans le cadre de son enseignement ;
3. construire, mettre en œuvre et animer des situations d'enseignement et d'apprentissage en LCK prenant compte de la diversité des élèves ;
4. organiser et assurer un mode de fonctionnement du groupe favorisant l'apprentissage et la socialisation des élèves ;
5. évaluer les progrès et les acquisitions des élèves en LCK ;
6. connaître les élèves et les processus d'apprentissage ;
7. prendre en compte la diversité des élèves ;
8. intégrer les éléments de la culture numérique dans l'enseignement des langues et des cultures kanak ;
9. coopérer au sein d'une équipe et de la communauté éducative ;
10. coopérer avec les partenaires de l'école ;
11. s'engager dans une démarche individuelle et collective de développement professionnel (référentiel commun à tous les professeurs des 1^{er} et 2nd degrés de NC).

Dans sa mouture actuelle¹¹ (depuis 2017), la formation continue se déroule sur deux années, alternant des temps de regroupement en présentiel (4 semaines durant les vacances scolaires, puisque les enseignant-e-s sont en poste durant la formation) et des temps de formation en distanciel. Le référentiel est construit avec l'idée de proposer un contenu formatif « à la carte », autrement dit contextualisé.

Dans la maquette, les modules se construisent sur la base d'enseignements pluridisciplinaires. Ils se structurent autour de la linguistique océanienne et de la linguistique comparée, des littératures orales kanak et océaniques, de l'anthropologie, ceci pour acquérir des connaissances sur les cultures et sociétés kanak, en particulier. Les cours se sont enrichis d'apports complémentaires en ethnomusicologie et en ethnomathématiques (M1 2017). En termes de volume horaire, la didactique y occupe une place centrale en M2. Un module est consacré à la didactique du plurilinguisme pour prendre en compte de nouvelles

10 - Voir sur : <https://www.education.gouv.fr/bo/13/Hebdo30/MENE1315928A.htm>

11 - Une précédente formation Langues et cultures océaniques (LCO) auprès d'intervenant-e-s en langues kanak de province nord avait été dispensée à partir de 2010 (Vernaudeau, responsabilité pédagogique).

méthodes d'enseignement incluant les langues d'origine des élèves. Le M3 est davantage centré sur la contextualisation des enseignements avec des interventions de pédagogues des trois provinces sous la forme de conférences et de débats. Le M4 s'attache davantage au transfert des contenus formatifs acquis au sein de leur environnement professionnel. Ils doivent en effet être réinvestis dans les pratiques pédagogiques. Le M5 s'inscrit dans une double démarche à la fois de professionnalisation par l'évaluation des compétences visées et le renforcement de la culture numérique dans les pratiques enseignantes. Des enseignements artistiques figurent dans les maquettes.

3. Les « croquages de langues »

Nous développons plus particulièrement ici notre expérience croisée dans le cadre d'un cours intitulé « Éducation artistique », dispensé auprès de vingt-deux enseignant·e·s du secondaire, public et privé, inscrit·e·s en DU LCOA sur la période 2017-2018. La cohorte est constituée d'enseignant·e·s, pour la plupart locuteurs d'une ou plusieurs langues kanak et titulaires d'une licence de Langues et cultures océaniques (LCO)¹², qui enseignent depuis de nombreuses années, et ce, parfois, au sein du même établissement scolaire. Ils ont des statuts hétérogènes : maitres-auxiliaires, intervenant·e·s en langues, enseignant·e·s LCK, avec, dans certains cas, des heures en EFCK pour compléter leur service. L'objectif du travail demandé vise à la réflexivité et à la distanciation critique de son propre rapport aux langues pour concevoir des activités ou des outils pédagogiques en éducation artistique. Nous nous appuyons tout particulièrement sur l'activité de « croquages de langues » (Dinvaut, 2014), conçue « comme des outils formatifs de réflexion individuelle, des modes de recueil des biographies langagières » (Dinvaut, 2016, p. 244). Les récits autobiographiques, couplés aux créations artistiques produites par les enseignant·e·s, sont un chemin d'accès à de nouvelles ressources sur les langues et les cultures kanak en particulier.

3.1. Consigne de travail

Les « croquages de langues » invitent à représenter les expériences pluri-lingues de chacun à travers une création artistique individuelle ou collective de format libre. En puisant dans son panier de savoirs et de savoir-faire pour concevoir une production originale, les enseignant·e·s expriment leurs rapports aux langues (parlées, entendues, perçues) et aux cultures, leurs

12 - Voir : <https://unc.nc/formations/licence-langues-litteratures-civilisations-etrangees-et-regionales-llcer-parcours-langues-et-cultures-oceaniques/>

perceptions des langues au sein de leur environnement social (vécu et/ou observé). L'activité se réalise en trois temps :

- premièrement, une fois la consigne explicitée, l'étape de création individuelle ou en groupe ;
- deuxièmement, la phase de restitution orale du croquage explicitant la production littéraire, sa signification, le sens des éléments visuels, les matières choisies et assemblées (analyse sémiotique et socio-linguistique), les expériences qui les rendent signifiantes, etc. ;
- troisièmement, une phase de discussion avec l'ensemble du groupe.

Nous nous basons ici pour notre analyse sur :

- vingt-cinq « croquages de langues », créés par les enseignant·e·s du DU LCOA, qu'ils soient individuels ou collectifs ;
- dix-neuf récits oraux explicitant les productions ;
- des travaux réflexifs réalisés au cours de la formation (synthèse écrite à l'issue de l'activité, mémoire professionnel) ;
- nos propres observations en tant que formateur/trice et chercheur·e·s.

3. 2. Des productions artistiques hétérogènes

Nous détaillons dans la suite de cette section, le contenu des « croquages », dont la réalisation s'est faite à partir de diverses techniques :

- collage, dessin (stylo, feutres, crayons de couleurs), peinture, pliage ;
- tressage de feuilles de cocotier et gravure sur bambou ;
- création de chant.s, poème et adages plurilingues ;
- installation « éphémère », etc.

En voici un exemple :



Illustration 1. DU LCOA © Dessin au feutre noir, Franck Guiet Wahea, DU-LCOA, promotion 2017-2018

Les matières végétales qui ont été utilisées pour les productions sont des éléments symboliquement importants au sein des communautés kanak :

- des fleurs et des tiges de cordyline qui matérialisent la protection des anciens, des vieux, de l'invisible ;
- le *cili* (en langue drehu), l'aiguille végétale utilisée pour relier la paille du toit de la case ;
- des feuilles et des graines de flamboyant ;
- des éléments du cocotier : des tiges de la palme centrale, des feuilles, de la bourre de noix de coco, etc.

Le choix des couleurs est également significatif :

- le bleu, souvent associé, selon les enseignant·e·s, à la vie, à la mer, à la navigation, à la mobilité et aux liens entre groupes sociaux et entre langues ;
- le vert, aux éléments végétaux, les arbres, les plantes, parfois pour figurer son appartenance à un clan de la terre ;
- le noir et le blanc, pour les couleurs de sa tribu d'origine ;
- le rouge, associé à des expériences scolaires douloureuses ;
- le jaune, à la lumière, à des souvenirs d'enfance joyeux souvent vécus auprès d'une grand-mère qui a transmis langue(s), chant(s), conte(s) et autres savoirs/savoirs-faire.

Apparaissent également dans les productions, des mots « clés », des valeurs essentielles associées aux langues que l'on perçoit à travers des écritures plurilingues insérées dans les croquages¹³ :

- le respect ou l'humilité : *metrötr* (en langue drehu), *ipië* (drehu), *pwa kîrî* (paicî), *thupwalu* (yuanga) ;
- la sérénité : *trenene* (yuanga), *tââ bwëti* (paicî), *hao drai* (drehu) ;
- l'éveil : *cimâdö* (paicî) ou *caboko* (yuanga), des langues présentées comme un moyen de se lever, de s'élever ;
- l'amour : *poxanu* (yuanga), *wâdéari* (paicî) ou les langues de mon coeur : *oûnyk kûmik* (iaai), *fatu manaha* (fagauvea) ;
- le chant, l'acte de chanter : *nyâbi* (paicî), *rhee* (ajië), *eralo* (nengone).

Sont également lisibles :

- des salutations multilingues symbolisant, selon la rhétorique de plusieurs enseignant·e·s, le « vivre ensemble » et le « destin commun », concepts clés des accords de Matignon-Oudinot (1988) et de l'accord de

13 - Nous reportons ici les écritures telles qu'elles ont été orthographiées par les enseignant·e·s.

Nouméa : *bozu* (drehu), *ailo* (nengone), *arikié* (ajië), *boyûa*, *malo te mauili* (wallisien), *xîn chao* (vietnamien), *buenos dias* (espagnol), *good morning* (anglais), etc. ;

- des objets que l'on associe aux langues, notamment des instruments de musique : *jèèpa* (paicî), *bwanjep* (fwâi), *cii-wa* (yuanga) pour les battoirs d'écorces (idiophones) ; *gitar* (drehu) pour la guitare.

Des espaces associés aux langues apparaissent sous la forme de nominations toponymiques (et leurs symboles) ou de réalisations cartographiques singulières : les îles d'Ouvéa, de Lifou, de Maré, Iaai, Fagauvea (Ouvéa), Bwapanu (Gomen), Pwârâiriwà (Ponérihouen), etc.

Les représentations visuelles donnent à voir des éléments des cultures kanak et océaniques, où les langues sont les vecteurs qui les portent : des cases, les différents poteaux de la case, des instruments de musique, des pirogues, des fleurs, des animaux (cf. l'illustration 2).



Illustration 2. Pirogue © Evelynne Haeko, DU-LCOA, promotion 2017-2018

Les productions rendent compte de sensibilités diverses, de perceptions personnelles de son environnement plurilingue et de ses rapports aux savoirs, scolaires comme sociaux. Elles les scénarisent en jouant avec les matières, les volumes, les surfaces, les techniques, les symboles. En cela, nous les considérons comme des chemins d'accès à des éléments symboliques essentiels du point de vue des enseignant·e·s, des savoirs essentiels à faire reconnaître en contexte formatif. Ils révèlent également les liens affectifs associés aux langues choisies, leurs valeurs sociales et culturelles, les expériences liées à l'école, les rapports aux apprentissages scolaires. Pour cet enseignant polyglotte, la diversité linguistique est un patrimoine vulnérable à préserver. Cette conscience de la fragilité des langues kanak du pays a motivé ses choix professionnels, autrement dit, sa volonté de les transmettre et de les enseigner :



Illustration 3. Fleur de lotus © Franck Guet Wahea, DU-LCOA, promotion 2017-2018

Le croquage de cet enseignant représente une fleur colorée positionnée au centre de la terre, les contours « brûlés » du papier figurent l'extrême fragilité de l'écosystème linguistique calédonien. Au cœur de l'océan bleu, un nénuphar vert représente le monde sur lequel différents continents sont dessinés. En son centre, une fleur de lotus en papier découpé, chaque pétale assemblé puis collé, de différente taille, symbolise sa perception de « l'importance [attribuée] à des langues par rapport à d'autres ». Autrement dit, celle du poids socioéconomique et démolinguistique inégalitaire des langues, tel qu'il l'a observé et vécu en diverses sphères sociales, à l'école en particulier. Sur chaque pétale de cette fleur de lotus, des langues qui font partie de son répertoire langagier plurilingue sont inscrites des langues que l'enseignant a apprises à l'école, qu'il a entendues dans son environnement familial ou social. Figurent aussi celles qu'il a côtoyées au cours de ses études universitaires poursuivies en région parisienne, où le français était minoritaire et les pratiques plurilingues, la norme dominante :

Sur le campus, nous étions du Cambodge, du Japon, de partout dans le monde mais on n'entendait quasiment jamais parler le français. Sur le campus, personne ne parle qu'une seule langue. C'est toujours minimum deux-trois langues. Pour moi c'était encore plus puissant qu'en Nouvelle-Calédonie. (Franck Guet, 2018)

Le choix de la fleur de lotus reflète la volonté de l'enseignant d'exprimer un message positif sur l'érosion linguistique et les rapports (inégalitaires) entre langues :

On entend beaucoup dire qu'on a perdu des langues, qu'on a perdu des mots, des aspects de la langue [...] la fleur de lotus reste vive. Nos langues sont comme le lotus. Chacune a sa position, sa particularité. Aucune n'est meilleure qu'une autre. C'est ce tout qui forme la fleur linguistique : c'est à travers les contacts de chacun que le vent souffle, comme le voyage, ça bouge. (Idem)

Conclusion

Malgré les accords juridiques successifs qui constituent des avancées socio-politiques indéniables, le système éducatif calédonien est encore aujourd'hui à l'origine d'inégalités sociales. Il est plus que jamais nécessaire de le re-penser en prenant en compte les connaissances linguistiques et culturelles de ses publics sans quoi nos efforts resteront vains. Prendre appui sur le pluriartistique *via* les « croquages de langues » est une voie

qui concrétise des projections dans le métier d'enseignant.e en reliant plusieurs compétences jusque-là peu sollicitées pour réussir à l'école :

Nous avons la chance d'avoir des cours et des professeurs différents à l'université qui m'ont permis de prendre du recul sur ma conception de l'enseignement. Ce recul m'a permis de comprendre qu'il m'était possible de poursuivre ma volonté de devenir enseignante tout en comprenant d'où je viens, qui je suis et où je veux aller. J'ai compris que ma différence peut être ma force, que ma passion pour la musique peut être utile pour réussir. [...] Une réflexion profonde que je dédie à ma grand-mère et à toutes les mamans qui ont bercé ma découverte des langues : des langues que j'étais fière de découvrir hier, que je suis fière aujourd'hui de chanter [...] et que je serai fière de transmettre demain. (Témoignage 5, 2018)

Et « Au-delà, le pluri-artistique ouvre l'institutionnel et le système mononormatif à un espace de réflexion et de critique » (Dotte *et al.*, 2022 : 90).

Références

- Accord sur la Nouvelle-Calédonie signé à Nouméa le 5 mai 1998.* [en ligne : <https://www.legifrance.gouv.fr/jorf/id/JORFTEXT000000555817>].
- Blanchet Philippe, 2016, *Discriminations : combattre la glottophobie*, Paris, Textuel.
- Blanchet Philippe et Rispail Marielle, 2011, « Principes transversaux pour une sociodidactique dite “de terrain” », in Blanchet P. et Chardenet P. (ed.), *Guide pour la recherche en didactique des langues et des cultures : approches contextualisées*, Paris, Éditions des archives contemporaines, p. 65-72.
- Bourdieu Pierre, 1982, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil.
- Bourdieu Pierre et Champagne Patrick, 1992, « Les exclus de l'intérieur », *Actes de la recherche en sciences sociales, Politiques*, n° 91-92, p. 71-75.
- Colombel Claire et Fillol Véronique, 2012, « L'éveil aux langues océaniques : mettre en place une culture du plurilinguisme en Nouvelle-Calédonie pour préparer l'enseignement des langues et de la culture kanak », in Balsiger C., Kölher D. B., De Pietro J.-F. et Perregaux C. (ed.), *Eveil aux langues et approches plurielles. De la formation des enseignants aux pratiques de classe*, Paris, L'Harmattan, p. 75-89.
- Colombel-Teuira Claire, Fillol Véronique et Geneix-Rabault Stéphanie (ed.), 2016, *Littéracies en Océanie : enjeux et pratiques*, Paris, L'Harmattan.
- Coste Daniel, 2005, « Quelle didactique pour quels contextes ? », *Enseignement du français au Japon*, n° 33 [en ligne : <https://sjdf.org/pdf/ÉtÉâÉîÉX33-001-014.pdf>].

- Dinvaut Annemarie, 2012, « Penser de concert l'ergologie, la sociolinguistique, la sociodidactique » *Ergologia*, n° 8, p. 23-59 [en ligne : http://www.ergologia.org/uploads/1/1/4/6/11469955/8_dinvaut.pdf].
- 2014, « Croquages de langue en formation d'enseignants », *Voix Plurielles*, n° 11/1, p. 75-88.
- 2016, « Littéracies en dialogue pour apprendre et enseigner les langues kanak », in Colombel-Teuira C., Fillol V. et Geneix-Rabault S. (ed.), *Littéracies en Océanie : enjeux et pratiques*, Paris, L'Harmattan, p. 241-257.
- Dotte Anne-Laure, Fillol Véronique, Geneix-Rabault Stéphanie, Razafimandimbimanana Elatiana et Wacalie Fabrice, 2022, « *Wi Norè*. Actions formatives et artistiques pour les langues autochtones en Nouvelle-Calédonie », in UNESCO, *State of the Art of Indigenous Languages in Research : a collection of selected research papers*, IDIL 2022-2032/UNESCO [en ligne : <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000381556>].
- Fillol Véronique et Colombel Claire, 2017, « Langue française et cultures océaniques : quelle éducation plurilingue pour la Nouvelle-Calédonie ? », in Hélot C. et Erfurt J. (ed.), *L'éducation bilingue en France : politiques linguistiques, modèles et pratiques*, Rennes, PUR, p. 118-129.
- Fillol Véronique, Razafimandimbimanana Elatiana et Geneix-Rabault Stéphanie, 2019, « La créativité en formation professionnalisante : un processus émancipateur », *Contextes et didactique*, n° 14 [en ligne : <https://doi.org/10.4000/ced.1497>].
- Fillol Véronique, Geneix-Rabault Stéphanie et Vandeputte Leslie, 2018, « Enseignement et formation du/en français en Océanie. Plaidoyer pour les approches inclusives des répertoires pluriels des apprenants en Nouvelle-Calédonie et au Vanuatu », *Enseignement et formation du/en français en contexte plurilingue*, Hanoï, Édition de l'Université nationale du Vietnam à Hanoï, p. 336-356.
- Geneix-Rabault Stéphanie et Fillol Véronique, 2022, « Donner la voix aux étudiants océaniques pour construire une société inclusive de la diversité linguistique et culturelle », in Audras I. (dir.), *Patrimoine culturel des élèves. Démarches éducatives dans/pour des sociétés plurielles*, Rennes, PUR, p. 179-192.
- Kasovimoin Annick, 2018, « La co-construction de corpus en langue(s) kanak (xârâcùù) : d'une initiation à l'écrit vers une mise en oeuvre commune progressive. Pratiques littéraciques et (re)valorisation », mémoire de Master 2 EOP, Nouméa, UNC.

- Lavigne Gérard, 2012, « Langues et mathématiques à l'école dans les cultures océaniques, Étude exploratoire d'une pédagogie interculturelle en Nouvelle-Calédonie : approche anthropologique et ethnomathématiques », thèse d'anthropologie sociale et culturelle, Nouméa, UNC.
- Molinié Murielle, 2014, « Articuler action et production de connaissances sur l'expérience plurilingue : Une médiation formative en didactique des langues et des cultures », *Éducation permanente*, n° 4/201, p. 174-185 [en ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01224889/document>].
- Paia Mirose et Vernaoudon Jacques, 2002, « Le tahitien : plus de prestige moins de locuteurs », *Hermès*, n° 32-33, p. 395-402 [en ligne : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2002-1-page-395.htm?contenu=resume>].
- Razafimandimbimanana Elatiana et Favard Nicolas, 2018, « Les élèves aux besoins éducatifs particuliers se mettent en représentation : "On parle plusieurs langues pour progresser" », in *Enseignement et formation du/en français en contexte plurilingue*, Hanoï, Université nationale du Vietnam à Hanoï, p. 311-335.
- Razafimandimbimanana Elatiana et Wacalie Fabrice, 2019, « Les micro-agressions linguistiques », *Hermès*, n° 83 [en ligne : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2019-1-page-156.htm>].
- Razafimandimbimanana Elatiana, Geneix-Rabault Stéphanie et Fillol Véronique, 2021, « *Huje la ixõe*. Pratiques formatives repensées par le pluriartistique et le polyphonique », *Revue de didactique des langues et des cultures*, n° 18-3 [en ligne : <https://journals.openedition.org/rdlc/10323>].
- Salaün Marie, 2017, « L'école en Nouvelle-Calédonie à l'heure des compétences transférées : quel legs colonial ? », in Minvielle S. (ed.), *L'école calédonienne du destin commun*, Nouméa, PUNC, p. 29-41.
- Vernaoudon Jacques et Fillol Véronique, 2009, *Vers une école plurilingue dans les collectivités françaises d'Océanie et de Guyane*, Paris, L'Harmattan.

Présentation des contributeurs et contributrices

Authors biographies

Linda Barwick is a musicologist, specialising in the study of Australian Aboriginal musics, immigrant musics and the digital humanities (particularly archiving and repatriation of ethnographic field recordings as a site of interaction between researchers and cultural heritage communities). Themes of her research include analysis of musical action in place, the language of song, and the aesthetics of cross-cultural musical practice. She also publishes on theoretical issues, including analysis of non-Western music, and research implications of digital technologies.

Giovanni Bennardo is Board of Trustees Professor and Distinguished Research Professor in the department of Anthropology and the Cognitive Science Initiative at Northern Illinois University, Dekalb, IL, USA. He specialises in linguistic and cognitive anthropology. His research and interests are interdisciplinary, and he brings together linguistic, psychological, and anthropological perspectives to cognitive science. In 1996, he received his Ph.D. from University of Illinois at Urbana-Champaign, IL, USA and from the Max-Planck Institute for Psycholinguistics, Cognitive Anthropology Group, Nijmegen, The Netherlands. He is the writer of six books (three edited) with major publishers such as Cambridge University Press, Oxford University Press, and Routledge. He edited two special issues of journals (World Cultures and Journal of Cultural Cognitive Science) and published a great number of articles in top tier Journals (e.g., Anthropological Linguistics, Behavioral and Brain Sciences, Topics in Cognitive Science, Current Anthropology, Frontiers in Psychology, and Journal of Linguistic Anthropology) and many book chapters.

Alban Bensa †, anthropologue, enquête en Nouvelle-Calédonie kanak à partir de 1973 selon deux axes complémentaires, en anthropologie sociale (sur des problématiques liées à la parenté et à la localité) et en politique (sur des questions d'institutions pérennes et/ou reformulées) et, avec Jean-Claude Rivierre, en anthropologie de la mémoire à partir du recueil d'expressions en langues paicî (Poindimié, Koné) et cèmuhî (Touho). Il s'est aussi impliqué dans une réflexion sur les transformations contemporaines de la Nouvelle-Calédonie. Ses réflexions et ses expériences de terrain, via l'enseignement des langues kanak et son engagement politique, l'ont conduit à développer une perspective critique sur la pratique

ethnographique, à interroger les paradigmes identitaires de l'anthropologie (don, totalité, temps cyclique, équilibre, structure, acculturation) et à rapprocher cette discipline de l'histoire (Bensa, 2006). Alban Bensa est décédé le 10 octobre 2021.

Lev Blumenfeld *teaches linguistics at Carleton University in Ottawa, Canada. His main specialization is phonological theory, especially prosodic phonology, metrics, and the formal underpinnings of phonological grammars. He has also worked with the Nauruan language on documentation and lexicographic projects.*

Ross Clark *is a native of Canada, and studied Linguistics at Cornell University and the University of California, San Diego. He taught Linguistics at the University of Auckland from 1973 until his retirement in 2016. His research areas include comparative Polynesian, languages of Vanuatu, and language contact in the Pacific. His publications include Aspects of Proto-Polynesian Syntax (1976), A Dictionary of the Mele Language (Atara Imere) (1998) and Leo Tuai: A comparative lexical study of North and Central Vanuatu languages (2009).*

Marie-France (Marie) Duhamel, MA (University of Auckland), PhD (Australian National University). Documentation, description et archivage des langues océaniques sont au cœur de sa recherche. Ses centres de recherche consistent à examiner les causalités et fluctuations de la diversité des langues dans notre région Pacifique. La méthode variationniste, déployée dans son projet doctoral (2020a), procure un cadre analytique structuré qui la satisfait par ses nécessités de travailler au sein des communautés linguistiques, avec un éventail de locuteurs et des textes de différentes natures. Elle a principalement travaillé sur les langues du Vanuatu (2010-2020). Elle a débuté un projet de documentation en Polynésie Française (2020-2021), sur les variétés linguistiques de l'archipel Tuamotu.

Stéphanie Geneix-Rabault est MCF-HDR en sciences du langage et des arts. Elle exerce actuellement à l'Université de la Nouvelle-Calédonie et est rattachée à l'équipe de recherche ERALO. Plurilingue et polyinstrumentiste, la thématique des pluralités (artistique, culturelle, langagière, rituelle, sociale, etc.) marque les recherches qu'elle mène en Nouvelle-Calédonie depuis plus de vingt ans et qu'elle inscrit en ethnomusilinguistique.

Shae Holcroft *completed BA and MA degrees in linguistics at the University of Waikato and Victoria University of Wellington. She is interested in pidgin and*

creole studies, with a particular focus on the history and syntax of Bislama. Shae's other research interests include sociolinguistics, historical linguistics and typology. She is currently working for the University of Waikato in the School of Graduate Research.

Florian Lionnet est professeur (*Assistant Professor*) de linguistique à l'Université Princeton aux États-Unis. Ses travaux portent sur la description et la documentation linguistiques ainsi que sur la phonologie. Il s'intéresse particulièrement aux phénomènes d'harmonie vocalique, à la tonologie, et à l'interface entre phonétique et phonologie. Africaniste de formation, il effectue l'essentiel de son travail de terrain au Tchad (sur la langue laal et les langues du groupe boua), ainsi qu'en Nouvelle-Calédonie.

Miriam Meyerhoff *is a Senior Research Fellow at All Souls College, University of Oxford (United Kingdom). She started seriously working on Bislama in 1994 and continues to visit Vanuatu as often as possible. Recent fieldwork has expanded to include documentation of Nkep (spoken in and around the village of Vüthiev Hog Harbour) in East Santo. Her research interests are variationist sociolinguistics, pidgins and creoles, gender and language and language and identity.*

Claire Moyse-Faurie est directrice de recherche émérite, rattachée au laboratoire Lattice (Langues, Textes, Traitements Informatiques, Cognition) affilié au CNRS, à l'École Normale Supérieure et à la Sorbonne Nouvelle. Depuis 1976, elle a mené des recherches de terrain sur des langues kanak de la Grande Terre (xârâcùù, xârâgurè et haméa) et des îles Loyauté (drehu et fagauvea) ainsi que sur les deux langues polynésiennes de Wallis et Futuna. Ces recherches ont donné lieu à la publication de dictionnaires, de grammaires et de recueil de textes de tradition orale. Elle est aussi investie dans plusieurs projets typologiques (catégorisation, nominalisation, réfléchi et réciproque, valence et classes de verbes, grammaticalisation, comparaison, deixis spatiale). Voir sa bibliographie sur le site du Lattice <https://www.lattice.cnrs.fr/membres/chercheurs-ou-enseignants-chercheurs/claire-moyse-faurie/>

Nick Thieberger *has written a grammar of Nafsan and developed a corpus of material in the language. He is director of Pacific and Regional Archive for Digital Sources in Endangered Cultures (PARADISEC) and a Chief Investigator in the ARC Centre of Excellence for the Dynamics of Language. He is an Associate Professor in the School of Languages and Linguistics at the University of Melbourne.*

Elatiana Razafimandimbimanana est maîtresse de conférences en sciences du langage (sociolinguistique, didactique du plurilinguisme). Son parcours s'est construit dans l'hyper-mobilité (Afrique, Amérique du Nord, Europe centrale, Pacifique Sud, Antilles) avec, pour marqueur de cohérence, la (re)valorisation sociale des expériences plurilingues. Pour ce faire, elle promeut notamment l'agentivité des jeunes plurilingues à travers des médiations photographiques et pluri-artistiques.

Jacques Vernaudon est né à Tahiti. Il débute sa carrière en 1999 à l'Université de la Nouvelle-Calédonie où il participe à la promotion de l'enseignement des langues kanak à l'université et dans le système éducatif calédonien. En 2013, il a rejoint l'Université de la Polynésie française et y poursuit depuis ses travaux qui s'articulent autour de deux axes complémentaires : l'un centré sur la description de langues océaniques, désormais plus particulièrement les langues polynésiennes ; l'autre sur la transmission de ces langues en contexte plurilingue.

Fabrice Wacalie est enseignant-chercheur en langues et littératures océaniques à l'Université de la Nouvelle-Calédonie. Il est basé à l'Institut National Supérieur du Professorat et de l'Éducation (INSPE) où il assure la responsabilité pédagogique du Diplôme Universitaire Langues, Cultures Océaniques et Apprentissages (DU LCOA) et le CAPES de Langues Kanak. Appartenant au Laboratoire Interdisciplinaire de Recherche en Éducation (LIRE), il traite des questions relatives à la prise en compte de la diversité linguistique et culturelle en Nouvelle-Calédonie et en Océanie.

Simanë Wenethem. Aujourd'hui artiste emblématique des jeunes aux savoirs pluriartistiques (danse, slam, rap, conte, comédie) en Kanaky-Nouvelle-Calédonie, Simanë Wenethem avait découvert la culture hip-hop dans la rue en périphérie de Nouméa. Il est initié aux mouvements culturels urbains aux côtés de grands frères précurseurs, dont Paul Wamo (slam), et de Soufiane Karim (danse hip-hop). Rapidement, il donne un sens personnel aux arts, une façon d'endiguer les violences en renouant avec les cultures kanak.

Seules presses universitaires francophones du Pacifique, les Presses Universitaires de Nouvelle-Calédonie (PUNC) ont vocation à contribuer à l'édition d'ouvrages et de revues à caractère scientifique. Elles sont un outil de diffusion et de promotion de travaux de recherche – notamment conduits à l'Université de la Nouvelle-Calédonie – qui présentent un intérêt pour la Nouvelle-Calédonie et au-delà pour l'Océanie. Elles entendent également favoriser l'accès en Nouvelle-Calédonie à des ouvrages de référence à partir d'une politique de traduction et de réédition. Les PUNC ont, par ailleurs, pour ambition de faire connaître la recherche francophone au sein de la région Pacifique par la mise en place d'une politique de communication bilingue et de coéditions.

La collection La-Ni regroupe les travaux des membres des équipes SHS ERALO et TROCA de l'université de la Nouvelle-Calédonie. Son nom, La-Ni, « Le chemin des richesses » en nengone permet d'affirmer l'ancrage calédonien des deux équipes et il est emblématique des centres d'intérêt et axes de recherche sur lesquels travaillent ces deux équipes. Leur approche est résolument pluridisciplinaire, voire interdisciplinaire, et encourage la complémentarité des outils méthodologiques.

Les objets d'analyse centraux de TROCA se trouvent dans l'étude des sources orales, écrites, historiques, géographiques ou archéologiques qui permettent de restituer, dans leur complexité synchronique et diachronique, les trajectoires des sociétés contemporaines d'Océanie.

Du peuplement initial à l'arrivée des Européens, 3 000 ans d'histoire ont forgé l'histoire de l'archipel calédonien dans cet environnement fluide que constitue l'espace océanien. La dialectique temps-long/ temps court qui s'applique à cet espace fluide constitue la matrice des recherches menées par TROCA.

ERALO a pour objet central les langues, les discours et les dynamiques plurilingues et explore, en particulier, les créations, les mobilités et les idéologies au travers d'entrées pluridisciplinaires (linguistiques, géographie, sociolinguistique, études visuelles).

Les projets de recherche, de formation et de médiation de cette équipe ont pour objectif de contribuer à la valorisation des langues et cultures océaniques. Les actions de terrains incluent les milieux scolaires, urbains et artistiques. Il s'agit, ici, de contribuer à la pluralité sociale à partir des besoins.

Les PUNC : <https://unc.nc/recherche/presses-universitaires/presentation/>

- Directeur : Valérie Burtet Sarramégna
- Responsable éditoriale et coordinatrice : Françoise Cayrol
- Directeurs de la collection La-Ni : Anne-Laure Dotte et Louis Lagarde



Popai est un prix littéraire initié par madame Déwé Gorodey, alors vice-présidente du gouvernement de la Nouvelle-Calédonie et attribué dans le cadre du SILO. Véritable gage de qualité pour les livres primés, les prix sont attribués par un jury de professionnels du livre et de la culture.

COLLECTION LA-NI



*Du quartier au Pays,
Sociabilités pluriculturelles
et appartenance
en Nouvelle-Calédonie*
Benoît Carteron, 2020



*Sous le ciel de l'exil
Autobiographie poétique
de Marius Julien, forçat de
Nouvelle-Calédonie*
Gwénael Murphy, Louis Lagarde,
Eddy Banaré, avec la contribution
d'Aurélia Rabah Ben Aïssa, 2020

COLLECTION LARJE



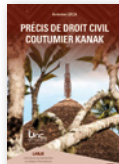
*Quelle insertion économique
régionale pour les territoires
français du Pacifique ?*
Gaël Lagadec (dir.), Jeremy Ellero,
Étienne Farvaque, 2016



*Quelle économie pour la
Nouvelle-Calédonie après la
période référendaire ?*
Samuel Gorohouna (dir.), 2019



*L'indépendance des universités
en Nouvelle-Calédonie*
Mathias Chauchat (dir.), 2017



*Précis de droit civil coutumier kanak
(4^e édition) avec un lexique coutumier
et un lexique des « faux-amis »*
Antoine Leca, en co-édition avec
les Presses Universitaires
d'Aix-Marseille (PUAM), 2019



*Le droit de la santé en
Nouvelle-Calédonie : de la
médecine traditionnelle à la
bioéthique*
Guylène Nicolas (dir.), 2017



*L'identité et le droit. Perspectives
calédoniennes, nationales et
internationales*
Christine Bidaud (dir.), 2020



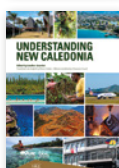
*La coutume kanak dans le
pluralisme juridique calédonien*
Étienne Cornut et Pascale
Deumier (dir.), 2018



Les enjeux territoriaux du Pacifique
Géraldine Giraudeau (dir.), 2021



*L'avenir institutionnel de la
Nouvelle-Calédonie*
Jean-Marc Boyer, Mathias
Chauchat, Géraldine Giraudeau,
Samuel Gorohouna, Caroline
Gravelat et Catherine Ris (dir.),
2018



Understanding New Caledonia
Caroline Gravelat (dir.), 2021



*La Nouvelle-Calédonie face à la
crise des finances publiques*
Manuel Tirard (dir.), 2019



*Quel droit pour les entreprises
en Nouvelle-Calédonie ?*
Matthieu Buchberger (dir.), 2021

COLLECTION LIRE



*L'école calédonienne
du destin commun*
Stéphane Minvielle (dir.), 2018



*Langues et Cultures Océaniques,
École et Famille : Regards croisés*
Rodica Ailincăi et Séverine Ferrière
(dir), 2021

COLLECTION RÉSONANCES



*Le réveil kanak
La montée du nationalisme
en Nouvelle-Calédonie*
David Chappell, 2017 (Coédition
avec les éditions Madrépores)



*Violences réelles
et violences imaginées*
Adrian Muckle, 2018



*La ficelle et le cerf-volant
Les frontières de la différence
dans une société kanak de
Nouvelle-Calédonie*
Anna Paini, 2022

COLLECTION CRESICA



*Au fil de l'eau
Nouméa 2019*
Workshop des 17 et
18 septembre, 2020



*Biodiversité, un besoin urgent
d'action en océanie*
Claude E. Payri et Éric Vidal (dir.),
2020

*Biodiversity, a pressing
need for action in oceania*
Claude E. Payri et Éric Vidal (dir.),
2019

CO-ÉDITIONS – HORS COLLECTION



Vivre le métissage
Raina Chaussoy, 2022
en co-édition avec In Press
(Paris)



Rêveries océaniques
Raina Chaussoy, 2022
en co-édition avec Au vent des îles
(Papeete)

NOS ÉDITIONS, NOTRE RAYONNEMENT SCIENTIFIQUE



**Les presses universitaires
de Nouvelle-Calédonie :**

- Actes de colloques
- Monographies • Revues scientifiques
- Manuels pédagogiques
- Traductions d'ouvrages de référence
sur la Nouvelle-Calédonie

UNC
UNIVERSITÉ
de la
NOUVELLE-CALÉDONIE

PUNC
PRESSES UNIVERSITAIRES
DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE

Uane nore nodei lanengoc

Penser les langues

Thinking about languages

Actes de la 11^e Conférence de Linguistique Océanienne

Proceedings of the 11th Conference On Oceanic Linguistics

COOL 11

Sous la direction de Anne-Laure Dotte, Stéphanie Geneix-Rabault
et Suzie Bearune

La publication des actes de la 11^e Conférence internationale de Linguistique Océanienne – *Conference On Oceanic Linguistics* (COOL 11) –, qui s’est déroulée du 7 au 11 octobre 2019 au sein de l’Université de la Nouvelle-Calédonie, à Nouméa, a une résonance toute particulière en cette année d’ouverture de la Décennie internationale des langues autochtones promulguée par l’UNESCO (2022-2032).

Dans cet ouvrage collectif, les contributions s’inscrivent dans des démarches scientifiques allant de la description linguistique (phonologie ; morpho-syntaxe ; sémantique) à la linguistique historique ; de la sociolinguistique variationniste à des études dialectales comparatistes ; des approches réflexives et artistiques qui font appel aux langues, arts et chansons. Ces chapitres servent de point de départ pour interroger des dynamiques linguistiques et culturelles actuelles dans des espaces océaniques aussi divers que les îles Salomon, la Nouvelle-Calédonie, Nauru, Niue, la Polynésie française, Tonga et le Vanuatu. Les études portent sur des langues diverses dans leur typologie comme dans leur filiation : bislama, drehu, hamea, nafsan, nauruan, niuéen, paicî, pa’umotu, raga ou encore tongien.

Ces actes se veulent représentatifs de la richesse des recherches contemporaines aussi bien anglophones que francophones qui s’intéressent à l’Océanie et à ses populations.

Avec les contributions de :

Linda Barwick, Giovanni Bennardo, Alban Bensa, Lev Blumenfeld, Ross Clark, Marie-France Duhamel, Stéphanie Geneix-Rabault, Shae Holcroft, Florian Lionnet, Miriam Meyerhoff, Claire Moyse-Faurie, Elatiana Razafimandimbimananana, Nick Thieberger, Jacques Vernaudo, Fabrice Wacalie, Simanë Wenethem.